



VIES
DES
PHILOSOPHES

ROMME



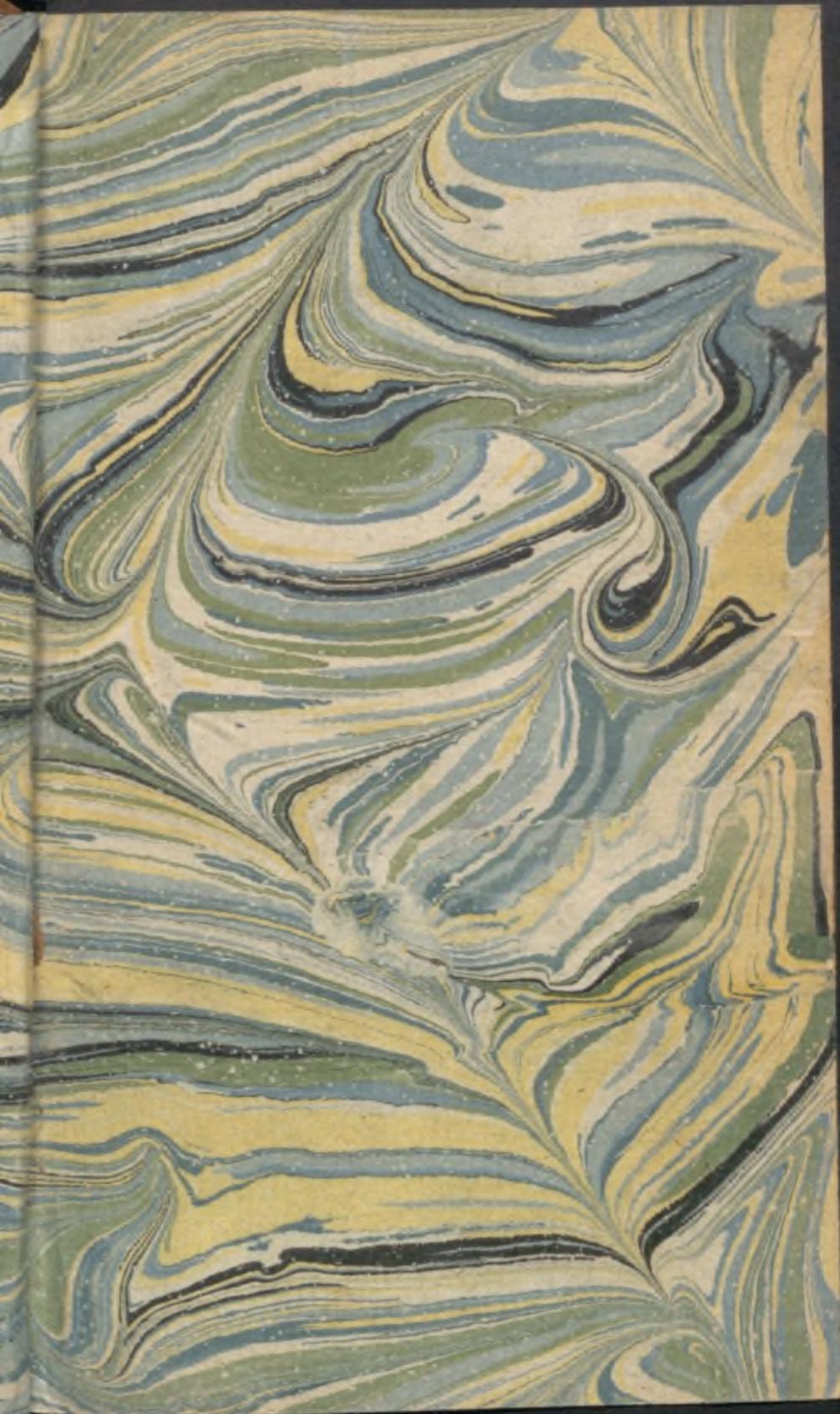
JUNTA DELEGADA
DEL
TESORO ARTÍSTICO

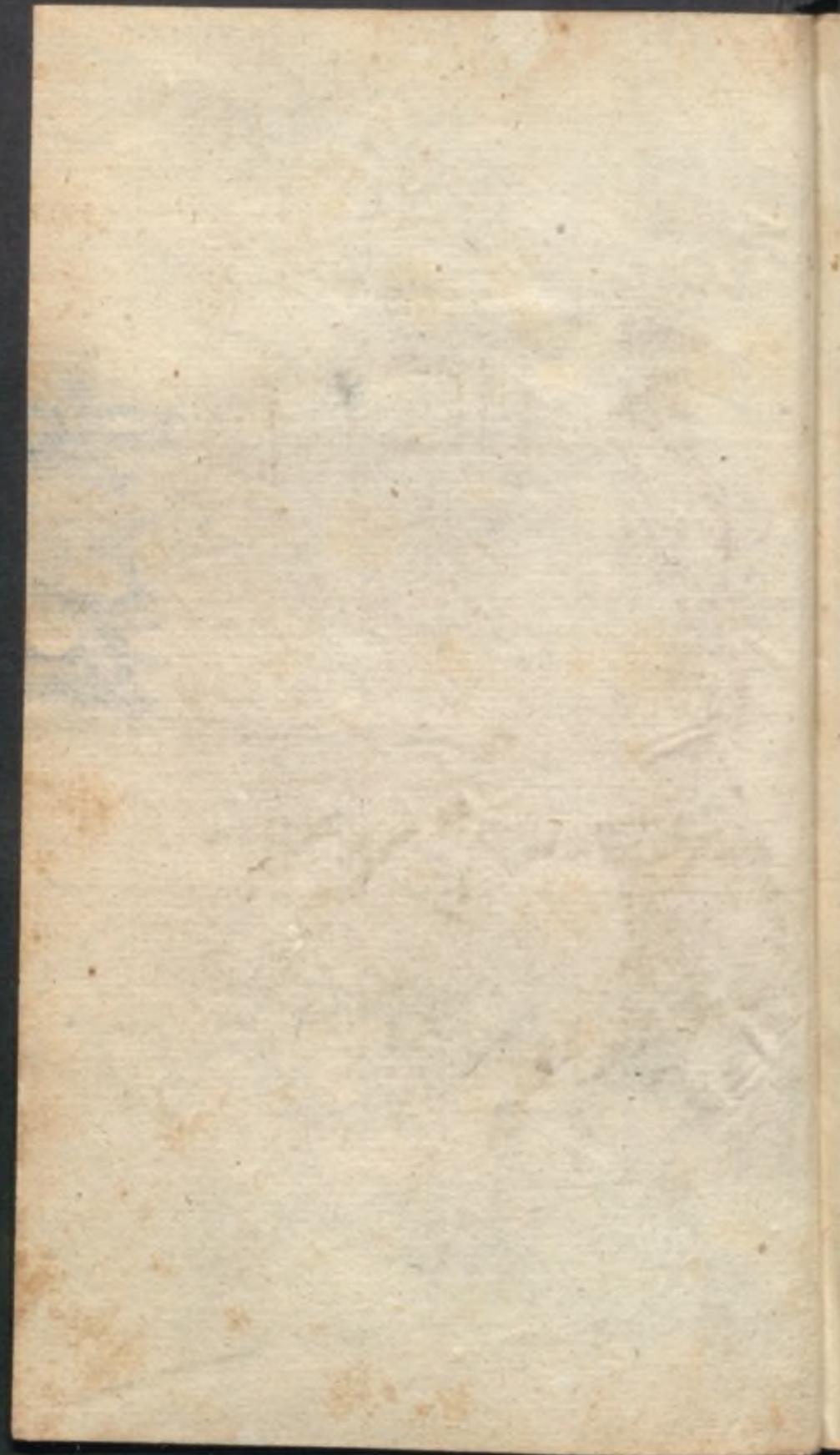
Libros depositados en la
Biblioteca Nacional

Procedencia

F Madrazo

N.º de la procedencia





Mad 743

LES VIES
DES PLUS ILLUSTRES
PHILOSOPHES
DE L'ANTIQUITÉ.

TOME SECONDE.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHILIP G. BROWN

PHILIP G. BROWN



LES VIES
DES PLUS ILLUSTRÉS
PHILOSOPHES
DE L'ANTIQUITÉ,

Avec leurs Dogmes, leurs Systèmes, leur Morale ;
& leurs Sentences les plus remarquables ;

TRADUITES DU GREC DE DIOGÈNE LAERCE :

Auxquelles on a ajouté la Vie de l'AUTEUR, celles
d'ÉPICTÈTE, de CONFUCIUS, & leur Morale ; &
un Abregé historique de la vie des Femmes Philo-
sophes de l'Antiquité :

NOUVELLE ÉDITION, AVEC PORTRAITS.

TOME SECONDE



A AMSTERDAM,
CHEZ J. H. SCHNEIDER, Libraire:
M. DCC. LXI.

THE NEW YORK

LIBRARY OF THE

ASTOR LENOX AND TILDEN FOUNDATIONS

1215 Broadway, New York, N. Y.

Acquired by the Library of the

Astor Lenox and Tilden Foundations

from the collection of

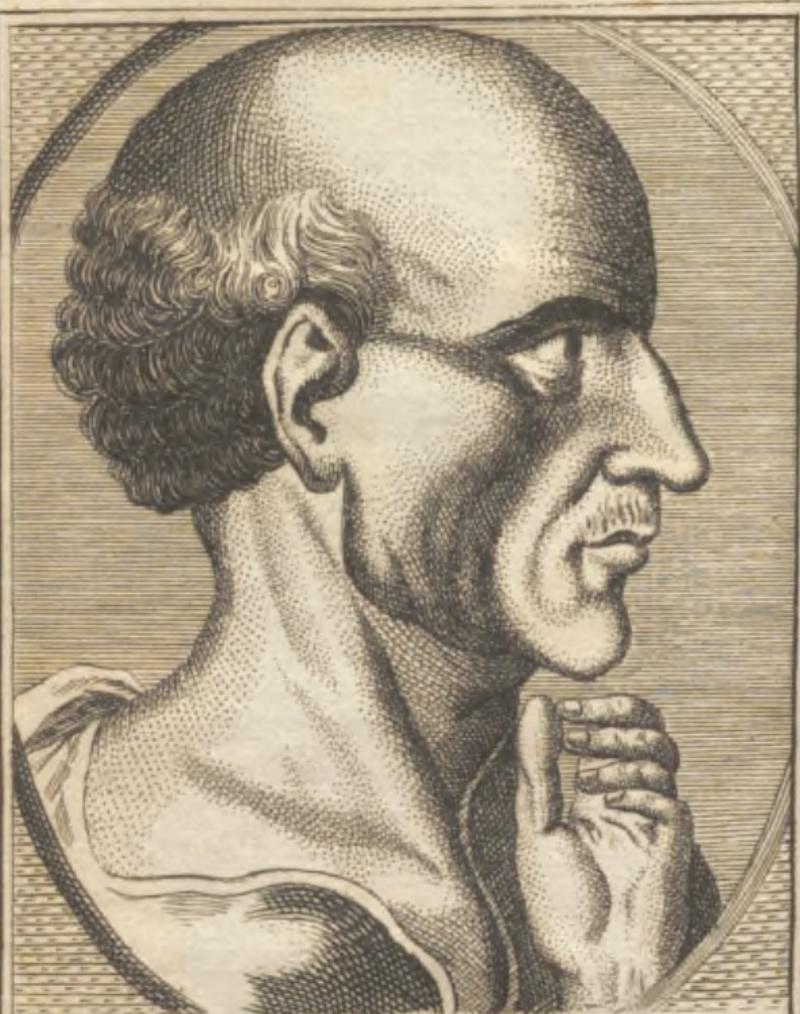
TOMAS BRIDGES



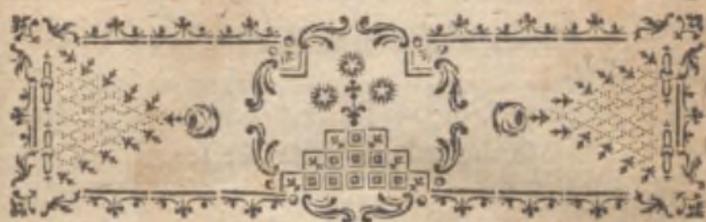
63729



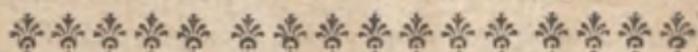
AN. TR. H. N. E. Z.



ANTISTHENES



L I V R E V I.



A N T I S T H È N E.

 Ntisthène, fils d'un homme qui portoit le même nom, étoit d'Athènes. On dit pourtant qu'il n'étoit point né d'une Citoyenne de cette ville ; & comme on lui en faisoit un reproche, *La mere des Dieux*, repliqua-t'il, *est bien de Phrigie*. On croit que la sienne étoit de Thrace ; & ce fut ce qui donna occasion à Socrate de dire, après qu'Antisthène se fut extrêmement distingué à la bataille de Tanagre, qu'il n'auroit pas montré tant de courage, s'il eût été né de pere & de mere tous deux Athéniens ; & lui-même, pour se moquer des Athéniens qui faisoient valoir leur naissance, disoit que la qualité de naturels du

pays leur étoit commune avec les limaçons & les sauterelles.

Le Rhéteur Gorgias fut le premier maître que prit ce Philosophe ; de là vient que ses Dialogues sentent l'Art Oratoire , sur-tout celui qui est intitulé *De la vérité*, & ses *Exhortations*.

Hermippe rapporte qu'il avoit eu dessein de faire dans la solemnité des Jeux Istmiques l'éloge & la censure des Athéniens, des Thébains & des Lacédémoniens ; mais que voyant un grand concours à cette solemnité, il ne le fit pas. Enfin il devint disciple de Socrate, & fit tant de progrès sous lui, qu'il engagea ceux qui venoient prendre ses leçons, à devenir ses condisciples auprès de ce Philosophe. Et comme il demouroit au Pyrée, il faisoit tous les jours un chemin de quarante stades pour venir jusqu'à la Ville entendre Socrate. Il aprit de lui la patience, & ayant conçu le desir de s'élever au-dessus de toutes les passions, il fut le premier Auteur de la Philosophie Cynique. Il prouvoit l'utilité des travaux par l'exemple du grand Hercule parmi les Grecs, & par celui de Cyrus parmi les Etrangers.

Il définissoit le Discours, *la science d'exprimer ce qui a été & ce qui est*. Il disoit aussi qu'il souhaitoit plutôt d'être atteint de folie que de la volupté ; & par rapport aux femmes, qu'un homme ne doit avoir de commerce qu'avec celles qui lui en sçauront gré. Un jeune homme du Pont, qui

vouloit se rendre son disciple , lui ayant demandé de quelles choses il avoit besoin pour cela ; *D'un livre neuf* , dit-il , *d'un style* (1) *neuf* , & *d'une tablette neuve* , voulant dire qu'il avoit principalement besoin d'esprit (2). Un autre qui cherchoit à se marier , l'ayant consulté , il répondit *que s'il prenoit une femme qui fût belle , elle ne seroit point à lui seul ; & que s'il en prenoit une laide , elle lui deviendroit bien-tôt à charge*. Ayant un jour entendu Platon parler mal de lui , il dit , *qu'il lui arrivoit , comme aux Rois , d'être blâmé pour avoir bien fait*. Comme on l'initioit aux mystères d'Orphée , & que le Prêtre lui disoit que ceux qui y étoient initiés , jouissoient d'un grand bonheur aux Enfers : *Pourquoi ne meurs-tu donc pas* , lui repliqua-t'il ? On lui reprochoit qu'il n'étoit point né de deux personnes libres : *Je ne suis pas né non plus* , repartit-il , *de deux lutteurs , & cependant je ne laisse pas de sçavoir la lutte*. On lui demandoit aussi pourquoi il avoit si peu de disciples : *C'est que je ne les fais pas entrer chez moi avec une verge d'argent* (3) , répondit-il.

(1) Sorte de poinçon dont les Anciens se servoient pour écrire.

(2) C'est un jeu de mots , qui consiste en ce que le terme Grec , qui signifie ici *neuf* ou *nouveau* , peut aussi signifier *et d'esprit*.

(3) Cela veut dire que les choses les plus chères étoient les plus estimées. Les Cyniques ne prenoient point d'argent de leurs disciples. *Cassanovi.*

Interrogé pourquoi il en agissoit rudement avec ses disciples : *Les Médecins*, dit-il, *traitent de même leurs malades*. Voyant un jour un adultère qui se fauvoit : *Malheureux*, lui cria-t'il, *quel péril n'aurois-tu pas pu éviter avec une obole !* Hécaton dans ses Discours, lui attribue d'avoir dit, *qu'il vaut mieux tomber entre les pattes des corbeaux, qu'entre les mains des flatteurs ; parce que ceux-là ne font du mal qu'aux morts, au lieu que ceux-ci dévorent les vivans*. Interrogé sur ce qui pouvoit arriver de plus heureux à un homme, il répondit que *c'étoit de mourir content*. Un de ses amis se plaignant un jour à lui d'avoir perdu ses écrits, il lui dit, *qu'il auroit fallu mettre les choses qu'ils contenoient, dans son esprit, mais non sur du papier*. Il disoit que *les envieux sont consumés par leur propre caractère, comme le fer est rongé par la rouille qui s'y met ; que le moyen de s'immortaliser est de vivre pieusement & justement, & que quand on ne peut plus discerner les honnêtes gens d'avec les vicieux, c'est alors qu'un pays est perdu*.

Etant un jour loué par des gens d'un mauvais caractère, il dit, *que cela lui faisoit craindre qu'il n'eût fait quelque chose de mal*. Il disoit aussi, *qu'une société de freres, qui sont unis, est la meilleure de toutes les forteresses ; & qu'il falloit se munir principalement de biens, qu'on pût dans un naufrage sauver avec soi*. Comme on

le blâmoit de ce qu'il fréquentoit des gens vicieux, il répondit, *que les Médecins voient bien les malades, sans pour cela prendre la fièvre. Il disoit encore, qu'il étoit absurde, tandis qu'on prenoit tant de soin de séparer le froment de l'ivraie; & de purger une armée de gens inutiles, qu'on ne prit pas le même soin de purger la société des méchans qui la corrompent.* On lui demanda ce qui lui étoit revenu de l'étude de la Philosophie; *De sçavoir, dit-il, converser avec moi-même.* Chantez, lui dit quelqu'un dans un repas; *Et vous, répliqua-t'il, jouez-moi de la flûte.* Diogène lui demandant un habit, il lui dit, *qu'il n'avoit qu'à plier son manteau en double.* Quelle est, lui demanda-t'on, de toutes les choses, qu'il faut apprendre, la plus nécessaire? *Celle, répondit-il, d'oublier le mal.* Il exhortoit ceux qui étoient l'objet de la médisance, à la supporter comme si quelqu'un se jettoit des pierres à lui-même. Il taxoit Platon d'orgueil; & voyant un jour dans une pompe publique un cheval qui hennissoit, il dit à Platon: *vous me semblez avoir une fierté pareille à celle-là,* faisant allusion par ce discours à ce que Platon donnoit beaucoup de louanges au Cheval. Etant venu un jour auprès de ce Philosophe qui étoit malade, & voyant un vase dans lequel il avoit vomî: *Je vois bien, dit-il, la bile de Platon, mais non pas son orgueil.* Il conseilloit aux Athéniens de faire un Décret, par

lequel ils déclarassent que les ânes sont des chevaux; & comme on trouvoit ce discours déraisonnable, il ajouta: *Ne choisissez-vous pas pour Généraux des gens qui ne savent rien, & qui n'ont d'autre droit que leur élection à la charge qu'ils remplissent?* Quelqu'un lui disant que beaucoup de gens lui donnoient des louanges: *Je ne sçache pas non plus, dit-il, avoir fait quelque chose de mauvais.* On raconte que comme il laissoit voir un côté de son manteau qui étoit déchiré, Socrate, qui s'en aperçut, lui dit: *Je vois ta vanité au travers des trous de ton manteau.* Phantias rapporte dans son Livre des disciples de Socrate, que quelqu'un ayant demandé à Antisthène, *par quel moyen il pourroit acquérir un caractère bon & honnête,* il lui répondit: *En aprenant de ceux qui sont plus instruits que vous, que les vices que vous avez sont des choses qu'il faut fuir.* Quelqu'un vantant beaucoup les plaisirs d'une vie délicate, il dit, *qu'il ne les souhaitoit qu'aux enfans de ses ennemis.* Ayant vu un jeune homme qui tâchoit de paroître tel que le Statuaire l'avoit représenté, il lui adressa ce discours: *Dis-moi, si une statue d'airain sçavoit parler, de quoi se vanteroit-elle?* De sa beauté, dit le jeune homme. *N'as-tu donc pas honte, reprit-il, de faire la même chose, & d'imiter une matière inanimée?* Un jeune homme du Pont lui ayant promis de prendre beaucoup de soin de lui, si-tôt qu'il auroit

reçu un navire chargé de choses salées qu'il attendoit, il prit un sac & mena le jeune homme avec lui chez une femme qui vendoit de la farice; & lui ayant dit d'en remplir son sac, comme elle lui demandoit de l'argent: *Ce jeune homme, dit-il, vous en donnera quand son navire, chargé de choses salées, sera arrivé.*

Antisthène passe aussi pour avoir fait bannir Anytus, & condamner Mélitus (1) à mort; car on dit qu'ayant rencontré de jeunes gens du Pont, que la réputation de Socrate avoit attirés, il les mena à Anytus, en leur disant, *qu'il étoit bien plus réglé dans ses mœurs que Socrate*: ce qui excita tellement l'indignation des assistans, que ce fut la cause du bannissement d'Anytus. Un jour, ayant vû passer une femme qui étoit ornée, il alla sur le champ à la maison de cette femme, & ordonna à son mari de produire son cheval & ses armes; lui disant que s'il étoit pourvu de ce dont il avoit besoin pour la guerre, il pouvoit permettre à sa femme de donner dans le luxe; sinon, qu'il devoit lui ôter ses ornemens.

On lui attribue encore les sentimens suivans. Il croyoit que *la vertu peut s'enseigner*: Que *les gens vertueux sont en même-tems nobles*: Que *la vertu suffit pour rendre heureux, n'ayant besoin*

(1) Anytus & Mélitus avoient été les principaux accusateurs de Socrate.

d'autre secours que d'une ame telle que celle de Socrate ; que son objet sont les choses mêmes, & qu'elle n'a besoin, ni de beaucoup de paroles, ni d'une grande science : Que le sage se suffit d'autant plus à lui-même, qu'il participe à tous les biens que les autres possèdent : Que c'est un bien d'être dans l'obscurité, & qu'elle a les mêmes usages que le travail : Que le sage ne se règle pas dans la pratique des devoirs civils par les loix établies, mais par la vertu ; qu'il se marie dans la vue d'avoir des enfans, choisissant pour cet effet une femme dont les agrémens puissent lui plaire ; qu'il peut aussi former des liaisons de tendresse, sachant seul quel en doit être l'objet (1).

Dioclès lui attribue aussi ces maximes : Que rien n'est étrange ni extraordinaire pour le sage : Que les gens d'un bon caractère sont ceux qui méritent le plus d'être aimés : Que ceux qui recherchent les bonnes choses, sont amis les uns des autres : Qu'il faut avoir pour compagnons de guerre des gens qui soient à la fois courageux & justes : Que la Vertu est une arme qui ne peut être ravie : Qu'il vaut mieux avoir à combattre avec un petit nombre de gens courageux contre une troupe de gens lâches &

(1) Il ne s'agit point ici de l'amour des femmes ; on ne peut douter pourtant qu'il ne s'agisse d'une tendresse honnête. Voici donc un de ces endroits des anciens Auteurs, qui prouve que le terme de l'original ne doit pas toujours être interprété dans un sens ordinaire.

Sans cœur, que d'avoir à se défendre avec une pareille troupe contre un petit nombre des premiers : Qu'il faut prendre garde de ne pas donner prise à ses ennemis, parce qu'ils sont les premiers qui s'aperçoivent des fautes qu'on fait : Que la vertu des femmes consiste dans les mêmes choses que celle des hommes : Que les choses qui sont bonnes sont aussi belles, & que celles qui sont mauvaises sont honteuses : Qu'il faut regarder les actions vicieuses comme étant étrangères à l'homme : Que la prudence est plus assurée qu'un mur, parce qu'elle ne peut ni crouler, ni être minée : Qu'il faut élever dans son ame une forteresse qui soit imprenable.

Antisthène enseignoit dans un Collège apellé *Cynofarge*, pas loin des portes de la ville ; & quelques-uns prétendent que c'est de là que la Secte Cynique a pris son nom. Lui-même étoit surnommé d'un nom qui signifioit un *Chien simple*, & au rapport de Dioclès, il fut le premier qui doubla son manteau, afin de n'avoir pas besoin d'autre habillement. Il portoit une besace & un bâton ; & Néanthe dit, qu'il fut aussi le premier qui fit doubler sa veste. Socrate, dans son troisième Livre des *Successions*, remarque que Diodore Aspendien ajouta à la besace & au bâton l'usage de porter la barbe fort longue.

Antisthène est le seul des disciples de Socrate, qui ait été loué par Théopompe. Il dit, qu'il étoit d'un esprit fin, & qu'il menoit, comme il

vouloit, ceux qui s'engageoient en discours avec lui. Cela paroît aussi par ses Livres, & par le Festin de Xénophon. Il paroît aussi avoir été le premier Chef de la Secte Stoïque, qui étoit la plus austère de toutes; ce qui a donné occasion au Poëte Athénée de parler ainsi de cette Secte :

O vous! auteurs des Maximes Stoïciennes; vous, dont les saints ouvrages contiennent les plus excellentes vérités, vous avez raison de dire que la vertu est le seul bien de l'ame: c'est elle qui protège la vie des hommes, & qui garde les cités. Et s'il y en a d'autres qui regardent la volupté corporelle comme leur dernière fin, ce n'est qu'une des Muses qui le leur a persuadé. (1)

C'est Antisthène qui a ouvert les voies à Diogène pour son système de la tranquillité, à Cratès pour celui de la continence, à Zénon pour celui de la patience; de sorte qu'il a jetté les fondemens de l'édifice. En effet, Xénophon dit qu'il étoit fort doux dans la conversation, & fort retenu sur tout le reste.

On divise ses ouvrages en dix volumes. Le premier contient les pièces suivantes: *De la Diction, ou des figures du discours. Ajax, ou la harangue d'Ajax. Ulysse, ou de l'Odyssée. L'Apologie d'Oreste. Des Avocats. L'Isographie, ou Désias, autrement Isocrate; pièce contre ce qu'Isocrate a*

(1) Voyez la note sur ces vers dans la Vie de Zénon.

écrit sur le manque de témoins. Le tome II. contient les ouvrages suivans: *De la Nature des Animaux. De la Procréation des Enfans, ou des Noces, autrement l'Amoureux. Des Sophistes. Le Physionomique. Trois discours d'exhortation sur la Justice & la Valeur. De Théognis, quatrième & cinquième discours.* Les pièces du tome III. sont intitulées: *Du Bien. De la Valeur. De la Loi, ou de la Police. De la Loi, ou de l'honnête & du juste. De la liberté & de la Servitude. De la Confiance. Du Curateur, ou de la soumission. De la Victoire, discours économique.* Le tome IV. contient le *Cyrus, le grand Hercule, ou de la force.* Le V. traite de *Cyrus, ou de la Royauté, & d'Aspasia.* Les pièces du tome VI. sont intitulées: *De la Vérité. De la Discussion, discours critique. Sathon, de la Contradiction, trois discours Du langage.* Le VII. tome traite, *De l'Erudition, ou des Noms, cinq livres. De la Mort. De la Vie & de la Mort. Des Enfers. De l'usage des Noms; pièce intitulée autrement, le Disputeur. Des Demandes & des Réponses. De la Gloire & de la Science, quatre livres. De la Nature, deux livres. Interrogation sur la Nature, deuxième livre. Des Opinions, ou le Disputeur. D'apprendre des questions.* Les pièces du tome VIII. sont intitulées, *de la Musique; des Interprètes; d'Homère; de l'Injustice & l'Impiété; de Calchas; de l'Emiffaire; de la Volupté.* Dans le tome IX. il est parlé: *de l'Odyssée; du Bâton; de Minerve,*

autrement de Télémaque ; d'Hélène & de Pénélope ; de Protée ; du Cyclope , ou d'Ulyffe ; de l'Usage du Vin , ou de l'Yvrogerie , autrement du Cyclope ; de Circé ; d'Amphiaräus ; d'Ulyffe & de Pénélope ; du Chien. Le tome X. traite : d'Hercule , ou de Midas ; d'Hercule , ou de la Prudence & de la Force ; du Seigneur , ou de l'Amoureux ; des Seigneurs , ou des Emissaires ; de Ménexene , ou de l'Empire ; d'Alcibiade ; d'Archélaüs , ou de la Royauté.

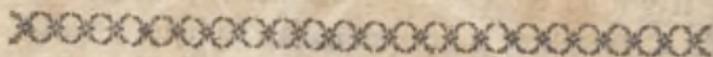
Ce sont-là les ouvrages d'Antisthène , dont le grand nombre a donné occasion à Timon de le critiquer , en apellant un ingénieux Auteur de bagatelles. Il mourut de maladie , & l'on dit que Diogène vint alors le voir , en lui demandant s'il avoit besoin d'un ami. Il vint aussi une fois chez lui , en portant un poignard ; & comme Antisthène lui eut dit : *Qui me délivrera de mes douleurs* : Ceci , dit Diogène , en lui montrant le poignard ; à quoi il répondit : *Je parle de mes douleurs , & non pas de la vie* ; de sorte qu'il semble que l'amour de la vie lui ait fait porter sa maladie impatientement. Voici une épigramme que j'ai faite sur son sujet.

Durant ta vie , Antisthène , tu faisois le devoir d'un chien & mordois , non des dents , mais par tes discours qui censuroient le vice. Enfin tu meurs de consommation. Si quelqu'un s'en étonne , & demande pourquoi cela arrive : Ne faut-il pas quelqu'un qui serve de guide aux Enfers ?

Il y a eu trois autres Antisthènes ; l'un, disciple d'Héraclite ; le second, natif d'Ephèse ; le troisième de Rhodes : ce dernier étoit historien.

Après avoir parlé des disciples d'Aristippe ; & de ceux de Phœdon , il est tems de passer aux disciples d'Antisthène , qui sont les Cyniques & les Stoïciens.





D I O G È N E.

Dio-gène fils d'Icese, Banquier, étoit de Sino-pe. Dioclès dit que son pere ayant la banque publique & altérant la monnoie, fut obligé de prendre la fuite; & Eubulide, dans le livre qu'il a écrit touchant Diogène, raporte que ce Philosophe le fit aussi, & qu'il fut chassé avec son pere; lui-même s'en accuse dans son livre, intitulé *Pardalis*. Quelques-uns prétendent qu'ayant été fait maitre de la monnoie, il se laissa porter à altérer les espèces par les ouvriers, & vint à Delphes ou à Délos, patrie d'Apollon, qu'il interrogea pour sçavoir s'il feroit ce qu'on lui conseil-loit; & que n'ayant pas compris qu'Apollon, en consentant qu'il changeât la monnoie, avoit parlé allégoriquement, (1) il corrompit la valeur de l'argent, & qu'ayant été surpris, il fut envoyé en exil. D'autres disent qu'il se retira volontairement, craignant les suites de ce qu'il avoit fait. Il y en a aussi qui disent qu'il altéra de la monnoie qu'il avoit reçue de son pere; que celui-ci mourut en prison; & que Diogène prit la fuite & vint à Delphes, où ayant demandé à Apollon,

(1) L'oracle qu'il reçut, étoit: *Change la monnoie; ex-
pre* lion allégorique qui signifie: *Ne suis point la coutume.
Ménage.*



DIOGENE . CINICUS .



PROCESSION OF THE SAINTS

non pas s'il changeroit la monnoie, mais par quel moyen il se rendroit plus illustre, il reçut l'oracle dont nous avons parlé.

Etant venu à Athènes, il prit les leçons d'Antisthène; & quoique celui-ci le rebutât d'abord; ne voulant point de disciples, il le vainquit par son assiduité. On dit qu'Antisthène menaçant de le fraper à la tête avec son bâton, il lui dit: *Frapes, tu ne trouveras point de bâton assez dur pour m'empêcher de venir t'écouter.* Depuis ce tems-là il devint son disciple, & se voyant exilé de sa patrie, il se mit à mener une vie fort simple. Théophraste, dans son livre intitulé *Mégarique*, raconte là-dessus, qu'ayant vu une souris qui couroit, & faisant réflexion que cet animal ne s'embarassoit point d'avoir une chambre pour coucher, & ne craignoit point les ténèbres, ni ne recherchoit aucune des choses dont on souhaite l'usage, cela lui donna l'idée d'une vie conforme à son état. Il fut le premier, selon quelques-uns, qui fit doubler son manteau, n'ayant pas le moyen d'avoir d'autres habillemens, & il s'en servit pour dormir. Il portoit une besace où il mettoit sa nourriture, & se servoit indifféremment du premier endroit qu'il trouvoit, soit pour manger, soit pour dormir, ou pour y tenir ses discours; ce qui lui faisoit dire, en montrant le Portique de Jupiter, le Pompée, que les Athéniens lui avoient bâti un endroit pour passer la journée. Il se servoit

aussi d'un bâton lorsqu'il étoit incommodé, & dans la fuite il le portoit par-tout, aussi-bien que la besace, non à la vérité en ville, mais lorsqu'il étoit en voyage, ainsi que le raporte Olympiodore, Patron des étrangers à Athènes, (1) & Polyeucte Rhéteur, aussi-bien que Lyfanias, fils d'Æschrion. Ayant écrit à quelqu'un de vouloir lui procurer une petite maison, & celui-là tardant à le faire, il choisit pour sa demeure un tonneau, qui étoit dans le temple de la mere des Dieux. L'été il se vautroit dans le sable ardent, & l'hyver il embrassoit des statues de neige, s'exerçant par tous ces moyens à la patience. Il étoit d'ailleurs mordant & méprisant: il apelloit l'Ecole d'Euclide *un lieu de colere*, & celle de Platon, *un lieu de consommation*. Il disoit que *les Jeux Dyonisiaques étoient d'admirables choses pour les fous*, & que ceux qui gouvernent le peuple ne sont que les ministres de la populace. Il disoit aussi, que lorsqu'il considéroit la vie, & qu'il jettoit les yeux sur la police des gouvernemens, la profession de la Médecine & celle de la Philosophie, l'homme lui paroissoit le plus sage des animaux; mais que lorsqu'il considéroit les interprètes des songes, les devins & ceux qui employoient leur ministère, ou l'attachement qu'on a pour la gloire & les richesses,

(1) C'étoit une charge à Athènes. Voyez le *Trésor d'Estienne au mot de l'original.*

rien ne lui sembloit plus insensé que l'homme. Il répétoit souvent qu'il faut se munir dans la vie, ou de raison, ou d'un licou. Ayant remarqué un jour dans un grand festin que Platon ne mangeoit que des olives : Pourquoi, lui demanda-t'il, sage comme vous êtes, n'ayant voyagé en Sicile que pour y trouver de bons morceaux, maintenant qu'on vous les presente, n'en faites-vous point usage ? Platon lui répondit : En vérité, Diogène, en Sicile même je ne mangeois la plupart du tems que des olives. Si cela est, répliqua-t'il, qu'aviez-vous besoin d'aller à Syracuse ? Le pays d'Athènes ne porte-t'il point assez d'olives ? Phavorin dans son Histoire diverse, attribue pourtant ce mot à Aristippe. Une autre fois mangeant des figues, il rencontra Platon, à qui il dit qu'il pouvoit en prendre sa part ; & comme Platon en prit & en mangea, Diogène lui dit : qu'il lui avoit bien dit d'en prendre, mais non pas d'en manger. Un jour que Platon avoit invité les amis de Denys, Diogène entra chez lui, & dit, en foulant ses tapis : Je foule aux pieds la vanité de Platon ; à quoi celui-ci répondit : Quel orgueil ne fais-tu point voir, Diogène, en voulant montrer que tu n'en as point ! D'autres veulent que Diogène dit : Je foule l'orgueil de Platon, & que celui-ci répondit : Oui, mais avec un autre orgueil. Sotion, dans son quatrième livre, rapporte cela avec une injure, en disant que le Chien tint ce discours à Platon : Diogène ayant un jour

prié ce Philosophe de lui envoyer du vin, & en même-tems des figues, Platon lui fit porter une cruche pleine de vin : sur quoi Diogène lui dit : *Si l'on vous demandoit combien font deux & deux, vous répondriez qu'ils font vingt. Vous ne donnez point suivant ce qu'on vous demande, & vous ne répondez point suivant les questions qu'on vous fait* : voulant par-là le taxer d'être grand parleur. Comme on lui demandoit dans quel endroit de la Grèce il avoit vu les hommes les plus courageux : *Des hommes ? dit-il, je n'en ai vu nulle part ; mais j'ai vu des enfans à Lacédémone.* (1) Il traitoit une matière sérieuse, & personne ne s'approchoit pour l'écouter. Voyant cela, il se mit à chanter ; ce qui ayant attiré beaucoup de gens autour de lui, il leur reprocha, *qu'ils recherchoient avec soin ceux qui les amusoient de bagatelles, & qu'ils n'avoient aucun empressement pour les choses sérieuses.* Il disoit aussi, *qu'on se disputoit bien à qui sçauroit le mieux faire des fosses & ruer ;* (2) *mais non pas à qui se rendroit le meilleur & le plus sage.* Il admiroit les Grammairiens, *qui recherchoient avec soin quels avoient été les malheurs d'Ulysse, & ne connoissoient pas leurs propres maux ;* les Musiciens, *qui accordoient soigneusement les*

(1) Cela regarde le courage des enfans, qui se faisoient battre à l'envi devant l'autel de Diane. *Ménage.*

(2) Cela porte sur les jeux de combats, où l'on se donnoit des coups de pied, & où l'on faisoit des fosses pour les ancus. *Ménage.*

Cordes de leurs instrumens, & ne pensoient point à mettre de l'accord dans leurs mœurs; les Mathématiciens, qui observoient le soleil & la lune, & ne prenoient pas garde aux choses qu'ils avoient devant les yeux; les Orateurs, qui s'apliquoient à parler de la justice, & ne pensoient point à la pratiquer; les Avarés, qui parloient de l'argent avec mépris, quoiqu'il n'y eût rien qu'ils aimassent plus. Il condamnoit aussi ceux, qui louent les gens de bien comme fort estimables en ce qu'ils s'élevoient au-dessus de l'amour des richesses, n'avoient eux-mêmes rien de plus à cœur que d'en acquérir. Il s'indignoit de ce qu'on faisoit des sacrifices aux Dieux pour en obtenir la santé, tandis que ces sacrifices étoient accompagnés de festins nuisibles au corps. Il s'étonnoit de ce que des esclaves, qui avoient des maîtres gourmans, ne voloient pas leur part des mets qu'ils leur voyoient manger. Il louoit également ceux qui vouloient se marier, & ceux qui ne se marioient point; ceux qui voyageoient sur mer, & ceux qui ne le faisoient pas; ceux qui se destinoient au gouvernement de la République, & ceux qui faisoient le contraire; ceux qui élevoient des enfans, & ceux qui n'en élevoient point; ceux qui cherchoient le commerce des Grands, & ceux qui l'évitoient. (1) Il disoit aussi, qu'il ne faut pas tendre la main à ses amis avec les doigts fermés.

(1) Ce passage est obscur dans l'original, & les Interprètes ne disent pas grand'chose pour l'éclaircir.

Ménippe, (1) dans l'*Encan de Diogène*, rapporte que lorsqu'il fut vendu comme captif, on lui demanda ce qu'il sçavoit faire, & qu'il répondit, qu'il sçavoit commander à des hommes; ajoutant, en s'adressant au crieur, qu'il eût à crier: *Si quelqu'un vouloit s'acheter un maître.* Comme on lui défendoit de s'asseoir: *Cela ne fait rien,* dit-il, *on vend bien les poissons de quelque manière qu'ils soient étendus.* Il dit encore, qu'il s'étonnoit de ce que quand on achete un pot ou une assiette, on l'examine de toutes les manières; au lieu que quand on achetoit un homme, on se contentoit d'en juger par la vue. Xéniade l'ayant acheté, il lui dit, que quoiqu'il fût son esclave, c'étoit à lui de lui obéir, tout comme on obéit à un Pilote ou à un Médecin, quoiqu'on les ait à son service.

Eubulus rapporte, dans le livre intitulé, l'*Encan de Diogène*, que la manière d'instruire les enfans de Xéniade étoit de leur faire apprendre, outre les autres choses qu'ils devoient sçavoir, à aller à cheval, à tirer de l'arc, à manier la fronde, & à lancer un dard. Il ne permettoit pas non plus, lorsqu'ils étoient dans l'école des exercices, que leur maître les exerçât à la manière des Athlètes, mais seulement autant que cela étoit utile pour les animer, & pour fortifier leur constitution. Ces enfans sçavoient aussi par cœur plusieurs choses

(1) Ménage croit qu'il faut corriger *Ménippe*.

qu'ils avoient aprises des Poëtes, des autres Ecrivains, & de la bouche de Diogène même, qui réduisoit en abrégé les explications qu'il leur en donnoit, afin qu'il leur fût plus facile de les retenir. Il leur faisoit faire une partie du service domestique, & leur aprenoit à se nourrir légèrement & à boire de l'eau. Il leur faisoit couper les cheveux jusqu'à la peau, renoncer à tout ajustement, & marcher avec lui dans les rues sans veste, sans fouliers, en silence, & les yeux baissés; il les menoit aussi à la chasse. De leur côté ils avoient soin de ce qui le regardoit, & le recommandoient à leur pere & à leur mere.

Le même Auteur, que je viens de citer, dit qu'il vieillit dans la maison de Xéniade, dont les fils eurent soin de l'enterrer. Xéniade lui ayant demandé, *comment il souhaitoit d'être enterré*, il répondit, *le visage contre terre*; & comme il lui demanda la raison de cela, *Parce*, dit-il, *que dans peu de tems les choses qui sont dessous, se trouveront dessus*; faisant allusion à la puissance des Macédonniens, qui de peu de chose qu'ils avoient été commençoient à s'élever. Quelqu'un l'ayant mené dans une maison richement ornée, & lui ayant défendu de cracher, il lui cracha dans le visage, disant *qu'il ne voyoit point d'endroit plus sale où il le pût faire*: d'autres pourtant attribuent cela à Aristippe. Un jour il crioit: *Hommes, approchez*; & plusieurs étant venus il les repoussa avec

son bâton , en disant : *J'ai apelé des hommes & non pas des excréments* : cela est rapporté par Hécaton au premier livre de ses *Chries*. (1) On attribue aussi à Alexandre d'avoir dit , *que s'il n'étoit pas né Alexandre , il auroit voulu être Diogène*. Ce Philosophe apelloit pauvres , non pas les sourds & les aveugles ; mais *ceux qui n'avoient point de besace*. Métrocles , dans ses *Chries* , rapporte qu'étant entré un jour avec les cheveux à moitié coupés , dans un festin de jeunes gens , il en fut battu ; & qu'ayant écrit leurs noms , il se promena avec cet écriteau attaché sur lui , se vengeant par là de ceux qui l'avoient battu , en les exposant à la censure publique. Il disoit *qu'il étoit du nombre des chiens qui méritent des louanges , & que cependant ceux qui faisoient profession de le louer , n'aimoient point à chasser avec lui*. Quelqu'un se vantoit en sa présence de surmonter des hommes aux Jeux Pythiques : *Tu te trompes* , lui dit-il , *c'est à moi de vaincre des hommes ; pour toi , tu ne surmontes que des esclaves*. On lui disoit qu'étant âgé , il devoit se reposer le reste de ses jours : *Hé quoi* répondit-il , *si je fournissois une carrière , & que j'eusse arrivé près du but , ne devois-je pas y tendre avec encore plus de force , au lieu de me reposer ?* Quelqu'un l'ayant invité à un régal , il refusa d'y

(1) Sorte de discours , roulant sur une sentence , ou sur quelques traits d'histoire.

aller, parce que le jour précédent on ne lui en avoit point scu gré. Il marchoit nûs pieds sur la neige, & faisoit d'autres choses semblables, que nous avons raportées. Il essaya même de manger de la chair crue, mais il ne continua pas. Ayant trouvé un jour l'Orateur Démosthène, qui dinoit dans une taverne, & celui-ci se retirant, Diogène lui dit : *Tu ne fais, en te retirant, qu'entrer dans une taverne plus grande.* Des étrangers souhaitant de voir Démosthène, il leur montra son doigt du milieu tendu, en disant : *Tel est celui qui gouverne le peuple d'Athènes.* (1) Voulant corriger quelqu'un qui avoit laissé tomber du pain, & avoit honte de le ramasser, il lui pendit un pot de terre au coût, & dans cet équipage le promena par la Place Céramique. (2) Il disoit, qu'il faisoit comme les maîtres de musique, qui changeoient leur ton pour aider les autres à prendre celui qu'il falloit. Il disoit aussi que beaucoup de gens passoient pour fous à cause de leurs doigts, parce que si quelqu'un portoit le doigt du milieu tendu, on le regardoit comme un insensé ; ce qui n'arrivoit point, si on portoit le petit doigt tendu. Il se plaignoit de ce que les choses précieuses coûtoient moins que celles qui ne l'étoient pas tant ;

(1) C'est-à-dire qu'il étoit fou, comme cela est expliqué quelques lignes plus bas.

(2) On dit qu'on apelloit ainsi plusieurs endroits d'Athènes, & entre autres un endroit où on enterrait ceux qui étoient morts à la guerre. Voyez le Trésor d'Érionne.

disant, qu'une statue coûtoit trois mille pièces, & qu'une mesure (1) de farine ne coûtoit que deux pièces de cuivre.

Il dit encore à Xéniade, lorsque celui-ci l'eut acheté, qu'il prit garde de faire ce qu'il lui ordonneroit; & Xéniade lui ayant répondu: Il me semble que les fleuves remontent vers leurs source (2). Si étant malade, repliqua Diogène, vous aviez pris un Médecin à vos gages, au lieu d'obéir à ses ordres, lui répondriez-vous que les fleuves remontent vers leur source? Quelqu'un voulant apprendre de lui la Philosophie, il lui donna un mauvais poisson à porter, & lui dit de le suivre. Le nouveau disciple, honteux de cette première épreuve, jetta le poisson & s'en fut. Quelque-tems après Diogène le rencontra, & se mettant à rire: Un mauvais poisson, lui dit-il, a rompu notre amitié! Dioclès raconte cela autrement. Il dit que quelqu'un ayant dit à Diogène: Tu peux nous commander ce que tu veux, le Philosophe lui donna un demi-fromage à porter; & que comme il refusoit de le faire, Diogène ajouta, Un demi-fromage a rompu notre amitié. Ayant vu un enfant qui buvoit de l'eau en se servant du creux

(1) Il y a dans le Grec un *Chenix*, mesure sur laquelle on n'est pas d'accord. Voyez le *Trésor d'Etienne*.

(2) C'est un proverbe, qui signifie ici: Il me semble que les esclaves commandent à leurs maîtres. Voyez les *Proverbes d'Érasme*, pag. 719.

creux de sa main , il jetta un petit vase qu'il portoit pour cela dans sa besace , en disant , *qu'un enfant le surpassoit en simplicité*. Il jetta aussi sa cuiller , ayant vu un autre enfant , qui , après avoir cassé son écuelle , ramassoit des lentilles avec un morceau de pain qu'il avoit creusé.

Voici un de ses raisonnemens : *Toutes choses appartiennent aux Dieux. Les sages sont amis des Dieux. Les amis ont toutes choses communes ; ainsi toutes choses sont pour les sages*. Zoïle de Perge rapporte , qu'ayant vu une femme qui se prosternoit d'un manière deshonnête devant les Dieux , & voulant la corriger de sa superstition , il s'approcha d'elle & lui dit : *Ne crains-tu point , dans cette posture indécente , que Dieu ne soit peut-être derrière toi ; car toutes choses sont pleines de sa présence*. Il consacra à Esculape un tableau , représentant un homme qui venoit fraper des gens qui se prosternoient le visage contre terre. (1) Il avoit coutume de dire , *que toutes les imprécations , dont les Poètes font usage dans leurs tragédies , étoient tombées sur lui , puisqu'il n'avoit ni ville , ni maison , & qu'il étoit hors de sa patrie , pauvre , vagabond , & vivant au jour la journée , ajoutant qu'il oposoit à la fortune le courage , aux loix la nature , la raison aux passions*. Pendant que

(1) On dit que parmi les rites d'adoration étoit celui de se mettre le visage contre terre en étendant tout le corps.
M. v. Casaubon.

dans un lieu d'exercice, nommé *Cranion* (1), il se chauffoit au soleil; Alexandre s'aprocha & lui dit, qu'il pouvoit lui demander ce qu'il fouhaitoit. *Je fouhaite*, répondit-il, *que tu ne me fassès point d'ombre ici.* Il avoit été present à une longue lecture, & celui qui lisoit aprochant de la fin du livre, monroit aux assistans qu'il n'y avoit plus rien d'écrit: *Courage, amis*, dit Diogène, *je vois terre.* Quelqu'un, qui lui faisoit des Sillogismes, les ayant conclus par lui dire qu'il avoit des cornes, il se toucha le front & répondit, *c'est pourtant de quoi je ne m'aperçois point.* Un autre voulant lui prouver qu'il n'y avoit point de mouvement, il se contenta, pour toute réponse, de se lever & de se mettre à marcher. Quelqu'un discouroit beaucoup des Phénomènes célestes; *En combien de jours*, lui dit-il, *es-tu venu du ciel?* Un Eunuque de mauvaises mœurs, ayant écrit sur sa maison, » que rien de mauvais n'entre ici »: *Et comment donc*, dit Diogène, *le maître du logis pourra-t'il y entrer?* S'étant oint les pieds, au lieu de la tête, il en donna pour raison, que *lorsqu'on s'oignoit la tête, l'odeur se perdoit en l'air, au lieu que des pieds elle montoit à l'odorat.* Les Athéniens vouloient qu'il se fit initier à quelques mystères, & lui disoient pour l'y engager, que les Initiés présidoient sur les autres aux Enfers. *Ne se*

(1) Nom d'un lieu d'exercice à Corinthe.

seroit-il pas ridicule, répondit-il, qu'Agésilas & Epaminondas croupissent dans la boue, & que quelques gens du commun fussent placés dans les Isles des bienheureux, parce qu'ils auroient été initiés ? Il vit des souris grimper sur sa table : Voyez, dit-il, Diogène nourrit aussi des Parasites. Platon lui ayant donné le titre de sa Secte, qui étoit celui de Chien, il lui dit : Tu as raison ; car je suis retourné auprès de ceux qui m'ont vendu. (1) Comme il sortoit du bain, quelqu'un lui demanda s'il y avoit beaucoup d'hommes qui se la voient ; il dit que non. » Y a-t'il donc beaucoup » de gens, reprit l'autre ? » Oui, dit Diogène. Il avoit entendu approuver la définition que Platon donnoit de l'homme, qu'il apelloit un *Animal à deux pieds, sans plumes*. Cela lui fit naître la pensée de prendre un Coq, auquel il ôta les plumes, & qu'il porta ensuite dans l'école de Platon, en disant : *Voilà l'homme de Platon* ; ce qui fit ajouter à la définition de ce Philosophe, que *l'homme est un Animal à grands ongles*. On lui demandoit quelle heure convient le mieux pour diner. *Quand on est riche, dit-il, on dîne lorsqu'on veut, & quand on est pauvre, lorsqu'on le peut.* Il vit les brebis des Mégariens, qui étoient cou-

(1) C'est une raillerie qui faisoit allusion à ce que Platon, après avoir été vendu par Denys, étoit retourné en Sicile.

vertes (1), pendant que leurs enfans alloient nûs ; il en prit occasion de dire , *qu'il valoit mieux être le bouc des Mégariens que leur enfant.* Quelqu'un l'ayant heurté avec une poutre , & lui disant ensuite de prendre garde : *Est-ce , répondit-il , que tu veux me fraper encore ?* Il apelloit ceux qui gouvernent le peuple , des *Ministres de la populace* ; & nommoit les couronnes des *ampoules de la gloire*. Une fois il alluma une chandelle en plein jour , disant *qu'il cherchoit un homme*. Il se tenoit quelquefois dans un endroit , d'où il faisoit découler de l'eau sur son corps ; & comme les assistans en avoient pitié , Platon , qui étoit présent , leur dit : *Si vous avez pitié de lui , vous n'avez qu'à vous retirer ;* voulant dire que ce qu'il en faisoit , étoit par vaine gloire. Quelqu'un lui ayant donné un coup de poing : *En vérité , dit-il , je pense à une chose bien importante que je ne sçavois pas ; c'est que j'ai besoin de marcher avec un casque.* Un nommé Midias lui ayant donné des coups de poing , en lui disant qu'il y avoit trois mille pièces toutes comptées pour sa récompense , Diogène prit le lendemain des courroïes , comme celles des combattans du Ceste , & lui dit en le frapant : *Il y a trois mille pièces comptées pour toi.* Lysias ,

(1) Cela se faisoit , afin que la laine fût plus douce.
Note de Ménage , qui cite Varron.

Apoticaire, lui demanda s'il croyoit qu'il y eût des Dieux : *Comment*, dit-il, *ne croirois-je pas qu'il y en a, puisque je crois que tu est l'ennemi des Dieux ?* Quelques-uns attribuent pourtant ce mot à Théodore. Ayant vu quelqu'un qui recevoit une asperſion religieufe, il lui dit : *Pauvre malheureux ! ne vois-tu pas que comme les asperſions ne peuvent pas réparer les fautes que tu fais contre la Grammaire, elles ne répareront pas plus celles que tu commets dans la vie ?* Il reprenoit les hommes, par raport à la prière, de ce qu'ils demandoient des choses qui leur paroifſoient être des biens, au lieu de demander celles qui ſont des biens réels. Il diſoit de ceux qui s'effrayent des ſonges, qu'ils ne s'embarrassent point de ce qu'ils ſont pendant qu'ils ſont éveillés, & qu'ils donnent toute leur attention aux imaginations qui ſe préſentent à leur eſprit pendant le ſommeil. Un Héraut ayant dans les Jeux Olympiques, proclamé Dioxippée Vainqueur d'hommes, Diogène répondit : *Celui dont tu parles, n'a vaincu que des eſclaves ; c'eſt à moi de vaincre des hommes.*

Les Athéniens aimoient beaucoup Diogène ; On conte qu'un garçon ayant brisé ſon tonneau ; ils le firent punir, & donnèrent un autre tonneau au Philoſophe. Denys le Stoïcien raporte qu'ayant été pris après la bataille de Chéronée & conduit auprès de Philippe, ce Prince lui demanda qui il étoit, & qu'il répondit : *Je ſuis*

L'espion de ta cupidité ; ce qui émut tellement Philippe , qu'il le laissa aller. Un jour Alexandre chargea un nommé Athlias de porter à Athènes une lettre pour Antipater. Diogène , qui étoit présent , dit qu'on pouvoit dire de cette lettre qu' Athlias l'envoyoit d' Athlias par Athlias à Athlias. (1) Perdicéas l'ayant menacé de le faire mourir s'il ne se rendoit auprès de lui ; il répondit , *qu'il ne feroit rien de fort grand par-là , puisqu'un escarbot , ou l'herbe Phalange , pouvoient faire la même chose.* Bien au contraire, il renvoya pour menace à Perdicéas , *qu'il vivroit plus heureux , s'il vivoit sans voir Diogène.* Il s'écrioit souvent que *les Dieux avoient mis les hommes en état de mener une vie heursuse ; mais que le moyen de vivre ainsi n'étoit pas connu de ceux qui aiment les tartes , les onguens , & autres choses semblables.* Il dit à un homme qui se faisoit chauffer par son Domestique , *qu'il ne seroit heureux que lorsqu'il se feroit aussi moucher par un autre ; ce qui arriveroit , s'il perdoit l'usage des mains.* Il vit un jour les Magistrats qui présidoient aux choses saintes (2) , accuser un homme d'avoir volé une phiole dans le Trésor ; sur quoi il dit ,

(1) Jeu de mots sur *Athlias* , terme Grec qui signifie *miserable*.

(2) Gr. *Les Hiéromnémones*. Etienne dit qu'on apeloit spécialement ainsi les députés de chaque ville au Conseil des Amphictyons.

que les grands voleurs accusoient les petits. Voyant aussi un garçon qui jettoit des pierres contre une potence : *Courage*, lui dit-il, *tu atteindras au but*. De jeunes gens, qui étoient autour de lui, lui dirent, qu'ils auroient bien soin qu'il ne les mordit pas. *Tranquillisez-vous, mes enfans*, leur dit-il, *les Chiens ne mangent point de betteraves* (1). Il dit aussi à un homme qui se croyoit relevé par la peau d'un lion dont il étoit couvert, *Cessez de deshonorer les enseignes de la vertu*. Quelqu'un trouvoit que Callisthène étoit fort heureux d'être si magnifiquement traité par Alexandre : *Au contraire*, dit-il, *je le trouve bien malheureux de ne pouvoir dîner & souper que quand il plaît à Alexandre*. Lorsqu'il avoit besoin d'argent, il disoit, qu'il en demandoit à ses amis, plutôt comme une restitution que comme un présent. Un jour qu'étant au Marché, il faisoit des gestes indécents, il dit, qu'il seroit à souhaiter qu'on pût ainsi apaiser la faim. Une autre fois il vit un jeune garçon qui alloit souper avec de grands Seigneurs : il le tira de leur compagnie, & le reconduisit chez ses parens, en leur recommandant de prendre garde à lui. Un autre jeune homme, qui étoit fort paré, lui ayant fait quelques questions, il dit, qu'il ne lui répondroit pas qu'il ne

(1) La betterave passoit pour l'emblème de la fadeur. Ménage.

lui eût fait connoître s'il étoit homme ou femme. Il vit aussi un jeune homme dans le bain, qui versoit du vin d'une phiole dans une coupe, dont l'écoulement rendoit un son (1). *Mieux tu réussis*, lui dit-il, *moins tu fais bien*. Etant à un souper, on lui jetta des os comme à un chien : il vengea cette injure, en s'approchant de plus près de ceux qui la lui avoient faite, & en salissant leurs habits. Il apeloit les Orateurs & tous ceux qui mettoient de la gloire à bien dire, *des gens trois fois hommes*, en prenant cette expression dans le sens de *trois fois malheureux*. Il disoit qu'un riche ignorant ressemble à *une brebis couverte d'une toison d'or*. Ayant remarqué sur la maison d'un gourmand qu'elle étoit à vendre : *Je sçavois bien*, dit-il, *qu'étant si pleine de crapule, tu ne manquerois pas de vomir ton maître*. Un jeune homme se plaignoit qu'il étoit obsédé par trop de monde ; *Et toi*, lui dit-il, *cesses de donner des marques de tes mauvaises inclinations*. Etant un jour entré dans un bain fort sale : *Où se lavent*, dit-il, *ceux qui se sont lavés ici ?* Tout le monde méprisoit un homme qui jouoit grossièrement du luth, lui seul lui donnoit des louanges ; & comme on lui en demandoit la raison, il répondit que c'étoit

(1) Espèce de jeu dont les jeunes gens tiroient un augure sur le succès de leurs inclinations. *Aldobrandin & le Trésor d'Esienne.*

parce que quoiqu'il jouât mal de cet instrument, il aimoit mieux gagner sa vie de la sorte que de se mettre à voler. Il saluoit un joueur de luth, que tout le monde abandonnoit, en lui disant: *Bon jour, Coq*; & cet homme lui ayant demandé pourquoi il l'apeloit de ce nom, il lui dit que c'étoit à cause qu'il éveilloit tout le monde par sa mélodie. Ayant remarqué un jeune garçon qu'on faisoit voir, il remplit son giron de lupins (1), & se plaça vis-à-vis de lui: sur quoi le monde qui étoit là, ayant tourné la vue sur Diogène, il dit qu'il s'étonnoit de ce qu'on quittoit l'autre objet pour le regarder. Un homme fort superstitieux, le menaçoit de lui casser la tête d'un seul coup. *Et moi*, lui dit-il, *je te ferai trembler en éternuant de ton côté gauche.* Hégésias lui ayant demandé l'usage de quelqu'un de ses écrits, il lui dit: *Si tu voulois des figues, Hégésias, tu n'en prendrois pas de peintes; tu en cueillerois de véritables. Il y a donc de la folie en ce que tu fais de négliger la véritable manière de t'exercer l'esprit pour chercher la science dans les Livres.* Quelqu'un lui reprochoit qu'il étoit banni de son pays: *Misérable!* dit-il, *c'est-là ce qui m'a rendu Philosophe.* Un autre lui disant pareillement, «*Ceux de Synope t'ont chassé de leur pays*» il répondit: *Et moi je les ai condamnés à y rester.* Il vit

(1) Légume amer, un peu plus gros qu'un pois.

un jour un homme, qui avoit été vainqueur aux Jeux Olympiques, menant paître des brebis, & lui dit : *Brave homme, vous êtes bien-tôt passé d'Olympe à Némée* (1). On lui demandoit ce que rendoit les Athlètes si insensibles, il répondit : *C'est qu'ils sont composés de chair de bœuf & de pouceau*. Une autre fois il exigeoit qu'on lui érigeât une statue; & comme on vouloit sçavoir le sujet d'une pareille demande, il dit : *Je m'accoutume par-là à ne point obtenir ce que je souhaite*. La pauvreté l'ayant obligé d'abord à demander de l'assistance, il dit à quelqu'un, qu'il prioit de subvenir à ses besoins : *Si tu as donné à d'autres, donnes-moi aussi; & si tu n'as encore donné à personne, commences par moi*. Un Tyran lui demanda quel airain étoit le meilleur pour faire des statues : *Celui, dit-il, dont on a fait les statues d'Harmodius & d'Aristogiton* (2). Etant interrogé de quelle manière Denys se servoit de ses amis; *comme on se sert des bourses, dit-il. On les suspend quand elles sont pleines, & on les jette quand elles sont vuides*. Un nouveau marié avoit écrit sur sa maison : *Hercule, ce glorieux Vainqueur, fils de Jupiter, habite ici; que rien de mauvais n'y entre*. Diogène y mit cette autre inscription : *Troupes auxiliaires après la guerre finie*. Il apel-

(1) Jeu de mots, qui signifie, *vous êtes passé des Jeux Olympique & dans les Paturages*.

(2) Libérateurs d'Athènes.

soit l'amour de l'Argent la Métropole de tous les
 maux. Un dissipateur mangeoit des olives dans
 une taverne, Diogène lui dit : *Si tu avois toujours
 dîné ainsi, tu ne souperois pas de même.* Il ape-
 loit les hommes vertueux, les Images des
 Dieux ; & l'amour, l'occupation de ceux qui n'ont
 rien à faire. On lui demandoit quelle étoit la
 condition la plus misérable de la vie : il répon-
 dit, que c'étoit celle d'être vieux & pauvre. Un
 autre lui demanda quelle étoit celle de toutes les
 bêtes qui mordoit le plus dangereusement ; C'est,
 dit-il, le calomniateur parmi les bêtes sauvages,
 & le flateur parmi les animaux domestiques. Une
 autre fois voyant deux Centaures qui étoient
 fort mal représentés ; lequel, dit-il, est le plus
 mauvais ? Il disoit qu'un discours, fait pour plai-
 re, étoit un filet enduit de miel ; & que le ventre
 est comme le gouffre Charybde, l'abîme des biens
 de la vie. Ayant appris qu'un nommé Didyme
 avoit été pris en adultère : Il est digne, dit-il,
 d'être pendu de la manière la plus honteuse. » Pour-
 » quoi, lui dit-on, l'or est-il si pâle ? » C'est, répon-
 dit-il, parce que beaucoup de gens cherchent à s'en
 emparer. Sur ce qu'il vit une femme qui étoit
 portée dans une litière, il dit, qu'il faudroit une
 autre cage pour un animal si farouche. Une au-
 tre fois il vit un esclave fugitif qui étoit sur un
 puits, & lui dit : Jeune homme, prends garde de
 tomber. Voyant dans un bain un jeune garçon qui

avoit dérobé des habits, il lui demanda s'il étoit là pour prendre des onguens, ou d'autres vêtements. Sur ce qu'il vit des femmes qui avoient été peignées à des oliviers: *Quel bonheur!* s'écria-t'il, si tous les arbres portoient des fruits de cette espèce. Il vit aussi un homme qui déroboit des habits dans les sépulchres, & lui dit: *Ami, que cherches-tu ici? Viens-tu dépouiller quelqu'un des morts?* (1) On lui demandoit s'il n'avoit ni valet, ni servante. *Non*, dit-il: » Qui est celui, reprit-on, » qui vous enterrera lorsque vous serez mort? *Celui*, repliqua-t'il, *qui aura besoin de ma maison.* Voyant un jeune homme, fort beau, qui dormoit inconsidérément, il le poussa & lui dit: *Réveille-toi, de peur que quelqu'un ne te lance un trait inattendu* (2). Sur ce qu'un autre faisoit de grands festins, il lui dit: *Mon fils, tes jours ne seront pas de longue durée; tu fréquentes les Marchés* (3). Platon, en discourant sur les idées, ayant parlé de la qualité de *Table* & de *Tasse* considérée abstraitement, Diogène lui dit: *Je vois bien ce que c'est qu'une Table & une Tasse, mais pour la qualité de Table & de Tasse* (4), je ne la vois point. A Quoi Platon répondit,

(1) Vers d'Homère. *Ménage.*

(2) Vers d'Homère. *Ménage.*

(3) Parodie d'un vers d'Homère: *Ménage.*

(4) Il n'y a point de terme qui réponde à celui de l'original, que le terme barbare de *Tablete* & de *Tasseté*, qu'a employé *Fongerolles.*

Tu parles fort bien. En effet, tu as des yeux qui sont ce qu'il faut pour voir une Table & une Tasse; mais tu n'as point ce qu'il faut pour voir la qualité de Table & de Tasse; sçavoir, l'entendement. On lui demanda ce qui lui sembloit de Socrate; il répondit que c'étoit un fou. Quand il croyoit qu'il falloit se marier: Les jeunes gens, pas encore, dit-il; & les vieillards, jamais. Ce qu'il vouloit avoir pour recevoir un soufflet: Un casque, répliqua-t'il. Voyant un jeune homme qui s'ajustoit beaucoup, il lui dit: Si tu fais cela pour les hommes, c'est une chose inutile; & si tu le fais pour les femmes, c'est une chose mauvaise. Une autre fois il vit un jeune garçon qui rougissoit: Voilà de bonnes dispositions, lui dit-il, c'est la couleur de la vertu. Il entendit un jour deux Avocats, & les condamna tous deux, disant que l'un avoit dérobé ce dont il s'agissoit, & que l'autre ne l'avoit point perdu. » Quel vin aimes-tu » mieux boire? lui dit quelqu'un. « Celui des autres, reprit-il. On lui raporta que beaucoup de gens se moquoient de lui; il répondit: Je ne m'en tiens point pour moqué. Quelqu'un se plaignoit des malheurs qu'on rencontre dans la vie, à quoi il répondit, que le malheur n'étoit point de vivre, mais de mal vivre. On lui conseilloit de chercher son esclave qui l'avoit quitté: Ce seroit bien, dit-il, une chose ridicule que mon esclave Manès pût vivre sans Diogène, &c.

que Diogène ne pût vivre sans Manès. Pendant qu'il dinoit avec des-olives, quelqu'un apporta une tarte; ce qui lui fit jeter les olives, en disant: *Hôte! cédez la place aux Tyrans*, (1) & cita en même-tems ces autres paroles: *Il jeta l'olive.* (2) On lui demanda de quelle race de Chiens il étoit? *Quand j'ai faim*, dit-il, *je suis Chien de Malthe*, (3) & *quand je suis rassasié, je suis Chien Molosse.* Et de même qu'il y a des gens qui donnent beaucoup de louanges à certains chiens, quoiqu'ils n'osent pas chasser avec eux, craignant la fatigue; de même aussi vous ne pouvez pas vous associer à la vie que je mene, parce que vous craignez la douleur. Quelqu'un lui demanda s'il étoit permis aux Sages de manger des tartes: *Aussi-bien qu'aux autres hommes*, dit-il. » Pourquoi, lui dit un autre, donne-t-on communément aux mendiens, & point aux Philosophes? » *Parce que*, répondit-il, *on croit qu'on pourra devenir plutôt aveugle & boiteux que Philosophe.* Il demandoit quelque chose à un avare, & celui-là tardant à lui donner, il lui dit: *Pensez, je vous prie, que ce que je vous demande est pour ma nourriture, & non pas pour mon en-*

(1) Vers d'Euripide, qui signifie ici que le pain commun doit faire place à celui qui est plus exquis. *Ménage.*

(2) Parodie d'un vers d'Homère, qui renferme un jeu de mots qu'on ne sauroit rendre en François. *Ménage.*

(3) Chien de Malthe, c'est-à-dire flatteur. Chien Molosse, c'est-à-dire mordant. *Ménage.*

terrement. Quelqu'un lui reprochant qu'il avoit fait de la fausse monnoie, il lui répondit: *Il est vrai qu'il fut un tems où j'étois ce que tu es à present; mais ce que je suis maintenant, tu ne le feras jamais.* Un autre lui reprochoit aussi cette faute passée: *Ci-devant, reprit-il, étant enfant, je salissois aussi mon lit: je ne le fais plus à present.* Etant à Minde, il remarqua que les portes de la ville étoient fort grandes, quoique la ville elle-même fût fort petite, & se mit à dire: *Citoyens de Minde, fermez vos portes, de peur que votre ville n'en sorte.* Un homme avoit été attrapé volant de la pourpre; Diogène lui apliqua ces paroles: *Une fin éclatante & un sort tragique l'ont surpris.* (1) Cratérus le prioit de se rendre auprès de lui: *J'aime mieux, dit-il, manger du sel à Athènes, que de me trouver aux magnifiques festins de Cratérus.* Il y avoit un Orateur, nommé Anaximènes, qui étoit extrêmement gros. Diogène, en l'accostant, lui dit: *Tu devrois bien faire part de ton ventre à nous autres pauvres gens; tu serois soulagé d'autant, & nous nous en trouverions mieux.* Un jour que ce Rhéteur traitoit quelque question, Diogène, tirant un morceau de salé, s'attira l'attention de ses auditeurs, & dit, sur ce qu'Anaximènes s'en fâcha: *Une obole de salé a fini la dispute d'Anaximènes.* Comme on lui re-

(1) Vers du cinquième livre de l'Iliade.

prochoit qu'il mangeoit en plein Marché, il répondit, que *c'étoit sur le Marché que la faim l'avoit pris*. Quelques-uns lui attribuent aussi la repartie suivante à Platon. Celui-ci l'ayant vu éplucher des herbes, il s'aprocha & lui dit tout bas : » Si tu avois fait ta cour à Denys, tu ne » ferois pas réduit à éplucher des herbes ». Et toi, lui repartit Diogène, *si tu avois épluché des herbes, tu n'aurois pas fait ta cour à Denys*. Quelqu'un lui disant. » La plupart des gens se moquent » de vous », il répondit : *Peut-être que les ânes se moquent aussi d'eux ; mais comme ils ne se soucient pas des ânes, je ne m'embarrasse pas non plus d'eux*. Voyant un jeune garçon qui s'appliquoit à la Philosophie, il lui dit : *Courage, fais qu'au lieu de plaire par ta jeunesse, tu plaises par les qualités de l'ame*. Quelqu'un s'étonnoit du grand nombre de dons sacrés qui étoient dans l'Antre de (1) Samôthrace : *Il y en auroit bien davantage*, lui dit-il, *s'il y en avoit de tous ceux qui ont succombé sous les périls*. D'autres attribuent ce mot à Diagoras de Melos. Un jeune garçon alloit à un festin, Diogène lui dit : *Tu en reviendras moins sage*. Le lendemain le jeune garçon l'ayant rencontré, lui dit : » Me voilà de retour » du festin, & je n'en suis pas devenu plus mau-
» vais,

(1) On y sacrifioit à Hécate, & on y faisoit des dons en action de grâces pour les périls dont on avoit été préservé. *Ménage*.

« Je l'avoue, répondit Diogène, tu n'es pas plus mauvais, mais plus relâché. Il demandoit quelque chose à un homme fort difficile, qui lui dit : » Si vous venez à bout de me le persuader ». Si je pouvois vous persuader quelque chose, répondit Diogène, ce seroit d'aller vous étrangler. Revenant un jour de Lacédémone à Athènes, il rencontra quelqu'un qui lui demanda d'où il venoit, & où il alloit ; De l'apartement des hommes à celui des femmes (1), répondit-il. Une autre fois qu'il revenoit des Jeux Olympiques, on lui demanda s'il y avoit beaucoup de monde ; Oui, dit-il, beaucoup de monde ; mais peu d'hommes. Il disoit que les gens, perdus de mœurs, ressembloient aux figues qui croissent dans les précipices, & que les hommes ne mangent point ; mais qui servent aux corbeaux & aux vautours. Phryné ayant offert à Delphes une Vénus d'or, il l'appela la preuve de l'Intempérance des Grecs. Alexandre s'étant un jour présenté devant lui, & lui ayant dit : » Je suis le grand Monarque Alexandre ». Et moi, répondit-il, je suis Diogène le Chien. Quelqu'un lui demanda ce qu'il avoit fait pour être appelé Chien ; à quoi il répondit : C'est que je carresse ceux qui me donnent quelque chose, que j'aboie après d'autres qui ne me donnent rien ».

(1) Voyez sur ces appartemens des femmes un passage de Cor. Nepos dans sa Préface.

Et que je mords les méchans. Un homme proposé à garder des figues, lui en ayant vû cueillir une, lui dit: » Il n'y a pas long-tems qu'un homme se pendit à cet arbre ». *Eh bien*, répondit-il, *je le purifierai.* Un autre, qui avoit vaincu aux Jeux Olympiques, fixoit ses regards sur une Courtisane: *Voyez*, dit Diogène, *ce Bélier de Mars, qu'une jeune fille tire par le cou.* Il disoit que les belles Courtisanes ressembloit à de l'eau miellée, mêlée de poison. Dinant un jour à la vue de tout le monde, ceux qui étoient autour de lui, l'apelèrent *Chien*: *Vous l'êtes vous-mêmes*, dit-il, *puisque vous vous rassemblez autour de moi pour me voir manger.* Deux personnes d'un caractère efféminé l'évitoient avec soin. *Ne craignez pas*, leur dit-il, *le Chien ne mange point de betteraves.* On lui demandoit d'où étoit un jeune homme qui s'étoit laissé débaucher: *De Tégée*, (1) dit-il. Ayant vu un mauvais lutteur qui exerçoit la profession de Médecin, il lui demanda, *par quel hazard il abbatoit à présent ceux qui sçavoient le vaincre autrefois?* Le fils d'une Courtisane jettoit une pierre parmi du monde assemblé; *Prends garde*, dit-il, *que tu n'atteignes ton pere.* Un jeune garçon lui montrant une épée qu'il avoit reçue d'une manière

(1) Le mot Grec signifie la ville de Tégée, & un mauvais lieu. *Ménage.*

peu honnête, il lui dit : *L'épée est belle, mais la poignée ne l'est pas.* Il entendit louer quelqu'un de qui il avoit reçu un présent : *Et moi,* dit-il, *ne me louez-vous pas de ce que j'ai été digne de le recevoir ?* Quelqu'un lui redemandant son manteau, il lui fit cette réponse : *Si vous me l'avez donné, il est à moi ; si vous me l'avez prêté pour m'en servir, j'en fais usage.* Il répondit à un autre, qui avoit été aposté pour lui dire qu'il y avoit de l'or caché dans son habit : *Je le sçais bien ; c'est pour cela que je couche dessus quand je dors.* » Quel gain, lui demanda-t'on, vous raporte la Philosophie ? *Quand il n'y en auroit pas d'autre,* répondit-il, *elle fait que je suis préparé à tout événement.* Un autre lui demanda d'où il étoit ? *Je suis,* dit-il, *Citoyen du Monde.* Voyant quelqu'un qui offroit des sacrifices pour avoir un fils, il le blâma de ce qu'il n'en offroit point par rapport au caractère dont seroit ce fils. On lui demandoit sa quote-part de la collecte qu'on faisoit pour les pauvres, il répondit par ce vers : *Dépouillez les autres ; mais abstenez-vous de toucher Hector* (1). Il apeloit les Courtisannes les *Reines des Rois*, parce qu'elles demandent tout ce qui leur plaît. Les Athéniens ayant décerné à Alexandre les honneurs de Bacchus, il leur dit : *Je vous prie, faites aussi que je sois Sérapis.*

(1) Vers d'Homère. *Ménage.*

On le blâmoit de ce qu'il entroit dans des endroits sales ; *Et le Soleil*, dit-il , *entre bien dans les latrines , sans en être sali*. Un jour qu'il prenoit son repas dans un Temple , il y vit apporter des pains mal - propres ; il les prit & les jetta au loin , en disant , *qu'il ne devoit entrer rien d'impur dans les lieux saints*. Quelqu'un l'interrogea pourquoi , tandis qu'il ne sçavoit rien , il professoit la Philosophie : Il répondit : *Quand je ne ferois que contrefaire la sagesse , en cela même je serois Philosophe*. Un autre lui presenta son enfant , dont il lui vantoit le génie & la tempérance ; *Si cela est*, lui dit-il , *en quoi a-t'il donc besoin de moi ?* Il disoit que ceux qui parlent des choses honnêtes & ne les pratiquent pas , ressemblent à un instrument de Musique , (1) qui n'a ni ouïe , ni sentiment. Il entroit au Théâtre , en tournant le dos à ceux qui en fortoient ; & comme on lui en demandoit la raison , il répondit , *que c'étoit ce qu'il avoit toujours tâché de faire toute sa vie*. (2) Il reprit un homme qui affectoit des airs efféminés. *N'êtes-vous pas honteux*, lui dit-il , *de vous rendre pire que la Nature ne vous a fait ? Vous êtes homme , & vous vous efforcez de vous rendre femme*. Une autre fois il vit un homme , dérégé dans ses mœurs ,

(1) Le mot Grec est *Cistre* , Selon H. Etienne , c'étoit un instrument à vingt-quatre cordes.

(2) C'est-à-dire , le contraire des autres.

qui accordoit une harpe. (1) *N'avez-vous pas honte, lui reprocha-t'il, de sçavoir accorder les sons d'un morceau de bois, & de ne pouvoir accorder votre ame avec les devoirs de la vie?* Quelqu'un lui disoit, *» Je ne suis pas propre à la Philosophie.* *» Pourquoi donc, lui repliqua-t'il, vivez-vous, puisque vous ne vous embarrassez pas de vivre bien?* Il entendit un homme parler mal de son pere, & lui dit: *Ne rougissez-vous pas d'accuser de manque d'esprit celui par qui vous en avez?* Voyant un jeune homme d'un extérieur honnête, qui tenoit des discours indécens: *Quelle vergogne!* lui dit-il, *de tirer une épée de plomb d'une gaine d'ivoire?* On le blâmoit de ce qu'il buvoit dans un cabaret: *J'étanche ici ma soif,* répondit-il, *tout comme je me fais faire la barbe chez un barbier.* On le blâmoit aussi de ce qu'il avoit reçu un petit manteau d'Antipater; il employa ce vers pour réponse: *Il ne faut pas rejeter les précieux dons des Dieux.* (2) Quelqu'un le heurta d'une poutre, en lui disant, *Prens garde:* il lui donna un coup de son bâton, & lui repliqua, *Prens garde toi-même.* Témoin qu'un homme suplioit une Courtisane, il lui dit: *Malheureux! pourquoi tâches-tu de parvenir à ce dont il vaut bien mieux être privé?* Il dit aussi à un homme, qui

(1) Selon H. Etienne, c'étoit un instrument à vingt cordes.

(2) Vers d'Homere.

étoit parfumé : *Prenez garde que la bonne odeur de votre tête ne rende votre vie de mauvaise odeur.* Il disoit encore, que *comme les serviteurs sont soumis à leurs maîtres, les méchans le sont à leurs convoitises.* Quelqu'un lui demandoit pourquoi les esclaves étoient apellés d'un nom qui signifie *Pieds d'hommes* ; il répondit : *parce qu'ils ont des pieds comme les hommes, & une ame formée comme la tienne, puisque tu fais cette question.* Il demandoit une mine à un luxurieux ; & interrogé pourquoi il souhaitoit de celui-là une mine, tandis qu'il ne demandoit qu'une obole à d'autres ; il répondit : *C'est que j'espère desormais recevoir des autres ; au lieu qu'il n'y a que les Dieux qui sachent si tu me donneras jamais quelque chose de plus.* On lui reprochoit qu'il demandoit des dons, pendant que Platon s'abstenoit de pareilles demandes. *Il en fait aussi,* dit-il ; *mais c'est en aprochant sa tête de l'oreille, de peur que d'autres ne le sachent.* Voyant un mauvais tireur d'arc, il fut s'asseoir à l'endroit où étoit le but, alléguant que c'étoit de peur que cet homme ne l'attrapât. Il disoit que les amoureux sont la dupe de l'idée qu'ils se forment de la volupté. On lui demandoit si la mort étoit un mal : *Comment seroit-ce un mal,* répondit-il, *puisque'on ne la sent pas ?* Alexandre s'étant subitement présenté devant lui, lui demandoit si sa presence ne lui caufoit point de crainte, il répondit : *En quelle qualité voulez-vous que je*

vous craigne ? Est-ce comme bon , ou comme mauvais ? » Comme bon , dit Alexandre « Eh ! reprit Diogène , comment peut-on craindre ce qui est bon ? Il apeloit l'instruction la prudence des jeunes gens , la consolation des Vieillards , la richesse des pauvres , & l'ornement des riches. L'adultère Dydimon étoit occupé à guérir les yeux d'une fille. Diogène lui dit : Prenez garde qu'en guérissant les yeux de cette fille , vous ne lui blessiez la prunelle (1). Quelqu'un lui disant que ses amis lui tendoient des pièges : Que fera-t'on , répondit-il , s'il faut vivre avec ses amis comme avec ses ennemis ? Interrogé sur ce qu'il y avoit de plus beau parmi les hommes , il répondit que c'étoit la franchise. Il entra un jour dans une école , où il vit plusieurs images des Muses & peu d'écoliers. Il dit au Maître : Vous avez bien des disciples , graces aux Dieux.

Il faisoit publiquement ses fonctions naturelles , celle de manger , aussi-bien que les autres ; & il avoit coutume de s'excuser par ces sortes de raisonnemens : S'il n'est pas déplacé de prendre ses repas , il ne l'est pas non plus de les prendre en plein Marché : or il n'est pas malhonnête de manger ; il ne l'est donc pas aussi de manger

(1) Il y a ici un jeu de mots , en ce que le même terme signifie une fille & la prunelle.

publiquement. (1) Il lui arrivoit aussi souvent de faire des gestes indécens, & disoit pour excuse; *qu'il n'hésiteroit point d'en faire pour apaiser la faim, s'il le pouvoit.* On lui attribue d'autres discours, qu'il seroit trop long de rapporter. Il distinguoit deux sortes d'exercices, celui de l'ame & celui du corps. Concevant que l'occupation que l'exercice donne continuellement à l'imagination, facilite la pratique de la vertu, il disoit que l'un de ces sortes d'exercices est imparfait sans l'autre, la bonne disposition & la force se manifestant dans la pratique de nos devoirs, telle qu'elle a lieu par rapport au corps & à l'ame. Il alleguoit, pour marque de la facilité que l'exercice donne pour la vertu, l'adresse qu'acquie-
rent les Artisans & ceux qui font des ouvrages manuels, à force de s'y appliquer. Il faisoit encore remarquer la différence qu'il y a entre les Musiciens & les Athlètes, selon que l'un s'applique au travail plus que l'autre; & disoit que si ces gens-là avoient aporté le même soin à exercer leur ame, ils n'auroient pas travaillé inutilement. En un mot, il étoit dans le principe que rien de tout ce qui concerne la vie ne se fait bien sans exercice, & que par ce moyen on peut
venir

(1) C'est ici le grand reproche qu'on a fait aux Cyniques. Il n'y a pas moyen d'excuser leur grossièreté, qui alloit jusqu'au vice: elle fait voir que toute Philosophie, purement humaine, se ressent du desordre de l'esprit humain.

venir à bout de tout. Il concluoit de là, que si, renonçant aux travaux inutiles, on s'applique à ceux qui sont selon la nature, on vivra heureusement; & qu'au contraire le manque de jugement rend malheureux. Il disoit même que si on s'accoutume à mépriser les voluptés, on trouvera ce sentiment très-agréable, & que comme ceux qui ont pris l'habitude des voluptés, s'en passent difficilement; de même si on s'exerce à mener une vie contraire, on prendra plaisir à les mépriser. C'étoient là les principes qu'il enseignoit, & qu'il pratiquoit en même-tems, remplissant ainsi l'esprit du mot, *Changes la monnoye*, (1) parce que par cette manière de vivre il suivoit moins la coutume que la nature. Il donnoit pour caractère général de sa vie, qu'elle ressembloit à celle d'Hercule, en ce qu'il préféroit la liberté à tout. Il disoit que les Sages ont toutes choses communes, & se servoit de ces raisonnemens: *Toutes choses appartiennent aux Dieux. Les Sages sont amis des Dieux. Les amis ont toutes choses communes: ainsi toutes choses sont pour les Sages.* Il prouvoit d'une manière semblable que la Société ne peut être gouvernée sans loix. *Il ne sert de rien d'être civilisé, si l'on n'est dans une ville. La Société d'une ville consiste en cela même qu'on soit civilisé. Une ville*

(1) C'est-à-dire, *Ne suis pas l'esprit de la multitude.*

n'est rien sans loix : la civilité est donc une loi. Il se moquoit de la noblesse, de la gloire & d'autres choses semblables, qu'il apelloit *des Ornemens du vice*, disant que les loix de Société, établies par la constitution du monde, sont les seules justes. Il croyoit que les femmes devoient être communes, & n'estimoit point le mariage, ne soumettant l'union des deux sexes qu'à la condition du consentement réciproque : de là vient qu'il croyoit aussi que les enfans devoient être communs. Il ne regardoit pas comme mauvais de recevoir des choses saintes, & de manger des animaux ; il pensoit même qu'il étoit permis de manger de la chair humaine, & alléguoit là-dessus les mœurs des peuples étrangers. Il ajoutoit aussi qu'à la lettre toutes choses sont les unes dans les autres, & les unes pour les autres ; qu'il y a de la chair dans le pain, & du pain dans les légumes ; que par rapport aux autres corps, ils ont tous des pores insensibles, dans lesquels s'insinuent des corpuscules détachés & attirés par la respiration. C'est ce qu'il explique dans la tragédie de *Thyeste*, si tant est que les tragédies, qui courent sous son nom, soient de lui, & non de Philiscus d'Ægine, un de ses amis ; ou de Pasiphon, Lucanien, que Phavorin, dans son *Histoire diverse*, dit avoir écrites après la mort de Diogène.

Il négligeoit la Musique, la Géométrie, l'Algè

trologie & autres Sciences de ce genre, comme n'étant ni utiles, ni nécessaires. Au reste il avoit la répartie fort prompte, comme il paroît par ce que nous avons dit.

Il souffrit courageusement d'être vendu. Se trouvant sur un vaisseau qui alloit à Ægine, il fut pris par des Corsaires, dont Scirpalus étoit le Chef, & fut conduit en Crète, où on le vendit. Comme le Crieur demandoit ce qu'il sçavoit faire, il répondit; *Commander à des hommes.* Montrant ensuite un Corinthien, qui avoit une belle bordure à sa veste (c'étoit Xéniade dont nous avons parlé; *Vendez-moi,* dit-il, *à cet homme-là, il a besoin d'un Maître.* Xéniade l'acheta, & l'ayant mené à Corinthe, il lui donna ses enfans à élever, & lui confia toutes ses affaires, qu'il administra si bien, que Xéniade disoit par-tout *qu'un bon Génie étoit entré chez lui.*

Cléomène rapporte, dans son livre de *l'Education des Enfans*, que les amis de Diogène voulurent le racheter; mais qu'il les traita de gens simples, & leur dit que les lions ne sont point esclaves de ceux qui les nourrissent; qu'au contraire ils en sont plutôt les maîtres, puisque la crainte est ce qui distingue les esclaves, & que les bêtes sauvages se font craindre des hommes.

Il possédoit au suprême degré le talent de la persuasion; de sorte qu'il gagnoit aisément par ses discours tous ceux qu'il vouloit. On dit

qu'Onésicrite d'Ægine, ayant envoyé à Athènes le plus jeune de ses deux fils, nommé Androsthène, celui-ci vint entendre Diogène, & resta auprès de lui. Le pere envoya ensuite l'ainé, ce même Philiscus dont nous avons fait mention, & qui fut pareillement retenu. Enfin étant venu lui-même après eux, il se joignit à ses fils, & s'appliqua à la Philosophie, tant Diogène sçavoit la rendre aimable par ses discours. Il eut aussi pour disciples Phocion, surnommé *le Bon*, Stilpon de Mégare, & plusieurs autres, qui furent revêtus d'emplois politiques.

On dit qu'il mourut à l'âge de quatre-vingt-dix ans, & on parle diversement de sa mort. Les uns croient qu'il mourut d'un épanchement de bile, causé par un pied de bœuf cru qu'il avoit mangé; d'autres disent qu'il finit sa vie en retenant son haleine. De ce nombre est Cercidas de Mégalopolis, ou de Crète, dans ses *Poësies Mimiambes*, (1) où il parle ainsi :

Cet ancien Citoyen de Synope, portant un bâton, une robe double, & ayant le ciel pour couverture, est mort sans aucun sentiment de douleur, en se serrant les levres avec les dents, & en retenant son haleine. Ce qui prouve que Diogène étoit véritablement fils de Jupiter, & un Chien céleste.

D'autres disent que voulant partager un poly-

1) Certaine mesure, apellée *Iambique*.

pe (1) à des chiens, il y en eut un qui le mordit tellement au nerf du pied, qu'il en mourut. Mais, comme dit Antisthène dans ses *Successions*, ses amis ont conjecturé qu'il étoit mort en retenant sa respiration. Il demouroit dans un Collège, situé vis-à-vis de Corinthe, & qui s'appelloit *Cranium*. Ses amis étant venus le voir selon leur coutume, le trouvèrent envelopé dans son manteau; mais se doutant qu'il ne dormoit pas, par la raison qu'il ne donnoit guères de tems au sommeil, ils défirent son manteau; & comme ils le trouvèrent expiré, ils crurent qu'il étoit mort volontairement par un desir de sortir de la vie. Il y eut à cette occasion une dispute entre ses amis, pour sçavoir à qui l'enséveliroit. Ils furent même prêts d'en venir aux mains, jusqu'à ce que leurs peres & leurs supérieurs étant survenus, la dispute fut accordée, & Diogène enterré près de la porte qui conduit à l'Isthme. On lui érigea un tombeau, sur lequel on mit un chien de pierre de Paros. Ses concitoyens lui firent même l'honneur de lui élever des statues d'airain, avec cette inscription.

Le tems consume l'airain ; mais ta gloire , ô Diogène ! durera dans tous les âges. Tu as seul fait connoître aux mortels le bonheur dont ils peuvent

(1) Sorte de poisson, qui avoit huit pieds ou nazcoires. Voyez le *Trésor d'Etienne*.

jouir par eux-mêmes, & leur a montré le moyen de passer doucement la vie.

Nous avons aussi fait à sa louange l'épigramme suivante.

Diogène, dis-moi quel accident t'amène aux Enfers? C'est la morsure d'un Chien féroce.

Il y a des Auteurs qui disent qu'en mourant, il ordonna qu'on jettât son corps sans lui donner de sépulture, afin qu'il servit de pâture aux bêtes sauvages; ou qu'on le mit dans une fosse, couverte d'un peu de poussière. D'autres disent qu'il voulut être jetté dans l'Elifson (1) pour être utile à ses freres. Démétrius, dans son livre intitulé *Equivoques*, dit qu'Alexandre mourut à Babylone le même jour que Diogène mourut à Corinthe. (2) Or il étoit déjà vieux dans la CXIII. Olympiade.

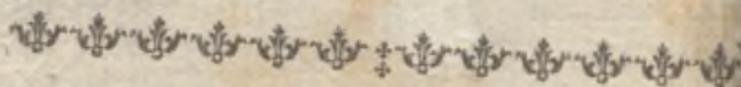
On lui attribuë les ouvrages suivans : *Des Dialogues*, intitulés *Cephalio. Ichthyas. Le Geai. Le Léopard. Le Peuple d'Athènes. La République. L'Art de la Morale. Des Richesses. De l'Amour. Théodere. Hypfias. Aristarque. De la Mort. Des Lettres. Sept Tragédies*, qui sont : *Hélène, Thyeste, Hercule, Achille, Médée, Chryfippe, Qedipe*. Mais Socrate, dans le premier livre

(1) C'est le nom d'un fleuve. Pausanias, *Voyage de Corinthe*, chap. 2.

(2) Diogène passoit l'hiver à Athènes, & l'été à Corinthe, au rapport de Dion Chrysostôme. *Ménage*.

de la *Succeſſion*, & *Satyrus*, dans le quatrième livre des *Vies*, aſſurent, qu'il n'y a aucun de ces ouvrages qui ſoit de *Diogène*; & le dernier des Auteurs que je viens de citer, donne les *Tragédies* à *Philiscus* d'*Ægine*, ami de *Diogène*. *Sotion*, dans ſon ſeptième livre, dit que nous n'avons de *Diogène* que les ouvrages qui portent pour titre : *De la Vertu. Du Bien. De l'Amour. Le Mendiant. Le Courageux. Le Léopard. Caſandre. Céphalio, Philiscus, Ariſtarque, Sifyphe, Gany-
mède.* Il ajoute des *Chries* & des *Lettres*.

Il y a eu cinq *Diogènes*. Le premier étoit d'*Apollonie*, & fut *Phyſicien*. Il commence ainſi ſon ouvrage : *Je crois que la première choſe que doit faire un homme qui veut traiter quelque ſujet, c'eſt de poſer un principe incontestable.* Le ſecond étoit de *Sicyone*; il a écrit ſur le *Péloponnèſe*. Le troiſième eſt le *Philoſophe* dont nous parlons. Le quatrième fut *Stoïcien*; il nâquit à *Seleucie*, & fut appelé *Babylonien* à cauſe du voiſinage des villes. Le cinquième fut de *Tarſe*; il a écrit ſur des *Queſtions Poétiques* qu'il tâche de réſoudre. Il faut encore remarquer ſur ce *Philoſophe* qu'*Athénodore*, dans le huitième livre de ſes *Promenades*, raporte qu'il avoit toujours l'air huiſant, à cauſe de la coutume qu'il avoit de s'oindre le corps.



M O N I M E.

MOnime, né à Syracuse, fut disciple de Diogène, & domestique d'un certain Banquier de Corinthe, comme le rapporte Socrate. Xéniade, qui avoit acheté Diogène, venoit souvent auprès de Monime & l'entretenoit de la vertu de Diogène, de ses actions & de ses discours. Cela inspira tant d'inclination à Monime pour le Philosophe, qu'il affecta d'être tout d'un coup saisi de folie. Il jettoit la monnoïe du change & tout l'argent de la banque; de sorte que son Maître le renvoya. Dès-lors il s'attacha à Diogène, fréquenta aussi Cratès le Cynique & autres personnes semblables; ce qui donna de plus en plus à son Maître lieu de croire qu'il avoit entièrement perdu l'esprit.

Il se rendit fort célèbre; aussi Ménandre, Poëte comique, parle de lui dans une de ses pièces, intitulée *Hippocome*.

MEN. O! Philon, il y a eu un certain Monime, homme sage, mais obscur, & portant une petite besace.

PHIL. Voilà trois besaces, dont vous avez parlé.

MEN. Mais il a prononcé une sentence, dont le sens figuré n'a rien de ressemblant, ni à celle-ci.



MONIMUS



MONTANUS

Connois-toi toi-même, ni aux autres dont on fait tant de cas; elle leur est fort supérieure. Le Mendiant, cet homme plein de crasse, a dit que tout ce qui fait le sujet de nos opinions, n'est que fumée.

(1) Monime avoit une fermeté d'esprit qui le portoit à mépriser la gloire & à rechercher la vérité seule. Il a composé des ouvrages d'un style gai, mais qui cachoit un sens sérieux; (2) il a aussi donné deux autres ouvrages sur les *Passions*, & un troisième d'*Exhortation*.

(1) Grotius tend ces vers tout autrement. Il y a là-dessus une longue note de *Ménage*. Je suis une de celles de *Méboom*.

(2) On dit que c'étoit la manière des Philosophes *Cyniques*. *Ménage*.





ONÉSICRITE.

Il y a des Auteurs qui veulent qu'Onésicrite naquit à Ægine ; mais Démétrius de Magnésie dit qu'il étoit d'Astypalée. (1) Il fut un des plus célèbres disciples de Diogène.

Il y eut entre lui & Xénophon une espèce de conformité, en ce que celui-ci fut Capitaine de Cyrus, & celui-là d'Alexandre ; en ce que Xénophon traita de l'éducation de Cyrus, & Onésicrite de celle d'Alexandre ; en ce que le premier fit l'éloge de Cyrus, & le second le panegyrique d'Alexandre. Onésicrite a même quelque chose d'aprochant de Xénophon pour la manière de s'exprimer, excepté qu'il lui est aussi inférieur qu'une copie l'est à l'original.

Diogène eut aussi pour disciples Menandre, surnommé *Drymus* & admirateur d'Homère ; Hégesée de Synope, surnommé *le Colier* ; & Philiscus d'Ægine, dont nous avons fait mention.

(1) Pline en fait une Isle du nombre de celles qu'on apelloit *Sporades*, & qu'on dit être des Isles de l'Archipel. *Hist. Nat.* Liv. 4. ch. 12. & Liv. 8. ch. 39.



C R A T È S.

C Ratès, fils d'Asconde, nâquit à Thèbes ; & fut aussi un illustre disciple du Philosophe Cynique, quoiqu'Hippobote conteste ce fait, & lui donne pour Maître Bryson l'Achéen. On lui attribue ces vers burlesques : » Il y a une » ville qui se nomme *Beface*, située au milieu » d'un sombre faste ; mais belle, opulente, arro- » sée, n'ayant rien, où n'aborde jamais un insen- » sé parasite, ni un voluptueux qui cherche à se » réjouir avec sa Courtisane. Elle produit du » thym, de l'ail, des figues & du pain ; au- » tant de biens, pour lesquels ses habitans ne » sont jamais en guerre les uns contre les autres. » On n'y prend point les armes, ni par con- » voitise pour l'argent, ni par ambition pour la » gloire »

On lui attribue aussi ce Journal de dépense : *Il faut donner à un Cuisinier dix mines, à un Médecin une dragme, à un flatteur cinq talens, de la fumée à un homme à conseil, un talent à une Courtisane, & trois oboles à un Philosophe : On l'appelloit l'Ouvreur de portes, parce qu'il entroit dans toutes les maisons pour y donner des préceptes. Il est auteur de ces vers :*

Je possède ce que j'ai appris ; ce que j'ai mérité, & ce que les Augustes Muses m'ont enseigné, quant à ces autres biens éclatans, l'orgueil s'en empare. Il disoit qu'il lui étoit revenu de l'étude de la Philosophie un Chenix (1) de lupins, & l'avantage de vivre exempt de soucis. On lui attribue encore d'avoir dit que l'amour s'apaise, & non avec le tems, du moins par la faim, & que si l'un & l'autre ne font aucun effet, il faut prendre la résolution de se pendre.

Aureste il fleurissoit vers la CXIII. Olympiade. Antisthène, dans ses *Successions*, dit qu'ayant vu, à la représentation d'une certaine tragédie, Telephe (2) dans un état fort vil, & tenant une corbeille à la main, il se livra aussitôt à la Philosophie Cynique ; qu'étant d'un rang distingué, il vendit ses biens ; qu'après en avoir retiré environ cent, ou deux cens talens, il les donna à ses concitoyens, & s'appliqua fermement à la Philosophie. Philénon, Poète comique, parle de lui en ces termes :

Pour être plus tempérant, il portoit l'été un habit fort épais, & l'hiver un vêtement fort léger. Dioclès dit que Diogène lui persuada de céder ses possessions pour servir de pâturage aux brebis,

(1) Mesure, sur laquelle on n'est pas d'accord.

(2) C'est une Tragédie d'Euripide, dans laquelle Telephe, Roi de Mysie étoit introduit vêtu en mendiant, & tenant une corbeille. *Ménage.*

& de jeter dans la mer tout son argent , en cas qu'il en eût. Il dit aussi que la maison de Cratès fut détruite sous Alexandre , & celle d'Hipparchie sous Philippe. (1) Cratès chassa souvent de son bâton quelques-uns de ses parens qui venoient exprès le détourner de son dessein , dans lequel il persista courageusement.

Démétrius de Magnésie rapporte qu'il déposa de l'argent chez un Banquier , à condition qu'il le donneroit à ses enfans , s'ils ignoroient la Philosophie ; mais qu'en cas qu'ils fussent Philosophes , il en feroit présent au public , persuadé qu'étant tels , ils n'auroient besoin de rien. Eratosthène dit qu'il eut un fils d'Hipparchie , de laquelle nous parlerons dans la suite. Il se nommoit *Pasicle* , & lorsqu'il eut passé l'âge de puberté , Cratès le mena chez une servante , & l'avertit que c'étoit le mariage que son pere lui avoit destiné. Il ajouta que les adultères devoient s'attendre aux récompenses tragiques de l'exil & des meurtres ; que ceux qui voyoient des Courtisannes , s'attiroient des censures qui les exposoient à la risée , & que la dissolution & la crapule dégénéroient ordinairement en folie. (2)

Cratès eut aussi un frere , nommé *Pasicle* , qui fut disciple d'Euclide , & duquel Phavorin , dans

(1) Le mot de *détruite* est suppléé ; j'ai suivi *Minage*.

(2) *Minage* soupçonne qu'il manque quelque chose dans ce passage ; il me semble pourtant que le sens est suivi.

le deuxième livre de ses *Commentaires*, rapporte une chose assez plaisante. Comme il demandoit un jour quelque grace au Principal du Collège, il lui toucha les cuisses, ce que celui-ci ayant trouvé mauvais, l'autre lui dit : *Pourquoi ? Ces membres du corps ne vous appartient-ils pas tant que les genoux ?*

Cratès étoit dans le sentiment, qu'il est impossible de trouver quelqu'un exempt de faute, & qu'il en est de cela comme de la grenade, où l'on trouve toujours quelque grain pourri. Ayant fâché Nicodrome le joueur de cithre, (1) il en reçut un soufflet, dont il se vengea par une tablette qu'il se mit au front avec ces mots : *Cel Nicodrome de qui je le tiens.* Il faisoit profession d'injurier les Courtisannes, & s'accoutumoit par là à ne point épargner les reproches. Démétrius de Phalere lui envoya quelques pains avec du vin, il lui fit cette piquante réponse, qu'il voudroit que les fontaines produisissent du pain ; d'où il paroît qu'il buvoit de l'eau. Blâmé des inspecteurs des chemins & des rues d'Athènes de ce qu'il s'habilloit de toile : *Je vous ferai voir Théophraste vêtu de même*, leur répondit-il. Comme ils ne l'en croyoient pas sur sa parole, il les mena à la boutique d'un barbier, où il le

(1) Je mets le mot Grec, parce qu'on traduit le mot Latin, qui y correspond, par *Luth, Guitarre & Harpe.*

leur montra pendant qu'il se faisoit faire la barbe. Tandis qu'à Thèbes il recevoit des coups du Principal du College, d'autres disent d'Euthycrate à Corinthe, sans s'embarrasser beaucoup du châtiment, il répondit par ces vers: *L'ayant pris par un pied, il le précipita du Temple.* (1)

Dioclès dit que celui qui le trainoit par le pied, étoit Ménédème d'Erethrée, homme d'un bel extérieur, & qui passoit pour avoir participé aux débauches d'Asclépiade Phliasiën. Cratès lui en ayant fait un reproche, Ménédème en fut fâché, & le tira comme nous venons de le dire, lorsqu'il répondit par le vers que nous avons cité.

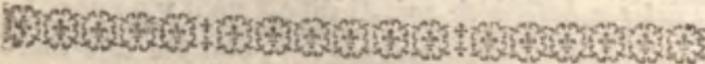
Zénon de Cittie rapporte dans ses *Chries*, qu'il cousoit quelquefois une peau de brebis à son manteau, sans la tourner de l'autre côté. (2 Il étoit fort dégoûtant pour sa saloperie, & lorsqu'il se préparoit à ses exercices, on le tournoit en ridicule; mais il avoit coutume de dire, les mains levées: *Courage, Cratès, comptes sur tes yeux & sur le reste de ton corps. Tu verras ceux qui se moquent de toi à présent, saisis de maladie, te dire heureux & se condamner eux-mêmes pour leur négligence.* Il disoit qu'il falloit s'appliquer à la Philosophie, jusqu'à ce qu'on regar-

(1) Vers d'Homere.

(2) La version Latine a traduit, *sans se mettre en peine qu'on le trouverait laid*; mais les derniers mots ne sont point dans l'original.

dât les Généraux d'armée comme n'étant que des conducteurs d'ânes. Il disoit aussi que ceux qui se trouvent dans la compagnie des flatteurs, ne sont pas moins abandonnés que les veaux parmi les loups, parce que les uns & les autres, au lieu d'être avec ceux qui leur conviennent, sont environnés de pièges.

A la veille de sa mort, il se chanta à lui-même ces vers : *Tu t'en vas, cher ami, tout courbé ; tu descends aux Enfers, vouté de vieillesse.* En effet il ployoit sous le poids des années. Alexandre lui ayant demandé s'il vouloit qu'on rétablît sa patrie, il lui répondit : *A quoi cela serviroit-il, puisqu'un autre Alexandre la détruiroit de nouveau ? D'ailleurs le mépris que j'ai pour la gloire, & ma pauvreté, me tiennent lieu de patrie ; ce sont des biens que la fortune ne peut ravir.* Il finit par dire : *Je suis citoyen de Diogène, qui est au-dessus des traits de l'envie.* Ménandre, dans sa pièce des *Gemeaux*, parle de lui en ces termes : » Tu te » promèneras avec moi, couvert d'un manteau, » aussi-bien que la femme de Cratès le Cynique. » Il maria ses filles à ses disciples, & leur confia d'avance pendant trente jours, pour voir s'ils pourroient vivre avec elles, dit le même Auteur.


 M É T R O C L E.

UN des disciples de Cratès fut Métrocle, frere d'Hipparchie, mais auparavant disciple de Théophraste le Péripatéticien. Il avoit la santé si dérangée par les flatuosités continuelles auxquelles il étoit sujet, que ne pouvant les retenir pendant les exercices d'étude, il se renferma de désespoir, résolu de se laisser mourir de faim. Cratès le scut, il alla le voir pour le consoler, après avoir mangé exprès des lupins. Il tâcha de lui remettre l'esprit, & lui dit qu'à moins d'une espèce de miracle, il ne pouvoit se délivrer d'un accident auquel la nature avoit soumis tous les hommes plus ou moins. Enfin ayant lâché lui-même quelques vents, il acheva de le persuader par son exemple. Depuis lors il devint son disciple & habile Philosophe.

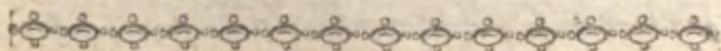
Hécaton, dans le premier livre de ses *Chries*, dit que Métrocle jetta au feu ses écrits, sous prétexte que c'étoient des fruits de rêveries de l'autre monde & de pures bagatelles. D'autres disent qu'il brula les Leçons de Théophraste, en prononçant ces paroles : (1) *Aproche, Vulcain* ;

(1) C'est un vers d'Homère, *Mer. Casaubon* remarque que les Anciens affectoient de faire allusion dans leurs discours à des vers d'Homère. *Ménage* a ici une note, beaucoup moins solide que celle de *Casaubon*.

Thétis a besoin de toi. Il disoit qu'il y a des choses qui s'acquièrent par argent, comme une maison; d'autres par le tems & la diligence, comme l'instruction. Il disoit aussi que les richesses sont nuisibles, à moins qu'on n'en fasse un bon usage. Il mourut dans un âge avancé, s'étant étouffé lui-même.

Il eut pour disciples Théombrote & Cléomene dont le premier instruisit Démétrius d'Alexandrie. Cléomene eut pour auditeurs Timarque d'Alexandrie & Echeclé d'Ephèse; mais celui-ci fut principalement disciple de Théombrote qui forma Ménédème, duquel nous parlerons ci-après. Ménippe de Synope devint aussi un illustre disciple de Théombrote.





HIPPARCHIE.

Hipparchie, sœur de Métrocle, l'une & l'autre de Maronée, se laissa aussi éblouir par les discours du Philosophe Cratès. Elle en aimoit tant les propos & la vie, qu'aucun de ceux qui la recherchoient en mariage, ne put la faire changer. Richesse, noblesse, beauté, rien ne la touchoit; Cratès lui tenoit lieu de tout. Elle menaça même ses parens de se défaire elle-même, si on ne la marioit avec lui. Ils s'adressèrent à Cratès, qu'ils prièrent de la détourner de son dessein; il fit tout ce qu'ils voulurent. Enfin voyant qu'il ne pouvoit rien gagner sur elle, il se leva, lui montra le peu qu'il possédoit, & lui dit: *Voilà l'époux que vous souhaitez, voilà tous ses biens. Consultez-vous là-dessus; vous ne pouvez m'épouser, à moins que vous ne preniez la résolution de vous associer à mes études.* Elle accepta le parti, s'habilla comme le Philosophe, & le suivit par-tout, lui permettant d'en agir publiquement avec elle comme mari, & allant avec lui mendier des repas. Quelque jour Lysimaque en donnoit un, elle s'y trouva, & y disputa contre Théodore surnommé l'Athée, en lui oposant le Sophisme suivant: *Tout ce que Théodore peut faire sans s'attirer de reproche, Hippar-*

chie le peut aussi, sans mériter qu'on la blâme. Or si Théodore se frappe lui-même, il ne fera injustice à personne; ainsi, si Hipparchie frappe Théodore, elle n'en commettra envers qui que ce soit. Théodore ne répondit rien à ce raisonnement, il se contenta de tirer Hipparchie par la juppe. Cette action ne l'émut, ni ne la déconcerta; & sur ce qu'il lui adressa ensuite ces paroles, » Qui » est cette femme qui a laissé sa navette au- » près de sa toile? » (1) elle répondit, *C'est moi, Théodore; mais trouvez-vous que j'aye pris un mauvais parti d'employer à m'instruire le tems que j'aurois perdu à faire de la toile?* On conte d'elle plusieurs autres traits de cette nature.

Il y a un livre de Cratès, qui porte le titre de *Lettre*, & qui contient une excellente Philosophie, dont le style approche beaucoup de celui de Platon. Il composa aussi des Tragédies, qui renferment des traits de la plus sublime Philosophie, tels que ceux-ci: *Je n'ai dans ma patrie, ni tour, ni toit qui m'appartienne; mais toutes les villes & les maisons de la terre sont les lieux où je puis habiter.* (2).

Il mourut fort vieux, & fut enterré en Béotie.

(1) Vers d'Euripide.

(2) *Ménage* conjecture que tout ce passage sur Cratès se pouvoit expliquer d'Hipparchie.



M E N I P P E.

Ménippe fut Philosophe Cynique, Phénicien d'origine, & esclave, selon Achaïcus dans ses *Discours de Morale*. Dioclès dit que son Maître étoit de Pont, & qu'il s'apelloit *Bato*; mais à force de demander & d'amasser de l'argent, Ménippe vint à bout d'acheter le droit de Citoyen de Thébès.

Il n'a rien fait qui soit digne d'éloge. Ses livres ne sont pleins que de bouffonneries, en quoi ils ressemblent à ceux de Méléagre, son contemporain. Hermippe avance qu'il pratiqua l'usure jusqu'à s'attirer le nom d'*Usurier de journée*. (1) Il exerça aussi l'usure navale (2) & prêta sur gages; de sorte qu'il amassa beaucoup de bien. Mais enfin on lui tendit des pièges; il perdit tout ce qu'il avoit grapillé, & finit sa vie, en se pendant lui-même de désespoir. Voici des vers satyriques que j'ai composés à son sujet: *Vous connoissez Ménippe, Phénicien d'origine; mais de la nature des chiens de Crete, cet Usurier*

(1) C'est-à-dire, qui recevoit chaque jour l'usure de ce qu'il avoit avancé. *Aldobrandin*.

(2) Il y a ici des variations. Voyez *Ménage*. On cite aussi les *Pandelles*. Erasme dit qu'on prenoit une plus forte usure de ceux qui alloient sur mer. *Chil.* 1167.

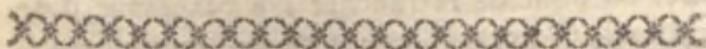
de journée ; c'est ainsi qu'on l'apelloit. Vous savez comment sa maison, ayant été forcée à Thèbes, perdit tous ses biens ; mais s'il eût bien connu la nature du chien, (1) se seroit-il pendu pour cette raison ?

Il y a des Auteurs qui croient que les ouvrages qu'on lui attribue ne sont pas de lui ; mais de Denys & de Zopyre de Colophon, qui les firent par amusement, & les lui donnèrent pour les mettre en ordre.

Il y a eu six Ménippes. Le premier, auteur de l'*Histoire des Lydiens* & de l'*Abrégé de Xanthus*. Le second est celui dont nous parlons. Le troisième étoit un Sophiste de Stratonice, originaire de Carie. Le quatrième fut Statuaire. Le cinquième & le sixième furent Peintres. Apollodore a parlé de ces deux derniers.

Ménippe le Cynique a composé treize Volumes d'œuvres, qui sont : *Les Mânes. Des Préceptes. Des Lettres amusantes*, dans lesquelles il introduit les Dieux. *Des Traités sur les Physiciens, les Mathématiciens & les Grammairiens. Sur la Naissance d'Epicure. L'observation du vingtième jour du mois par les Epicuriens*, sans d'autres Ecrits sur des matières de ce genre.

(1) C'est-à-dire, s'il eût été vrai Philosophe Cynique.



M É N É D È M E.

MEnédème fut disciple de Colotès de Lampsaque. Hippobote dit que son goût pour les prodiges l'avoit rendu si extravagant, que sous la figure d'une Furie il se promenoit, en criant, *qu'il étoit venu des Enfers pour observer ceux qu'il faisoient mal, & pour en faire rapport aux Démon*s à son retour dans ces lieux.

Voici dans quel équipage il se montrait en public. Il se revêtoit d'une robe de couleur foncée, laquelle lui descendoit jusqu'aux talons, & qu'il lioit d'une ceinture rouge. Il se couvroit la tête d'un chapeau Arcadien, (1) où étoient représentés les douze signes du Zodiaque, & sa chaussure ressembloit au Cothurne tragique. Il portoit une longue barbe, & tenoit à la main une baguette de bois de frêne.

Voilà les Vies des Philosophes Cyniques, considérés chacun en particulier. Ajoutons quelque chose, des sentimens qu'ils soutenoient en commun; car nous regardons leur Philosophie comme formant une Secte particulière, & non, ainsi que le prétendent quelques-uns, un simple genre de vie. Un de leurs dog-

(1) C'est-à-dire fort grand. *Ménage*.

mes est donc de retrancher , à l'exemple d'Ariston de Chio , du nombre des connoissances nécessaires tout ce qui regarde la Logique & la Physique , & de ne s'appliquer qu'à la Morale , jusques-là que ce que quelques-uns attribuent à Socrate , Dioclès le fait dire à Diogène. C'est-à-dire , qu'il faut s'étudier à connoître ce qui se passe de bon & de mauvais en nous-mêmes. Ils rejettent aussi l'étude des Humanités , & Antisthène dit que *ceux qui sont parvenus à la sagesse , ne s'appliquent point aux Lettres , pour n'être point distraits par des choses étrangères.* Ils méprisent pareillement la Géométrie , la Musique & autres sciences semblables , puisque Diogène répondit à quelqu'un qui lui montrait un cadran , que *c'étoit une invention fort utile pour ne pas passer le tems de dîner.* Il dit aussi à un autre qui lui faisoit voir de la Musique , que *on gouverne des villes entières par de bonnes maximes , & qu'on ne parviendra jamais à bien conduire une seule maison par la musique.*

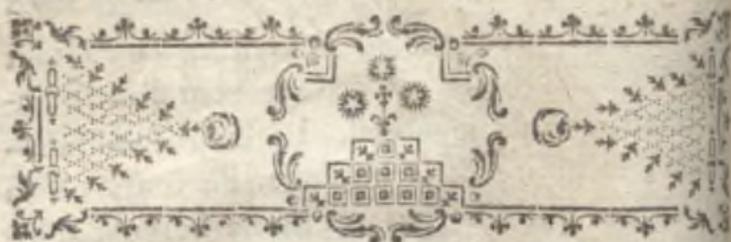
Les Philosophes Cyniques établissent pour fin , de vivre selon la vertu , comme dit Antisthène dans *Hercule* ; en quoi ils pensent comme les Stoïciens. En effet , il y a de l'affinité entre ces deux Sectes ; de là vient qu'on a appelé la Philosophie Cynique *un chemin abrégé pour arriver à la Vertu.* Ainsi vécut aussi Zénon le Cittien. Ils observent une grande simplicité de

de vie , ne prennent de nourriture qu'autant qu'elle est nécessaire , & ne se servent d'autre habillement que du manteau. Ils méprisent la richesse , la gloire & la noblesse. Plusieurs ne se nourrissent que d'herbes , & ils ne boivent absolument que de l'eau froide. Ils n'ont de couvert que celui qu'ils rencontrent , ne fût-ce qu'un tonneau , à l'imitation de Diogène , qui disoit que *comme ce qui distingue principalement les Dieux , c'est qu'ils n'ont besoin de rien ; de même celui-là leur ressemble le plus qui fait usage de moins de choses.*

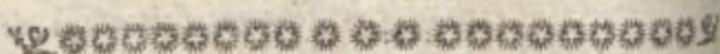
Ils croyent , comme dit Antisthène dans *Hercule* , que la vertu se peut apprendre , & que lorsqu'on l'a acquise , elle ne peut se perdre. Ils disent que le Sage est digne d'être aimé , qu'il ne péche point , qu'il est ami de celui qui lui ressemble , & qu'il ne se fie nullement à la fortune. Ils appellent *indifférentes* les choses qui sont entre le vice & la vertu ; en quoi ils suivent les sentimens d'Ariston de Chio.

Voilà pour ce qui regarde les Philosophes Cyniques. Venons à présent aux Stoïciens , qui ont eu pour Chef Zénon , disciple de Cratès.

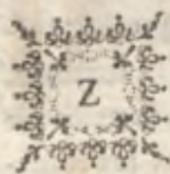




LIVRE VII.



Z É N O N.

 Énon, fils de Mnafée, ou de Démée, étoit de Cittie en Chypre. C'est une petite ville Grecque, qui s'étoit établie une Colonie de Phéniciens. Il avoit le cou un peu panché d'un côté, suivant Timothée l'Athénien dans son livre de *Vies*. Apollonius Tyrien nous le dépeint mince de corps, assez haut de taille & bazané; ce qui fut cause que quelqu'un le surnomma *Sarmate d'Egypte*, dit Chryssippe dans le premier livre de ses *Proverbes*. Il avoit les jambes grosses, lâches & foibles; aussi évitoit-il la plûpart du tems les repas, selon le témoignage de Persée dans ses *Commentaires de Table*. Il aimoit beaucoup, dit



ZENO



D. A. N.

on les figues vertes, & à se chauffer au soleil.

Nous avons fait mention qu'il eut Cratès pour Maître. On veut qu'ensuite il prit les leçons de Stilpon, & que pendant dix ans il fut auditeur de Xénocrate, au rapport de Timocrate dans *Dion*. Polémon est encore un Philosophe, dont il fréquenta l'école. Hécaton & Apollonius Tyrien, dans le premier livre sur *Zénon*, rapportent que ce Philosophe ayant consulté l'oracle pour sçavoir quel étoit le meilleur genre de vie qu'il pût embrasser, il lui fut répondu que c'étoit celui qui le feroit converser avec les morts. Il comprit le sens de l'oracle, & s'appliqua à la lecture des Anciens. Voici comment il entra en connoissance avec Cratès. Il avoit négocié de la pourpre en Phénicie, qu'il perdit dans un naufrage près du Pirée. Pour lors déjà âgé de trente ans, il vint à Athènes, où il s'assit auprès de la boutique d'un Libraire, qui lisoit le second livre des *Commentaires de Xénophon*. Touché de ce sujet, il demanda où se tenoient ces hommes-là? Le hazard voulut que Cratès vint à passer dans ce moment. Le Libraire le montra à Zénon, & lui dit: » Vous n'avez qu'à suivre celui-là. » Depuis lors il devint disciple de Cratès; mais quoiqu'il fût d'ailleurs propre à la Philosophie, il avoit trop de modestie pour s'accoutumer au mépris que les Philosophes Cyniques faisoient de la honte. Cratès, voulant l'en

guérir, lui donna à porter un pot de lentilles à la place *Céramique*. Il remarqua qu'il se couvroit le visage de honte, il cassa d'un coup de son bâton le pot qu'il portoit ; de sorte que les lentilles se répandirent sur lui. Aussi-tôt Zénon prit la fuite, & Cratès lui cria : *Pourquoi t'ensuis-tu, petit Phénicien ? tu n'as reçu aucun mal.* Néanmoins cela fut cause qu'il quitta Cratès quelques tems après.

Ce fut alors qu'il écrivit son *Traité de la République*, dont quelques-uns dirent, en badinant, qu'il l'avoit composé *sur la queue d'un Chien*.⁽¹⁾ Il fit aussi d'autres ouvrages ; sur la *Vie*, conforme à la *Nature* ; sur les *Inclinations*, ou sur la *Nature de l'Homme* ; sur les *Passions* ; sur le *Devoir* ; sur la *Loi*, sur l'*Erudition Grecque* ; sur la *Vûe* ; sur l'*Univers* ; sur les *Signes* ; sur les *Sentimens de Pythagore* ; sur les *Préceptes généraux*, sur la *Diétion* ; cinq *Questions sur Homère* ; de la *Lecture des Poètes*, outre un *Art de Solutions*, & des *Argumens*, au nombre de deux *Traités* ; des *Commentaires*, & la *Morale de Cratès*. C'est à quoi se réduisent ses œuvres.

Enfin il quitta Cratès, & fut ensuite pendant vingt ans disciple des Philosophes dont nous avons parlé ; à propos de quoi on rapporte qu'il

(1) Selon *Me. Casaubon*, c'est une allusion à la constellation du Chien.

dit : *J'arrivai à bon port lorsque je fis naufrage.* D'autres veulent qu'il se soit énoncé en ces termes à l'honneur de Cratès ; d'autres encore , qu'ayant appris le naufrage de ses marchandises pendant qu'il demeuroit à Athènes, il dit : *La fortune fait fort bien , puisqu'elle me conduit par là à l'étude de la Philosophie.* Enfin on prétend aussi qu'il vendit ses marchandises à Athènes, & qu'il s'occupa ensuite de la Philosophie.

Il choisit donc le Portique , appelé *Pæcile* ; (1) qu'on nommoit aussi *Pisianaclée*. Le premier de ces noms fut donné au Portique, à cause des diverses peintures dont Polygnote l'avoit enrichi ; mais sous les trente Tyrans mille quatre cens citoyens y avoient été mis à mort. Zénon, voulant effacer l'odieux de cet endroit, le choisit pour y tenir ses discours. Ses disciples y vinrent l'écouter, & furent pour cette raison appelés *Stoïciens*, aussi-bien que ceux qui suivirent leurs opinions. Auparavant, dit Epicure dans ses *Lettres*, on les distinguoit sous le nom de *Zénoniens*. On comprenoit même antérieurement sous la dénomination de *Stoïciens* les Poëtes qui fréquentoient cet endroit, comme le rapporte Eratosthène dans le huitième livre de son *Traité de l'Ancienne Comédie* ; mais les disciples

(1) Le mot *Pæcile* signifie varié. Cet endroit étoit situé sur le Marché. *Ménage*. Le mot *Stoïcien* vient d'un terme qui signifie *Portique*.

de Zénon rendirent ce nom encore plus illustre. Au reste, les Athéniens eurent tant d'estime pour ce Philosophe, qu'ils déposèrent chez lui les clefs de leur ville, l'honorèrent d'une couronne d'or, & lui dressèrent une statuë d'airain. Ses compatriotes en firent autant, persuadés qu'un pareil monument, érigé à un si grand homme, leur seroit honorable. Les Cittiens imitèrent leur exemple; & Antigone lui-même lui accorda sa bienveillance. Il alla l'écouter lorsqu'il vint à Athènes, & le pria avec instance de venir le voir; ce qu'il refusa. Zénon lui envoya Persée, l'un de ses amis, fils de Démétrius & Cittien de naissance, qui fleurissoit vers la CXXX. Olympiade, tems auquel le Philosophe étoit déjà sur l'âge. Apollonius de Tyr, dans ses *Ecrits sur Zénon*, nous a conservé la lettre qu'Antigone lui écrivit.

Le Roi Antigone au Philosophe Zénon, salut.

» Du côté de la fortune & de la gloire, je
 » crois que la vie que je mène, vaut mieux
 » que la vôtre; mais je ne doute pas que je ne
 » vous sois inférieur, si je considère l'usage que
 » vous faites de la raison, les lumières qui vous
 » sont acquises, & le vrai bonheur dont vous
 » jouissez. Ces raisons m'engagent à vous prier de
 » vous rendre auprès de moi, & je me flatte que
 » vous ne ferez point de difficulté de consentir

» à ma demande. Levez donc tous les obstacles
 » qui pourroient vous empêcher de lier com-
 » merce avec moi. Considérez sur-tout que non-
 » seulement vous deviendrez mon maître ; mais
 » que vous serez en même-tems celui de tous
 » les Macédoniens, mes sujets. En instruisant
 » leur Roi , en le portant à la vertu, vous leur
 » donnerez en ma personne un modèle à suivre
 » pour se conduire selon l'équité & la raison ,
 » puisque tel est celui qui commande, tels sont
 » ordinairement ceux qui obéissent. »

Zénon lui répondit en ces termes :

Zénon au Roi Antigone, salut.

» Je reconnois avec plaisir l'empressement que
 » vous avez de vous instruire & d'acquérir
 » de solides connoissances qui vous soient uti-
 » les, sans vous borner à une science vulgaire,
 » dont l'étude n'est propre qu'à dérégler les
 » mœurs. Celui qui se donne à la Philosophie,
 » qui a soin d'éviter cette volupté si commune,
 » si capable d'émousser l'esprit de la jeunesse,
 » annoblit ses sentimens, je ne dis pas par inclina-
 » tion naturelle, mais aussi par principe. Au res-
 » te quand un heureux naturel est soutenu par
 » l'exercice, & fortifié par une bonne instruc-
 » tion, il ne tarde pas à se faire une parfaite
 » notion de la vertu. Pour moi, qui succom-

» be à la foiblesse du corps , fruit d'une vieillesse
 » de quatre-vingt ans , je crois pouvoir me
 » dispenser de me rendre auprès de votre per-
 » sonne. Souffrez donc que je substitue à ma
 » place quelques-uns de mes Compagnons d'étu-
 » de , qui ne me sont point inférieurs en dons de
 » l'esprit , & qui me surpassent pour la vigueur
 » du corps. Si vous les fréquentez , j'ose me
 » promettre que vous ne manquerez d'aucun des
 » secours qui peuvent vous rendre parfaitement
 » heureux. »

— Ceux que Zénon envoya à Antigone , furent
 Persée , & Philonide Thébain. Epicure a parlé
 d'eux , comme d'amis de ce Roi , dans sa lettre
 à son frere Aristobule. (1)

Il me paroît à propos d'ajouter ici le Decret
 que rendirent les Athéniens à l'honneur de Zé-
 non ; le voici.

Décret.

*Sous l'Archontat d'Arrenidas , la Tribu d'Aca-
 mantis , la cinquième en tour , exerçant le Prita-
 néat , la troisième dixaine de jours du mois de Sep-
 tembre , le vingt-troisième du Pritanéat courant ,
 l'Assemblée principale des Présidens a pris ses con-
 clusions sous la présidence d'Hippo , fils de Cratisto :*

(1) D'autres corrigent , Aristodeme.

tele, de Xympetion & de leurs Collegues; Thrason; fils de Thrason du bourg d'Anacaïe, disant ce qui suit:

» Comme Zénon, fils de Mnafée, Cittien
 » de naissance, a employé plusieurs années dans
 » cette ville à cultiver la Philosophie; qu'il s'est
 » montré homme de bien dans toutes les au-
 » tres choses auxquelles il s'est adonné; qu'il a
 » exhorté à la vertu & à la sagesse les jeunes
 » gens qui venoient prendre ses instructions;
 » & qu'il a excité tout le monde à bien faire par
 » l'exemple de sa propre vie, toujours conforme
 » à sa doctrine; le Peuple a jugé, sous de fa-
 » vorables auspices, devoir récompenser Zénon
 » Cittien, fils de Mnafée, & le couronner
 » avec justice d'une Couronne d'or, pour sa ver-
 » tu & sa sagesse. De plus, il a été résolu de lui
 » élever une tombe publique dans la place *Céramique*, cinq hommes d'Athènes étant désignés,
 » avec ordre de fabriquer la Couronne & de conf-
 » truire la tombe. Le présent Décret sera cou-
 » ché par l'Ecrivain sur deux Colomnes, dont il
 » pourra en dresser une dans l'Académie, &
 » l'autre dans le Lycée. Les dépenses de ces
 » Colomnes se feront par l'Administrateur des
 » deniers publics, afin que tout le monde sça-
 » che que les Athéniens honorent les gens de
 » bien, autant pendant leur vie qu'après leur
 » mort. »

Les personnes, choisies pour la construction de ces monumens, furent Thraſon du bourg d'Anacaye, Philoclès du Pirée, Phédre du bourg d'Anaplyſte, Melon du bourg d'Acharne, Mycythus du bourg de Sypallete, & Dion du bourg de Pæanie.

Antigone de Caryſte dit qu'il ne cela point ſa patrie ; qu'au contraire , comme il fut un de ceux qui contribuèrent à la réparation du bain , ſon nom ayant été écrit ſur une Colonne de cette manière , *Zénon le Philoſophe* , il voulut qu'on y ajoutât le mot de *Cittien*. Un jour il prit le couvercle d'un vaiſſeau où l'on mettoit l'huile pour les Athlètes , & après l'avoir creuſé , il le porta par-tout pour y recueillir l'argent qu'il collectoit en faveur de ſon Maître Cratès. On aſſure que lorsqu'il vint en Grèce , il étoit riche de plus de mille talens , qu'il prêtoit à intérêt aux gens qui alloient ſur mer.

Il ſe nourriſſoit de petits pains , de miel & d'un peu de vin aromatique. Il ne faiſoit guères d'attention aux filles , & ne ſe ſervit qu'une ou deux fois d'une ſervante , afin de n'avoir pas le nom de haïr les femmes. Lui & Perſée habitoient une même maiſon , où celui-ci ayant quelque jour introduit auprès de lui une joueuſe de flûte , il la tira de là , & la reconduiſit à celui qui la lui avoit envoyée. Il étoit fort accommodant ; auſſi le Roi Antigone venoit ſouvent

souper chez lui, ou le menoit souper chez Aristoclee le Musicien : liaison à laquelle il renonça dans la suite.

On dit qu'il évitoit d'assembler beaucoup de monde autour de lui, & que pour se débarrasser de la foule, il s'asséyoit au haut de l'escalier. (1) Il ne se promenoit guères qu'avec deux ou trois personnes, & exigeoit quelquefois un denier de ceux qui l'entouroient, afin d'écarter la multitude, comme le rapporte Cléanthe dans son *Traité de l'Airain*. Un jour que la presse étoit fort grande, il montra aux assistans la balustrade de bois d'un Autel au haut du Portique, & leur dit : *Autrefois ceci en faisoit le milieu ; mais comme on en recevoit de l'embarras, on le transposa dans un endroit séparé : de même si vous vous ôtiez du milieu d'ici, vous nous embarrasseriez moins.*

Démochare, fils de Laches, vint le saluer, & lui demanda s'il avoit quelque commission à lui donner pour Antigone, qu'il se feroit un plaisir de l'obliger. Ce compliment lui déplut si fort, que depuis ce moment il rompit tout commerce avec lui. On rapporte aussi qu'après la mort de

(1) *Ménage* & autres Interprètes Latins ne disent rien sur ce passage ; *Boileau* & *Fougerolles* le défigurent. Je crois qu'il s'agit du monde qui s'assembloit autour de Zénon lorsqu'il donnoit ses leçons, & je suppose qu'il y avoit des degrés au Portique du Porcile, où il se tenoit, & que c'est de ce portique que parle *Diogène Laërce*.

Zénon, Antigone dit qu'il avoit perdu en lui un homme qu'il ne pouvoit assez admirer, & qu'il envoya Thrason aux Athéniens pour les prier d'enterrer le corps du Philosophe dans la place *Céramique*. On demandoit à ce Prince pourquoi il admiroit tant Zénon. Il répondit que c'étoit » parce que ce Philosophe, malgré les grands » présens qu'il avoit reçus de lui, n'en étoit » devenu ni plus orgueilleux, ni plus humilié »

Zénon étoit fort curieux, & aportoit beaucoup de soin à ses recherches. De là vient que Timon, dans ses *Vers satiriques*, l'apostrophe en ces termes :

J'ai vû une vieille goulue de Phénicienne à l'ombre de son orgueil, avide de tout ; mais ne tenant rien, non plus qu'un petit panier percé, & ayant moins d'esprit qu'un violon. (1)

Il étudioit avec Philon le Dialecticien. Comme étant jeune, il disputoit assidûment avec lui, cette fréquentation l'accoutuma à n'avoir pas moins d'admiration pour ce compagnon d'étude que pour Diodore son Maître. (2)

Zénon avoit souvent autour de lui des gens mal-propres & mal vêtus ; ce qui donna occasion à

(1) Etienne traduit le mot de l'original *un instrument à quatre cordes*. C'étoit apparemment une espèce de violon.

(2) Il y a des variations sur ce passage.

Timon de l'accuser qu'il aimoit à attrouper tout ce qui se trouvoit de gens pauvres & inutiles dans la ville. Il avoit l'air triste & chagrin, ridoit le front, tiroit la bouche, & paroissoit fort grossier. Il étoit d'une étrange lézine, mais qu'il traitoit de bonne économie. Il reprenoit les gens d'une manière concise & modérée, en amenant la chose de loin. Par exemple, il dit à un homme fort affecté, qui passoit lentement par-dessus un égout: *Il a raison de craindre la bouë; car il n'y a pas moyen de s'y mirer.* Un Philosophe Cynique, n'ayant plus d'huile dans sa phiole, vint le prier de lui en donner. Il lui en refusa; & comme il s'en alloit, il lui dit de considérer qui des deux étoit le plus effronté. Un jour qu'il se sentoît de la disposition à la volupté, & qu'il étoit assis avec Cléanthe auprès de Chrémonide, il se leva tout à coup. Cléanthe en ayant marqué de la surprise: *J'ai appris, dit-il, que les bons Médecins, ne trouvent point de meilleur remède que le repos contre les inflammations.* Il étoit couché à un repas au-dessus de deux personnes, dont l'une pouffoit l'autre du pied. S'en étant aperçu, il se mit aussi à pousser du genou, & dit à celui qui se retourna sur lui: *Si cela vous incommode, combien n'incommodex-vous pas votre voisin?* Un homme aimoit beaucoup les enfans: *Sachez, lui dit Zénon, que les Maîtres qui sont toujours avec les enfans, n'ont pas plus d'esprit qu'eux.* Il disoit

que ceux dont les discours étoient bien rangés, coulans & sans défaut, ressembloient à la monnoye d'Alexandrie, qui quoique belle & bien marquée, n'en étoit pas moins de mauvais aloi: au lieu que les propos d'autres, où il n'y avoit ni suite, ni exactitude, étoient comparables aux pièces Attiques de quatre dragmes. Il ajoutoit que la négligence surpassoit quelquefois l'ornement dans les expressions, & que souvent la simplicité de l'élocution de l'un entraînoit celui qui faisoit choix de termes plus élevés. Un jour qu'Ariston, son disciple, énonçoit mal certaines choses, quelques-unes hardiment, & d'autres avec précipitation: *Il faut croire*, lui dit-il, *que votre pere vous a engendré dans un moment d'yvresse.* Il l'apelloit *babillard*, avec d'autant plus de raison, qu'il étoit lui-même fort laconique. Il se trouva à diner avec un grand gourmand qui avaloit tout, sans rien laisser aux autres. On servit un gros poisson, il le tira vers lui comme s'il avoit voulu le manger seul, & l'autre l'ayant regardé, il lui dit: *Si vous ne pouvez un seul jour souffrir ma gourmandise, combien pensez-vous que la vôtre doive journellement déplaire à vos camarades?* Un jeune garçon faisoit des questions plus curieuses que ne comportoit son âge, il le mena vis-à-vis d'un miroir: *Voyez*, lui dit-il, *regardez-vous, & jugez si vos questions sont assorties à votre jeunesse.* Quel-

qu'un trouvoit à redire à plusieurs pensées d'Antisthène. Zénon lui presenta un Discours de Sophocle, & lui demanda s'il ne croyoit pas qu'il contint de belles & bonnes choses ? L'autre répondit qu'il n'en sçavoit rien. *N'avez-vous donc pas honte*, reprit Zénon, *de vous souvenir de ce qu'Antisthène peut avoir mal dit, & de négliger d'apprendre ce qu'on a dit de bon ?* Un autre se plaignoit de la briéveté des discours des Philosophes : *Vous avez raison*, lui dit Zénon ; *il faudroit même, s'il étoit possible, qu'ils abrégéassent jusqu'à leurs syllabes.* Un troisiéme blâmoit Polémon de ce qu'il avoit coutume de prendre une matière & d'en traiter une autre. A ce reproche il fronça le sourcil, & lui fit cette réponse : *Il paroit que vous faisiez grand cas de ce qu'on vous donnoit.* (1) Il disoit que celui, qui dispute de quelque chose, doit ressembler aux Comédiens, avoir la voix bonne & la poitrine forte ; mais ne pas trop ouvrir la bouche ; coutume ordinaire des grands parleurs, qui ne débitent que des fadaïses. Il ajoutoit que ceux qui parlent bien, avoient à imiter les bons Artisans, qui ne changent point de lieux pour se donner en spectacle, & que ceux qui les écoutent, doivent être si attentifs, qu'ils n'ayent pas le tems de faire des re-

(1) Allusion à ce que Polémon enseignoit pour rien.
Fongerolles.

marques. (1) Un jeune homme , parlant beaucoup en sa presence , il l'interrompit par ces paroles : *Mes oreilles se sont fondues dans ta langue.* (2) Il répondit à un bel homme qui ne pouvoit se figurer que le Sage dût avoir de l'amour , *Il n'y a rien de plus misérable que l'homme qui brille par la beauté du corps.* Il accusoit la plupart des Philosophes de manquer de sagesse dans les grandes choses , & d'expérience dans les petites , & qui sont sujettes au hazard. Il citoit Daphesius sur ce qu'entendant un de ses disciples entonner un grand air de Musique , il lui donna un coup pour lui apprendre que ce n'est pas dans la grandeur d'une chose que consiste sa bonté ; mais que sa bonté est renfermée dans sa grandeur. Un jeune drôle disputoit plus hardiment qu'il ne lui convenoit : *Jeune homme* , lui dit Zénon , *je ne te dirai pas ce que j'ai rencontré aujourd'hui.* On raconte qu'un autre jeune homme Rhodien , beau , riche , mais qui n'avoit d'autre mérite de plus , vint se fourrer parmi ses disciples. Zénon , qui ne se soucioit pas de le recevoir , le fit d'abord asseoir sur les degrés , qui étoient pleins de poussière , afin qu'il y salât ses habits. Ensuite il le mit dans la place des pauvres , à dessein d'achever de gâter ses ajustemens , jusqu'à ce qu'enfin

le

(1) Selon *Ruknius* , il faut traduire , *de faire des gestes d'aplaudissement* ; l'un vaut l'autre pour le sens.

(2) C'est-à-dire qu'il devoit écouter autant qu'il parloit.

Le jeune homme, rebuté de ces façons, prit le parti de se retirer.

Il disoit que rien ne sied plus mal que l'orgueil, sur-tout aux jeunes gens, & qu'il ne suffit pas de retenir les phrases & les termes d'un bon discours ; mais qu'il faut s'appliquer à en saisir l'esprit, afin de ne pas le recevoir comme on avale un bouillon, ou quelque autre aliment. Il recommandoit la bienséance aux jeunes gens dans leur démarche, leur air & leur habillement, & leur citoit fréquemment ces vers d'Euripide sur Capanée.

Quoi qu'il eût de quoi vivre, il ne s'énorgueillissoit pas de sa fortune ; il n'avoit pas plus de vanité que n'en a un nécessaire. Zénon soutenoit que rien ne rend moins propre aux Sciences que la Poésie, & que le tems étoit de toutes les choses celle dont nous avons le plus besoin. Interrogé sur ce qu'est un ami, il dit que *c'étoit un autre soi-même.* On raconte qu'un esclave qu'il punissoit pour cause de vol, imputant cette mauyaise habitude à sa destinée, il répondit : *Elle a aussi réglé que tu en serois puni.* Il disoit que la beauté est l'agrément (1) de la voix ; d'autres veulent qu'il ait dit que la voix est l'agrément de la beauté. Le Domestique d'un de ses amis parut devant lui, tout meurtri de coups : *Je vois,* dit-il au Maître,

(1) Il y a dans le Grec, *le fleur de la voix.*

les marques de votre passion. Examinant quelqu'un qui étoit parfamé, il s'informa qui étoit cet homme qui sentoit la femme. Denys le Transfuge, demandoit à Zénon d'où vient il étoit le seul à qui il n'adressât point de corrections; il répondit que *c'étoit parce qu'il n'avoit point de confiance en lui.* Un jeune garçon parloit inconsidérément: *Nous avons,* lui dit-il, *deux oreilles & une seule bouche, pour nous apprendre que nous devons beaucoup plus écouter que parler.* Il assistoit à un repas, où il ne disoit mot: on voulut en sçavoir la raison: *Afin,* répondit-il, *que vous rapportiez au Roi qu'il y a ici quelqu'un qui sçait se taire.* Il faut remarquer que ceux à qui il faisoit cette réponse, étoient venus exprès de la part de Ptolomée pour épier la conduite du Philosophe & en faire rapport à leur Prince. On demandoit à Zénon comment il en agiroit avec un homme qui l'accableroit d'injures: *Comme avec un Envoyé que l'on congédie sans réponse,* repliqua-t'il. Apollonius Tyrien rapporte que Cratès le tira par son habit pour l'empêcher de suivre Stilpon, & que Zénon lui dit: *Cratès, on ne peut bien prendre les Philosophes que par l'oreille. Quand vous m'aurez persuadé, tirez-moi par là; autrement si vous me faites violence, je serai bien présent de corps auprès de vous, mais j'aurai l'esprit auprès de Stilpon.*

Hippobote dit qu'il conversa avec Diodore

sous lequel il s'apliqua à la Dialectique. Quoiqu'il
 y eût déjà fait de grands progrès, il ne laissoit
 pas, pour dompter son amour-propre, de courir
 aux instructions de Polémon. On raconte qu'à
 cette occasion celui-ci lui dit : » En vain, Zénon,
 » vous vous cachez ; nous sçavons que vous vous
 » glissez ici par les portes de notre jardin pour
 » dérober nos Dogmes, que vous habillez ensuite
 » à la Phénicienne. » (1) Un Dialecticien lui mon-
 tra sept idées de Dialectique dans un Syllogisme,
 appelé *mesurant*. (2) Il lui demanda ce qu'il en
 vouloit, & l'autre en ayant exigé cent drach-
 mes, il en paya cent de plus, tant il étoit curieux
 de s'instruire.

On prétend qu'il est le premier qui employa
 le mot de *devoir*, & qu'il en fit un Traité. Il
 changea aussi deux vers d'Hésiode de cette manie-
 re : *Il faut approuver celui qui s'instruit de ce qu'il en-
 tend dire de bon ; & plaindre celui qui veut tout appren-
 dre par lui-même.* (3) Il croyoit en effet que tel,
 qui prêtoit attention à ce que l'on disoit, & sçavoit
 en profiter, étoit plus louable que tel autre qui
 devoit toutes ses idées à ses propres méditations,
 parce que celui-ci ne faisoit paroître que de l'in-

(1) Diodore étoit de la Secte Mégarique. Ces Philosophes enseignoient dans un jardin. *Ménage.*

(2) C'est le nom d'une espèce de Syllogisme. Les Anciens appelloient leurs Syllogismes de divers noms.

(3) Hésiode avoit dit tout le contraire.

telligence, au lieu que celui-là, en se laissant persuader, joignoit la pratique à l'intelligence. On lui demandoit pourquoi, lui qui étoit si sérieux, s'égayoit dans un repas ? *Les lupins*, dit-il, *quoiqu'amères, perdent leur amertume dans l'eau*. Hécaton, dans le deuxième livre de ses *Chries*, confirme qu'il se relâchoit de son humeur dans ces sortes d'occasions, qu'il disoit qu'il valoit mieux cheoir par les pieds que par la langue, & que quoiqu'une chose ne fût qu'à peu près bien faite, elle n'en étoit pas pour cela une de peu d'importance. D'autres donnent cette pensée à Socrate.

Zénon, dans sa manière de vivre, pratiquoit la patience & la simplicité. Il se nourrissoit de choses qui n'avoient pas besoin d'être cuites, & s'habilloit légèrement. De là vient ce qu'on disoit de lui, que *ni les rigueurs de l'hiver, ni les pluies, ni l'ardeur du soleil, ni les maladies accablantes, ni tout ce qu'on estime communément, ne purent jamais vaincre sa constance, laquelle égala toujours l'assiduité avec laquelle il s'attacha jour & nuit à l'étude.*

Les Poètes Comiques même n'ont pas pris garde que leurs traits envenimés tournoient à sa louange, comme quand Philémon lui reproche dans une *Comédie aux Philosophes*.

Ses mets sont des figues, qu'il mange avec du pain; sa boisson est l'eau claire. Ce genre de vie

s'accorde avec une nouvelle Philosophie qu'il enseigné, & qui consiste à endurer la faim ; encore ne laisse-t'il pas de s'attirer des disciples.

D'autres attribuent ces vers à Posidippe. Au reste il est même presque passé en Proverbe de dire : *Plus tempérant que le Philosophe Zénon.* Posidippe, dans sa Pièce intitulée, *Ceux qui ont changé de lieu*, dit : *Dix fois plus sobre que Zénon.*

En effet, il surpassoit tout le monde, tant du côté de la tempérance & de la gravité, qu'à l'égard de son grand âge, puisqu'il mourut âgé de quatre-vingt-dix-huit ans qu'il passa heureusement sans maladie, quoique Persée, dans ses *Récréations Morales*, ne lui donne que soixante & douze ans au tems de son décès. Il en avoit vingt-deux lorsqu'il vint à Athènes, & présida à son école cinquante-huit ans, à ce que dit Apollonius. Voici qu'elle fut sa fin. En sortant de son école, il tomba & se cassa un doigt. Il se mit alors à frapper la terre de sa main, & après avoir proféré ce vers de la *Tragédie* de Niobé, *Je viens, pourquoi m'appelles-tu ?* Il s'étrangla lui-même. Les Athéniens l'enterrèrent dans la place *Céramique*, & rendirent témoignage à sa vertu, en statuant à son honneur le Décret dont nous avons parlé. L'Epigramme suivante est celle qu'Antipater de Sidon composa à sa louange.

Cigit Zénon, qui fit les délices de Cittie sa pa-

rie. Il est monté dans l'Olympe, non en mettant le mont Ossa sur le mont Pelion ; car ces travaux ne sont pas des effets de la vertu d'Hercule. La sagesse seule lui a servi de guide dans la route qui mène sans détour au Ciel.

Celle-ci est de Zénodote le Stoïcien, disciple de Diogène.

Zénon, toi dont le front chauve fait le plus bel ornement, tu as trouvé l'art de se suffire à soi-même dans le mépris d'une vaine richesse. Auteur d'une science mâle, ton génie a donné naissance à une Secte, qui est la mere d'une courageuse indépendance. L'Envie ne peut même te reprocher d'avoir eu la Phénicie pour patrie. Mais ne fut-elle pas celle de Cadmus, à qui la Grèce est redevable de la source où elle a puisé son érudition ? Athenée, Poète Epigrammatiste, en a fait une sur tous les Stoïciens en général ; la voici.

O vous ! Auteurs des maximes Stoïciennes, vous dont les saints ouvrages contiennent les plus excellentes vérités, que vous avez raison de dire que la vertu est le seul bien de l'Âme ! Elle seule protège la vie des hommes, & garde les Cités. Si d'autre regardent la volupté corporelle comme leur dernière fin, ce n'est qu'une des Muses qui le leur a persuadé. (r)

(r) C'est-à-dire Thalie, nom d'une des Graces de la Fable, & aussi d'une des Muses qui présidoit sur les fruits de la terre. De là vient que Thalie signifie quel-

Aux particularités de la mort du Philosophe j'ajouterai des vers de ma façon inférés dans mon Recueil de vers de toutes sortes de mesures.

On varie sur le genre de mort de Zénon de Citie. Les uns veulent qu'il finit sa vie, épuisé d'années; les autres soutiennent qu'il la perdit pour s'être privé de nourriture; quelqu'autres encore prétendent que s'étant blessé par une chute, il frapa la terre de sa main & dit: » Je viens de moi-même, ô mort! » pourquoi m'appelles-tu » ?

En effet, il y a des Auteurs qui assurent qu'il mourut de cette dernière manière, & voilà ce qu'on a à dire sur la mort de ce Philosophe. Démétrius de Magnésie, dans son livre *des Poëtes de même nom*, rapporte que Mnafée, pere de Zénon, alloit souvent à Athènes pour son négoce; qu'il en raportoit des ouvrages philosophiques des disciples de Socrate; qu'il les donnoit à son fils; que celui-ci, qui n'étoit encore qu'un enfant, prenoit déjà dès-lors du goût pour la Philosophie; que cela fut cause qu'il quitta sa patrie & vint à Athènes, où il s'attacha à Cratès. Le même Auteur ajoute qu'il est vraisemblable qu'il mit fin aux erreurs où l'on

quelquefois la volupté. Voyez le *Trésor d'Etienne*. La fin de ces vers paroît désigner les Epicuriens. Méthoom. Auteur Diogène Laërce les a déjà rapportés dans la vie d'Anaximène.

étoit tombé au sujet des Enonciations. (1) On dit aussi qu'il juroit par le Caprier, (2) comme Socrate par le Chien. Il y a cependant des Auteurs, du nombre desquels est Cassius le Pyrrhonien, qui accusent Zénon; premièrement, de ce qu'au commencement de sa République il avance que l'étude des Humanités est inutile; en second lieu de ce qu'il déclare esclaves & étrangers, ennemis les uns des autres, tous ceux qui ne s'appliquent pas à la vertu, sans même exclure les parens à l'égard de leurs enfans, les freres à l'égard de leurs freres, & les proches, les uns à l'égard des autres. Ils l'accusent de plus d'assurer dans sa République, qu'il n'y a que ceux qui s'adonnent à la vertu, à qui appartient réellement la qualité de parens, d'amis, de citoyens & de personnes libres; de sorte que les Stoïciens haïssent leurs parens & leurs enfans qui ne font pas profession d'être sages. Un autre grief est d'avoir enseigné, comme Platon dans sa République, que les femmes doivent être communes, & d'avoir insinué dans un ouvrage, qui contient deux cens versets, (3) qu'il ne faut avoir

(1) Terme de Logique, qui revient à celui de proposition.

(2) Plante. Voyez Etienne, Plin, Richelet.

(3) Le mot de versets n'est point dans l'original. Aldobrandin ne sçait personne qui ait expliqué ces deux sens. Ménage croit que c'est un ouvrage, & se fonde sur un endroit pareil de la Vie de Chrysispe, où il est parlé d'un ouvrage sur Jupiter & Junon.

avoir dans les villes ni Temples, ni Tribunaux de justice, ni Lieux d'exercice; qu'il est à propos de ne pas se pourvoir d'argent, soit pour voyager, ou pour faire des échanges; que les hommes & les femmes doivent s'habiller uniformément, sans laisser aucune partie du corps à découvert.

Chryssippe, dans son livre sur *la République*, atteste que celui de Zénon sous le même titre est de la composition de ce Philosophe. Il a aussi écrit sur l'amour dans le commencement d'un ouvrage, intitulé, de *l'art d'aimer*. Il traite encore de pareils sujets dans ses *Conversations*. Quelques-uns de ces reproches, qu'on fait aux Stoïciens se trouvent dans Cassius & dans le Rhéteur Isidore; qui dit, que le Stoïcien Athénodore, à qui on avoit confié la garde de la bibliothèque de Pergame, biffa des livres des Philosophes de sa Secte tous les passages dignes de censure; mais qu'ensuite ils furent restitués lorsqu'Athénodore ayant été découvert, courut risque d'en être puni (1). Voilà pour ce qui regarde les dogmes qu'on condamne dans les Stoïciens.

(1) Le sçavant le Clerc a fait usage de cet exemple dans son *Art Critique*, T. 2. p. 277. où il parle des corruptions frauduleuses des Manuscrits, & on peut remarquer, par cet exemple même, que ce qui empêche qu'on ne puisse insérer de là le Pyrrhonisme historique, c'est que des corruptions considérables, comme celle-là, ne pouvoient guères rester cachées.

Il y a eu huit Zénons. Le premier est celui d'Elée, duquel nous parlerons ci-après. Le second est le Philosophe dont nous avons décrit la Vie. Le troisième, natif de Rhodes, a donné en un volume l'Histoire de son pays. Le quatrième, Historien, a traité de l'expédition de Pyrrhus en Italie & en Sicile, outre un Abregé, qu'on a de lui, des Faits des Romains & des Carthaginois. Le cinquième, disciple de Chryssippe, a peu écrit, mais a laissé beaucoup de disciples. Le sixième qui fut Médecin de la Secte d'Hérophile, avoit du génie, mais peu de capacité pour écrire. Le septième, Grammairien, a composé des Epigrammes & d'autres choses. Le huitième, natif de Sidon & Philosophe Epicurien, avoit tout à la fois de l'esprit & du talent pour l'élocution.

Zénon eut beaucoup de disciples, dont les plus célèbres furent Persée, Cittien, & fils de Démétrius. Quelques-uns le font ami, d'autres domestique de Zénon, & l'un de ceux qu'Antigone lui avoit envoyés pour l'aider à écrire. On dit aussi que ce Prince lui confia l'éducation de son fils Alcyonée, & que voulant sonder ses sentimens, il lui fit porter la fausse nouvelle que les ennemis avoient ravagé ses terres. Comme Persée en témoignoit du chagrin : » Vous voyez, » lui dit Antigone, que les richesses ne sont pas » indifférentes ». On lui attribue les ouvrages

suivans : *De la Royauté, De la République de Lacédémone. Des Noces. De l'Impiété. Thyeste. De l'Amour. Des Discours d'exhortation. Des Conversations. Quatre Discours, intitulés, Chries. Des Commentaires, & sept Discours sur les Loix de Platon.*

Zénon eut encore pour disciples Ariston de Chio, fils de Miltiade, lequel introduisit le dogme de l'Indifférence (1) ; Herille de Carthage, qui établissoit la science pour fin ; Denys d'Héraclée, qui changea de sentiment pour s'abandonner à la volupté, à cause d'un mal qui lui survint aux yeux, dont la violence ne lui permettoit plus de soutenir que la douleur est indifférente ; Sphérus, natif du Bosphore ; Cléonthe d'Asse, fils de Phanius, qui succéda à l'école de son Maître. Zénon avoit coutume de le comparer à ces tablettes enduites de cire forte, sur lesquelles les caractères se tracent avec peine ; mais s'y conservent plus long-tems. Au reste après la mort de Zénon, Sphérus devint disciple de Cléanthe, dans la Vie duquel nous nous réservons de parler de ce qui le regarde personnellement. Hippobote range au nombre des disciples de Zénon Athénodore de Soles, Philonide de Thèbes, Calippe de Corinthe, Posidonius d'Alexandrie & Zénon de Sidon.

(1) C'est-à-dire, qui en faisoit le souverain bien, *I. Casanbon.*

J'ai crû qu'il étoit à propos d'exposer en général les dogmes des Stoïciens dans la Vie particulière de Zénon, puisqu'il en a institué la Secte. Nous avons une liste de ses ouvrages, qui sont plus sçavans que ceux de tous ses sectateurs. Voici les sentimens qu'ils tiennent en commun; nous les rapporterons sommairement à notre ordinaire.

Les Stoïciens divisent la Philosophie en trois parties; en Physique, Morale, & Logique. Cette division, faite premièrement par Zénon le Citien dans son *Traité du Discours*, a été ensuite adoptée par Chryssippe dans la première partie de sa *Physique*, par Apollodore Ephillus (1) dans le premier livre de son *Introduction aux Opinions*, par Eudromus dans ses *Elémens de Morale*, par Diogène de Babylone & par Posidonius. Apollodore donne à ces diverses parties de la Philosophie le nom de *Lieux*, Chryssippe & Eudromus celui d'*Espèces*; d'autres les appellent *Genres*. Ils comparent la Philosophie à un Animal, dont ils disent que les os & les nerfs sont la Logique, les chairs la Morale, & l'ame la Physique. Ils la mettent aussi en parallèle avec un œuf, dont ils apliquent l'extérieur à la Logique, ce qui fuit à la Morale, & l'intérieur à la Physique. Ils

(1) Ménage corrige le nom Ephillus; il est pourtant dans Vossius, Hist. Gr.

employent encore la comparaison d'un champ fertile, dont ils prennent figurément la haye pour la Logique, les fruits pour la Morale, & la terre ou les arbres pour la Physique. D'autres se représentent la Philosophie comme une Ville bien entourée de murailles & sagement gouvernée, sans donner la préférence à aucune des trois parties. Quelques-uns même parmi eux les prennent pour un mélange qui constitue un corps de science, & les enseignent indistinctement comme mêlées ensemble.

Il y en a qui, ainsi que Zénon dans son livre du *Discours*, Chrysispe, Archedème & Eudromus, admettent la Logique pour la première, la Physique pour la seconde, & la Morale pour la troisième. Diogène de Ptolemaïs commence par la Morale, & Apollodore la place dans le second rang. Phantias, au premier livre des *Amusemens de Posidonius*, dit que ce Philosophe son ami, de même que Panetius, commencent par la Physique. Des trois parties de la Philosophie, Cléanthe en fait six, la Dialectique, la Rhétorique, la Morale, la Politique, la Physique & la Théologie. D'autres sont du sentiment de Zénon de Tarse, qui regarde ces parties, non comme une division de discours, mais comme différentes branches de la Philosophie elle-même.

La plupart partagent la Logique en deux sciences, dont l'une est la Rhétorique, & l'autre la

Dialectique, à quoi quelques-uns ajoutent une espèce de science définie, qui a pour objet les règles & les jugemens; mais que quelques autres divisent de nouveau, en tant que concernant les règles & les jugemens, elle conduit à découvrir la vérité, à laquelle ils rapportent la diversité des opinions. Ils se servent de cette science définie pour reconnoître la vérité, parce que c'est par les idées qu'on a des choses, que se conçoivent les choses mêmes. Les Stoïciens appellent la Rhétorique, *l'Art de bien dire & de persuader*, & nomment la Dialectique *la Méthode de raisonner proprement par demandes & réponses*; aussi la définissent-ils de cette manière: *La Science de connoître le vrai & le faux, & ce qui n'est ni l'un, ni l'autre.* (1) Ils assignent à la Rhétorique trois parties, qui consistent à délibérer, à juger & à démontrer. Ils y distinguent l'invention, l'expression, l'arrangement, l'action, & partagent un discours oratoire en exorde, narration, réfutation & conclusion. Ils établissent dans la Dialectique une division en choses dont la figure porte la signification, & en d'autres dont la connoissance git dans la voix (2), celles-ci étant encore divisées en choses déguisées sous la fiction, & dont le sens dépend de termes propres, d'a-

(1) Je crois que cela veut dire *raisonnable*.

(2) En Grec *lieux de la voix*.

tributs & d'autres choses semblables, de genres & d'espèces directes, de même que du discours, des modes & des syllogismes, tant de ceux de mots que de ceux de choses, tels que les argumens *vrais* & *faux*, les *Négatifs* & leurs pareils, les *défectueux*, les *ambigus*, les *concluans*, les *cachés* & les *cornus*, les *impersonnels* & les *mesurans* (1). Suivant ce que nous venons de dire de la voix, ils en font un lieu particulier de la Dialectique, fondés sur ce que par l'articulation on démontre certaines parties du raisonnement, les solécismes, les barbarismes, les vers, les équivoques, l'usage de la voix dans le chant, la Musique, & selon quelques-uns, les périodes, les divisions & les distinctions.

Ils vantent beaucoup les Syllogismes pour leur grande utilité, en ce qu'aiguisant l'esprit, ils leur ouvrent le chemin aux démonstrations, qui contribuent beaucoup à rectifier les sentimens. Ils ajoutent que l'arrangement & la mémoire aident à débrouiller de sçavantes propositions majeures, (2) que ces sortes de raisonnemens sont propres à forcer le consentement & à former des

(1) Ce sont, comme on l'a remarqué plus haut, divers noms de Syllogismes qu'on ne pourroit rendre autrement que par de longues périphrases. L'argument, nommé *impersonnel*, est expliqué à la fin de cette Dialectique; ce sont ceux qui ne désignent personne.

(2) Voyez le Trésor d'Etienne au mot *Lemme*.

conclusions ; que le Syllogisme est un discours raisonné & fondé sur ces principes ; la démonstration, un discours où l'on rassemble tout ce qui tend à inférer des choses qui sont plus connues, des conséquences pour les choses qui le sont moins ; l'imagination (1), une impression dans l'ame, par comparaison de l'empreinte d'un anneau sur la cire. Selon eux, il y a deux sortes d'imaginations ; celles que l'on saisit, & celles qu'on ne peut saisir (2). Les imaginations de la première espèce, à laquelle ils rapportent la connoissance des choses, sont produites par un objet existant, dont l'image s'imprime suivant ce qu'il est en effet. Les imaginations de l'autre espèce ne naissent point d'un objet qui existe, ou dont, quoiqu'existant, l'esprit ne reçoit pas d'impression conforme à ce qu'il est réellement.

Les Stoïciens tiennent la Dialectique pour une science absolument nécessaire, laquelle, à leur avis, comprend la vertu en général & tous ses degrés en particulier ; la circonspection à éviter les fautes, & à sçavoir quand on doit acquiescer, ou non ; l'attention à suspendre son jugement, & à s'empêcher qu'on ne cède à la vraisemblance.

(1) Ce mot est pris ici au sens de chose imaginée, ou de représentation d'un objet.

(2) Il y a en Grec *imaginatio* *compréhensibles* & *incompréhensibles*. Cicéron, *Questions Academ.* L. 1. vers la fin, prend le mot de *comprendre* au sens de *saisir*. If. Casaubon croit qu'il manque quelque mot dans ce passage.

te ; la résistance à la conviction , de crainte qu'on ne se laisse enlacer par les argumens contraires ; l'éloignement pour la fausseté & l'assujettissement de l'esprit à la saine raison. Ils définissent la science elle-même , ou une compréhension certaine , ou une disposition à ne point s'écarter de la raison dans l'exercice de l'imagination. Ils soutiennent que le sage ne sçauroit faire un bon usage de sa raison sans le secours de la Dialectique ; que c'est elle qui nous apprend à démêler le vrai & le faux , à discerner le vraisemblable , & à développer ce qui est ambigu ; qu'indépendamment d'elle , nous ne saurions ni proposer de solides questions , ni rendre de pertinentes réponses ; que ce dérèglement dans le discours s'étend jusqu'aux effets qu'il produit , de manière que ceux , qui n'ont pas soin d'exercer leur imagination , n'avancent que des absurdités & des vetilles ; qu'en un mot ce n'est qu'à l'aide de la Dialectique que le Sage peut se faire un fond de sagacité , de finesse d'esprit , & de tout ce qui donne du poids aux discours , puisque le propre du Sage est de bien parler , de répondre solidement à une question , autant de choses qui appartiennent à un homme versé dans la Dialectique. Voilà en abrégé ce que pensent ces Philosophes sur les parties qui entrent dans la Logique.

Mais pour dire encore en détail ce qui touche leur science introductrice, nous rapporterons mot à mot ce qu'en dit Dioclès de Magnésie dans sa *Narration sur les Philosophes*.

Les Stoïciens traitent premièrement de ce qui regarde l'entendement & les sens, en tant que le moyen, par lequel on parvient à connoître la vérité des choses, est originairement l'imagination, & entant que l'acquiescement, la compréhension & l'intelligence des choses, qui va devant tout le reste, ne peuvent se faire sans l'opération de cette faculté. C'est elle qui précède; ensuite vient l'entendement, dont la fonction est d'exprimer par le discours les idées qu'il reçoit de l'imagination.

Au reste, elle diffère d'une impression fantastique. Celle-ci n'est qu'une opinion de l'esprit, comme sont les idées qu'on a dans le sommeil; au lieu que l'autre est une impression dans l'ame, qui emporte un changement, comme l'établit Chrysippe dans son douzième livre de l'*Ame*: car il ne faut point considérer cette impression comme si elle ressembloit à celle que fait un cachet, parce qu'il est impossible qu'il se fasse plusieurs impressions par une même chose sur le même sujet. On entend par *imagination*, celle produite par un objet existant, imprimée & scellée dans l'ame de la manière dont il existent; or, telle n'est pas l'imagination qui naît d'un objet non existant.

Les Stoïciens distinguent les impressions de l'imagination en celles qui sont sensibles, & celles qui ne le sont point. Les premières nous viennent par le sens commun (1), ou par les organes particulières des sens. Les impressions non sensibles de l'imagination sont formées par l'esprit, comme sont les idées des choses incorporelles, & en général de celles dont la perception est l'objet de la raison. Ils ajoutent que les impressions sensibles se font par des objets existans, auxquels l'imagination se soumet & se joint, & qu'il y a aussi des impressions aparentes de l'imagination, qui se font de la même manière que celles qui naissent d'objets existans. Ils distinguent aussi ces impressions en raisonnables & non raisonnables, dont les premières sont celles des êtres doués de raison; les secondes celles des animaux qui n'en ont point. Celles-là, ils les appellent des *pensées*, & ne donnent point de nom aux secondes. Ils distinguent encore les impressions de l'imagination en celles qui renferment de l'Art; & celles où il ne s'en trouve pas, parce qu'une image fait une autre impression sur un Artiste que sur un homme qui ne l'est point. La sensation; suivant les Stoïciens, est un principe spirituel; qui tirant son origine de la partie principale de

(1) Le mot signifie ici l'organe commun des sensations.

l'ame, atteint jusqu'aux sens. Ils entendent aussi par-là les perceptions qui se font par les sens, & la disposition des organes des sens, à laquelle ils attribuent la foiblesse d'esprit qui paroît dans quelques-uns. Ils nomment aussi sensation l'*action des sens*.

Au sentiment de ces Philosophes, il y a des choses que l'on comprend par les sens; c'est ainsi qu'on discerne ce qui est blanc d'avec ce qui est noir, & ce qui est rude d'avec ce qui est mou. Il y en a aussi d'autres que l'on conçoit par la raison; telles sont les choses qu'on assemble par la voie de la démonstration, comme celles qui regardent les Dieux & leur providence.

Ils disent que l'entendement connoît de différentes manières les choses qu'il aperçoit; les unes par incidence, les autres par ressemblance; d'autres par analogie, d'autres encore par transposition; celles-ci par composition, celles-là par opposition. Par incidence, il connoît les choses sensibles; par ressemblance, les choses dont l'intelligence dépend d'autres qui leur sont jointes: c'est ainsi qu'on connoît Socrate par son image. L'analogie fait connoître les choses qui emportent augmentation, comme l'idée de Titus & de Cyclope, & celles qui emportent diminution, comme l'idée de Pygmée: c'est aussi par une analogie, tirée des plus petits corps sphériques, qu'on juge que la terre a un centre. L'esprit pense par transposition, lorsque par

exemple, on suppose des yeux dans la poitrine; par composition, comme quand on se figure un homme demi-cheval; par opposition, relativement à la mort. On pense par translation aux choses qu'on a dites, ou au lieu; à ce qui est juste & bon, par une action de la Nature; enfin on pense par privation, comme quand on se représente un homme sans mains. Voilà encore quelques-unes de leurs opinions sur l'imagination, les sens & l'entendement.

Ces Philosophes établissent pour source de la vérité, ou pour moyen de la connoître, l'imagination comprenant, ou saisissant son objet; c'est-à-dire, recevant les impressions d'un objet existant, comme le remarquent Chrysippe, livre douzième de sa *Physique*, Antipater & Apollodore. Il est vrai que Boethus admet plus de sources de la vérité, l'entendement, les sens, les affections & la science; mais Chrysippe, dans son premier livre du *Discours*, s'éloigne de son sentiment, & ne reconnoît d'autres sources de la vérité que les sens & les notions communes. Ces dernières sont une idée naturelle des choses universelles. Quelques autres des plus anciens Stoïciens dérivent de la droite raison la source de la vérité, témoin Posidonius dans son *Traité* sur cette matière.

Suivant l'avis unanime du plus grand nombre des Stoïciens, la première partie de l'étude de

la Dialectique est l'usage de la voix, qu'ils définissent *un Air frappé*, ou comme dit Diogène de Babylone dans son *Système de l'Ouïe*, l'objet particulier de ce sens. La voix des animaux n'est qu'un effort qui frappe l'air; mais celle des hommes est articulée, & tout-à-fait formée à l'âge de quatorze ans ou environ. Diogène la nomme *un effet de la volonté de l'esprit*. La voix est aussi quelque chose de corporel selon les Stoïciens, remarquent Archédème dans son *Traité de la Voix*, Diogène, Antipater & Chrysippe dans la deuxième partie de sa *Physique*; car tout ce qui produit quelque action est corporel, (1) & la voix en produit une, en se transportant de ceux qui parlent à ceux qui écoutent. La parole comme le rapporte Diogène, est, dans l'opinion des Stoïciens, la voix articulée, comme seroit cette expression: *Il fait jour*. Le discours est la voix poussée par une action de la pensée, & donnant quelque chose à entendre. La dialecte est l'expression de la parole, considérée entant qu'elle porte un certain caractère, soit étranger, soit Grec, ou une expression, quelle qu'elle soit envisagée dans la manière dont elle est conçue, comme, par exemple, le terme de *Mer* en idiome Attique, & celui de *Jour* en Dialecte Ionique.

(1) Voici, je crois, une trace du mot de *Corps*, pris dans le sens de *substance*: cela vient à propos dans l'*Histoire Ecclésiastique*.

Les élémens de la parole sont les lettres, au nombre de vingt-quatre. On considère trois choses par rapport à chacune, sa qualité d'élément, sa figure & son nom, comme *Alpha*. Il y a sept voyelles, a, e, ee, i, o, u, oo, & six muettes, b, g, d, k, p, t. La voix diffère de la parole en ce qu'un son fait aussi une voix, & que la parole est un son articulé. La parole diffère aussi du discours, en ce qu'un discours signifie toujours quelque chose; au lieu qu'il y a des paroles qui n'emportent point de signification, comme seroit le mot *Blitri*; ce qui n'a jamais lieu par rapport au discours. Il y a aussi de la différence entre les idées de parler & de proférer quelque chose; car on ne profère que les sons, au lieu qu'on parle des actions, de celles du moins qui peuvent être un sujet de discours.

Diogène dans son *Traité de la voix*, ainsi que Chrysippe, font cinq parties du discours, le nom, l'appellation, le verbe, la conjonction & l'article; mais Antipater y en ajoute une moyenne dans son ouvrage *sur les Dictions & les choses qui se disent*. Selon Diogène, l'appellation est une partie du discours, qui signifie une qualité commune, comme celle d'*homme*, ou de *cheval*; le nom, une partie du discours, donnant à connoître une qualité particulière, comme *Diogène*, *Socrate*; le verbe, une partie du discours, qui désigne un attribut simple, ou

selon queques - uns , un élément indéclinable du discours & qui signifie quelque chose de composé par rapport à un , ou à plusieurs , comme , *J'écris* , ou *Je parle* ; la conjonction , une partie indéclinable , qui unit les diverses parties du discours ; l'article , un élément du discours qui a les cas des déclinaisons , & qui distingue les genres des noms & les nombres , comme *il* , *elle* , *ils* , *elles* .

Le discours doit avoir cinq ornemens , l'hellénisme , l'évidence , la brièveté , la convenance & la grace . Par l'hellénisme on entend une diction exempte de fautes , conçue en termes d'art , & non vulgaires ; l'évidence , une expression distincte & qui expose clairement la pensée ; la brièveté renferme une manière de parler qui embrasse tout ce qui est nécessaire à l'intelligence d'une chose . La convenance requiert que l'expression soit appropriée à la chose dont on parle . La grace du discours consiste à éviter les termes ordinaires . (1) Le barbarisme est une manière de parler vicieuse , & contraire à l'usage des Grecs bien élevés ; le solécisme , un discours , dont les parties sont mal arrangées .

Le

(1) La manière de parler en termes ordinaires étoit ce qu'on apelloit *Idiotisme* . Elle consistoit à exprimer chaque chose par les termes qui lui étoient propres , & c'étoit , dit-on , le style des gens sans lettres , l'éloquence consistant à employer des termes recherchés . *Ménage* .

Le vers, dit Posidonius dans son *Introduction à la Diction*, est une façon de parler mesurée, une composition nombrée & puisée des règles de la prose. Ils donnent pour exemple de rythme, ces mots suivans : *L'immense Terre : Le divin Ether*. La poésie est un ouvrage significatif en vers, & qui renferme une imitation des choses divines & humaines.

La définition est, comme dit Antipater dans le premier livre de *ses Définitions*, un discours exprimé suivant une exacte analyse, ou même une explication, selon Chrysilippe dans son livre sur cette matière. La description est un discours figuré qui conduit aux matières, ou une définition plus simple qui exprime la force de la définition. Le genre est une collection de plusieurs idées de l'esprit, conçues comme inséparables; telle est l'idée d'*animal*, laquelle comprend celle de toutes les espèces d'animaux particuliers. Une idée de l'esprit est un être imaginaire, formé par la pensée, & qui n'a pour objet aucune chose qui est ou qui agit, mais qui la considère comme si elle étoit, ou comme si elle agissoit d'une certaine manière; telle est la représentation qu'on se fait d'un cheval, quoi qu'il ne soit pas présent. L'espèce est comprise sous le genre, comme l'idée d'*homme* est comprise sous l'idée d'*animal*. Plus général est ce qui étant genre, n'a point de genre au-dessus de lui, com-

me l'idée d'*existant*. Plus *spécial*, est ce qui étant espèce, n'a point d'espèce au-dessous de lui, comme *Socrate*.

La division a pour objet le genre distingué dans les espèces qui lui appartiennent, comme cette phrase, *Parmi les animaux les uns sont raisonnables, les autres privés de raison*. La contre-division se fait du genre dans les espèces à rebours, comme par voye de négation; par exemple dans cette période, *Des choses qui existent, les unes sont bonnes, les autres ne le sont point*. La sous division est la division de la division, comme dans cet exemple, *Des choses qui existent, les unes sont bonnes, les autres point; & parmi celles qui ne sont pas bonnes, les unes sont mauvaises, les autres indifférentes*. Partager, c'est ranger les genres suivant leurs lieux, comme dit Crinis; tel est ce qui suit, *Parmi les biens, les uns regardent l'ame, les autres le corps*.

L'équivoque est une manière de parler conçue en termes, qui, pris tels qu'ils sont exprimés & dans leur sens propre, signifient plusieurs choses dans le même pays; de sorte qu'on peut s'en servir pour dire des choses différentes. C'est ainsi que les mots, qui en Grec signifient, *La joueuse de flute est tombée*, peuvent signifier aussi dans la même Langue *La maison est tombée trois fois*.

La Dialectique est, comme dit Posidonius, la science de discerner le vrai, le faux, & ce qui est

neutre. Elle a pour objet, selon Chrisippe, les signes & les choses signifiées. Ce que nous venons de dire regarde leurs idées sur la théorie de la voix.

Sous la partie de la dialectique, qui comprend les matières & les choses signifiées par la voix, les Stoïciens rangent ce qui regarde les expressions, les énonciations parfaites, les propositions, les syllogismes, les discours imparfaits, les attributs & les choses dites directement, ou renversées. L'expression, qui naît d'une représentation de la raison, est de deux espèces, que les Stoïciens nomment expressions *parfaites* & *imparfaites*. Ces dernières n'ont point de sens complet, comme: *Il écrit*; les autres, au contraire, en ont un, comme, *Socrate écrit*. Ainsi les expressions imparfaites sont celles qui n'énoncent que les attributs, & les parfaites servent à énoncer les propositions, les syllogismes, les interrogations & les questions. L'attribut est ce qu'on déclare de quelqu'un, ou une chose composée qui se dit d'un ou de plusieurs, comme le définit Apollodore; ou bien c'est une expression imparfaite, construite avec un cas droit pour former une proposition. Il y a des attributs accompagnés de nom & de verbe, comme, *Naviger parmi des rochers*; (*) d'autres exprimés d'une manière droite,

(*) On croit qu'il manque ici quelque chose. Ménage.

d'une manière renversée, & d'une manière neutre. Les premiers sont construits avec un des (1) cas obliques pour former un attribut, comme ; *Il entend, il voit, il dispute.* Les renversés se construisent avec une particule passive, comme ; *Je suis entendu, je suis vu.* Les neutres n'appartiennent ni à l'une, ni à l'autre de ces classes, comme, *Être sage, se promener.* Les attributs réciproques sont ceux qui, quoiqu'exprimés d'une manière renversée, (2) ne sont pas renversés, parce qu'ils emportent une action ; telle est l'expression de *se faire raser*, dans laquelle celui qui est rasé, désigne aussi l'action qu'il fait lui-même. Au reste, les cas obliques sont le génitif, le datif, & l'accusatif.

On entend par proposition (3) l'expression d'une chose vraie ou fausse, ou d'une chose qui forme un sens complet, & qui se peut dire en elle-même, comme l'enseigne Chrysippe dans ses *Définitions de Dialectique.* « La Proposition, dit-il, est l'expression de toute chose qui se peut affirmer, ou nier en elle-même, comme, *Il fait jour, ou Dion se promène.* » On l'appelle proposition.

(1) Il appelle ici droits les verbes actifs. *Aldobrandin.*

(2) Cette construction paroît donner à concourir que le terme de l'original, que nous avons traduit renversé, qui est assez difficile à rendre, est pris par Diogène pour signifier le passif.

(3) Il y a en Grec *Αξιόμα* ; mais le sens fait voir que Cicéron a fort bien traduit ce mot par *Enonciation*, ou *Proposition.*

tion, relativement à l'opinion de celui qui l'énonce; car celui qui dit qu'il *fait jour*, paroît croire qu'il *fait jour* en effet. Si donc il *fait effectivement jour*, la proposition devient vraie; au lieu qu'elle est fautive s'il *ne fait pas jour*. Il y a de la différence entre proposition, interrogation, question, ordre, adjuration, imprécation, supposition, apellation, & ressemblance de proposition. La proposition est toute chose qu'on énonce en parlant, soit vraie, ou fautive. L'interrogation est une énonciation complète, aussi bien que la proposition; mais qui requiert une réponse, comme cette phrase, *Est-il jour?* Cette demande n'est ni vraie, ni fautive: c'est proposition, lorsqu'on dit *Il fait jour*, c'est interrogation quand on demande, *Fait-il jour?* La question est quelque chose à quoi on ne peut répondre oui ou non, comme à l'interrogation; mais à laquelle il faut répondre, comme on diroit, *Il demeure dans cet endroit.* L'ordre est quelque chose que l'on dit en commandant, comme, *Va-t'en aux rives d'Inachus.* L'apellation est quelque chose qu'on dit, en nommant quelqu'un, comme, *Agamemnon, fils d'Atrée, glorieux Monarque de plusieurs peuples.* La ressemblance d'une proposition est un discours qui renfermant la conclusion d'une proposition, d'échoit du genre des propositions par quelque particule abondante, ou passive, comme dans ces vers:

*N'est-ce pas ici le beau séjour de ces vierges ?
Ce Bouvier ressemble aux enfans de Priam.*

Il y a encore une chose qui diffère de la proposition, en ce qu'elle s'exprime d'une manière douteuse, comme si on demandoit si *vivre & ressentir de la douleur ne sont pas des choses jointes ensemble ?* Car les interrogations, les questions & autres choses semblables ne sont ni vraies, ni fausses ; au lieu que les propositions sont, ou l'une, ou l'autre. Il y a des propositions simples & non simples, comme disent Chryssippe, Archédème, Athénodore, Antipater & Crinis. Les simples consistent dans une ou plus d'une proposition où il n'y a aucun doute, comme : *Il fait jour*. Celles, qui ne sont pas simples, consistent dans une ou plus d'une proposition douteuse ; dans une proposition douteuse, comme : *S'il fait jour* ; dans plus d'une, comme, *S'il fait jour, il fait clair*. Dans la classe des propositions simples il faut ranger les énonciations, les négations, les choses qui emportent privation, les attributs, les attributs entant qu'ils appartiennent à un sujet particulier, & ce qui est indéfini. Dans la classe des propositions non simples on doit placer celles qui sont conjointes, adjointes, compliquées, séparées, causales, celles qui expriment la principale partie d'une chose, & celles qui en expriment la moindre. On a un exemple d'une proposition énonciative dans ces paroles : *Il ne fait*

point jour. De l'espèce de ces sortes de propositions sont celles qu'on appelle *surénonciatives*, qui contiennent la négation de la négation, comme quand on dit : *Il ne fait pas non jour*, on pose qu'*il fait jour*. Les propositions négatives sont composées d'une particule négative & d'un attribut, comme, *Personne ne se promène*. Les privatives se forment d'une particule privative & d'une expression ayant force de propositions comme, *Cet homme est inhumain*. Les propositions ; attributives sont composées d'un cas droit de déclinaison & d'un attribut, comme, *Dion se promène*. Les propositions attributives particulières se construisent d'un cas droit démonstratif & d'un attribut, comme, *Cet homme se promène*, les indéfinies se font par une, ou plusieurs particules indéfinies, comme : *Quelqu'un se promène*, *Il se remue*. Quant aux propositions non simples, celles qu'on nomme *conjointes*, sont, selon Chrysippe dans sa *Dialectique*, & Diogène dans son *Art Dialecticien*, formées par la particule conjonctive *si*, cette particule voulant que d'une première chose posée, il s'ensuive une seconde, comme : *S'il fait jour, il fait clair*. Les propositions adjointes sont, dit Crinis dans son *Art de la Dialectique*, des propositions unies par la conjonction *puisque*, lesquelles commencent & finissent par deux expressions qui forment autant de propositions, comme : *Puisqu'il fait jour, il fait clair*.

Cette conjonction sert à signifier que posé une première chose, il en suit une seconde, & que la première est aussi vraie. Les propositions compliquées sont celles qui se lient ensemble par quelques conjonctions qui les compliquent, comme, *Et il fait jour & il fait clair*. Les séparées sont celles que l'on déjoint par la particule disjonctive, *ou* comme, *Ou il fait jour, ou il fait nuit*; & cette particule sert à signifier que l'une des deux propositions est fautive. Les propositions causales sont composées du mot de *parce que*, comme, *Parce qu'il fait jour, il fait clair*. Ce mot indique que la première chose, dont on parle, est en quelque sorte la cause de la seconde. Les propositions qui expriment la principale partie d'une chose, sont celles où entre la particule conjonctive *plutôt*, placée entre des propositions comme, *Il fait plutôt jour que nuit*; les propositions, qui expriment une chose par la moindre partie, sont le contraire des précédentes, comme, *Il fait moins nuit que jour*. Il faut encore remarquer que des propositions, opposées l'une à l'autre, quant à la vérité & à la fausseté, l'une renferme la négation de l'autre, comme, *Il fait jour & il ne fait point jour*. Ainsi une proposition conjointe est vraie, lorsque l'opposé du dernier terme est en contradiction avec le premier, comme, *S'il fait jour, il fait clair*. Cette proposition est vraie, parce que l'opposé

du dernier terme, qui seroit, *il ne fait point clair*, est en contradiction avec le premier *il fait jour*. Pareillement une proposition conjointe est fautive, lorsque l'oposé du dernier terme n'est point contraire au premier, comme, *s'il fait jour, Dion se promène*; car la proposition *Dion ne se promène point*, n'est pas contraire à celle qu'*il fait jour*. Une proposition adjointe est vraie, lorsque commençant par l'expression d'une vérité, elle finit en exprimant une chose qui en résulte; comme, *Puisqu'il fait jour, le soleil est au-dessus de la terre*; au contraire une proposition adjointe est fautive, lorsqu'elle commence par une fausseté, ou qu'elle ne finit pas par une vraie conséquence; comme si l'on disoit, pendant qu'il seroit jour, *Puisqu'il fait nuit, Dion se promène*.

Une proposition causale est vraie, lorsque commençant par une chose vraie, elle finit par une conséquence, quoique le terme, par lequel elle commence, ne soit pas une conséquence de celui par lequel elle finit; par exemple, dans cette proposition, *parce qu'il fait jour, il fait clair*. Ce qu'on dit qu'*il fait jour*, est une suite de ce qu'on dit qu'*il fait clair*; mais qu'il fasse jour n'est pas une suite de ce qu'il fait clair.

Une proposition probable tend à emporter un acquiescement, comme, *si quelque chose en a mis une autre au monde, elle en est la mere*; cela n'est cependant pas vrai, puisqu'une poule n'est pas la

mere de l'œuf. Les propositions se distinguent aussi en possibles & impossibles, aussi-bien qu'en nécessaires & non-nécessaires. Les possibles sont celles qu'on peut recevoir comme vrayes, parce qu'il n'y a rien hors d'elles qui empêche qu'elles ne soient vrayes, comme, *Dioclès est vivant*. Les impossibles sont celles qui ne peuvent être reçues pour vrayes, comme, *La terre vole*. Les propositions nécessaires sont celles qui sont tellement vrayes, qu'on ne peut les recevoir pour fausses; ou qu'on peut bien en elles-mêmes recevoir pour fausses; mais qui par les choses, qui sont hors d'elles, ne peuvent être fausses, comme, *La vertu est utile*. Les non-nécessaires sont celles qui sont vrayes, mais peuvent aussi être fausses, les choses, qui sont hors d'elles, ne s'y opposant point, comme, *Dion se promène*. Une proposition vraisemblable est celle que plusieurs apparences peuvent rendre vraie, comme, *Nous vivrons demain*. Il y a encore entre les propositions d'autres différences & changemens qui les rendent fausses ou opposées, & dont nous parlerons plus au long.

Le raisonnement, comme dit Crinis, est composé d'un, ou de plus d'un lemme, de l'assomption & de la conclusion; par exemple, dans cet argument, *S'il fait jour, il fait clair: or il fait jour; donc il fait clair*. Le lemme est cette proposition, *S'il fait jour, il fait clair; l'assomption*.

tion, celle-ci, *Il fait jour* ; la conclusion cette autre, *Donc il fait clair*. Le mode est comme une figure du raisonnement ; tel est celui-ci, *Si le premier a lieu, le second a lieu aussi : or le premier a lieu ; donc le second a lieu aussi*. Le mode raisonné (1) est un composé des deux ; comme, *Si Platon vit, platon respire : or le premier est vrai ; donc le second l'est aussi*. Ce dernier genre a été introduit pour servir dans les raisonnemens prolixes, afin de n'être point obligé d'exprimer une trop longue assomtion, non plus que la conclusion, & de pouvoir les indiquer par cette manière de parler abrégée, *Le premier est vrai, donc le second l'est aussi*. Les raisonnemens sont, ou concluans, ou non concluans. Dans ceux qui ne concluent point, l'oposé de la conclusion est contraire à la liaison des prémisses ; comme, *S'il fait jour, il fait clair : or il fait jour, donc Dion se promène*. Les raisonnemens concluans sont de deux sortes : les uns sont apellés du même nom que leur genre, c'est-à-dire, *concluans* ; les autres, *sylogistiques*. Ces derniers sont ceux qui, ou ne démontrent point, ou conduisent à des choses qui ne se prouvent pas au moyen d'une ou de quelques positions, comme seroient celles-ci, *Si Dion se promène*.

(1) Le mot Grec, que je traduis *Mode*, est *Trope* ; & Mode raisonné *Logotrope*.

Dion se remue donc. Ceux qui portent spécialement le nom de *concluans*, sont ceux qui concluent, sans le faire syllogistiquement, comme, *il est faux qu'il fasse en même-tems jour & nuit; or il fait jour; il ne fait donc pas nuit.* Les raisonnemens non-syllogistiques sont ceux, qui, aprochant des Syllogismes pour la crédibilité, ne concluent pourtant pas, comme, *si Dion est un cheval, Dion est un animal: or Dion n'est point un cheval, ainsi Dion n'est pas non plus un animal.*

Les raisonnemens sont aussi vrais, ou faux. Les vrais sont ceux, dont les conclusions se tirent de choses vraies, comme celui-ci, *si la Vertu est utile, le vice est nuisible.* Les faux sont ceux qui ont quelque chose de faux dans les prémisses, ou qui ne concluent point, comme, *s'il fait jour, il fait clair: or il fait jour; donc Dion est en vie.* Il y a encore des raisonnemens possibles & impossibles, nécessaires & non-nécessaires, & d'autres qui ne se démontrent point, parce qu'ils n'ont pas besoin de démonstration. On les déduit diversément; mais Chrysippe en compte cinq classes, qui servent à former toutes sortes de raisonnemens, & s'emploient dans les raisonnemens concluans, dans les syllogistiques & dans ceux qui reçoivent des modes. Dans la première classe des raisonnemens qui ne se démontrent point, sont ceux que l'on compose d'une propo-

sition conjointe & d'un antécédent, par lequel la proposition conjointe commence, & dont le dernier terme forme la conclusion, comme, *si le premier est vrai; le second l'est aussi: or le premier est vrai; donc le second l'est aussi.* La seconde classe renferme les raisonnemens, qui, par le moyen de la proposition conjointe & de l'opposé du dernier terme, ont l'opposé de l'antécédent pour conclusion; comme, *s'il fait jour, il fait clair: or il fait nuit; il ne fait donc pas jour.* Car dans ce raisonnement l'assomption est prise de l'opposé du dernier terme; & la conclusion, de l'opposé de l'antécédent. La troisième classe de ces raisonnemens contient ceux dans lesquels, par le moyen d'une énonciation compliquée, on infère d'une des choses qu'elle exprime le contraire du reste, comme, *Platon n'est point mort & Platon vit; mais Platon est mort; donc Platon ne vit point.* A la quatrième classe appartiennent les raisonnemens dans lesquels, par le moyen des propositions séparées, on infère de l'une de ces propositions séparées une conclusion contraire au reste, comme, *où c'est le premier; ou c'est le second: mais c'est le premier; ce n'est donc pas le second.* Dans la cinquième classe des raisonnemens qui ne se démontrent point, sont ceux qui se construisent de propositions séparées; & dans lesquels de l'opposé de l'une des choses qui y sont dites, on infère le reste; comme,

Ou il fait jour , ou il fait nuit : mais il ne fait point nuit ; il fait donc jour.

Suivant les Stoïciens , une vérité suit de l'autre , comme de cette vérité qu'il fait jour suit celle qu'il fait clair ; & tout de même une fausseté suit de l'autre , comme s'il est faux qu'il soit nuit , il est aussi faux qu'il fasse des ténèbres. On peut inférer aussi une vérité d'une fausseté , comme de celle-ci , que *la terre vole* , on infère cette vérité , que *la terre existe*. Mais d'une vérité on ne peut point inférer une fausseté , comme de ce que la terre existe , il ne s'en suit point qu'elle vole. Il y a aussi des raisonnemens embarrassés qu'on nomme diversement , *couverts* , *cachés* , les *sorites* , ceux dits *Cornus* , & les *imperfonnels* , ou qui ne désignent personne. Voici un exemple du raisonnement caché , *N'est-il pas vrai que deux sont un petit nombre ? Que trois sont un petit nombre , & que ces nombres ensemble sont un petit nombre ? n'est-il pas vrai aussi que quatre sont un petit nombre , & ainsi de suite jusqu'à dix ? or deux sont un petit nombre ; donc dix en sont un pareil*. Les raisonnemens , qui ne désignent personne , sont composés d'un terme fini & d'un terme indéfini , & ont assomtion & conclusion , comme , *Si quelqu'un est ici , il n'est point à Rhodes*.

Telles sont les idées des Stoïciens sur la Logique , & c'est ce qui les fait insister sur l'opinion que le Sage doit toujours être bon Dialecticien.

Ils prétendent que toutes choses se discernent par la théorie du raisonnement, en tant qu'elles appartiennent à la Physique, & de nouveau encore en tant qu'elles appartiennent à la Morale. Car ils ajoutent que pour ce qui regarde la Logique, elle n'a rien à dire sur la légitimité des noms concernant la manière dont les Loix ont statué par rapport aux actions, mais qu'y ayant un double usage dans la vertu de la Dialectique, l'un sert à considérer ce qu'est une chose, & l'autre comment on la nomme; & c'est-là l'emploi qu'ils donnent à la Logique.

Les Stoïciens divisent la partie morale de la Philosophie en ce qui regarde les panchans, les biens & les maux, les passions, la vertu, la fin qu'on doit se proposer, les choses qui méritent notre première estime, les actions, les devoirs, & ce qu'il faut conseiller & dissuader. C'est ainsi que la Morale est divisée par Chryssippe, Archedeme, Zénon de Tarse, Apollodore, Diogène, Antipater & Posidonius; car Zénon Cittien & Cléanthe, comme plus anciens, ont traité ces matières plus simplement, s'étant d'ailleurs plus appliqués à diviser la Logique & la Physique.

Les Stoïciens disent que le premier panchant d'un être animal, est qu'il cherche sa conservation, la nature se l'attachant dès sa naissance, suivant ce que dit Chryssippe dans son premier livre des *Fins*, que le premier attachement de tout

animal a pour objet sa constitution & l'union de ses parties, puisqu'il n'est pas vraisemblable que l'animal s'aliène de lui-même, ou qu'il ait été fait, ni pour ne point s'aliéner de lui-même, ni pour ne pas s'être attaché; de sorte qu'il ne reste autre chose à dire, sinon que la nature l'a disposé pour être attaché à lui-même, & c'est par-là qu'il s'éloigne des choses qui peuvent lui nuire, & cherche celles qui lui sont convenables.

Ils traitent de fausse l'opinion de quelques-uns que la volupté est le premier panchant qui soit donné aux animaux; car ils disent que ce n'est qu'une addition, si tant est même qu'il faille appeler la volupté ce sentiment qui naît après que la nature, ayant fait sa recherche, a trouvé ce qui convient à la constitution. C'est de cette manière que les animaux ressentent de la joye, & que les plantes végètent. Car, disent-ils, la nature ne met point de différence entre les animaux & les plantes, quoiqu'elle gouverne celles-ci sans le secours des panchans & du sentiment, puisqu'il y a en nous des choses qui se font à la manière des plantes, & que les panchans, qu'ont les animaux, & qui leur servent à chercher les choses qui leur conviennent, étant en eux comme un surabondant, ce à quoi portent les panchans est dirigé par ce à quoi porte la nature; enfin que la raison ayant été donnée aux animaux raisonnables par une surintendance plus parfaite, vivre

selon la raison peut être fort bien une vie selon la nature, (1) parce que la raison devient comme l'artisan qui forme le panchant.

C'est pour cela que Zénon a dit le premier dans son livre de la *Nature de l'Homme*, que la fin, qu'on doit se proposer, consiste à vivre selon la nature; ce qui est la même chose que vivre, car c'est à cela que la nature nous conduit. Cléanthe dit la même chose dans son livre de la *Volupté*, aussi-bien que Posidonius, & Hécaton dans son livre des *Fins*. C'est aussi une même chose de vivre selon la vertu, ou de vivre selon l'expérience des choses qui arrivent par la nature, comme dit Chrisippe dans son livre des *Fins*, parce que notre nature est une partie de la nature de l'Univers. Cela fait que la fin, qu'on doit se proposer, est de vivre en suivant la nature; c'est-à-dire, selon la vertu que nous prescrit notre propre nature, & selon celle que nous prescrit la nature de l'Univers, ne faisant rien de ce qu'a coutume de défendre la Loi commune, qui est la droite raison répandue par-tout, & la même qui est en Jupiter, qui conduit par elle le gouvernement du Monde. Ils ajoutent qu'en cela même consiste la vertu & le bonheur d'un homme heureux, de régler toutes ses actions de manière qu'elles produisent l'harmonie du gé;

(1) Je fais une correction de *Ménage*.

nie, qui réside en chacun avec la volonté de celui qui gouverne l'Univers. En effet, Diogène dit expressément que la fin qu'on doit se proposer, consiste à bien raisonner dans le choix des choses qui sont selon la nature. Archedeme la fait consister à vivre en remplissant tous les devoirs. Chrysispe par la *nature* entend une nature à laquelle il faut conformer sa vie ; c'est-à-dire, la nature commune, & celle de l'homme en particulier. Mais Cléanthe n'établit, comme devant être suivie, que la nature commune, & n'admet point à avoir le même usage celle qui n'est que particulière. Il dit que la vertu est une disposition conforme à cette nature, & qu'elle doit être choisie pour l'amour d'elle-même, & non par crainte, par espérance, ou par quelque autre motif qui soit hors d'elle ; que c'est en elle que consiste la félicité, parce que l'ame est faite pour jouir d'une vie toujours uniforme ; & que ce qui corrompt un animal raisonnable, ce sont quelquefois les vraisemblances des choses extérieures, & quelquefois les principes de ceux avec qui l'on converse, la nature ne donnant jamais lieu à cette dépravation.

Le mot de *vertu* se prend différemment. Quelquefois il signifie en général la perfection d'une chose, comme celle d'une statue ; quelquefois il se prend pour une chose qui n'est pas un sujet de spéculation, comme la santé ; d'autres fois pour

une chose qui est un sujet de spéculation, comme la prudence. Car Hécaton dit, dans son premier livre des *Vertus*, que parmi celles qui sont un sujet de science, il y en a qui sont aussi spéculatives; sçavoir celles qui sont composées des observations qu'on a faites, comme la prudence & la justice; & que celles, qui ne sont point spéculatives, sont celles qui considérées dans leur production, sont composées de celles qui sont spéculatives, comme la santé & la force. Car de la prudence, qui est une vertu de spéculation, résulte ordinairement la santé, comme de la structure des principales pierres d'un bâtiment résulte sa consistance. On appelle ces vertus non-spéculatives, parce qu'elles ne sont pas fondées sur des principes; qu'elles sont comme des additions, & que les méchans peuvent les avoir; telles sont, par exemple, la santé & la force. Posidonius, dans son premier livre de la *Morale*, allégué comme une preuve que la vertu est quelque chose de réellement existant, les progrès qu'y ont fait Socrate, Diogène & Antisthène, & comme une preuve de l'existence réelle du vice, cela même qu'il est opposé à la vertu. Chryssippe dans son premier livre des *Fins*, Cléanthe, Posidonius dans ses *Exhortations*, & Hécaton disent aussi que la vertu peut s'acquérir par l'instruction, & en donnent pour preuve qu'il y a des gens, qui de méchans deviennent bons.

Panétius distingue deux sortes de vertus, l'une spéculative & l'autre pratique. D'autres en distinguent trois sortes, & les appellent *Vertus Logique, Physique & Morale*. Posidonius en compte quatre sortes, Cléanthe & Chryssippe un plus grand nombre, aussi-bien qu'Antipater. Apollonhane n'en compte qu'une, à laquelle il donne le nom de *Prudence*. Il y a des vertus primitives, & d'autres qui leur sont subordonnées. Les primitives sont la prudence; la force, la justice & la tempérance, qui renferment, comme leurs espèces, la grandeur d'ame, la continence, la patience, le génie, le bon choix. La prudence a pour objet la connoissance des biens & des maux, & des choses qui sont neutres; la justice celles des choses qu'il faut choisir & éviter, & des choses qui sont neutres par rapport à celles-là. La grandeur d'ame est une situation d'esprit, élevée au-dessus des accidens communs aux bons & aux méchans.

La continence est une disposition constante pour les choses qui sont selon la droite raison, ou une habitude à ne point se laisser vaincre par les voluptés. La patience est une science, ou une habitude par rapport aux choses dans lesquelles il faut persister, ou ne point persister, aussi-bien que par rapport à celles de cette classe qui sont neutres. Le génie est une habitude à comprendre promptement ce qu'exige le de-

voir. Le bon choix est la science de voir quelles choses on doit faire, & de quelle manière on doit les exécuter pour agir utilement.

On distingue pareillement les vices en primitifs & subordonnés. Ceux-là sont l'imprudence, la crainte, l'injustice, l'intempérance. Les subordonnés sont l'incontinence, la stupidité, le mauvais choix; & en général les vices consistent dans l'ignorance des choses, dont la connoissance est la matière des vertus.

Par le bien les Stoïciens entendent en général ce qui est utile, sous cette distinction particulière en ce qui est effectivement utile, & ce qui n'est pas contraire à l'utilité. De là vient qu'ils considèrent la vertu, & le bien qui en est une participation, de trois diverses manières; combien par la cause d'où il procède, par exemple, une action conforme à la vertu; & comme bien par celui qui le fait; par exemple, un homme qui s'applique avec soin à la vertu. (1) Ils définissent autrement le bien d'une manière plus propre, en l'appellant *la perfection de la nature raisonnable*, ou de la nature entant que raisonnable. Quant à la vertu, ils s'en font cette idée. Ils regardent comme des participations de la vertu, tant les actions qui y sont conformes;

(1) On croit que la troisième distinction manque, c'est-à-dire, *comme bien par la nature de l'action*. Ménage.

que ceux qui s'y appliquent, & envisagent comme des accessoires de la vertu, la joye, le contentement & les sentimens semblables. Pareillement ils appellent *vices* l'imprudence, la crainte, l'injustice & autres pareilles participations du vice, tant les actions vicieuses, que les vicieux eux-mêmes; ils nomment encore *accessoires du vice* la tristesse, le chagrin & autres sentimens de cette sorte.

Ils distinguent aussi les biens en bien de l'ame même, en biens qui sont hors d'elle, & en ceux qui ne sont, ni de l'ame, ni hors d'elle. Les biens de l'ame même sont les vertus & les actions qui leurs sont conformes; ceux hors d'elle, sont d'avoir une partie honnête, un bon ami, & le bonheur que procurent ces avantages; ceux, qui ne sont ni de l'ame même, ni hors d'elle, sont la culture de soi-même, & de faire son propre bonheur. Il en est de même des maux. Les maux de l'ame elle-même sont les vices & les actions vicieuses; ceux hors d'elle sont d'avoir une mauvaise patrie & un mauvais ami, avec les malheurs attachés à ces désavantages. Les maux qui ne sont ni de l'ame elle-même, ni hors d'elle, sont de se nuire à soi-même & de se rendre malheureux.

On distingue encore les biens en efficiens, en biens qui arrivent comme fins, (1) & ceux qui

(1) C'est à dire comme *fins* de la conduite qu'on tient

sont l'un & l'autre. Avoir un ami & jouir des avantages qu'il procure, c'est un bien efficient; l'assurance, un bon jugement, la liberté d'esprit, le contentement, la joye, la tranquillité, & tout ce qui entre dans la pratique de la vertu, ce sont les biens qui arrivent comme fins. Il y a aussi des biens qui sont efficients & fins tout à la fois; ils sont efficients, entant qu'ils effectuent le bonheur; ils sont fins, entant qu'ils entrent dans la composition du bonheur comme parties. Il en est de même des maux. Les uns ont la qualité de fins, les autres sont efficients, quelques-uns sont l'un & l'autre. Un ennemi, & les torts qu'il nous fait, sont des maux efficients; la stupidité, l'abbatement, la servitude d'esprit, & tout ce qui a raport à une vie vicieuse, sont les maux qu'on considère comme ayant la qualité de fins. Il y en a aussi qui sont en même-tems efficients, entant qu'ils effectuent la misère, & qui ont la qualité de fins, entant qu'ils entrent dans sa composition comme parties.

On distingue encore les biens de l'ame elle-même en habitudes, en dispositions, & en d'autres qui ne sont ni celles-là, ni celles-ci. Les dispositions sont les vertus mêmes; les habitudes sont leur recherche. Ce qui n'est ni des unes, ni des autres, va sous le nom d'actions vertueuses. Communément il faut mettre parmi les biens,

mélés une heureuse postérité & une bonne vieillesse ; mais la science est un bien simple. Les vertus sont un bien toujours présent ; mais il y en a qu'on n'a pas toujours , comme la joye, ou la promenade.

Les Stoïciens caractérisent ainsi le bien. Ils l'appellent avantageux , convenable , profitable , utile , commode , honnête , secourable , désirable & juste. Il est avantageux , en ce que les choses qu'il procure , nous sont favorables ; convenable , parce qu'il est composé de ce qu'il faut ; profitable , puisqu'il paye les soins qu'on prend pour l'acquérir , de manière que l'utilité qu'on en retire , surpasse ce qu'on donne pour l'avoir ; utile , par les services que procure son usage ; commode , par la louable utilité qui en résulte ; honnête , parce qu'il est modéré dans son utilité ; secourable , parce qu'il est tel qu'il doit être pour qu'on en retire de l'aide ; désirable , parce qu'il mérite d'être choisi pour sa nature ; juste , parce qu'il s'accorde avec l'équité , & qu'il engage à vivre d'une manière sociable.

L'honnête , suivant ces Philosophes , est le bien parfait ; c'est-à-dire , celui qui a tous les nombres requis (1) par la nature , ou qui est parfaitement

(1) Les Stoïciens mettoient des nombres dans la vertu. Tout devoir est composé de certains nombres. Marc Antonin , V. §. 26. Dacier a traduit , d'un certain nombre de choses.

faitement mesuré. Ils distinguent quatre espèces dans l'honnêteté; la justice, la force, la bien-séance, la science, & disent que ce sont-là les parties qui entrent dans toutes les actions parfaitement honnêtes. Ils suposent aussi dans ce qui est honteux quatre espèces, analogues à celles de l'honnêteté; l'injustice, la crainte, la grossièreté, la folie. Ils disent que l'honnête se prend dans un sens simple, entant qu'il comprend les choses louables & ceux qui possèdent quelque bien qui est digne d'éloge; que l'honnête se prend aussi pour désigner la bonne disposition aux actions particulières qu'on doit faire; qu'il se prend encore autrement pour marquer ce qui est bien réglé, comme quand nous disons que *le sage seul est bon & honnête*. Ils disent de plus qu'il n'y a que ce qui est honnête qui soit bon, comme le rapportent, Hécaton dans son troisième livre des *Biens*; & Chrysippe dans son ouvrage sur l'*Honnête*. Ils ajoutent que ce bien honnête est la vertu, de même que ce qui en est une participation. C'est-à-dire, précisément que tout ce qui est bien est honnête, & que le bien est équivalent à l'honnête, puisqu'il lui est égal; car dès qu'une chose est honnête lorsqu'elle est bonne, il s'ensuit aussi qu'elle est bonne, si elle est honnête.

Ils sont dans l'opinion que tous les biens sont égaux, que tout bien mérite d'être recherché, & qu'il n'est sujet, ni à augmentation, ni à dimi-

nution. Ils disent que les choses du monde se partagent en celles qui sont des biens, en celles qui sont des maux, & en celles qui ne sont ni l'un ni l'autre. Ils appellent *biens* les vertus, comme la prudence, la justice, la force, la tempérance, & les autres. Ils donnent le nom de *maux* aux choses contraires à celles-là, à l'imprudence, à l'injustice & au reste. Celles qui ne sont ni biens, ni maux, n'apportent ni utilité, ni dommage, comme la vie, la santé, la volupté, la beauté, la force de corps, la richesse, la gloire, la noblesse, & leurs opposés, comme la mort, la maladie, la douleur, l'opprobre, l'infirmité, la pauvreté, l'obscurité, la bassesse de naissance, & les choses pareilles à celles-là; ainsi que le rapportent Hécaton dans son septième livre des *Fins*, Apollodore dans sa *Morale*, & Chrysippe, qui disent que ces choses-là ne sont point matière de biens, mais des choses indifférentes, approuvables dans leur espèce. Car comme l'attribut propre de la chaleur est de réchauffer & de ne pas refroidir, de même le bien a pour propriété d'être utile & de ne pas faire de mal. Or les richesses & la santé ne font pas plus de bien que de mal, ainsi, ni la santé, ni les richesses ne sont pas un bien. Ils disent encore qu'on ne doit pas appeler *bien* une chose dont on peut faire un bon & un mauvais usage. Or on peut faire un bon & un mauvais usage de la santé &

des richesses ; ainsi ni l'un ni l'autre ne doivent passer pour être un bien. Cependant Posidonius les met au nombre des biens. Ils ne regardent pas même la volupté comme un bien, suivant Hécaton dans son dix-neuvième livre des *Biens*, & Chrysippe dans son livre de la *Volupté* ; ce qu'ils fondent sur ce qu'il y a des voluptés honteuses, & que rien de ce qui est honteux n'est un bien. Ils font consister l'utilité à régler ses mouvemens & ses démarches selon la vertu ; & ce qui est nuisible, à régler ses mouvemens & ses démarches selon le vice.

Ils croient que les choses indifférentes sont telles de deux manières. D'abord elles sont indifférentes en tant qu'elles ne font rien au bonheur, ni à la misère, telles que les richesses, la santé, la force de corps, la réputation & autres choses semblables. La raison en est, qu'on peut être heureux sans elles, puisque c'est selon la manière dont on en use, qu'elles contribuent au bonheur, ou à la misère. Les choses indifférentes sont encore telles, entant qu'il y en a qui n'excitent ni le désir, ni l'aversion, comme seroit d'avoir sur la tête un nombre de cheveux égal ou inégal, & d'étendre le doigt, ou de le tenir fermé. C'est en quoi cette dernière sorte d'indifférence est distincte de la première, suivant laquelle il y a des choses indifférentes, qui ne laissent pas d'exciter le penchant, ou l'aversion.

De là vient qu'on en préfère quelques-unes, quoique par les mêmes raisons on devrait aussi préférer les autres, ou les négliger toutes.

Les Stoïciens distinguent encore les choses indifférentes en celles qu'on approuve, (1) & celles qu'on rejette. Celles qu'on approuve, renferment quelque chose d'estimable; celles qu'on rejette, n'ont rien dont on puisse faire cas. Par *estimable* ils entendent d'abord ce qui contribue en quelque chose à une vie bien réglée; en quel sens tout bien est estimable. On entend aussi par-là un certain pouvoir, ou usage mitoyen par lequel certaines choses peuvent contribuer à une vie conforme à la nature; tel est l'usage que peuvent avoir pour cela les richesses & la santé. On appelle encore *estime* le prix auquel une chose est appréciée par un homme qui s'entend à en estimer la valeur; comme par exemple, lorsqu'on échange une mesure d'orge contre une mesure & demi (2) de froment.

Les choses indifférentes & approuvables sont donc celles qui renferment quelque sujet d'estime; tels sont, par rapport aux biens de l'ame, le génie, les Arts, les progrès & autres semblables; tels, par rapport aux biens du corps, la

(1) Nous préférons les expressions *approuver* & *rejeter*, justifiées par la définition de Diogène, à d'autres plus littérales, mais qui ne forment pas de sens en François.

(2) Je suis une correction de *Kalmius*.

vie, la fanté, la force, la bonne disposition, l'usage de toutes les parties du corps, la beauté; tels encore, par rapport aux biens extérieurs, la richesse, la réputation, la naissance & autres pareils. Les choses indifférentes à rejeter sont, par rapport aux biens de l'ame, la stupidité, l'ignorance des Arts & autres semblables; par rapport aux biens du corps, la mort, la maladie, les infirmités, une mauvaise constitution, le défaut de quelque membre, la difformité & autres pareils; par rapport aux biens extérieurs, la pauvreté, l'obscurité, la bassesse de condition, & autres semblables. Les choses indifférentes neutres sont celles qui n'ont rien qui doive les faire approuver, ou rejeter. Parmi celles de ces choses qui sont approuvables, il y en a qui le sont par elles-mêmes, qui le sont par d'autres choses, & qui le sont en même-tems par elles-mêmes, & par d'autres. Celles approuvables par elles-mêmes, sont le génie, les progrès & autres semblables; celles approuvables par d'autres choses, sont les richesses, la noblesse & autres pareilles; celles approuvables par elles-mêmes & par d'autres, sont la force des sens bien disposés & l'usage de tous les membres du corps. Ces dernières sont approuvables par elles-mêmes, parce qu'elles sont suivant l'ordre de la nature: elles sont aussi approuvables par d'autres choses, parce qu'elles ne procurent pas peu d'utilité. Il en est

de même dans un sens contraire des choses qu'on rejette.

Les Stoïciens appellent *devoir* une chose qui emporte qu'on puisse rendre raison pourquoi elle est faite ; comme par exemple , que c'est une chose qui suit de la nature de la vie : en quel sens l'idée de devoir s'étend jusqu'aux plantes & aux animaux ; car on peut remarquer des obligations dans la condition des unes & des autres. Ce fut Zénon qui se servit le premier du mot Grec qui signifie *devoir* , & qui veut dire originairement, *venir de certaines choses*. Le devoir même est l'opération des institutions de la nature ; car dans les choses qui sont l'effet des panchans , il y en a qui sont des devoirs , il y en a qui sont contraires aux devoirs ; il y en a qui ne sont ni devoirs , ni contraires au devoir. Il faut regarder comme des devoirs toutes les choses que la raison conseille de faire ; par exemple , d'honorer ses parens , ses freres , sa patrie , & de converser amicalement avec ses amis. Il faut envisager comme contraire au devoir tout ce que ne dicte pas la raison ; par exemple , de ne pas avoir soin de son pere & de sa mere , de mépriser ses proches , de ne pas s'accorder avec ses amis , de ne point estimer sa patrie , & autres pareils sentimens. Enfin les choses , qui ne sont ni devoirs , ni contraires au devoir , sont celles que la raison , ni ne conseille , ni ne dissuade de faire .

comme de ramasser une paille, de tenir, une plume, une brosse & autres choses semblables. Outre cela, il y a des devoirs qui ne sont point accompagnés de circonstances qui y obligent, & d'autres que de pareilles circonstances accompagnent. Les premiers sont, par exemple, d'avoir soin de sa santé, de ses sens & autres semblables; les seconds, de se priver quelquefois d'un membre du corps, & de renoncer à ses biens. Il en est de même d'une manière analogue des choses contraires au devoir. Il y a aussi des devoirs qui toujours obligent, & d'autres qui n'obligent pas toujours. Les premiers sont de vivre selon la vertu; les autres sont par exemple, de faire des questions, de répondre, & autres semblables. La même distinction a lieu par rapport aux choses contraires au devoir. Il y a même un certain devoir dans les choses moyennes; tel est celui de l'obéissance des enfans envers leurs précepteurs.

Les Stoïciens divisent l'ame en huit parties; car ils regardent, comme autant de parties de l'ame, les cinq sens, l'organe de la voix & celui de la pensée, qui est l'intelligence elle-même, auxquelles ils joignent la faculté générative. Ils ajoutent que l'erreur produit une corruption de l'esprit, d'où naissent plusieurs passions, ou causes de troubles dans l'ame. La passion même, suivant Zénon, est une émotion raisonnable &

contraire à la nature de l'ame, ou un penchant qui devient excessif. Il y a quatre genres de passions supérieures, selon Hécaton dans son deuxième livre des *Passions*, & selon Zénon dans son ouvrage sous le même titre. Ils les nomment la tristesse, la crainte, la convoitise, la volupté. Au raport de Chryssippe dans son livre des *Passions*, les Stoïciens regardent les passions comme étant des jugemens de l'esprit; car l'amour de l'argent est une opinion que l'argent est une chose honnête, & il en est de même de l'ivrognerie, de la débauche & des autres. Ils disent que la tristesse est une contraction déraisonnable de l'esprit, & lui donnent pour espèces la pitié, le mécontentement, l'envie, la jalousie, l'affliction, l'angoisse, l'inquiétude, la douleur, & la consternation. La pitié est une tristesse semblable à celle qu'on a pour quelqu'un qui souffre sans l'avoir mérité; le mécontentement, une tristesse qu'on ressent du bonheur d'autrui; l'envie, une tristesse que l'on conçoit de ce que les autres ont des biens qu'on voudroit avoir; la jalousie, une tristesse qui a pour objet des biens qu'on a en même tems que les autres; l'affliction, une tristesse qui est à charge; l'angoisse, une tristesse pressante, & qui présente une idée de péril; l'inquiétude, une tristesse entretenue, ou augmentée par les réflexions de l'esprit; la douleur, une tristesse, mêlée de tourment; la consternation, une tristesse de

déraisonnable qui ronge le cœur, & empêche qu'on ne prenne garde aux choses qui sont présentes.

La crainte a pour objet un mal qu'on prévoit. On range sous elle la frayeur, l'appréhension du travail, la confusion, la terreur, l'épouvante, & l'anxiété. La frayeur est une crainte tremblante; l'appréhension du travail, la crainte d'une chose qui donnera de la peine; la terreur, un effet de l'impression qu'une chose extraordinaire fait sur l'imagination; l'épouvante, une crainte accompagnée d'extinction de voix; l'anxiété, l'appréhension que produit un sujet inconnu; la convoitise, un desir déraisonnable, auquel on rapporte le besoin, la haine la discorde, la colère, l'amour, l'animosité, la fureur. Le besoin est un desir repoussé & mis comme hors de la possession de la chose souhaitée, vers laquelle, il tend & est attiré; la haine, un desir de nuire à quelqu'un qui croît & s'augmente; la discorde, le desir d'avoir raison dans une opinion; la colère, le desir de punir quelqu'un d'un tort qu'on croit en avoir reçu; l'amour un desir auquel un bon esprit n'est point disposé, car c'est l'envie de se concilier l'affection d'un sujet qui nous frappe par une beauté apparente. L'animosité est une colère invétérée, qui attend l'occasion de paroître, ainsi qu'elle est représentée dans ces vers.

*Quoiqu'il digère sa bile pour ce jour même, il
conserve sa colère jusqu'à ce qu'elle soit assouvie. La*

fureur est une colére qui emporte. Quant à la volupté, c'est une ardeur pour une chose qui paroît souhaitable. Elle comprend la délectation, le charme, le plaisir qu'on prend au mal, la dissolution. La délectation est le plaisir qui flatte l'oreille ; le plaisir malicieux, celui qu'on prend aux maux d'autrui ; le charme, une sorte de renversement de l'ame, ou une inclination au relâchement ; la dissolution, le relâchement de la vertu. De même que le corps est sujet à de grandes maladies, comme la goutte & les douleurs qui viennent aux jointures ; de même l'ame est soumise à de pareils maux, qui sont l'ambition, la volupté & les vices semblables. Les maladies sont des dérangemens, accompagnés d'affoiblissement & cette opinion subite qu'on prend d'une chose qu'on souhaite, est un dérangement de l'ame. Comme le corps est aussi sujet à des accidens, tels que les catharres & les diarrhées ; ainsi il y a dans l'ame certains sentimens qui peuvent l'entraîner, tels que le panchant à l'envie, la dureté, les disputes & autres semblables.

On compte trois bonnes affections de l'ame, la joye, la circonspection, la volonté. La joye est contraire à la volupté, comme étant un ardeur raisonnable, la circonspection contraire à la crainte, comme consistant dans un éloignement raisonnable. Le Sage ne craint jamais : mais il est circonspect. La volonté est contraire à la

convoitise, en ce que c'est un desir raisonnable. Et comme il y a des sentimens qu'on range sous les passions primitives, il y en a aussi qu'on place sous les affections de cette espèce. Ainsi à la volonté on subordonne la bienveillance, l'humeur pacifique, la civilité, l'amitié; à la circonspection, la modestie & la pureté, à la joye, le contentement, la gayeté, la bonne humeur.

Les Stoïciens prétendent que le Sage est sans passions, parce qu'il est exempt de fautes. Ils distinguent cette apathie d'une autre mauvaise qui ressemble à celle-ci, & qui est celle des gens durs, & que rien ne touche. Ils disent encore que le Sage est sans orgueil, parce qu'il n'estime pas plus la gloire que le deshonneur; mais qu'il y a un autre mauvais mépris de l'orgueil, qui consiste à ne pas se soucier comment on agit. Ils attribuent l'austérité aux Sages, parce qu'ils ne cherchent point à paroître voluptueux dans leur commerce, & qu'ils n'approuvent pas ce qui part des autres & porte ce caractère. Ils ajoutent qu'il y a une autre austérité, qu'on peut comparer au vin rude dont on se sert pour les médecines, mais qu'on ne présente point à boire. Ils disent encore que les Sages sont éloignés de tout déguisement, qu'ils prennent garde à ne se pas montrer meilleurs qu'ils ne sont par un extérieur composé, sous lequel on cache ses défauts & on n'étale que ses bonnes qualités. Ils n'u-

font point de feintes, ils la bannissent même de la voix & de la physionomie.

Ils ne se surchargent point d'affaires, & sont attentifs à ne rien faire qui soit contraire à leur devoir. Ils peuvent boire du vin, mais ils ne s'enyvrent pas; ils ne se livrent pas non plus à la fureur. Cependant il peut arriver qu'ils ayent de monstrueuses imaginations, & excitées par un excès de bile, ou dans un transport de délire, non par une conséquence du système qu'ils suivent, mais par un défaut de nature. Ils ne s'affligent point, parce que la tristesse est une contraction déraisonnable de l'ame, comme dit Apollodore dans sa *Morale*. Ce sont des esprits célestes, qui ont comme un génie qui réside au-dedans d'eux-mêmes; en cela bien différens des méchans, lesquels sont privés de cette présence de la Divinité. De là vient qu'un homme peut être dit *Athée* de deux manières, ou parce qu'il a des inclinations qui le mettent en opposition avec Dieu, ou parce qu'il compte la Divinité pour rien du tout; ce qui cependant n'est pas commun à tous les méchans. Selon les Stoïciens, les Sages sont pieux, étant pleinement instruits de tout ce qui a rapport à la religion. Ils qualifient la piété la *Connoissance du culte divin*, & garantissent la pureté de cœur à ceux qui offrent des sacrifices. Les Sages haïssent le crime, qui blesse la majesté des Dieux; ils en sont les favoris pour

leur sainteté & leur justice. Eux seuls peuvent se vanter d'en être les vrais ministres par l'attention qu'ils apportent dans l'examen de ce qui regarde les sacrifices, les dédicaces de Temples, les purifications, & autres cérémonies relatives au service divin. Les Stoïciens établissent comme un devoir, dont ils font gloire aux Sages, d'honorer, immédiatement, après les Dieux, pere & mere, freres & sœurs, auxquels l'amitié pour leurs enfans est naturelle, au lieu qu'elle ne l'est pas dans les méchans. Selon Chryssippe dans le quatrième livre de ses *Questions morales*, Persée & Zénon, ils mettent les péchés au même degré, fondés sur ce qu'une vérité, n'étant pas plus grande qu'une autre vérité, un mensonge plus grand qu'un autre mensonge, une tromperie par conséquent n'est pas plus petite qu'une autre fourberie, ni un péché moindre qu'un autre : & de même que celui qui n'est éloigné que d'une stade de Canope, n'est pas plus dans Canope que celui qui en est à cent stades de distance; tout de même aussi celui qui péche plus, & celui qui péche moins, sont tout aussi peu l'un que l'autre dans le chemin du devoir. Néanmoins Héraclide de Tarse, disciple d'Antipater, son compatriote, & Athénodore croyent que les péchés ne sont point égaux. Rien n'empêche que le Sage ne se mêle du Gouvernement, à moins que quelque raison n'y mette obstacle, dit Chryssippe dans le premier

livre de ses *Vies*, parce qu'il ne peut que servir à bannir les vices & à avancer la vertu. Zénon dans sa *République*, permet au Sage de se marier & d'avoir des enfans. Il ne juge pas par opinion, c'est-à-dire, qu'il ne donne son acquiescement à aucune fausseté ; il fuit la vie des Philosophes Cyniques, parce qu'elle est un chemin abrégé pour parvenir à la vertu, remarque Apollodore dans sa *Morale*. Il lui est permis de manger de la chair humaine, si les circonstances l'y obligent. Il est le seul qui jouisse du privilège d'une parfaite liberté, au lieu que les méchans croupissent dans l'esclavage, puisque l'une est d'agir par soi-même, & que l'autre consiste dans la privation de ce pouvoir. Il y a aussi tel esclavage qui git dans la soumission, & tel autre qui est le fruit de l'acquisition, & dont la sujettion est une suite. A cet esclavage est opposé le droit de seigneur, qui est aussi mauvais.

Non-seulement les Sages sont libres, ils sont même Rois, puisque la royauté est un empire indépendant, & qu'on ne sçauroit contester aux Sages, dit Chryssippe dans un ouvrage où il entreprend de prouver que Zénon a pris dans un sens propre les termes dont il s'est servi. En effet, ce Philosophe avance que celui, qui gouverne, doit connoître le bien & le mal ; discernement qui n'est pas donné aux méchans. Les Sages sont aussi les seuls propres aux emplois de Magis-

trature, de Barreau & d'éloquence ; autant de postes que les méchans ne sçauroient dignement remplir. Ils sont irrépréhensibles , parce qu'ils ne tombent point en faute ; ils sont innocens, puisqu'ils ne portent préjudice à personne, ni à eux-mêmes, mais aussi ils ne se piquent point d'être pitoyables , ne pardonnent point à ceux qui font mal , & ne se relâchent pas sur les punitions établies par les Loix. Céder à la clémence , se laisser émouvoir par la compassion , sont des sentimens dont ne peuvent être susceptibles ceux qui ont à infliger des peines , & à qui l'équité ne permet pas de les regarder comme trop rigoureuses. Le Sage ne s'étonne pas non plus des phénomènes & des prodiges de la nature , qui se manifestent inopinément des lieux d'où exhalent des odeurs empestées , du flux & reflux de la mer , des sources d'eau minérale & des feux souterrains. Né pour la société , fait pour agir , pour s'appliquer à l'exercice , pour endurcir le corps à la fatigue , il ne lui convient pas de vivre solitairement , éloigné du commerce des hommes. Un de ses vœux disent Posidonius , dans son premier livre des *Devoirs*, & Hécaton dans son treizième livre de ses *Paradoxes* , est de demander aux Dieux les biens qui lui sont nécessaires. Les Stoïciens estiment que la vraie amitié ne peut avoir lieu qu'entre des Sages , parce qu'ils s'aiment par conformité de sentimens. Ils veulent que l'amitié soit une

communauté des choses nécessaires à la vie, & que nous disposions de nos amis comme nous disposerions de nous-mêmes; aussi comptent-ils la pluralité de ces sortes de liaisons parmi les biens que l'on doit desirer, & que l'on chercheroit en vain dans la fréquentation des méchans. Ils conseillent de n'avoir aucune dispute avec des insensés, toujours prêts à entrer en fureur, & si éloignés de la prudence, qu'ils ne font & n'entreprennent rien que par des boutades qui tiennent de la folie. Le Sage, au contraire, fait toutes choses avec poids & mesure, semblable au Musicien Isménias, qui jouoit parfaitement bien tous les airs de flûte. Tout est au Sage en vertu de la pleine puissance à lui accordée par la Loi. Quant aux méchans & aux insensés, ils ont bien droit sur certaines choses; mais on doit les comparer à ceux qui possèdent des biens injustement. Au reste, nous distinguons le droit de possession qui appartient au public, d'avec le pouvoir d'usage (1).

Les Stoïciens pensent que les vertus sont tellement unies les unes avec les autres, que celui qui en a une, les a toutes, parce qu'elles naissent en général du même fond de réflexions, comme le disent Chryssippe dans son livre des *Ver-*

(1) C'est-à-dire, que toutes choses appartiennent aux Sages, en tant qu'ils sont propres à faire un bon usage de tout. C'est une manière de parler, comme quelques autres traits de ce portrait du Sage.

ius ; Apollodore dans sa *Physique ancienne*, & Hécaton dans son troisiéme livre des *Vertus*. Car un homme vertueux joint la spéculation à la pratique, & celle-ci renferme les choses qui demandent un bon choix, de la patience, une sage distribution & de la persévérance. Or, comme le Sage fait certaines choses par esprit de choix, d'autres avec patience, celles-ci avec équité, celles-là avec persévérance, il est en même-tems prudent, courageux, juste & tempérant. Chaque vertu se rapporte à son chef particulier. Par exemple, les choses qui exigent de la patience, sont le sujet du courage ; le choix de celles qui doivent être laissées & de celles qui sont neutres, est le sujet de la prudence. Il en est ainsi des autres, qui ont toutes un sujet d'exercice particulier. De la prudence viennent la maturité & le bon sens ; de la tempérance procèdent l'ordre & la décence ; de la justice naissent l'équité & la candeur ; du courage, proviennent la constance, la résolution.

Les Stoïciens ne croyent pas qu'il y ait de milieu entre le vice & la vertu, en cela contraires à l'opinion des Péripatéticiens, qui établiissent que les progrès sont un milieu de cette nature. Ils se fondent sur ce que comme il faut qu'un morceau de bois soit droit ou courbé, il faut de même qu'on soit juste, & qu'il ne peut y avoir de superlatif à l'un ou à l'autre égard. Ce raisonnement

est le même qu'ils font sur les autres vertus. Chryssippe dit que la vertu peut se perdre ; Cléanthe soutient le contraire. Le premier allégué pour causes, qui peuvent faire perdre la vertu, l'ivrognerie & la mélancolie ; le second s'appuye sur la solidité des idées qui forment la vertu. Ils disent qu'on doit l'embrasser, puisque nous avons honte de ce que nous faisons de mauvais ; ce qui démontre que nous sçavons que l'honnêteté seule est le vrai bien. La vertu suffit aussi pour rendre heureux, disent avec Zénon Chryssippe dans son premier livre des *Vertus*, & Hécaton dans son deuxième livre des *Biens*. Car si la grandeur d'ame, qui est une partie de la vertu, suffit pour que nous surpassions tous les autres, la vertu elle-même est aussi suffisante pour rendre heureux, d'autant plus qu'elle nous porte à mépriser les choses que l'on répute pour maux. Néanmoins Panétius & Posidonius prétendent que ce n'est point assez de la vertu, qu'il faut encore de la santé, de la force du corps & de l'abondance nécessaire. Une autre opinion des Stoïciens est que la vertu requiert qu'on en fasse toujours usage, comme dit Cléanthe, parce qu'elle ne peut se perdre, & que lorsqu'il ne manque rien à la perfection de l'ame, le Sage en jouit à toutes sortes d'égards.

Ils croyent que la justice est ce qu'elle est, & non telle par institution. Ils parlent sur le même

ton de la Loi & de la droite raison , ainsi que le raporte Chryssippe dans son livre de l'*Honnête*. Ils pensent aussi que la diversité des opinions ne doit pas engager à renoncer à la Philosophie ; puisque par une pareille raison il faudroit aussi quitter toute la vie , dit Posidonius dans ses *Exhortations*. Chryssippe trouve encore l'étude des Humanités fort utile. Aucun droit , selon les Stoïciens , ne lie les hommes envers les autres animaux , parce qu'il n'y a entr'eux aucune ressemblance , dit encore Chryssippe dans son premier livre de la *Justice* , de même que Posidonius dans son premier livre du *Devoir*. Le Sage peut prendre de l'amitié pour de jeunes gens qui paroissent avoir de bonnes dispositions pour la vertu. C'est ce que rapportent Zénon dans sa *République* , Chryssippe dans son premier livre des *Vies* , & Apollodore dans sa *Morale*. Ils définissent cet attachement , un goût de bienveillance qui naît des agrémens de ceux qu'il a pour objet , & qui ne va point jusqu'à des sentimens plus forts ; mais demeure renfermé dans les bornes de l'amitié (1). On en a un exemple dans Thrason , qui , quoiqu'il eût sa maitresse en sa puissance , s'abstint d'en abuser , parce qu'elle le haïssoit (2). Ils appellent donc cet-

(1) Il faut prendre garde à cette définition , parce qu'elle justifie les anciens Philosophes du reproche qu'on a fait à quelques-uns d'avoir de mauvais attachemens.

(2) Casaubon croit cet endroit défectueux.

te inclination un *Amour d'amitié*, qu'ils ne taxent point de vicieuse, ajoutant que les agrémens de la première jeunesse font une fleur de la vertu.

Selon Bion, des trois sortes de vies, spéculative, pratique & raisonnable, la dernière doit être préférée aux autres, parce que l'animal raisonnable est naturellement fait pour s'appliquer à la contemplation & à la pratique. Les Stoïciens présument que le Sage peut raisonnablement s'ôter la vie, soit pour le service de sa patrie, soit pour celui de ses amis, ou lorsqu'il souffre de trop grandes douleurs, qu'il perd quelque membre, ou qu'il contracte des maladies incurables. Ils croient encore que les Sages doivent avoir communauté de femmes, & qu'il leur est permis de se servir de celles qu'on rencontre. Telle est l'opinion de Zénon dans sa *République*, de Chryssippe dans son ouvrage sur cette matière, de Diogène le Cynique & de Platon. Ils la fondent sur ce que cela nous engage à aimer tous les enfans, comme si nous en étions les peres, & que c'est le moyen de bannir la jalousie que cause l'adultère. Ils pensent que le meilleur Gouvernement est celui qui est mêlé de la Démocratie, de la Monarchie & de l'Aristocratie. Voilà quels sont les sentimens des Stoïciens sur la Morale. Ils avancent encore sur ce sujet d'autres choses, qu'ils prouvent par des argumens particuliers; mais c'en

est assez de ce que nous avons dit sommairement sur les articles généraux.

Quant à la Physique, ils en divisent le système en plusieurs parties, c'est-à-dire, en ce qui regarde les corps, les principes, les élémens, les Dieux, les prodiges, le lieu & le vuide. C'est-là ce qu'ils apellent *la division par espèces*. Celle qui est par genres, renferme trois parties; l'une du monde, l'autre des élémens, la dernière des causes. L'explication de ce qui regarde le monde se divise en deux parties. La première est une considération du monde, où l'on fait entrer les questions des Mathématiciens sur les étoiles fixes & errantes, comme si le soleil & la lune sont des astres aussi grands qu'ils paroissent sur le mouvement circulaire & autres semblables. L'autre manière de considérer le monde appartient aux Physiciens. On y recherche quelle est son essence, & si le soleil & les astres sont composés de matière & de forme, si le monde est engendré ou non, s'il est animé ou sans ame, s'il est conduit par une Providence, & autres questions de cette nature. La partie de la Physique, qui traite des causes, est aussi double. La première comprend les recherches des Médecins & les questions qu'ils traitent sur la partie principale de l'ame; sur les choses qui s'y passent; sur les germes & autres sujets semblables. La seconde comprend aussi des matières que les Mathématiciens s'attribuent, com-

me la manière dont se fait la vision ; quelle est la cause du phénomène que forme un objet vû dans un miroir ; comment se forment les nuées , les tonnerres , les cercles qui paroissent autour du soleil & de la lune, les comètes , & autres questions de cette nature.

Ils établissent deux principes de l'Univers ; dont ils appellent l'un *Agent* & l'autre *Patient*. Le principe patient est la matière , qui est une substance sans qualités. Le principe qu'ils nomment agent , est la raison qui agit sur la matière ; sçavoir Dieu , qui étant éternel , crée toutes les choses qu'elle contient. Ceux qui établissent ce dogme , sont Zénon Cittien dans son livre de la *Substance* , Cléanthe dans son livre des *Atômes* , Chryssippe dans le premier livre de sa *Physique* vers la fin , Archedème dans son livre des *Elémens* , & Posidonius dans son deuxième livre du *Système Physique*. Ils mettent une différence entre les principes & les élémens. Les premiers ne sont ni engendrés , ni corruptibles ; les seconds se corrompent par un embrasement. Les principes sont aussi incorporels & sans forme , au lieu que les élémens en ont une. Le corps , dit Apollodore dans sa *Physique* , est ce qui a trois dimensions , la longueur , la largeur & la profondeur ; & c'est ce qu'on appelle un corps solide. La superficie est composée des extrémités du corps , & elle n'a que de la longueur & de la largeur , sans profondeur.

C'est ainsi que l'explique Posidonius dans son troisième livre des *Météores*, considérés, tant selon la manière de les entendre que selon leur subsistence. (1) La ligne est l'extrémité de la superficie, ou une longueur sans largeur; ou bien ce qui n'a que de la longueur. Le point est l'extrémité de la ligne, & forme la plus petite marque qu'il y ait. Les Stoïciens disent que l'entendement, la destinée & Jupiter ne sont qu'un même Dieu, qui reçoit plusieurs autres dénominations; que celui qui par le moyen des principes qui sont en lui, change toute la substance d'air en eau; & que comme les germes sont contenus dans la matière, il en est de même de Dieu, considéré comme raison féminale du monde; que cette raison demeure dans la substance aqueuse, & reçoit le secours de la matière pour les choses qui sont formées ensuite; enfin qu'après cela Dieu a créé premièrement quatre élémens, le feu, l'eau, l'air & la terre. Il est parlé de ces élémens dans le premier livre de Zénon sur l'*Univers*, dans le premier livre de la *Physique* de Chrysippe, & dans un ouvrage d'Archedème sur les *Elémens*.

Ils définissent l'élément ce qui entre le premier dans la composition d'une chose, & le dernier

(1) Il paroît y avoir ici quelque équivoque, ou obscurité, & il n'y a point de note.

dans sa résolution. Les quatre élémens constituent ensemble une substance sans qualités, qui est la matière. Le feu est chaud, l'eau humide, l'air froid, la terre sèche, & il y a aussi quelque chose de cette qualité dans l'air. Le feu occupe le lieu le plus élevé, & ils lui donnent le nom d'*ether*. C'est-là que fut formé premièrement l'orbite des étoiles fixes, puis celui des étoiles errantes, & placent ensuite l'air après l'eau. Enfin la terre occupe le lieu le plus bas, qui est en même-tems le centre du monde.

Ils prennent le mot de *monde* en trois sens; premièrement pour Dieu même, qui s'approprie la substance universelle, qui est incorruptible, non engendré, l'auteur de ce grand & bel ouvrage, qui enfin au bout de certaines révolutions de tems, engloutit en lui-même toute la substance, & l'engendre de nouveau hors de lui-même. Ils donnent aussi le nom de *monde* à l'arrangement des corps célestes, & appellent encore ainsi la réunion des deux idées précédentes. Le monde est la disposition de la substance universelle en qualités particulières, ou comme dit Posidonius dans ses *Elémens sur la Science des choses célestes*, l'assemblage du ciel & de la terre, & des natures qu'ils contiennent; ou bien l'assemblage des Dieux, des hommes, & des choses qui sont créées pour leur usage. Le ciel est la dernière circonférence dans laquelle réside tout ce qui partici-

cipe

cipe à la Divinité. Le monde est gouverné avec intelligence & conduit par une Providence, comme s'expliquent Chryssippe dans ses livres des *Elémens des choses célestes*, & Posidonius dans son treizième livre des *Dieux*. On suppose dans ce sentiment que l'entendement est répandu dans toutes les parties du monde, comme il l'est dans toute notre ame, moins cependant dans le unes & plus dans les autres. Il y en a de certaines où il n'a qu'un usage de faculté, comme dans les os & les nerfs; il y en a encore dans lesquelles il agit comme entendement; par exemple, dans la partie principale de l'ame. C'est ainsi que le monde universel est un animal doué d'ame & de raison, dont la partie principale est l'éther, comme le dit Antipater Tyrien dans son huitième livre du *Monde*. Chryssippe, dans son premier livre de la *Providence*, & Posidonius dans son livre des *Dieux*, prennent le ciel pour la partie principale du monde: Cléanthe admet le soleil; mais Chryssippe, d'un avis encore plus différent, prétend que c'est la partie la plus pure de l'éther, qu'on appelle aussi le *Premier des Dieux*, qui pénètre, pour ainsi dire, comme un sens, dans les choses qui sont dans l'air, dans les animaux & dans les plantes; mais qui n'agit dans la terre que comme une faculté.

Il n'y a qu'un monde, terminé, & de forme sphérique, forme la plus convenable pour le mou-

vement, comme dit Posidonius dans son quinzième livre du *Système Physique*, avec Antipater dans ses livres du *Monde*. Le monde est environné extérieurement d'un vuide infini, & incorporel. Ils appellent *incorporel* ce qui, pouvant être occupé par des corps, ne l'est point. Quant à l'intérieur du monde, il ne renferme point de vuide, mais tout y est nécessairement uni ensemble par le rapport & l'harmonie que les choses célestes ont avec les terrestres. Il est parlé du vuide dans le premier livre de Chryssippe sur cet article, & dans son premier livre des *Systèmes Physiques*, aussi-bien que dans la *Physique* d'Apollophane, dans Apollodore, & dans Posidonius au deuxième livre de son traité de *Physique*. Ils disent que les choses incorporelles sont semblables, & que le temps est incorporel, étant un intervalle du mouvement du monde. Ils ajoutent que le passé & le futur n'ont point de bornes, mais que le présent est borné. Ils croient aussi que le monde est corruptible, puisqu'il a été produit; ce qui se prouve parce qu'il est composé d'objets qui se comprennent par les sens, outre que si les parties du monde sont corruptibles, le tout l'est aussi. Or les parties du monde sont corruptibles, puisqu'elles se changent l'une dans l'autre; ainsi le monde est corruptible aussi. D'ailleurs si on peut prouver qu'il y a des choses qui changent de manière qu'elles soient dans un état plus mauvais

qu'elles n'étoient, elles sont corruptibles. Or cela a lieu par rapport au monde, car il est sujet à des excès de sécheresse & d'humidité. Voici comment ils expliquent la formation du monde. Après que la substance (1) eut été convertie de feu en eau par le moyen de l'air, la partie la plus grossière s'étant arrêtée & fixée, forma la terre; la moins grossière se changea en air; & la plus subtile produisit le feu; de sorte que de leur mélange provinrent ensuite les plantes, les animaux & les autres genres. Ce qui regarde cette production du monde & sa corruption, est traité par Zénon dans son livre de l'*Univers* par Chryssippe dans son premier livre de la *Physique*, par Posidonius dans son premier livre du *Monde*, par Cléanthe, & par Antipater dans son dixième livre sur le même sujet. Au reste Panétius soutient que le monde est incorruptible. Sur ce que le monde est un animal doué de vie, de raison & d'intelligence, on peut voir Chryssippe dans son premier livre de la *Providence*, Apollodore dans sa *Physique* & Posidonius. Le monde est un animal au sens de substance, doué d'une ame sensible; car ce qui est un animal est meilleur que ce qui ne l'est point; or il n'y a rien de plus excellent que le monde; donc le monde est un animal. Qu'il est doué d'une ame, c'est ce qui par-

(1) La matière. Voyez ci-dessus.

roit par la nôtre, laquelle en est une portion détachée : Boëthe nie cependant que le monde soit animé. Quant à ce que le monde est unique, on peut consulter Zénon, qui l'affirme dans son livre de l'*Univers*, Chrysispe, Apollodore dans sa *Physique*, & Posidonius dans le premier livre de son *Système Physique*, Apollodore dit qu'on donne au monde le nom de *tout*, & que ce terme se prend aussi d'une autre manière pour désigner le monde avec le vuide qui l'environne extérieurement. Il faut se souvenir que le monde est borné, mais que le vuide est infini.

Pour ce qui est des astres, les étoiles fixes sont emportées circulairement avec le ciel; mais les étoiles errantes ont leur mouvement particulier. Le soleil fait sa route obliquement dans le cercle du Zodiaque, & la lune a pareillement une route pleine de détours. Le soleil est un feu très-pur, dit Posidonius dans son dix-septième livre des *Météores*, & plus grand que la terre, selon le même Auteur dans son seizième livre du *Système Physique*. Il le dépeint de forme sphérique, suivant en cela la proportion du monde. Il paroît être un globe igné, parce qu'il fait toutes les fonctions du feu; plus grand que le globe de la terre, puisqu'il l'éclaire en tout sens, & qu'il répand même sa lumière dans toute l'étendue du ciel. On conclut encore de l'ombre, que forme la terre en guise de cône, que le so-

leil la surpasse en grandeur , & que c'est pour cette raison qu'on l'aperçoit par-tout. La lune a quelque chose de plus terrestre , comme étant plus près de la terre. Au reste, les corps ignés ont une nourriture , aussi-bien que les autres astres. Le soleil se nourrit dans l'Océan , étant une flamme intellectuelle. La lune s'entretient de l'eau des rivières , parce que , selon Posidonius dans son fixième livre du *Système Physique* , elle est mêlée d'air & voisine de la terre , d'où les autres corps tirent leur nourriture. Ces Philosophes croyent que les astres sont de figure sphérique , & que la terre est immobile. Ils ne pensent pas que la lune tire sa lumière d'elle-même , ils tiennent au contraire qu'elle la reçoit du soleil. Celui-ci s'éclipse , lorsque l'autre lui est opposée du côté qui regarde la terre , dit Zénon dans son livre de l'*Univers*. En effet , le soleil disparoît à nos yeux pendant sa conjonction avec la lune , & reparoît lorsque la conjonction est finie. On ne scauroit mieux remarquer ce phénomène que dans un bassin où l'on a mis de l'eau ; La lune s'éclipse , lorsqu'elle tombe dans l'ombre de la terre. De là vient que les éclipses de lune n'arrivent que quand elle est pleine , quoiqu'elle soit tous les mois vis-à-vis du soleil ; car comme elle se meut obliquement vers lui , sa latitude varie selon qu'elle se trouve au Nord ou au Midi. Mais lorsque la latitude se rencontre avec

celle du soleil & avec celle des corps qui sont entre-deux, & qu'avec cela elle est opposée au soleil ; alors s'ensuit l'éclipse. Posidonius dit que le mouvement de sa latitude se rencontre avec celle des corps intermédiaires dans l'Ecrevisse, le Scorpion, le Bélier & le Taureau.

Dieu, selon les Stoïciens, est un animal immortel, raisonnable, parfait, ou intellectuel dans sa félicité, inaccessible au mal, lequel prend soin du monde & des choses y contenues. Il n'a point de forme humaine, il est l'architecte de l'Univers, & le pere de toutes choses. On donne aussi vulgairement la qualité d'architecte du monde à cette partie de la Divinité qui est répandue en toutes choses, & qui reçoit diverses dénominations, eu égard à ses différens effets. On l'appelle *Jupiter*, parce que, selon la signification de ce terme, c'est d'elle que viennent toutes choses, & qu'elle est le principe de la vie, ou qu'elle est unie à tout ce qui vit ; *Minerve*, parce que sa principale action est dans l'éther ; *Junon*, entant qu'elle domine dans l'air ; *Vulcain*, entant qu'elle préside au feu artificiel ; *Neptune*, entant qu'elle tient l'empire des eaux ; *Cérès*, entant qu'elle gouverne la terre. Il en est de même des autres dénominations sous lesquelles on la distingue relativement à quelque propriété. Le monde entier & le ciel sont la substance de Dieu, disent Zénon, Chrysippe dans son livre onzième des

Dieux, & Posidonius dans son premier livre, intitulé de même. Antipater, dans son septième livre du *Monde*, compare la substance divine à celle de l'air, & Boëthe, dans son livre de la *Nature*, veut qu'elle ressemble à la substance des étoiles fixes.

Quant à la nature, tantôt ils donnent ce nom à la force qui unit les parties du monde, tantôt à celle qui fait germer toutes choses sur la terre. La nature est une vertu, qui, par un mouvement qu'elle a en elle-même, agit dans les semences; achevant & unissant dans des espaces de tems marqués ce qu'elle produit, & formant des choses pareilles à celles dont elle a été séparée. (1) Au reste elle réunit dans cette action l'utilité avec le plaisir, comme cela paroît par la formation de l'homme. Toutes choses sont soumises à une destinée, disent Chryssippe dans ses livres sur ce sujet, Posidonius dans son deuxième livre sur la même matière, & Zénon aussi-bien que Boëthe, dans son onzième livre de la *Destinée*. Cette destinée est l'enchaînement des causes, ou la raison par laquelle le monde est dirigé.

Les Stoïciens prétendent que la divination a un fondement réel, & qu'elle est même une prévision. Ils la réduisent en Art par raport à cer-

(1) C'est-à-dire, je crois, dont elle a été séparée avec les semences dans lesquelles elle agit.

tains événemens, comme disent Zénon, Chryſippe dans ſon deuxième livre de la *Divination*, Athénodore, & Poſidonius dans ſon douzième livre du *Système Phyſique*, ainſi que dans ſon cinquième livre de la *Divination*. Panétius eſt d'un ſentiment contraire; il reſuſe à la divination ce que lui prêtent les autres.

Ils diſent que la ſubſtance de tous les êtres eſt la matière première. C'eſt le ſentiment de Chryſippe dans ſon premier livre de *Phyſique*, & celui de Zénon. La matière eſt ce dont toutes choſes, quelles qu'elles ſoient, ſont produites. On l'appelle *ſubſtance & matière* en deux ſens, entant qu'elle eſt ſubſtance & matière dont toutes choſes ſont faites, & entant qu'elle eſt ſubſtance & matière de choſes particulières. Comme matière univerſelle, elle n'eſt ſujette, ni à augmentation, ni à diminution comme matière de choſes particulières, elle eſt ſuſceptible de ces deux accidens. La ſubſtance eſt corporelle & bornée, diſent Antipater dans ſon deuxième livre de la *Subſtance*, & Apollodore dans ſa *Phyſique*. Elle eſt auſſi pailible, ſelon le même Auteur; car ſi elle n'étoit pas muable, les choſes, qui ſe font, ne pourroient en être faites. De là vient auſſi qu'elle eſt diviſible à l'infini. Chryſippe trouve cependant que cette diviſion n'eſt point infinie, parce que le ſujet qui reçoit la diviſion n'eſt point infini; mais il convient que la diviſion ne finit point.

Les mélanges se font par l'union de toutes les parties, & non par une simple addition de l'une à l'autre, ou de manière que celles-ci environnent celles-là, comme dit Chryssippe dans son troisième livre de *Physique*. Par exemple, un peu de vin, jetté dans la mer, résiste d'abord en s'étendant, mais s'y perd ensuite.

Ils croyent aussi qu'il y a certains Démons, qui ont quelque sympathie avec les hommes, dont ils observent les actions, de même que des Héros, qui sont les ames des gens de bien.

Quant aux effets qui arrivent dans l'air, ils disent que l'hyver est l'air refroidi par le grand éloignement du soleil; le printems, l'air temperé par le retour de cet astre; l'été, l'air échauffé par son cours vers le nord; & l'automne l'effet de son départ vers les lieux d'où viennent les vents (1). La cause de ceux-ci est le soleil, qui convertit les nuées en vapeurs. L'arc-en-ciel est composé de rayons, réfléchis par l'humidité des nuées, ou, comme dit Posidonius dans son traité des *Choses célestes*, c'est l'apparence d'une portion du soleil, ou de la lune vue dans une nuée pleine de rosée, concave & continue, qui se manifeste sous la forme d'un cercle,

(1) Il manque ici quelque chose dans le Grec; on y supplée par toute une période. J'ai mieux aimé suivre *Favogrolles*, qui ne supplée qu'un mot, quoiqu'il ne soit pas d'ailleurs heureux dans presque tout ce livre.

de la même manière qu'un objet vû dans un miroir. Les comètes, tant celles qui sont chevelues, que les autres qui ressemblent à des torches, sont des feux produits par un air épais, qui s'élève jusqu'à la sphère de l'éther. L'étoile volante est un feu rassemblé, qui s'enflamme dans l'air, & qui étant emporté fort rapidement, paroît à l'imagination avoir une certaine longueur. La pluie se forme des nuées, qui se convertissent en eau lorsque l'humidité, élevée de la terre, ou de la mer par la force du Soleil, ne trouve pas à être employée à d'autre effet. La pluie condensée par le froid, se résoud en gelée blanche. La grêle est une nuée compacte, rompue par le vent; la neige, une nuée compacte qui se change en une matière humide, dit Posidonius dans son huitième livre du *Système Physique*. L'éclair est une inflammation des nuées, qui s'entrechoquent & se déchirent par la violence du vent, dit Zénon dans son livre de l'*Univers*. Le tonnerre est un bruit, causé par les nuées, qui se heurtent & se fracassent. La foudre est une forte & subite inflammation, qui tombe avec impétuosité sur la terre par le choc, ou la rupture des nuées, & selon d'autres, un amas d'air enflammé & rudement poussé sur la terre. L'ouragan est une sorte de foudre, qui s'élance avec une force extrême, ou un assemblage de vapeurs embrasées, & détachées d'une nuée qui se brise. Le tourbillon est une nuée

environnée de feu & accompagnée d'un vent qui sort des cavités de la terre, ou jointe à un vent comprimé dans les souterrains, comme l'explique Posidonius dans son huitième livre. Il y en a de différente espèce. Les uns causent les tremblemens de terre, les autres les gouffres; ceux-ci des inflammations, ceux-là des bouillonnemens.

Voici comme ils conçoivent l'arrangement du monde. Ils mettent la terre au milieu, & la font servir de centre; ensuite ils donnent à l'eau, qui est de forme sphérique, le même centre qu'à la terre; de sorte que celle-ci se trouve être placée dans l'eau; après ce premier élément, vient l'air qui l'environne comme une sphère. Ils posent dans le ciel cinq cercles, dont le premier est le cercle arctique qu'on voit toujours; le second, le tropique d'été; le troisième, le cercle équinoctial; le quatrième, le tropique d'hiver; le cinquième, le cercle antarctique, qu'on n'aperçoit pas. On appelle ces cercles *Paralleles*, parce qu'ils ne se touchent point l'un l'autre, & qu'ils sont décrits autour du même Pôle. Le zodiaque est un cercle oblique, qui pour ainsi dire, traverse les cercles parallèles. La terre est aussi partagée en cinq zones: en zone septentrionale au-delà du cercle arctique, inhabitable par sa froideur; en zone tempérée; en zone torride, ainsi nommée à cause de sa chaleur, qui la

rend inhabitable ; en zône tempérée , comme celle qui lui est oposée , & en zône australe , aussi inhabitable pour sa froidure que le sont les deux autres.

Les Stoïciens se figurent que la nature est un feu plein d'art , lequel renferme dans son mouvement une vertu générative ; c'est-à-dire , un esprit , qui a les qualités du feu & celles de l'art. Ils croyent l'ame douée de sentiment , & l'appellent *un esprit formé avec nous* ; aussi en font-ils un corps qui subsiste bien après la mort , mais qui cependant est corruptible. Au reste ils tiennent que l'ame de l'Univers , dont les ames des animaux sont des parties , n'est point sujette à corruption.

Zénon Cittien , Antipater dans ses livres de l'*Ame*, & Posidonius nomment l'ame *un Esprit doué de chaleur* , qui nous donne la respiration & le mouvement. Cléanthe est d'avis que toutes les ames se conservent jusqu'à la conflagration du monde ; mais Chrysippe restreint cette durée aux ames des Sages. Ils comptent huit parties de l'ame ; les cinq sens , les principes de génération , la faculté de parler , & celle de raisonner. La vue est une figure conoïde , formée par la lumière entre l'œil & l'objet vû , dit Chrysippe dans son deuxième livre de *Physique*. Selon l'opinion d'Apollodore , la partie de l'air , qui forme la pointe du cône , est tournée vers l'œil , & la ba-

se vers l'objet , comme si on écartoit l'air avec un bâton pour rendre l'objet visible. L'ouïe se fait par le moyen de l'air qui se trouve entre celui qui parle & celui qui écoute , lequel , frappé orbiculairement , ensuite agité en ondes , s'insinue dans l'oreille de la même manière qu'une pierre , jettée dans l'eau , l'agite & y cause une ondulation. Le sommeil consiste dans un relâchement des sens occasionné par la partie principale de l'ame. Ils donnent pour cause des passions les changemens de l'esprit.

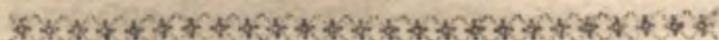
La semence , disent les Stoïciens , est une chose propre à en produire une pareille à celle dont elle a été séparée. Par rapport aux hommes , elle se mêle avec les parties de l'ame , en suivant la proportion de ceux qui s'unissent. Chryssippe , dans son deuxième livre de *Physique* , appelle les semences un *Esprit joint à la substance* ; ce qui paroît par les semences qu'on jette à terre , & qui , lorsqu'elles sont flétries , n'ont plus la vertu de rien produire , parce que la force en est perdue. Sphœrus assure que les semences proviennent des corps entiers ; de sorte que la vertu générative appartient à toutes les parties du corps. Il ajoute que les germes des animaux femelles n'ont point de fécondité , étant foibles , en petite quantité & de nature aqueuse.

La partie principale de l'ame est ce qu'elle

renferme de plus excellent. C'est-là que se forment les images que l'ame conçoit, que naissent les panchans, les desirs, & tout ce qu'on exprime par la parole. On place cette partie de l'ame dans le cœur.

Ceci, je crois, peut suffire pour ce qui regarde les sentimens des Stoiciens sur la Physique, autant qu'ils concernent l'ordre de cet ouvrage. Voyons encore quelques différences d'opinions, qui subsistent entre ces Philosophes.





A R I S T O N.

Ariston le Chauve, natif de Chio, & surnommé *Sirene*, faisoit consister la fin qu'on doit se proposer, à être indifférent sur ce où il n'y a ni vice, ni vertu. Il n'exceptoit aucune de ces choses, ne panchoit pas plus pour les unes que pour les autres, & les regardoit toutes de même œil. *Le Sage*, ajoutoit-il, doit ressembler à un bon Acteur, soit qu'il joue le rôle de *Thersite* (1), ou celui d'*Agamemnon*, s'en acquite d'une manière également convenable. Il vouloit qu'on ne s'appliquât, ni à la Physique, ni à la Logique, sous prétexte que l'une de ces sciences étoit au-dessus de nous, & que l'autre ne nous intéressoit point. La Morale lui paroissoit être le seul genre d'étude qui fût propre à l'homme. Il comparoit les raisonnemens de la Dialectique aux toiles d'araignées, qui quoiqu'elles semblent renfermer beaucoup d'art, ne sont d'aucun usage. Il n'étoit ni de l'avis de Zénon, qui croyoit qu'il y a plusieurs sortes de vertus, ni de celui des Philosophes Mégariens, qui disoient que la vertu est une chose unique, mais à laquelle on donne plusieurs

(1) Homme laid & grossier.

noms. Il la définissoit *la manière dont il se faut conduire par rapport à une chose*. Il enseignoit cette Philosophie dans le Cynosarge (1), & devint ainsi Chef de Secte. Miltiade & Diphilus furent apellés *Aristoniens* du nom de leur Maître. Au reste il avoit beaucoup de talent à persuader, & étoit extrêmement populaire dans ses leçons. De là cette expression de Timon :

Quelqu'un, sorti de la famille de cet Ariston, qui étoit si affable.

Dioclès de Magnésie raconte qu'Ariston s'étoit attaché à Polémon, changea de sentiment à l'occasion d'une grande maladie où tomba Zénon. Il insistoit beaucoup sur le dogme Stoïcien, que le Sage ne doit point juger par simple opinion. Persée, qui contredisoit ce dogme, se servit de deux freres jumeaux, dont l'un vint lui confier un dépôt, que l'autre vint lui redemander, & le venant ainsi en suspens, il lui fit sentir son erreur. Il critiquoit fort & haïssoit Arcésilas; de sorte qu'un jour ayant vû un monstrueux taureau qui avoit une matrice, il s'écria : *Hélas! voilà pour Arcésilas un argument contre l'évidence* (2). Un Philosophe Académicien lui soutint qu'il n'y avoit rien de certain. *Quoi!* dit-il, *ne voyez-vous pas*

(1) Nom d'un Temple d'Hercule à Athènes, *Pausanias* voyage de l'Attique, ch. 18.

(2) Il fut le premier qui soutint le pour & le contre.

celui qui est assis à côté de vous ? » Non, répondit l'autre « Sur quoi Ariston reprit : Que vous a ainsi aveuglé ? qui vous a ôté l'usage des yeux (1) ?

On lui attribue les ouvrages suivans : Deux livres d'Exhortations. Des Dialogues sur la Philosophie de Zénon. Sept autres Dialogues d'école. Sept Traités sur la Sagesse. Des Traités sur l'Amour. Des Commentaires sur la vaine Gloire. Quinze livres de Commentaires. Trois livres de choses mémorables. Onze livres de Chries. Des Traités contre les Orateurs. Des Traités contre les Repliques d'Alexinus. Trois Traités contre les Dialecticiens. Quatre livres de Lettres à Cléanthe.

Panétius & Soficrate disent qu'il n'y a que ces lettres qui soient de lui, & attribuent les autres ouvrages de ce catalogue à Ariston le Péripatéticien.

Selon la voix commune, celui dont nous parlons étant chauve, fut frappé d'un coup de soleil ; ce qui lui causa la mort. C'est à quoi nous avons fait allusion dans ces vers Choliambes (2) que nous avons composés à son sujet.

Pourquoi vieux & chauve, Ariston, donnois-tu ta tête à rôtir au soleil ? En cherchant plus de cha-

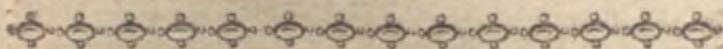
(1) Vers d'un Poète inconnu. Ménage.

(2) Sorte de vers Iambes.

*leur qu'il ne t'en faut, tu tombes, sans le vouloir,
dans les glaçons de la mort.*

Il y a eu un autre Ariston, natif d'Ioulis;
Philosophe Péripatéticien; un troisième, Musicien
d'Athènes; un quatrième, Poëte Tragique; un
cinquième du bourg d'Alæe, qui écrivit des Sys-
tèmes de Rhétorique, & un sixième né à Alexan-
drie, & Philosophe de la Secte Péripatéticienne.





H E R I L L E.

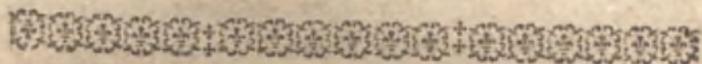
HErille de Carthage, faisoit confister dans la science la fin que l'on doit se proposer ; c'est-à-dire , à vivre de telle sorte qu'on raporte toutes ses actions au dessein de vivre avec science , de crainte qu'on ne s'abrutisse dans l'ignorance. Il définissoit la science une *Capacité d'imagination à recevoir les choses qui sont le sujet de la raison.*

Quelquefois il doutoit qu'il y eût de fin proprement dite , parce qu'elle change selon les circonstances & les actions ; ce qu'il éclaircissoit par la comparaison d'une certaine quantité de métal , qui peut aussi-bien servir à faire une statue d'Alexandre qu'une de Socrate. Il disoit qu'il y a de la différence entre la fin & ce qui n'est que fin subordonnée ; que tous ceux qui n'ont point la sagesse en partage , tendent à la dernière , & que l'autre n'est recherchée que par les seuls Sages. Il croyoit encore que les choses , qui tiennent le milieu entre le vice & la vertu , sont indifférentes. Quant à ses ouvrages , il est vrai qu'ils sont fort courts , mais pleins de feu & de force contre Zénon , qu'il prend à tâche de contredire. On raconte qu'étant enfant , il étoit si chéri des uns & des autres , que Zénon , pour les écarter ,

fit couper les cheveux à Herille ; ce qui réussit au gré du Philosophe. Ses œuvres sont intitulées : *De l'exercice. Des Passions. De l'Opinion. Le Législateur. L'accoucheur* (1). *Antipheron le Précepteur. Le Faiseur de préparations. Le Directeur. Mercure, Médée. Dialogues sur des Questions morales.*

(1) Dialogues, qui portoient ce nom. Nous avons conservé le mot dans la Vie de Platon, en mettant *Dialogues Menthiques.*





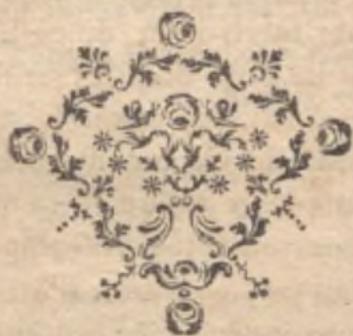
D E N Y S.

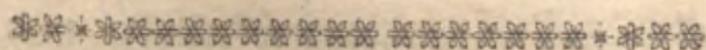
DEnys, surnommé *le Transfuge*, établissoit la volupté pour fin. Le goût pour ce système lui vint d'un accident aux yeux, mais si violent, que n'en pouvant souffrir l'excès, il se dépoilla du préjugé que la douleur est indifférente. Il étoit fils de Théophante, & natif de la ville d'Héraclée. Dioclès dit qu'il fut premièrement disciple d'Héraclide son concitoyen, ensuite d'Alexinus, puis de Menedème, & en dernier lieu de Zénon.

Il eut d'abord beaucoup d'amour pour les Lettres, & s'apliqua à toutes sortes d'ouvrages de Poësie, jusques-là qu'étant devenu partisan d'Aratus, il tâcha de l'imiter. Il renonça ensuite à Zénon & se tourna du côté des Philosophes Cyrénaïques, dont il prit tellement les sentimens, qu'il entroit publiquement dans les lieux de débauche, & se vautroit, sous les yeux d'un chacun, dans le sein des voluptés. Etant octogénaire, il mourut à force de se passer de nourriture. On lui attribue les ouvrages suivans : *Deux livres de l'Apathie* : *deux de l'Exercice* : *quatre de la Volupté*. Les autres ont pour titres : *de la Richesse* : *des Agrémens* : *de la Douleur* : *de l'usage des*

Hommes. Du Bonheur. Des Anciens Rois. Des choses qu'on loue. Des Mœurs étrangères.

Tels sont ceux qui ont fait classe à part, en s'éloignant des opinions des Stoïciens. Zénon eut pour successeur Cléanthe, de qui nous avons maintenant à parler.





C L É A N T H E.

CLéanthe, fils de Phanius, nâquit dans la ville d'Assé, témoin Antisthène dans ses *Successions*. Sa première profession fut celle d'Athlète. Il vint à Athènes, n'ayant, dit-on, que quatre drachmes pour tout bien. Il fit connoissance avec Zénon, se donna tout entier à la Philosophie, & persévéra toujours dans le même dessein. On a conservé le souvenir du courage avec lequel il suportoit la peine, jusques-là que contraint par la misère de servir pour domestique, il pompoit la nuit de l'eau dans les jardins, & s'occupoit le jour à l'étude; ce qui lui attira le surnom de *Puifeur d'eau*. On raconte aussi qu'appelé en Justice pour rendre raison de ce qu'il faisoit pour vivre & se porter si bien, il comparut avec le témoignage du jardinier dont il arrosoit le jardin, & que l'ayant produit avec le certificat d'une marchande chez laquelle il blutoit la farine, il fut renvoyé absous. A cette circonstance on ajoute que les Juges de l'Aréopage, épris d'admiration, décrétèrent qu'il lui seroit donné dix Mines; mais que Zénon l'empêcha de les accepter. On dit aussi qu'Antigone lui en donna trois mille, & qu'un jour qu'il conduisoit de jeunes gens à quelque spectacle, une bouffée de vent ayant levé son habit, il parut sans veste; tellement que touchés

de son état, les Athéniens, au rapport de Démétrius de Magnésie dans ses *Synonimes*, lui firent présent d'une veste de couleur de safran. L'historien porte qu'Antigone son disciple lui demanda pourquoi il pompoit de l'eau, & s'il ne faisoit rien de plus, & qu'à cette question Cléanthe répondit : *Est-ce que je ne bêche & n'arrose point la terre ? ne fais-je pas tout au monde par amour pour la Philosophie ?* Zénon lui-même l'exerçoit à ces travaux, & vouloit qu'il lui aportât chaque fois un obole de son salaire. En ayant rassemblé une assez grande quantité, il les montra à ses amis, & leur dit : *Cléanthe pourroit, s'il le vouloit, entretenir un autre Cléanthe, tandis que ceux qui ont de quoi se nourrir, cherchent à tirer d'autres choses nécessaires à la vie, quoiqu'ils ne s'appliquent que foiblement à la Philosophie.* De là vient qu'on lui donna le nom de *second Hercule*. Il avoit beaucoup d'inclination pour la science, & peu de capacité d'esprit, à laquelle il supléoit par le travail & l'assiduité. De là ce que dit Timon :

Quel est ce belier qui se glisse par-tout dans la foule, cet hébété Vieillard, ce bourgeois d'Assé, ce grand parleur, qui ressemble à un mortier ?

Il enduroit patiemment les risées de ses compagnons. Quelqu'un l'ayant apellé âne, il convint qu'il étoit celui de Zénon, dont il pouvoit seul porter le paquet. On lui faisoit honte de sa timidité. *C'est un heureux défaut, dit-il ; j'en commets moins des fautes,*

Il préféroit sa pauvreté à l'opulence. *Les riches*, disoit-il, *jouent à la boule ; mais moi , j'ôte à la terre sa dureté & sa stérilité à force de travail.* Il lui arrivoit quelquefois, en bêchant, de parler en lui-même. Ariston le prit un jour sur le fait & lui demanda, » Qui grondez - vous ? Il se mit à rire & répondit : *Je murmure contre un Vieillard, qui quoique chauve , manque de bon sens.* Quelqu'un trouvoit mauvais qu'Arcésilas négligeât les devoirs de la vie. *Taisez-vous*, dit Cléanthe, *& ne méprisez pas ce Philosophe. Quoiqu'il anéantisse par ses discours les devoirs de la vie ; il les établit par ses actions.* » Je n'aime pas les flatteurs, interrompit Arcésilas. *Aussi n'est-ce pas*, reprit Cléanthe, *vous flatter que de dire que vos actions & vos discours se contredisent.* Quelqu'un le pria de lui apprendre quel précepte il devoit le plus souvent inculquer à son fils. *Celui*, dit-il, *qu'exprime ce vers d'Electre, Silence, vas doucement.* Un Lacédémonien lui vantoit le travail comme un bien. *Mon cher fils*, lui répondit-il avec transport, *je vois que tu es né d'un sang généreux.* Hécaton, dans son traité des *Usages*, rapporte qu'un jeune garçon d'assez bonne mine lui tint ce raisonnement. Si celui qui se donne un coup au ventre, est dit se fraper cette partie du corps, ne sera-t'il pas dit se donner un coup à la hanche s'il se frape à cet endroit ? *jeune homme* lui dit Cléanthe, *gardes cela pour toi ; mais saches*

que les termes analogues ne désignent pas toujours des choses, ni des actions analogues. Quelqu'autre garçon discouroit en sa presence. Il lui demanda s'il avoit du sentiment »? Oui, dit l'autre; Et comment donc se fait-il, répliqua Cléanthe, que je ne sente pas que tu en ayes? Un jour Sôphithee le Poëte déclama contre lui sur le Théâtre en ces termes: Ceux que la folie de Cléanthe mene comme des bœufs; mais quoiqu'il fût présent, il ne perdit point contenance. Les spectateurs applaudirent à son sang froid, & chassèrent le déclamateur. Celui-ci, s'étant ensuite repenti de l'avoir injurié, Cléanthe l'excusa, & dit qu'il ne lui conviendroit pas de conserver du ressentiment pour une petit injure, tandis que Bacchus & Hercule ne s'irritent pas des insultes que leur font les Poëtes.

Il comparoit les Péripatéticiens aux instrumens de Musique, qui rendent des sons agréables; mais ne s'entendent pas eux-mêmes. On raconte qu'ayant un jour avancé l'opinion de Zénon, qui soutient que l'on peut juger des mœurs par la physionomie, quelques jeunes gens d'humeur bouffonne lui amenèrent un campagnard libertin qui avoit les marques d'un homme endurci aux travaux de la campagne, & prièrent Cléanthe de leur apprendre quel étoit son caractère. Il hésita quelque-tems, & ordonna au personnage de se retirer. Cet homme en tournant le dos, com-

mença à éternuer ; sur quoi Cléanthe dit : *Je suis au fait de ses mœurs ; il est dévoué à la mollesse.* Un homme s'entretenoit en lui-même. *Tu parles,* lui dit-il, *à quelqu'un qui n'est pas mauvais.* Un autre lui reprochant de ce qu'à un âge si avancé il ne finissoit pas ses jours. *J'en ai bien la pensée ;* répondit-il, *mais lorsque je considère que je me porte bien à tous égards, que je puis lire, que je suis en état d'écrire, je change d'avis.* On raporte que faute d'avoir dequoi acheter du papier, il couchoit par écrit sur des cranes & des os de bœuf tout ce qu'il entendoit dire à Zénon. Cette manière de vivre lui acquit tant d'estime, que quoique Zénon eût quantité d'autres disciples de mérite, il fut celui qu'il choisit pour lui succéder.

Il a laissé d'excellens ouvrages, dont voici le catalogue. *Du tems : deux livres sur la physiologie de Zénon : quatre livres d'Explication d'Héraclite : du sentiment : de l'Art : contre Démocrite : contre Aristarque : contre Hérille : deux livres des panchans : de l'antiquité : un traité des Dieux ; des Géans : des Noces : du poëte : trois livres des devoirs : des bons conseils : des Agrémens : un ouvrage d'exhortation : des vertus : du bon Naturel : sur Gorgippe : de l'envie : de l'amour : de la liberté : de l'art d'aimer : de l'honneur : de la gloire : le politique : des conseils : des loix : des jugemens : de l'éducation : trois livres du*

discours : de la fin : de l'honnête : des actions : de la science : de la royauté : de l'amitié : des repas : un ouvrage sur ce que la vertu des hommes & des femmes est la même. Un autre sur ce que le Sage doit s'appliquer à enseigner : un autre de discours, intitulé chries : deux livres de l'usage : de la volupté : des choses propres : des choses ambiguës : de la dialectique : des modes : du discours : des prédicamens. Voilà ses œuvres.

Il mourut de cette manière. Ayant la gencive enflée & pourrie, les Médecins lui prescrivirent une abstinence de toute nourriture pendant deux jours; ce qui lui procura un si grand soulagement, que les Médecins, étant revenus au bout de ce tems-là, lui permirent de vivre comme à son ordinaire. Il refusa de suivre leur avis, sous prétexte qu'il avoit déjà fourni toute sa carrière; de sorte qu'il mourut volontairement d'inanition au même âge que Zénon, disent quelques-uns, & après avoir pris dix-neuf ans les leçons de ce Philosophe: Voici des vers de notre façon à son sujet.

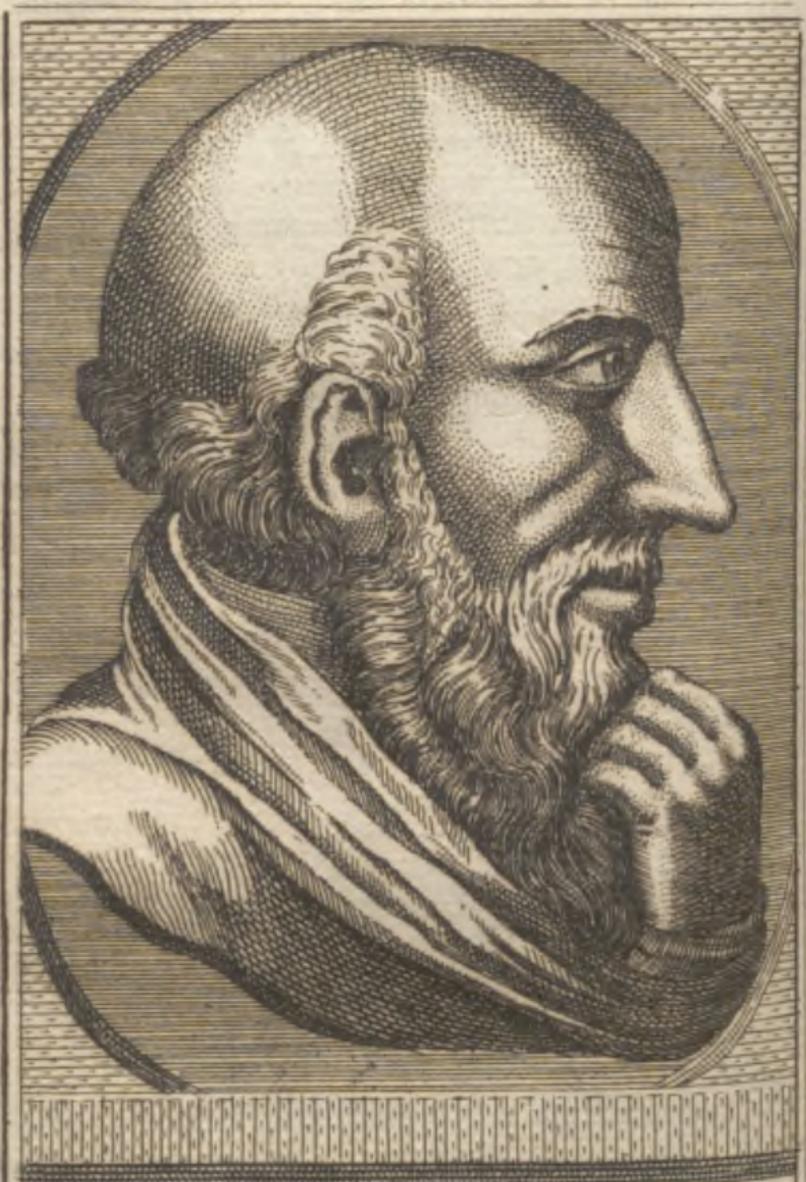
J'admire la conduite de Cléanthe; mais je loue encore plus la Mort, qui voyant ce Vieillard accablé d'années, trancha le fil de ses jours, & voulut que celui qui avoit tant puisé d'eau dans cette vie, se reposât dans l'autre.

panchans : deux livres des passions : des dissertations : de la royauté : de la république de Lacédémone : trois livres sur Lycurgue & Socrate : de la loi : de la divination : des dialogues d'amour , des philosophes Erétriens : des similitudes : des définitions : de l'habitude : trois livres des choses sujettes à contradiction : du discours : de l'opulence : de la gloire : de la mort : deux livres sur le système de la dialectique : des prédicamens : des ambiguïtés : des lettres.





CHRISTIANUS



CHRYSIPPUS.



C H R Y S I P P E.

C Hryſippe, fils d'Apollonius, nâquit à Soles ou à Tarſe, ſelon Alexandre dans ſes *ſucceſſions*. Ils'exerça au combat de la lance, avant qu'il devint diſciple de Zénon, ou de Cléanthe, qu'il quitta lorsqu'il vivoit encore, aſſurent Dioclès & pluſieurs autres. Il ne fut pas un des médiocres Philoſophes. Il avoit beaucoup de génie, l'eſprit ſi délié & ſi ſubtil en tout genre, qu'en pluſieurs choſes il s'écartoit de l'avis, non ſeulement de Zénon, mais de Cléanthe même, à qui il diſoit ſouvent qu'il n'avoit beſoin que d'être inſtruit de ſes principes, & que pour les preuves, il ſçauroit bien les trouver lui-même. Cependant il ne laiſſoit pas que de ſe dépiter lorsqu'il diſputoit contre lui, juſqu'à dire fréquemment qu'il étoit heureux à tous égards, excepté en ce qui regardoit Cléanthe. Il étoit ſi bon Dialeſticien, & ſi eſtimé de tout le monde pour ſa ſcience, que bien des gens diſoient que ſi les Dieux faiſoient uſage de la Dialeſtique, ils ne pouvoient ſe ſervir que de celle de Chryſippe. Au reſte, quoiqu'il fût extrêmement fécond en ſublinités, il ne parut pas auſſi habile ſur la diction que ſur les choſes. Perſonne ne l'égaloit pour la conſtance & l'aſſiduité au travail, témoin ſes ouvrages, qui ſont au nombre de ſept cens

cinq volumes. Mais la raison de cette multitude de productions, est qu'il traitoit plusieurs fois le même sujet, qu'il mettoit par écrit tout ce qui lui venoit dans la pensée, qu'il retouchoit souvent ce qu'il avoit fini, & qu'il farcissoit ses compositions d'une infinité de preuves. Il avoit tellement pris cette habitude, qu'il transcrivit presque toute entière la *Médée d'Euripide* dans quelques opuscules, jusques-là que quelqu'un, qui avoit cet ouvrage entre les mains, & à qui un autre demandoit ce qu'il contenoit, répondit que c'étoit la *Médée de Chryssippe*. De-là vient aussi qu'Apollodore l'Athénien, dans sa *Collection des Dogmes Philosophiques*, voulant prouver que quoiqu'Epicure ait enfanté ses ouvrages, sans puiser dans les sources des autres, ses livres sont beaucoup plus nombreux que ceux de Chryssippe, dit que si on ôtoit des écrits de celui-ci ce qui appartient à autrui, il ne resteroit que le papier vuide. Tels sont les termes dans lesquels s'exprime Apollodore à cette occasion. Dioclès rapporte qu'une vieille femme, qui étoit auprès de Chryssippe, disoit qu'ordinairement il écrivoit cinq cens versets par jour. Hécaton assure qu'il ne s'avisoit de s'appliquer à la Philosophie que parce que ses biens avoient été confisqués au profit du Roi. Il avoit la complexion délicate & la taille fort courte, comme il paroît par sa statue dans la place Céramique, & qui est presque cachée par une autre statue équestre, placée près de là; ce qui donna

donne occasion à Carnéade de l'appeller *Chrypsippe*, au lieu de Chryssippe (1). On lui reprochoit qu'il n'alloit pas aux leçons d'Ariston, qui avoit un grand nombre de disciples. *Si j'avois pris garde au grand nombre*, répondit-il, *je ne me serois pas adonné à la Philosophie.* Un Dialecticien obsédoit Cléanthe, & lui proposoit des sophismes. *Cessez*, lui dit Chyssippe, *de détourner ce sage Vieillard de choses plus importantes, & gardez vos raisonnemens pour nous, qui sommes plus jeunes.* Un jour qu'il étoit seul avec quelqu'un à parler tranquillement sur quelque sujet, d'autres s'approchèrent & se mêlèrent de la conversation. Chryssippe s'apercevant que celui qui lui parloit, commençoit à s'échauffer dans la dispute, lui dit : *Ah! (2) frere, je vois que ton visage se trouble. Quittes promptement cette fureur & donnez-toi le tems de penser raisonnablement.* Il étoit fort tranquille lorsqu'il étoit à boire, excepté qu'il remuoit les jambes; de sorte que sa servante disoit qu'il n'y avoit que les jambes de Chryssippe qui fussent yvres. Il avoit une si haute opinion de lui-même, que quelqu'un lui ayant demandé à qui il confieroit son fils, il répondit, *à moi. Car si je sçavois que quelqu'un me surpassât en science, j'irois dès ce moment étudier sous lui la Philoso-*

(1) *Chrypsippe* veut dire caché par un cheval, & *Chryssippe* signifie un cheval d'or.

(2) Vers d'Euripide dans *Oreste. Ménage.*

phie. Aussi lui appliqua-t'on ces paroles, *Celui-là seul a des (1) lumières ; les autres ne font que s'agiter comme des ombres.* On disoit aussi de lui, que s'il n'y avoit point de Chrysispe, il n'y auroit plus d'école au Portique. Enfin Sotion, dans le huitième livre de ses *Successions*, remarque que lorsqu'Arcésilas & Lacydes vinrent à l'Académie, il se joignit à eux dans l'étude de la Philosophie, & que ce fut ce qui lui donna lieu d'écrire contre la coutume & celle qu'il avoit suivie dans ses ouvrages, en se servant des argumens des Académiciens, sur les grandeurs & les quantités (2).

Hermippe dit que Chrysispe, étant occupé dans le Collège Odéen, fut apellé par ses disciples pour assister au sacrifice, & qu'ayant bû du vin doux pur, il lui prit un vertige, dont les suites lui causèrent la mort cinq jours après. Il mourut âgé de soixante & treize ans dans la CXLIII. Olympiade, selon Apollodore dans ses *Chroniques*. Nous lui avons composé cette Epigramme.

Alleché par le vin, Chrysispe en boit jusqu'à ce que la tête lui tourne. Il ne se soucie plus ni du Portique, ni de sa patrie, ni de sa vie; il abandonne tout pour courir au séjour des morts.

Il y en a qui prétendent qu'il mourut à force d'avoir trop ri, voici à propos de quoi. Ayant

(1) Vers d'Homère sur Tiresias.

(2) C'est à-dire, qu'il combattit ses principes & l'évidence des sens. *Kuhnus.*

vû un âne manger ses figues, il dit à la vieille femme qui demouroit avec lui, qu'il falloit donner à l'animal du vin pur à boire, & que là-dessus il éclata si fort de rire, qu'il en rendit l'esprit. Il paroît que le mépris faisoit partie de son caractère, puisque d'un si grand nombre d'ouvrages écrits de sa main, il n'en dédia pas un seul à aucun Prince. Il ne se plaisoit qu'avec sa Vieille; dit Démétrius dans ses *Synonimes*. Ptolomée ayant écrit à Cléante de venir lui-même le voir, ou du moins de lui envoyer quelqu'autre, Sphœrus s'y en fut; mais Chryssippe refusa d'y aller. Démétrius ajoute qu'après avoir mandé auprès de lui les fils de sa sœur, Aristocréon & Philocrate, il les instruisit, & qu'ensuite s'étant attiré des disciples, il fut le premier qui s'enhardit à enseigner en plein air dans le Lycée.

Il y a eu un autre Chryssippe de Gnide, Médecin de profession, & de qui Erasistrate avoue avoir appris beaucoup de choses. Un second Chryssippe fut le fils de celui-ci, Médecin de Ptolomée, & qui par une calomnie fut fouetté & mis à mort. Un troisième fut disciple d'Erasistrate, & le quatrième écrivit sur les occupations de la Campagne.

Le Philosophe, dont nous parlons, avoit coutume de se servir de ces sortes de raisonnemens. Celui qui communique les mystères à des gens qui ne sont pas initiés, est un impie: or, celui

qui préside aux mystères, les communique à des personnes non initiées; donc celui qui préside aux mystères, est un impie. Ce qui n'est pas dans la ville, n'est point dans la maison: or, il n'y a point de puits dans la ville; donc il n'y en a pas dans la maison. S'il y a quelque part une tête, vous ne l'avez point: or, il y a quelque part une tête que vous n'avez point; donc vous n'avez point de tête. Si quelqu'un est à Mégare, il n'est point à Athènes: or l'homme est à Mégare; donc il n'y a point d'homme à Athènes; & au contraire, s'il est à Athènes, il n'est point à Mégare. Si vous dites quelque chose, cela vous passe par la bouche: or, vous parlez d'un chariot, ainsi un chariot vous passe par la bouche. Ce que vous n'avez pas jeté vous l'avez: or, vous n'avez pas jeté des cornes, donc vous avez des cornes. D'autres attribuent cet argument à Eubulide.

Certains Auteurs condamnent Chrysispe comme ayant mis au jour plusieurs ouvrages honteux & obscènes. Ils citent celui sur les *Anciens Physiciens*, où il se trouve une pièce d'environ six cens versets, contenant une fiction sur Jupiter & Junon, mais qui renferme des choses qui ne peuvent sortir que d'une bouche impudique. Ils ajoutent que malgré l'obscénité de cette histoire, il la prôna comme une Histoire Physique, quoiqu'elle convienne bien moins aux Dieux qu'à des lieux de débauche. Aussi ceux qui ont parlé

des *Tablettes*, n'en ont point fait usage, pas même Polémon, ni Hypsicrate, ni Antigone; mais c'est une fiction de Chryssippe. Dans son livre de la *République*, il ne se déclare pas contre les mariages entre pere & fille, entre mere & fils; il ne les approuve pas moins ouvertement dès le commencement de son *Traité sur les Choses qui ne sont point préférables par elles-mêmes*. Dans son troisième livre du *Droit*, ouvrage d'environ mille versets, il veut qu'on mange les corps morts. On allégué encore contre lui ce qu'il avance dans le deuxième livre de son ouvrage sur les Biens & l'Abondance, où il examine comment & pourquoi le Sage doit chercher son profit: que si c'est pour la vie même, il est indifférent de quelle manière il vive; que si c'est pour la volupté, il n'importe pas qu'il en jouisse ou non; que si c'est pour la vertu, elle lui suffit seule pour le rendre heureux. Il traite du dernier ridicule les gains que l'on fait, soit en recevant des présens de la main des Princes, parce qu'ils obligent à ramper devant eux; soit en obtenant des bienfaits de ses amis, parce qu'ils changent l'amitié en commerce d'intérêt, soit en recueillant du fruit de la sagesse, parce qu'elle devient mercenaire. Tels sont les points contre lesquels on se récrie.

Mais comme les ouvrages de Chryssippe sont fort célèbres, j'ai crû en devoir placer ici le catalogue, en les rangeant suivant leurs différentes

classes. Propositions sur la Logique : que les matières de Logique sont du nombre des recherches d'un Philosophe. Six Traités sur les Définitions de la Dialectique à Métrodore. Un Traité des Noms suivant la Dialectique à Zénon. Un Traité sur l'Art de la Dialectique à Aristagoras. Quatre de Propositions conjointes qui sont vraisemblables, à Dioscoride. De la Logique concernant les choses. Première collection : Un Traité des Propositions. Un de celles qui ne sont point simples. Deux de ce qui est composé à Athénade. Trois des Négations à Aristagoras. Un des Choses qui peuvent être Prédicamens, à Athénodore. Deux de celles qui se disent privativement. Un à Théarus. Trois des meilleures Propositions à Dion. Quatre de la Différence des tems indéfinis. Deux des Choses qui se disent relativement à certains tems. Deux des Propositions parfaites. Seconde collection : Un Traité des Choses vrayes, exprimées disjonctivement, à Gorgippide. Quatre des Choses vrayes, exprimées conjonctivement, au même. Un de la Distinction au même. Un touchant ce qui est par conséquence. Un des choses ternaires, aussi à Gorgippide. Quatre des Choses possibles à Cliton. Un sur les Significations des Mots par Philon. Un sur ce qu'il faut regarder comme faux. Troisième collection : Deux Traités des Préceptes. Deux d'Interrogations. Quatre de Réponses. Un Abregé d'Interrogations. Un autre de Réponses. Deux livres de De-

mandes, & deux de Solutions. Quatrième collection: Dix Traités de Prédicamens à Métrodore. Un des Cas de déclinaison droits & obliques à Philarque. Un des Conjonctions à Apollonide. Quatre des Prédicamens à Pasylus. Cinquième collection: Un Traité des cinq Cas de déclinaison. Un des Cas définis énoncés suivans le sujet. Un d'apellatifs. Deux de subinsinuation à Stefagorus. Des Règles de Logique par raport aux mots & au discours. Première collection: Six Traités d'Expressions au singulier & au plurier. Cinq d'Expressions à Sosigène & Alexandre. Quatre d'Anomalies d'Expressions à Dion. Trois de Syllogismes Sorites, considérés par raport aux mots. Un de Solécismes. Un de Discours solécisans à Denys. Un de la Diction à Denys. Seconde collection: Cinq Traités d'Elémens du Discours, & de choses qui sont le sujet du Discours. Quatre de la construction du Discours. Trois de la construction & des Elémens du Discours à Philippe. Un des Elémens du Discours à Nicias. Un des choses qu'on dit relativement à d'autres. Troisième collection: Deux Traités contre ceux qui ne font point usage de la Division. Quatre d'Ambiguités à Apolla. Un des Figures équivoques. Deux des Figures équivoques conjointes. Deux sur ce que Panthoede a écrit des Equivoques. Cinq Traités d'Introduction aux Ambiguités. Un Abregé d'Equivoques à Epicrate. Deux de choses réunies, servant d'Introduction à la matière des Equivoques. Col-

lection sur les discours & figures de Logique.
 Première collection : Cinq Traités sur l'Art des
 Discours & des Modes à Dioscoride. Trois des Dis-
 cours. Deux de la constitution des figures à Stésa-
 goras. Un d'Assemblage de Propositions figurées.
 Un Traité de Discours conjoints & réciproques. Un
 à Agathon, ou des Problèmes conséquens. Un de
 Conclusions à Aristagoras. Un sur ce qu'un même
 Discours peut être diversement tourné par le moyen
 des figures. Deux sur les difficultés qu'on opose à
 ce qu'un même Discours puisse être exprimé par Syl-
 logisme & sans Syllogisme. Trois sur ce qu'on ob-
 jette touchant les Solutions des Syllogismes. Un à
 Timocrate sur ce que Philon a écrit des figures.
 Deux de Logique composée à Timocrate & Philo-
 mathes : Un des discours & des figures. Deuxième
 collection : Un Traité à Zénon sur les Discours con-
 cluans. Un au même sur les Syllogismes qu'on nomme
 premiers, & qui ne sont pas démonstratifs. Un
 sur l'Analyse de Syllogismes. Deux des discours
 trompeurs à Pasylus. Un de Considérations sur les
 Syllogismes, c'est-à-dire, Syllogismes introductifs
 à Zénon. Cinq des Syllogismes, dont les figures sont
 fausses. Un d'Analyses de discours Syllogistiques
 dans les choses où manque la démonstration; savoir,
 Questions figurées, à Zénon & Philomathes; mais
 ce dernier ouvrage passe pour supposé. Troisième
 collection : Un Traité des discours incidens à Athé-
 nade, ouvrage supposé. Trois de discours incidens,

vers le milieu, ouvrages supposés de même. *Un Traité contre les Disjonctifs d'Aménus.* Quatrième collection : *Trois Traités de Questions politiques à Mélèagre.* *Un Traité de discours hypothétiques sur les Loix, au même.* *Deux Traités de discours hypothétiques pour servir d'Introduction.* *Deux autres de discours, contenant des Considérations hypothétiques.* *Deux Traités de Résolutions d'hypothétiques d'Hédylus.* *Trois Traités de Résolutions d'hypothétiques d'Alexandre; ouvrage supposé.* *Deux Traités d'Expositions à Laodamas.* Cinquième collection : *Un Traité d'Introduction à ce qui est faux, à Aristocréon.* *Un de discours faux pour Introduction, au même.* *Six Traités du Faux, au même.* Sixième collection : *Un Traité contre ceux qui croient qu'il n'y a pas de différence entre le Vrai & le Faux.* *Deux contre ceux qui dévelopent les discours faux en les coupant, à Aristocréon.* *Un Traité où l'on démontre qu'il ne faut point partager les infinis.* *Trois pour réfuter les difficultés contre l'opinion qu'il ne faut point diviser les infinis, à Pasylus.* *Un Traité des Solutions suivant les Anciens, à Dioscoride.* *Trois de la Solution de ce qui est faux, à Aristocréon.* *Un Traité de la Solution des hypothétiques d'Hédylle, à Aristocréon & Apollon.* Septième collection : *Un Traité contre ceux qui disent qu'un discours faux suppose des assomptions fausses.* *Deux de la Négation, à Aristocréon.* *Un contenant des discours négatifs pour s'exer-*

cer. Deux des discours sur les Opinions, & des Argumens arrêrans à Onetor. Deux des Argumens cachés à Athénade. Huitième collection: Huit Traités de l'Argument, intitulé Personne, à Ménecrate. Deux des discours, composés de choses définies & de choses infinies, à Pasylus. Un de l'Argument, intitulé Personne, à Epicrate. Neuvième collection: Deux Traités des Sophismes à Héraclide & Pollis. Cinq des discours ambigus de Dialectique à Dioscoride. Un contre l'Art d'Arcésilas à Sphærus. Dixième collection: Six Traités contre l'Usage à Métrodore. Sept sur l'Usage à Gorgipide. Articles de la Logique, différens des quatre chefs généraux dont on a parlé, & qui contiennent diverses Questions de Logique qui ne sont pas réduites en corps. Trente-neuf Traités de Questions particularisées. En tout, les ouvrages de Chrysippe sur la Logique se montent à trois cens onze volumes.

Ses ouvrages de Morale, qui roulent sur la manière de rectifier les notions morales, contiennent ce qui suit: Première collection: *Un Traité de la description du discours à Théospore. Un Traité de Questions morales. Trois d'Assomptions vraisemblables pour des opinions à Philomates. Deux de définitions selon des gens civilisés, à Métrodore. Deux de définitions selon des gens rustiques, à Métrodore. Sept de définitions selon leurs genres, au même. Deux des définitions suivant d'autres*

*systèmes, au même. Deuxième collection: Trois
 Traités des choses semblables à Aristoclée. Sept des
 définitions à Métrodore. Troisième collection:
 Sept Traités des difficultés qu'on fait mal à propos
 contre les Définitions à Laodamas. Deux de cho-
 ses vraisemblables sur les définitions à Dioscoride.
 Deux des Genres & des Espèces à Gorgippide. Un
 des distinctions. Deux des choses contraires à Denys.
 Choses vraisemblables sur les distinctions, les Genres
 & les Espèces. Un Traité des choses contraires.
 Quatrième collection: Sept Traités de l'Etymologie
 à Dioclès; quatre autres Traités au même. Cin-
 quième collection: Deux Traités des Proverbes à
 Zénodote. Un des Poèmes à Philomathes. Deux
 de la manière dont il faut écouter les Poèmes.
 Un contre les Critiques à Diodore. De la Mo-
 rale, considérée par rapport aux notions commu-
 nes, aux systèmes & aux vertus qui en résultent.
 Collection première: Un Traité contre les Peintu-
 res à Timonacte. Un sur la manière dont nous
 parlons & pensons. Deux des notions à Laodamas.
 Deux de l'Opinion à Pythonacte. Un Traité pour
 prouver que le Sage ne doit point juger par opinion.
 Quatre de la compréhension, de la Science & de
 l'Ignorance. Deux du discours. De l'usage du
 discours à Leptena. Deuxième collection: deux
 Traités pour prouver que les Anciens ont jugé de la
 Dialectique par démonstration à Zénon. Quatre de
 la Dialectique à Aristocréon. Trois des choses qu'on*

opose aux Dialecticiens. Quatre de la Rhétorique à Dioscoride. Troisième collection : Trois Traités de l'habitude à Cléon. Quatre de l'Art & du défaut d'Art à Aristocréon. Quatre de la différence des Vertus à Diodore. Un pour faire voir que les Vertus sont des qualités. Deux des Vertus à Pollis. De la Morale par rapport aux biens & aux maux. Première collection : Dix Traités de l'Honnête & de la Volupté à Aristocréon. Quatre pour prouver que la Volupté n'est point la fin qu'il faut se proposer. Quatre pour prouver que la Volupté n'est pas un bien. Des choses qu'on dit. (1).

(1) Le reste de ce Catalogue manque. Voyez dans *Ménage* plusieurs titres d'ouvrages de Chryssippe, qui sont retrouvés d'ailleurs. Au reste, il faut remarquer sur tout ce Catalogue que si quelques uns de ces titres ne sont peut-être pas rendus exactement, c'est que le sens des termes Grecs n'est pas toujours clair.





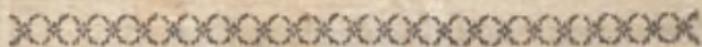
PLACIDUS



PITAGORAS



LIVRE VIII.



P Y T H A G O R E .

PRÈS avoir parlé de la Philosophie
 Ionique qui dut son commencement
 à Thalès, & des hommes célèbres
 qu'elle a produits, venons à la Secte
 Italique, dont Pythagore fut le fon-
 dateur. Hermippe le dit fils de Mnésarque, Gra-
 veur de cachets; Aristoxene le fait naître Tyrrhé-
 nien, dans l'une des Isles dont les Athéniens se
 mirent en possession lorsqu'ils en eurent chassé les
 Tyrrhéniens; quelques-uns lui donnent Marmac-
 us pour pere, pour ayeul Hippasus, fils d'Euty-
 phron, & pour bisayeul Cléonyme, fugitif de
 Phliunte. Ils ajoutent que Marmacus demouroit
 à Samos; que pour cette raison Pythagore fut

furnommé *Samien* ; qu'étant venu de là à Lesbos ; Zoïle son oncle paternel le recommanda à Phérécyde ; qu'il y fabriqua trois coupes d'argent , & qu'il en fit présent à chacun des trois Prêtres d'Egypte. Il eut des freres , dont l'ainé se nommoit *Eunome* , & le puiné *Tyrrhenus*. Son domestique s'apeloit *Zamolxis* , auquel , dit Hérodote , sacrifient les Gètes , dans la suposition qu'il est Saturne.

Pythagore fut donc disciple de Phérécide de Syros , après la mort duquel il se rendit à Samos & y étudia sous Hermodamante , déjà avancé en âge , & neveu de Créophile. Jeune & plein d'envie de s'instruire , Pythagore quitta sa patrie , & se fit initier à tous les mystères , tant de la religion des Grecs , que des religions étrangères. Il passa enfin en Egypte , muni de lettres de recommandation que Polycrate lui donne pour Amasis. Antiphon , dans l'ouvrage où il parle de ceux qui se sont distingués par la vertu , rapporte qu'il aprit la langue Egyptienne , & fréquenta beaucoup les Chaldéens. Etant en Crète avec Epiménide , il descendit dans la caverne du mont Ida , & après être entré dans les sanctuaires des Temples d'Egypte , où il s'instruisit des choses les plus secrètes de la religion , il revint à Samos , qu'il trouva opprimée par Polycrate. Il en sortit pour aller se fixer à

Crotone en Italie , où il donna des Loix aux Italiotes (1). Il se chargea du maniment des affaires publiques , qu'il administra conjointement avec ses disciples , qui étoient au nombre de trois cens ou à peu près ; mais avec tant de sagesse , qu'on pouvoit avec justice regarder leur gouvernement comme une véritable Aristocratie.

Héraclide du Pont rapporte que Pythagore disoit ordinairement qu'autrefois il fut *Æthalide* , & qu'on le crut fils de Mercure ; que Mercure lui ayant promis de lui accorder la grace qu'il souhaiteroit , hormis celle d'être immortel , il lui demanda le don de conserver la mémoire de tout ce qui lui arriveroit pendant sa vie & après sa mort ; qu'effectivement il se rapeloit toutes les choses qui s'étoient passées pendant son séjour sur la terre , & qu'il se réservoit ce don de souvenir pour l'autre monde ; que quelque-tems après l'octroi de cette faveur , il anima le corps d'*Euphorbe* , lequel publia qu'un jour il devint *Æthalide* ; qu'il obtint de Mercure que son ame voltigeroit perpétuellement de côté & d'autre ; qu'elle s'insinueroit dans tels arbres ou animaux qu'il lui plairoit ; qu'elle avoit éprouvé tous les tourmens qu'on endure aux Enfers , & les supplices des autres ames détenues dans ce lieu. A

(1) Habitans des pays qu'on apeloit *la Grande Grèce*.

ce détail Pythagore ajoutoit qu'Euphorbe étant mort, son ame passa dans Hermotime, qui, pour persuader la chose, vint à Branchide, où étant entré dans le Temple d'Apollon, il montra le bouclier y attaché par Ménélas; que ce fut à son retour de Troye qu'il consacra à ce Dieu le bouclier, déjà tout pourri, & dont le tems n'avoit épargné que la face d'yvoire; qu'après le décès d'Hermotime, il revêtit le personnage de Pyrrhus, pêcheur de Delos; que lui Pythagore avoit present à l'esprit tout ce qui s'étoit fait dans ces différentes métamorphoses; c'est-à-dire, qu'en premier lieu il avoit été Æthalide, en second lieu Euphorbe, en troisième lieu Hermotime, en quatrième lieu Pythagore, & qu'enfin il avoit la mémoire récente de tout ce qu'on vient de dire.

Il y en a qui prétendent que Pythagore n'a rien écrit; mais ils se trompent grossièrement, n'eût-on d'autre garand qu'Eraclide le Physicien. Il déclare ouvertement que Pythagore, fils de Mnésarque, s'est plus que personne exercé à l'histoire, & qu'ayant fait un choix des écrits de ce genre, il a donné des marques de science, de profonde érudition, & fourni des modèles de l'art d'écrire. Héraclide s'exprimoit en ces termes, parce que dans l'exorde de son *Traité de Physique*, Pythagore se sert de ces expressions: *Par l'air que je respire, par l'eau que je bois,*

bois, je ne souffrirai pas qu'on méprise cette science. On attribue trois ouvrages à ce Philosophe, un de *l'Institution*, un de *la Politique*, & un de *la Physique*; mais ce qu'on lui donne, appartient à Lyfis de Tarente, Philosophe Pythagoricien, qui s'étant réfugié à Thèbes, fut précepteur d'Epaminondas. Héraclide, fils de Sérapiion, dit dans *l'Abregé de Sotion*, que Pythagore composa premièrement un Poëme sur *l'Univers*; ensuite un Discours des *Mystères*, qui commence par ces mots: *Jeunes gens, respectez en silence ces choses saintes*; en troisième lieu un Traité sur *l'Ame*; en quatrième lieu un sur *la Piété*; en cinquième lieu un autre qui a pour titre, *Hélothale, pere d'Epicharme de Co*; en sixième lieu un ouvrage, intitulé *Crotone*, & d'autres. Quant au *Discours mystique*, on le donne à Hippasus, qui le composa exprès pour décrier Pythagore. Il y a encore plusieurs ouvrages d'Alfon de Crotone, qui ont couru sous le nom du même Philosophe. Aristoxène assure que Pythagore est redevable de la plûpart de ses dogmes de Morale à Thémistoclée, Prêtresse de Delphes. Ion de Chio, dans ses *Triagmes* (1), dit qu'ayant fait un Poëme, il l'attribua à Orphée. On veut aussi qu'il soit l'auteur d'un ouvrage, intitulé *Considérations*, &

(1) Ouvrage, ainsi nommé de ce que le sujet, sur lequel il roule, est de prouver que toutes choses sont composées de trois. *Ménage.*

qui commence par ces mots : *N'offenses personne.*

Socrate, dans ses *Successions*, dit que Pythagore, interrogé par Léonte, Tyran de Phliasse, qui il étoit, lui répondit : *Je suis Philosophe*, & qu'il ajouta que la vie ressembloit aux solemnités des Jeux publics où s'assembloient diverses sortes de personnes, les uns pour disputer le prix, les autres pour y commercer, d'autres pour être spectateurs & pour réformer leurs mœurs, en quoi ils sont les plus louables ; qu'il en est de même de la vie ; que ceux-ci naissent pour être esclaves de la gloire, ceux-là des richesses qu'ils convoitent, & d'autres, qui, n'ayant d'ardeur que pour la vérité, embrassent la Philosophie. Ainsi parle Socrate ; mais dans les trois opuscules dont nous avons fait mention, ce propos est attribué à Pythagore, comme l'ayant dit en général. Il désapprouvoit les prières que l'on adressoit aux Dieux pour soi-même en particulier, à cause de l'ignorance où l'on est de ce qui est utile. Il appelle l'ivresse *un Mal causé à l'esprit*. Il blâmoit tout excès, & disoit qu'il ne faut ni excéder dans le travail, ni passer les bornes dans les alimens. Quant à l'amour, il en permettoit l'usage en hyver, le défendoit absolument en été, & consentoit qu'on s'y livrât, mais fort peu, en automne & au printems. Néanmoins il s'expliquoit sur le tout, qu'il n'y avoit aucune saison dans laquelle cette passion ne fût nuisible à la santé,

jusque-là, qu'ayant été requis de dire son sentiment sur le tems qu'il croyoit le plus propre à satisfaire cette passion, il répondit : *Celui où vous formerez le dessein de vous énarver.*

Il partageoit de cette manière les différens tems de la vie. Il donnoit vingt ans à l'enfance, vingt à l'adolescence, vingt à la jeunesse, & autant à la vieillesse ; ces différens âges correspondent aux saisons, l'enfance au printems, l'adolescence à l'été, la jeunesse à l'automne, la vieillesse à l'hiver. Par l'*adolescence*, Pythagore entendoit l'âge de puberté, & l'âge viril par la *jeunesse*. Selon Timée, il fut le premier qui avança que les amis doivent avoir toutes choses communes, & qui dépeignit l'amitié *une Egalité de biens & de sentimens*. Conformément au principe du Philosophe, ses disciples se dépouilloient de la propriété de leurs biens, mettoient leurs facultés en masse, & s'en faisoient une fortune à laquelle chacun avoit part avec autant de droit l'un que l'autre. Il falloit qu'ils observassent un silence de cinq ans, pendant lesquels ils ne devoient être qu'attentifs à écouter. Aucun n'étoit admis à voir Pythagore qu'après cette épreuve finie. Alors ils étoient conduits à sa maison, & avoient la permission de fréquenter son école. Hermippe, dans son deuxième livre sur *Pythagore*, assure qu'ils ne se servoient point de planches

de cyprès pour la construction de leurs sépulcres, par scrupule de ce que le sceptre de Jupiter étoit fait de ce bois.

Pythagore passe pour avoir été fort beau de sa personne; tellement que ses disciples croyoient qu'il étoit Apollon, venu des régions Hyperborées. On raconte qu'un jour étant deshabillé, on lui vit une cuisse d'or. Il s'est même trouvé des gens qui n'ont point hésité de soutenir que le fleuve Nessus l'apela par son nom pendant qu'il le traversoit. On lit dans Timée, livre dixième de ses *Histoires*, qu'il disoit que les filles, qui habitent avec des hommes sans changer d'état, doivent être censées Déeses, Vierges, Nymphes, & ensuite nommées Matrones. Anticlide, dans son deuxième livre d'*Alexandre*, veut qu'il ait porté à sa perfection la Géométrie, des premiers élémens de laquelle Mœris avoit été l'inventeur; qu'il s'appliqua sur-tout à l'Arithmétique qui fait partie de cette science, & qu'il trouva la règle d'une corde (1). Il ne négligea pas non plus l'étude de la Médecine. Apollodore le *Calculateur* rapporte qu'il immola une Hécatombe lorsqu'il eut découvert que le côté de l'hypoténuse du triangle rectangle est égal

(1) *Ménage* semble expliquer cela de quelque invention de Musique. Il y a aussi un instrument à une corde, qu'*Etienné* dit avoir été inventé par les Arabes; mais peut-être cela pose-t'il sur ce qui suit.

aux deux autres ; sur quoi furent composés ces vers : *Pythagore trouva cette fameuse ligne pour laquelle il offrit aux Dieux un grand sacrifice en actions de graces.*

On prétend aussi qu'il fut le premier qui forma des Athlètes , en leur faisant manger de la viande , & qu'il commença par Euryméne , dit Phavorin dans le troisième livre de ses *Commentaires*. Cet Auteur ajoute , dans le huitième livre de son *Histoire diverse* , que jusqu'alors ces gens ne s'étoient nourris que de figes séches , de fromages mous & de froment. Mais d'autres soutiennent que ce fut Pythagore le Baigneur qui prescrivit cette nourriture aux Athlètes , & non celui-ci , lequel , tant s'en faut qu'il leur eût ordonné de se repaître de viande , défendoit au contraire de tuer les animaux , comme ayant en commun avec les hommes un droit par rapport à l'ame dont ils sont doués aussi-bien que nous. Rien n'est plus fabuleux que ce conte ; mais ce qu'il y a de vrai , c'est qu'il recommandoit l'abstinence de toute viande , afin que les hommes s'accoutumassent à une manière de vivre plus commode , qu'ils se contentassent d'alimens sans apprêt , qu'ils s'accommodassent de mets qui n'eussent pas besoin de passer par le feu , & qu'ils apprissent à étancher leur soif en ne buvant que de l'eau claire. Il insistoit d'autant plus sur la nécessité de sustenter le

corps de cette manière , qu'elle contribuoit à lui donner de la santé & à aiguïser l'esprit. Aussi ne pratiquoit-il ses actes de piété qu'à Délos, devant l'autel d'*Apollon le pere*, placé derrière l'Autel des Cornes, parce qu'on n'y offroit que du froment, de l'orge, des gâteaux sans feu, & qu'on n'y immoloit aucune victime, dit Aristote dans sa *République de Délos*. Il a encore le nom d'avoir été le premier qui avança que l'ame change alternativement de cercle de nécessité, & revêt différemment d'autres corps d'animaux.

Selon Aristoxene le Musicien, il fut encore celui qui avant tout autre introduisit parmi les Grecs l'usage des poids & des mesures. Parménide est un autre garand qui dit le premier, que l'étoile du matin & celle du soir sont le même astre. Pythagore étoit en si grande admiration, que ses disciples apeloient ses discours autant de voix divines, & lui-même a écrit quelque part dans ses œuvres, qu'il y avoit deux cens sept ans qu'il étoit venu de l'autre monde parmi les hommes. Ses disciples lui demeuroient constamment attachés, & sa doctrine lui attiroit de tous côtés une foule d'auditeurs, de Lucques, d'Ancone & de la Pouille, sans même en excepter Rome. Ses dogmes furent inconnus jusqu'au tems de Philolaus, le seul qui publia ces trois fameux ouvrages que Platon ordonna qu'on lui achetât pour le

prix de cent mines. On ne lui comptoit pas moins de six cens disciples, qui venoient de nuit prendre ses leçons; & si quelques-uns avoient mérité d'être admis à le voir, ils en écrivoient à leurs amis comme s'ils avoient à leur faire part du plus grand bonheur qui eût pû leur arriver. Au raport de Phavorin, dans ses *Histoires diverses*, les habitans de Métapont apeloient sa maison le *Temple de Cérés*, & la petite rue, où elle étoit située, un *Endroit consacré aux Muses*. Au reste, les autres Pythagoriciens disoient qu'il ne falloit point divulguer toutes choses à tout le monde, comme s'exprime Aristoxene dans le dixième livre de ses *Loix d'Institution*, où il remarque que Xénophile Pythagoricien étant interrogé comment on devoit s'y prendre pour bien élever un enfant, il répondit qu'il falloit qu'il fût né dans une ville bien gouvernée. Pythagore forma en Italie plusieurs grands hommes célèbres par leur vertu, entr'autres les Législateurs Zaleucus & Charondas. Il étoit sur-tout zélé partisan de l'amitié, & s'il aprenoit que quelqu'un participoit à ses symboles, aussi-tôt il recherchoit sa compagnie & s'en faisoit un ami.

Voici quels étoient ces symboles : *Ne remuez point le feu avec l'épée. Ne passez point par-dessus la balance. Ne vous asséyez pas sur le boisseau. Ne mangez point votre cœur. Otez les fardeaux de concert, mais n'aidez pas à les imposer. Ayez toujours*

vos couvertures pliées. Ne portez pas l'image de Dieu enchassée dans votre anneau. Enfouissez les traces de la marmite dans les cendres. Ne nettoyez pas votre siège avec de l'huile. Gardez-vous de lâcher de l'eau le visage tourné vers le soleil. Ne marchez point hors du grand chemin. Ne tendez pas légèrement la main droite. Ne vous logez point sous un toit où nichent des hirondelles. Il ne faut pas nourrir des oiseaux à ongles crochus. N'urinez ni sur les rognures de vos ongles, ni sur vos cheveux coupés, & prenez garde que vous n'arrêtiez le pied sur les unes & les autres. Détournez-vous d'un glaive pointu. Ne revenez pas sur les frontières de votre pays, après en être sorti. Voici l'explication de ces expressions figurées. Ne remuez pas le feu avec l'épée, signifie que nous ne devons pas exciter la colère & l'indignation de gens plus puissans que nous. Ne passez point par-dessus la balance, veut dire qu'il ne faut pas transgresser l'équité & la justice. Ne vous asseyez pas sur le boisseau; c'est-à-dire, qu'on doit prendre également soin du présent & de l'avenir, parce que le boisseau (1) est la mesure d'une portion de nourriture pour un jour. Ne mangez point votre cœur, signifie qu'il ne faut pas se laisser abbatre par le chagrin & l'ennui. Ne retournez point sur vos pas, après vous être mis en voyage, est un avertissement

(1) Il y a en Grèce, Le Chonix.

tissement qu'on ne doit point regretter la vie lorsqu'on est près de mourir, ni être touché des plaisirs de ce monde. Ainsi s'expliquent ces symboles, & ceux qui les suivent; mais auxquels nous ne nous arrêterons pas plus longtemps. Pythagore défendoit sur-tout de manger du rouget & de la sèche; défense dans laquelle il comprenoit le cœur des animaux & les fèves. Aristote y ajoute la matrice des animaux & le poisson nommé *Mulet*. Pour lui, comme le présumement quelques-uns, il ne vivoit que de miel, ou de rayons de miel avec du pain, & ne goûtoit d'aucun vin pendant le jour. La plûpart du tems il mangeoit avec son pain des légumes crûs ou bouillis, & rarement des choses qui venoient de la mer. Il portoit une robe blanche, qu'il avoit toujours soin de tenir fort propre, & se servoit de couvertures de laine de même couleur, l'usage de la toile n'ayant point encore été introduit dans ces endroits-là. Jamais on ne le surprit en gourmandise, ni en débauche d'amour, ou en yvresse. Il s'abstenoit de rire aux dépens d'autrui, & sçavoit si bien réprimer la colère, qu'elle n'eut jamais assez de force sur sa raison pour le réduire à frapper personne, esclave ou non.

Il comparoit l'instruction à la manière dont les cigognes nourrissent leurs petits. Il ne se servoit que de cette partie de la divination qui consiste dans les présages & les augures, n'employant jamais celle qui se fait par le feu, hormis l'en-

cens, que l'on brûle dans les sacrifices sans victimes. Sa coutume, dit-on, étoit de n'offrir que des coqs & des chevreaux de lait, de ceux qu'on appelle tendres; mais aucun Agneau. Aristoxene rapporte qu'il permettoit de manger toutes sortes d'animaux, excepté le bœuf qui sert au labourage, le belier & la brebis.

Le même Auteur, ainsi que nous l'avons déjà rapporté, dit que Pythagore tenoit ses dogmes de Themistoclée, Prêtresse de Delphes. Jérôme raconte qu'il descendit aux Enfers, qu'il y vit l'ame d'Hésiode attachée à une colonne d'airain & grinçant les dents; qu'il y aperçut encore celle d'Homère pendue à un arbre, & environnée de serpens, en punition des choses qu'il avoit attribuées aux Dieux; qu'il y fut aussi témoin des supplices infligés à ceux qui ne s'acquittent pas envers leurs femmes des devoirs de maris; & que par tous ces recits Pythagore se rendit fort respectable parmi les Crotoniates. Aristippe de Cyrène observe dans son traité de *Physiologie* que le nom de *Pythagore*, donné à ce Philosophe, fait allusion à ce qu'il passoit pour dire la vérité, ni plus ni moins qu'Apollon Pythien lui-même. On dit qu'il recommandoit à ses disciples de se faire ces questions à chaque fois qu'ils rentroient chez eux: *Par où as-tu passé? qu'as-tu fait? quel devoir as-tu négligé de remplir?* Il défendoit d'offrir aux Dieux des victimes égor-

gées, & vouloit qu'on ne fit ses adorations que devant des Autels qui ne fussent pas teints du sang des animaux. Il interdisoit les juremens par les Dieux, juremens d'autant plus inutiles, que chacun pouvoit mériter par sa conduite d'en être crû sur sa parole. Il vouloit qu'on honorât les vieillards, parce que les choses qui ont l'avantage de la priorité de tems, exigent plus d'estime que les autres, comme dans la nature le lever du soleil est plus estimable que le coucher, dans le cours de la vie son commencement plus que sa fin, dans l'existence la génération plus que la corruption. Il recommandoit de révéler les Dieux avant les Démons (1), les Héros plus que les mortels, & ses parens plus que les autres hommes. Il disoit qu'il faut converser avec ceux-ci de manière que d'amis ils ne deviennent pas ennemis; mais tout au contraire, que d'ennemis on s'en fasse des amis. Il n'approuvoit pas qu'on possédât rien en particulier, exhortoit chacun à contribuer à l'exécution des Loix, & à s'oposer à l'injustice.

Il trouvoit mauvais que l'on gâtât ou détruisît les arbres dans le tems de la maturité de leurs fruits, & que l'on maltraitât les animaux qui ne nuisent point aux hommes. Il inculquoit la pudeur & la piété, & vouloit qu'on tint un milieu entre la joie excessive & la tristesse; qu'on évitât de trop s'engraisser le corps; que tantôt on

(1) Autrement, les demi-Dieux.

interrompît les voyages , & que tantôt on les reprit ; qu'on cultivât sa mémoire ; qu'on ne dît & ne fit rien dans la colère ; qu'on respectât toutes sortes de divinations ; qu'on s'exercât à jouer de la lyre ; & qu'on aimât à chanter les louanges des Dieux & des grands hommes.

Pythagore excluait les fèves des alimens , parce qu'étant spiritueuses , elles tiennent de la nature de ce qui est animé. D'autres prétendent que si on en mange , elles rendent le ventre plus léger , & les représentations , qui s'offrent à l'esprit pendant le sommeil , moins grossières & plus tranquilles.

Alexandre dans ses *Successions des Philosophes* , dit avoir lû dans les Commentaires des Pythagoriciens , que l'Unité est le principe de toutes choses ; que de là est venu la Dualité qui est infinie , & qui est sujette à l'Unité comme à sa cause ; que de l'Unité & de la Dualité infinie proviennent les nombres , des nombres les points , & des points les lignes ; que des lignes procèdent les figures planes , des figures planes les solides , des solides les corps qui ont quatre élémens , le feu , l'eau , la terre & l'air ; que de l'agitation & des changemens de ces quatre élémens dans toutes les parties de l'Univers résulte le monde , qui est animé , intellectuel & sphérique , ayant pour centre la terre , qui est de même figure & habitée tout autour ; qu'il y a des Antipodes ;

qu'eux & nous marchons piés contre piés ; que la lumière & les ténébres, le froid & le chaud , le sec & l'humide sont en égale quantité dans le monde ; que quand la portion de chaleur prédomine , elle amène l'été , & que lorsque la portion de froidure l'emporte sur celle de la chaleur , elle cause l'hyver ; que si ces portions de froid & de chaud se trouvent dans un même degré de proportion , elles produisent les meilleures saisons de l'année ; que le printems où tout verdit est sain , & que l'automne où tout desseche , est contraire à la santé ; que même par raport au jour , l'aurore ranime par-tout la vigueur , au lieu que le soir répand sur toutes choses une langueur qui le rend plus mal sain ; que l'air qui environne la terre est immobile , propre à causer des maladies , & à tuer tout ce qu'il renferme dans son volume ; qu'au contraire , celui qui est au-dessus , agité par un mouvement continuel , n'ayant rien que de très-pur & de bienfaisant , ne contient que des êtres tout à la fois immortels & divins ; que le soleil , la lune & les autres astres sont autant de Dieux , par l'excès de chaleur qu'ils communiquent , & qui est la cause de la vie ; que la lune emprunte sa lumière du soleil ; que les hommes ont de l'affinité avec les Dieux , en ce qu'ils participent à la chaleur ; que pour cette raison la Divinité prend soin de nous ; qu'il y a une destinée pour tout l'Univers en gé-

néral, pour chacune de ses parties en particulier, & qu'elle est le principe du gouvernement du monde; que les rayons du soleil pénètrent l'éther froid & l'éther épais. Or, ils appellent l'air l'éther froid, & donnent le nom d'éther épais à la mer & à l'humide. Ils ajoutent que ces rayons du soleil percent dans les endroits les plus profonds, & que par ce moyen ils vivifient toutes choses; que tout ce qui participe à la chaleur est doué de vie; que par conséquent les plantes sont animées, mais qu'elles n'ont pas toutes une ame; que l'ame est une partie détachée de l'éther froid & chaud, puisqu'elle participe à l'éther froid; qu'elle diffère de la vie en ce qu'elle est immortelle, ce dont elle est détachée, étant de même nature; que les animaux s'engendrent les uns des autres par le moyen de la semence; mais que celle qui naît de la terre n'a point de consistance; que la semence est une distillation du cerveau, laquelle contient une vapeur chaude; que lorsqu'elle est portée dans la matrice, les matières grossières & le sang qui viennent du cerveau, forment les chairs, les nerfs, les os, le poil & tout le corps; mais que la vapeur qui accompagne ces matières, constitue l'ame & les sens; que le premier assemblage des parties du corps se fait dans l'espace de quarante jours, & qu'après que, suivant des règles de proportion, l'enfant a acquis son parfait accroisse-

sement en sept ou neuf, ou au plus tard en dix mois, il vient au monde; qu'il a en lui-même les principes de vie, qu'il reçoit joints ensemble, & dont chacun se développe dans un tems marqué, selon des règles harmoniques; que les sens sont en général une vapeur extrêmement chaude, & la vue en particulier, ce qui fait qu'elle pénètre dans l'air & dans l'eau; que la chaleur éprouvant une résistance de la part du froid, si la vapeur de l'air étoit froide, elle se perdrait dans un air de même qualité. Il y a des endroits où Pythagore appelle les yeux *les portes du soleil*, & en dit autant sur l'ouïe & sur les autres sens.

Il divise l'ame humaine en trois parties, qui sont l'esprit, la raison & la passion. Ce Philosophe enseigne que l'esprit & la passion appartiennent aussi aux autres animaux; que la raison ne se trouve que dans l'homme; que le principe de l'ame s'étend depuis le cœur jusqu'au cerveau, & que la passion est la partie de l'ame qui réside dans le cœur; que le cerveau est le siège de la raison & de l'esprit, & que les sens paroissent être des écoulemens de ces parties de l'ame; que celle qui consiste dans le jugement, est immortelle, à l'exclusion des deux autres; que le sang sert à nourrir l'ame; que la parole en est le souffle, qu'elles sont l'une & l'autre invisibles, parce que l'éther lui-même est imperceptible; que les veines, les artères & les nerfs sont les liens de

l'ame ; mais que lorsqu'elle vient à se fortifier & qu'elle se renferme en elle-même , alors les paroles & les actions deviennent ses liens (1) , que l'ame jettée en terre , erre dans l'air avec l'apparence d'un corps ; que Mercure est celui qui préside sur ces êtres , & que de là lui viennent les noms de *Conducteur* , de *Portier* , & de *Terrestre* , parce qu'il tire les ames des corps , de la terre & de la mer ; qu'il conduit au Ciel les ames pures , & ne permet pas que les ames impures aprochent , ni de celles qui sont pures , ni se joignent les unes aux autres ; que les Furies les attachent avec des liens qu'elles ne peuvent rompre ; que l'air entier est rempli d'ames ; qu'on les appelle Démons & Héros ; qu'ils envoient aux hommes les songes , leur annoncent la santé & la maladie , de même qu'aux quadrupèdes & aux autres bêtes ; que c'est à eux que se rapportent les purifications , les expiations , les divinations de toute espèce , les présages , & les autres choses de ce genre.

Pythagore disoit qu'en ce qui regarde l'homme , rien n'est plus considérable que la disposition de l'ame au bien ou au mal , & que ceux à qui une bonne ame écheoit en partage , sont heureux ; qu'elle n'est jamais en repos , ni toujours dans le même mouvement ; que le juste a l'autorité de

(1) Il n'y a point de note sur ce passage.

jurer, & que c'est par équité que l'on donne à Jupiter l'hépihète de *Jureur*; que la vertu, la santé, & en général toute sorte de bien, sans en excepter Dieu même, sont une harmonie, au moyen de laquelle toutes choses se soutiennent; que l'amitié est aussi une égalité harmonique; qu'il faut honorer les Dieux & les Héros, mais non également; qu'à l'égard des Dieux, on doit en tout tems célébrer leurs louanges avec chasteté & en habit blanc; au lieu que pour les Héros, il suffit qu'on leur porte honneur après que le soleil a achevé la moitié de la course de la journée; que la pureté de corps s'acquiert par les expiations, les ablutions & les aspersions, en évitant d'assister aux funérailles en se sevrant des plaisirs de l'amour, en se préservant de toute souillure, en s'abstenant de manger de la chair d'animaux sujets à la mort & susceptibles de corruption, en prenant garde de ne point se nourrir de mulets & de furets, d'œufs, d'animaux ovipares, de fèves, & d'autres alimens prohibés par les Prêtres qui président aux mystères qu'on célèbre dans les Temples. Aristote, dans son livre des *Fèves*, dit que Pythagore en défendoit l'usage, soit parce qu'elles ont la figure d'une chose honteuse, soit parce qu'étant le seul des légumes qui n'a point de nœuds, elles sont l'emblème de la cruauté, & ressemblent à la

mort (1), ou parce qu'elles dessèchent, ou qu'elles ont quelque affinité avec toutes les productions de la nature, ou parce qu'enfin on s'en servoit dans le gouvernement Oligarchique pour tirer au fort les sujets qu'on avoit à élire. Il ne vouloit point qu'on ramassât ce qui tomboit de la table pendant le repas, afin qu'on s'accoutumât à manger modérément, ou bien en vue de quelque cérémonie mystérieuse. En effet, Aristophane, dans son traité des *Demi-Dieux*, dit que ce qui tombe de la table appartient aux Héros. Voici ses termes : *Ne mangez point ce qui est tombé de la table.* Pythagore comprenoit dans ses défenses celle de manger d'un coq blanc, par la raison que cet animal est sous la protection de Jupiter, que la couleur blanche est le symbole des bonnes choses, que le coq est consacré à la lune, & qu'il indique les heures (2). Il en disoit autant de certains poissons, lesquels, consacrés aux Dieux, il ne convenoit pas plus de servir aux hommes, qu'il étoit à propos de présenter les mêmes mets aux personnes libres & aux esclaves. Il ajoûtoit que ce qui est blanc tient de la nature du bon, & le noir du mauvais ; qu'il ne faut pas rompre le pain, parce qu'anciennement les amis s'assem-

(1) Allusion à ce qu'on touchoit les genoux de ceux dont on imploroit la miséricorde, & à ce que la mort est dite inexorable. *Aldobrandin.*

(2) Je suis sur ce passage une savante note de *Ménage.*

bloient pour le manger ensemble , comme cela se pratique encore chez les étrangers , insinuant par-là qu'on ne doit pas dissoudre l'union de l'amitié. D'autres interprètent ce précepte comme relatif au jugement des Enfers , d'autres comme ayant raport au courage qu'il faut conserver pour la guerre , d'autres encore comme un marque que le pain est le commencement de toutes choses. Enfin le Philosophe prétendoit que la forme sphérique est la plus belle des corps solides , & que la figure circulaire l'emporte en beauté sur les figures planes ; que la vieillesse , & tout ce qui éprouve quelque diminution , ressortit à une loi commune ; qu'il en est de même de la jeunesse & de tout ce qui prend quelque accroissement ; que la santé est la persévérance de l'espèce dans le même état , au lieu que la maladie en est l'altération. Il recommandoit de presenter du sel dans les repas , afin qu'on pensât à la justice , parce que le sel préserve de corruption , & que par l'effervescence du soleil , il est formé des parties les plus pures de l'eau de la mer.

Voilà ce qu'Aléxandre dit avoir lû dans les Commentaires des Philosophes Pythagoriciens , & en quoi Aristote est d'accord avec lui.

Timon , qui censure Pythagore dans ses poësies bouffonnes , n'a pas épargné sa gravité & sa modestie.

Pythagore , dit-il , ayant renoncé à la Magie &

s'est mis à enseigner des opinions pour surprendre les hommes par ses conversations graves & mystérieuses.

Xénophane relève ce qu'assuroit Pythagore, qu'il avoit existé auparavant sous une autre forme, lorsque dans une Elegie il commence par ces paroles : *Je vais parler d'autres choses, je vais vous indiquer le chemin.* Voici comme en parle Xénophane

On raporte qu'en passant, il vit un jeune chien qu'on battoit avec beaucoup de cruauté. Il en eut compassion, & dit : Arrêtez, ne frapez plus. C'est l'ame infortunée d'un de mes amis; je le reconnois à sa voix.

Cratinus lui lance aussi des traits dans sa pièce intitulée, *La Pythagoricienne.* Il l'apostrophe en ces termes dans celle qui a pour titre, *Les Tarentins.*

Ils ont coutume, lorsque quelqu'un sans étude vient parmi eux, d'essayer la force de son génie, en confondant ses idées par des objections, des conclusions, des propositions composées de membres qui se ressemblent, des erreurs & des discours ampoulés; tellement qu'ils le jettent dans un si étrange embarras, qu'il n'en peut sortir.

Mnésimaque, dans sa pièce d'Alcméon, s'exprime ainsi.

Nous sacrifions à Apollon, comme sacrifient les Pythagoriciens, sans rien manger d'animé.

Aristophon de son côté plaisante sur le compte

du Philosophe dans sa pièce, intitulée *Le Pythagoricien*.

Pythagore racontoit qu'étant descendu aux Enfers, il vit la manière de vivre des morts & les observa tous ; mais qu'il remarqua une grande différence entre les Pythagoriciens & les autres, les premiers ayant seuls l'honneur de manger avec Pluton, en considération de leur piété. A. Il faut, selon ce que vous dites, que ce Dieu ne soit pas délicat, puisqu'il se plaît dans la compagnie de gens si sales.

Il dit aussi dans la même pièce : *Ils mangent des légumes & boivent de l'eau ; mais je désie que personne puisse supporter la vermine qui les couvre, leur manteau sale & leur crasse.*

Pythagore eut une fin tragique. Il étoit chez Mylon avec ses amis ordinaires, quand quelqu'un de ceux qu'il avoit refusé d'admettre dans cette compagnie, mit le feu à la maison. Il y en a qui accusent les Crotoniates d'avoir commis cette action, par la crainte qu'ils avoient de se voir imposer le joug de la Tyrannie. Ceux-là racontent que s'étant sauvé de l'incendie, & étant resté seul, il se trouva près d'un champ planté de fèves, à l'entrée duquel il s'arrêta, en disant : *Il vaut mieux se laisser prendre que fouler aux piés ces légumes, & j'aime mieux périr que parler.* Ils ajoutent qu'ensuite il fut égorgé par ceux qui le poursuivoient ; que plusieurs de ses amis, au nombre d'environ quarante, périrent dans cette

occasion ; qu'il y en eut fort peu qui se sauvèrent , entr'autres Archytas de Tarente & Lyfis , dont nous avons parlé ci-dessus. Dicéarque dit que Pythagore mourut à Métapont dans le Temple des Muses où il s'étoit réfugié , & où la faim le consuma au bout de quarante jours. Héraclide , dans son abrégé des *Vies* de Satyrus , prétend que Pythagore , ayant enterré Phérécyde dans l'Isle de Délos , revint en Italie , se trouva à un grand festin d'amitié que donnoit Mylon de Crotone , & qu'il s'en fut de là à Métapont , où , ennuyé de vivre , il finit ses jours en s'abstenant de nourriture. D'un autre côté Hermippe rapporte que dans une guerre entre les Agrigentins & les Syracusains , Pythagore courut avec ses amis au secours des premiers ; que les Agrigentins furent battus , & que Pythagore lui-même fut tué par les vainqueurs pendant qu'il faisoit le tour d'un champ planté de fèves. Il raconte encore que les autres au nombre de près de trente-cinq , furent brûlés à Tarente , parce qu'ils s'oposoient à ceux qui avoient le gouvernement en main. Une autre particularité dont Hermippe fait mention , est que le Philosophe étant venu en Italie , se fit une petite demeure sous terre ; qu'il recommanda à sa mere d'écrire sur des tablettes tout ce qui se passeroit ; qu'elle eut soin d'en marquer les époques , & de les lui envoyer lorsqu'il reparoitroit ; que sa mere exécuta la commission ; qu'au

bout de quelque-tems , Pythagore reparut avec un air défait & décharné ; que s'étant présenté au peuple , il dit qu'il venoit des Enfers ; que pour preuve de vérité , il lut publiquement tout ce qui étoit arrivé pendant son absence ; que les assistans , émus de ses discours , s'abandonnèrent aux cris & aux larmes ; que regardant Pythagore comme un homme divin , ils lui amenèrent leurs femmes pour être instruites de ses préceptes , & que ces femmes furent celles qu'on apela *Pythagoriciennes*. Tel est le recit d'Hermippe.

Pythagore avoit épousé une nommée *Theano* ; fille de Brontin de Croton. D'autres disent qu'elle étoit femme de Brontin , & qu'elle fut disciple du Philosophe. Il eut aussi une fille nommée *Damo* , selon Lyfis dans son Epître à Hipparque , où il parle ainsi de Pythagore : *Plusieurs personnes vous accusent de rendre publiques les lumières de la Philosophie , contre les ordres de Pythagore , qui , en confiant ses commentaires à Damo sa fille ; lui défendit de les laisser sortir de chez elle. En effet , quoiqu'elle pût en avoir beaucoup d'argent , elle ne voulut jamais les vendre , & aima mieux , toute femme qu'elle étoit , préférer à la richesse la pauvreté & les exhortations de son pere.* Pythagore eut encore un fils nommé *Télauge* , qui lui succéda , & qui , selon le sentiment de quelques-uns , fut le Maître d'Empédocle. On cite ces paroles que celui-ci adressa à Télauge : *Illustré*

filz de Théano & de Pythagore. Ce Télauge n'a rien écrit ; mais on attribue quelques ouvrages à sa mere. C'est elle qui, étant interrogée quand une femme devoit être censée pure du commerce des hommes, répondit qu'elle l'étoit toujours avec son mari, & jamais avec d'autres. Elle exhortoit aussi les mariées, qu'on conduisoit à leurs maris, de ne quitter leur modestie qu'avec leurs habits, & de la reprendre toujours en se r'habillant. Quelqu'un lui ayant demandé de quelle modestie elle parloit, elle répondit, de celle qui est la principale distinction de mon sexe.

Héraclide, fils de Sérapion, dit que Pythagore mourut âgé de quatre-vingt ans, selon le partage qu'il avoit lui-même fait des différens âges de la vie ; mais suivant l'opinion la plus générale, il parvint à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Ces vers, que j'ai composés à son sujet, contiennent des allusions à ses sentimens.

Tu n'es pas le seul, ô Pythagore ! qui t'abstiens de manger des choses animées ; nous faisons la même chose. Car qui de nous se nourrit de pareils alimens ? Lorsqu'on mange du rôti, du bouilli, ou du salé, ne mange-t'on pas des choses qui n'ont plus ni vie, ni sentiment ?

En voici d'autres semblables.

Pythagore étoit si grand Philosophe, qu'il ne vouloit point goûter de viande, sous prétexte que c'eût été un crime. D'où vient donc en régaloit-il ses

ses amis ? Etrange manie ! de regarder comme permis aux autres ce que l'on croit mauvais pour soi-même.

En voici encore d'autres.

Veut-on connoître l'esprit de Pythagore, que l'on envisage la face empreinte sur le (1) bouclier d'Euphorbe. Il prétend que c'est-là ce qu'il étoit lorsqu'il vivoit autrefois, & qu'il n'étoit point alors ce qu'il est à présent. Traçons ici ses propres paroles. Lorsque j'existois alors, je n'étois point ce que je suis aujourd'hui.

Ceux-ci font allusion à sa mort.

Hélas ! pourquoi Pythagore honore-t'il les fèves au point de mourir avec ses disciples pour l'amour d'elles. Il se trouve près d'un champ planté de ce légume ; il aime mieux négliger la conservation de sa vie par scrupule, que de les fouler aux piés en prenant la fuite, qu'échaper à la main meurtrière des Agrigentins, en se rendant coupable d'un crime.

Il fleurissoit vers la LX. Olympiade. L'école ; dont il fut le fondateur, dura près de dix-neuf générations, puisque les derniers Pythagoriciens, que connut Aristoxène, furent Xénophile, Chalcidien de Thrace, Phanton de Phlasié,

(1) Il y a, regardez le milieu du bouclier d'Euphorbe. On dit que le milieu des boucliers étoit relevé en bosse. Le sens d'ailleurs donne à connoître qu'on voyoit sur celui-ci les traits d'Euphorbe.

Echecrates , Dioclès & Polymnestè , aussi Phlasiens. Ces Philosophes étoient disciples de Philolaus & d'Euryte , tous deux natifs de Tarente.

Il y eut quatre Pythagores qui vécurent dans le même-tems , & non loin les uns des autres. L'un étoit de Crotonè , homme d'un caractère fort tyrannique ; l'autre de Phlisie , Maître d'exercices & Baigneur (1), à ce qu'on dit ; le troisième , né à Zacynthe , auquel on attribue des mystères de Philosophie qu'il enseignoit , & l'usage de cette expression proverbiale , *Le Maître l'a dit*. Quelques-uns ajoûtent à ceux-là un Pythagore de Reggio , Statuaire de profession , & qui passe pour avoir le premier réussi dans les proportions ; un autre de Samos , aussi Statuaire ; un troisième , Rhéteur , mais peu estimé ; un quatrième , Médecin , qui donna quelque traité sur la Hernie & sur Homère. Enfin , Denys parle d'un Pythagore , Ecrivain en langue Dorique. Eratosthène , en cela d'accord avec Phavorin dans son *Histoire Diverse*, dit que dans la XLVIII. Olympiade celui-ci combattit le premier , selon les règles de l'art , dans les combats du ceste ; qu'ayant été chassé & insulté par les jeunes gens à cause qu'il portoit une longue chévelu-

(1) Je prens ce mot pour l'équivalent du Grec , où il y a proprement , qui signoit les Athletes.

re & une robe de pourpre , il fut si sensible à cet affront , qu'il alla se mesurer avec des hommes & les vainquit. Théætete lui adresse cette Epigramme :

Passant , saches que ce Pythagore de Samos à longue chevelure , se rendit fameux dans les combats du Ceste. Oui , te dit-il , je suis Pythagore ; & si tu t'informes à quelque habitant d'Elée quels furent mes exploits , tu en apprendras des choses incroyables :

Phavorin assure que ce Pythagore se servoit de définitions tirées des Mathématiques, que Socrate & ses sectateurs en firent un plus fréquent usage , lequel Aristote & les Stoïciens suivirent après eux (1). On le répute encore pour le premier qui donna au ciel le nom de *Monde* , & qui crut que la terre est orbiculaire ; ce que néanmoins Théophraste attribue à Parménide , & Zénon à Hésiode. On prétend de plus qu'il eut un adversaire dans la personne de Cydon , comme Socrate eut le sien dans celle d'Antidocus (2). Enfin on a vu courir l'Epigramme suivante à l'occasion de cet Athlete :

Ce Pythagore de Samos , ce fils de Crateus , tout à la fois enfant & Athlete , vint du berceau à

(1) Fougerolles dit que Phavorin s'est trompé , en confondant Pythagore l'Athlete avec le Philosophe. Diogene ne distingue par clairement ces sujets.

(2). Voyez la note de Ménage.

Olympie se distinguer dans les combats du Ceste.

Revenons à Pythagore le Philosophe, dont voici une lettre.

Pythagore à Anaximène.

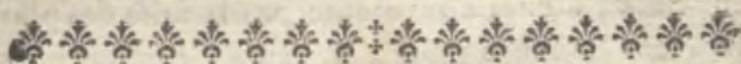
» Vous, qui êtes le plus estimable des hom-
 » mes, si vous ne surpassiez Pythagore en no-
 » bleffe & en gloire, vous eussiez certainement
 » quitté Milet pour nous joindre. Vous en
 » êtes détourné par l'éclat que vous tenez de
 » vos ancêtres, & j'avoue que j'aurois le mê-
 » me éloignement; si j'étois Anaximène? Je
 » conçois d'ailleurs, que si vous quittiez vos vil-
 » les, vous les priveriez de leur plus beau lustre,
 » & les exposeriez à l'invasion des Médes (1).
 » Il n'est pas toujours à propos de contempler
 » les astres, il convient aussi que l'on dirige ses
 » pensées & ses soins au bien de sa patrie.
 » Moi-même, je ne m'occupe pas tant de
 » mes raisonnemens, que je ne m'intéresse
 » quelquefois aux guerres qui divisent les Ita-
 » liotes ».

Après avoir fini ce qui regarde Pythagore, il nous reste à parler de ses plus célèbres sectateurs, & de ceux que l'on met communément dans ce

(1) Voyez dans le livre second une lettre d'Anaximène à Pythagore.

nombre ; à quoi nous ajouterons la suite des plus sçavans hommes jusqu'à Epicure , comme nous nous le sommes proposé dans le plan de cet Ouvrage. Nous avons déjà fait mention de Théanus & de Télauge ; à présent nous entrerons en matière par Empédocle , qui , selon quelques-uns , fut disciple de Pythagore.





E M P É D O C L É.

EMpédocle d'Agrigente fut fils de Meron, & petit-fils d'Empédocle. C'est le sentiment d'Hippobote & celui de Timée, qui, dans le quinzième livre de ses *Histoires*, dépeint Empédocle, ayeul du Poëte, comme un homme fort distingué. Hermippe approche de leur opinion, & Héraclide, dans son traité des *Maladies*, la confirme, en assurant que le grand-pere d'Empédocle descendoit de famille noble, & qu'il entretenoit des chevaux pour son service. Eratosthène, dans ses *Victoires Olympiques* ajoute à toutes ces particularités que le pere de Meton remporta le prix dans la LXXI. Olympiade, en quoi il s'appuye du témoignage d'Aristote. Apollodore le *Grammairien*, dans ses *Chroniques*, est de l'avis de ceux qui font Empédocle fils de Méton. Glaucus rapporte qu'il se rendit chez les Thuriens lorsque cette Colonie ne venoit que d'être fondée. Ce même Auteur remarque plus bas, que ceux qui racontent qu'il s'enfuit de sa patrie, & que s'étant réfugié chez les Syracusains, il porta avec eux les armes contre le peuple d'Athènes, ne prennent pas garde aux époques ; » car, dit-il, ou il devoit être mort en ce tems-là, ou fort avancé en âge ; ce qui n'est nulle-



EMPEDOCLES



IMPEDOLE



» ment vraisemblable , puisqu'Aristoté observe
 » qu'Héraclite & Empédocle moururent à l'âge
 » de soixante ans. Mais , continue Glaucus ,
 » ce qui peut avoir donné lieu à l'erreur , c'est
 » que celui , qui dans la L X X I. Olympiade
 » remporta le prix à la course du cheval , por-
 » toit le même nom , comme il compte par cet-
 » te époque , que rapporte Apollodore «. Saty-
 rus , dans ses *Vies* , dit qu'Empédocle étoit fils
 d'Exænote ; qu'il eut un fils apelé de ce nom ,
 que dans la même Olympiade le pere fut vain-
 queur à la course du cheval , & le fils à la lutte ,
 ou à la course , selon le témoignage d'Héraclide
 dans son *Abregé*. J'ai lû dans les *Commentaires*
 de Phavorin , qu'à cette occasion Empédocle sa-
 crifia pour les spectateurs la figure d'un bœuf ,
 qu'il avoit pétrie de miel & de farine. Ce mê-
 me Auteur lui donne un frere , qu'il nomme
Callicratide.

Telauge , fils de Pythagore , assure dans une
 lettre à Philolaus , qu'Empédocle étoit issu d'Ar-
 chinomus. Au reste , on sçait de lui-même qu'il
 nâquit à Agrigente en Sicile. Voici ce qu'il dit
 de sa patrie dans l'exorde de ses Vers sur les
 purifications.

*Chers Amis , qui habitez la fameuse Cité , située
 près du fleuve Acragas , cette ville si considérable*

C'en est assez sur son origine. Timée racon-
 te dans son neuvième livre , qu'il fut disciple de

Pythagore ; mais qu'ayant été surpris comme Platon, dans un larcin de papiers, il ne fut plus admis aux conversations de ce Philosophe. C'est de lui qu'Empédocle parle dans ces vers.

*Entre ceux - là étoit un homme qui connoissoit
les choses les plus sublimes, & qui possédoit plus
que personne les richesses de l'ame.*

D'autres prétendent qu'en s'énonçant ainsi, Empédocle avoit égard à Parménide. Néanthe rapporte que les Pythagoriciens avoient coutume de converser ensemble jusqu'au tems de Philolaus & d'Empédocle ; mais que depuis que celui-ci eut divulgué leurs sentimens par ses vers, on fit une loi qu'aucun Poëte ne seroit admis dans leurs entretiens. On raconte la même chose de Platon, qui pour un pareil cas fut exclu du commerce des Pythagoriciens. Cependant, Empédocle ne désigne pas lequel de ces Philosophes fut celui dont il étudia les préceptes, & on ne peut guères ajouter foi à une prétendue épître de Télange, où il est dit qu'il s'attacha à Hippase & à Brontin. Selon Théophraste, il fut l'émule de Parménide, lequel il se proposa pour modèle dans ses Poësies. En effet, il parle dans ses vers de la doctrine de la nature, mais Hermippe soutient que ce fut Xénophane, & non Parménide, qu'Empédocle voulut égaler ; qu'ayant été long-tems en liaison avec le premier, il en

imita le génie poétique, & qu'ensuite il fréquenta les Pythagoriciens. Alcidamas, dans sa *hystorie*, rapporte que Zénon & Empédocle prirent dans le même-tems les instructions de Parménide, mais qu'après s'être séparés, Zénon continua ses études de Philosophie en particulier, & qu'Empédocle se mit sous la discipline d'Anaxagore & de Pythagore, ayant imité l'un dans ses recherches sur la nature, & l'autre dans la gravité de ses mœurs & de son extérieur.

Aristote, dans son ouvrage intitulé *le Sophiste*, attribue à Empédocle l'invention de la Rétorique, & donne celle de la Dialectique à Zénon. Dans son livre des *Poètes*, il dit qu'Empédocle ressembloit beaucoup à Homère, qu'il avoit l'élocution forte, & qu'il étoit riche en métaphores & en d'autres figures poétiques. Il composa entr'autres un poème sur la descente de Xerxès en Grèce, & un Hymne à Apollon; pièces que sa sœur ou sa fille, assure Jérôme, mit au feu; l'Hymne sans y penser, mais les *Persiques* à dessein, sous prétexte que c'étoit un ouvrage imparfait. Le même Auteur veut qu'Empédocle ait aussi écrit des tragédies & des ouvrages de politique; mais Héraclide, fils de Sérapiion, prétend que les tragédies qu'on lui suppose, sont d'un autre. Jérôme atteste qu'il lui en est tombé quarante-trois entre les mains, & Néanthe

certifie avoir lû des tragédies faites par Empédocle dans le tems de sa jeunesse.

Satyrus, dans ses *Vies*, le qualifie Médecin & excellent Orateur. La preuve qu'il en allégué, est qu'il eut pour disciple Gorgias de Léonte, fameux en ce genre de science, & qui a laissé des règles sur l'Art de bien dire. Apollodore, dans ses *Chroniques*, remarque que Gorgias vécut jusqu'à l'âge de cent neuf ans, & Satyrus raconte qu'il disoit avoir connu Empédocle, exerçant la Magie. Lui-même en convient dans ses poésies; lorsqu'entr'autres choses il dit :

Vous connoîtrez les remèdes qu'il y a pour les maux & pour soulager la vieillesse ; vous serez le seul à qui je donnerai ces lumières. Vous réprimerez la fureur des vents infatigables qui s'élèvent sur la terre, & dont l'haleine dessèche les champs labourés ; ou bien si vous voulez, vous pourrez exciter les ouragans, vous ferez naître la sécheresse dans les tems pluvieux, vous ferez tomber dans les saisons les plus arides ces torrens d'eaux qui déracinent les arbres & gâtent les moissons, vous pourrez même évoquer les morts.

Timée, dans le dix-huitième livre de ses *Histoires*, dit aussi qu'Empédocle se fit admirer à plusieurs égards ; qu'un jour sur-tout les vents périodiques, qu'on nomme *Etéfiens*, s'étant élevés avec tant de violence qu'ils gâtoient tous les fruits, il ordonna qu'on écorchât des ânes ; que

de leur peau on fit des outres, qu'ensuite on les plaçât au haut des collines & sur les sommets des montagnes pour rompre le vent, lequel cessa en effet; ce qui le fit surnommer *Maître des vents*.

Héraclide dans son livre des *Maladies*, assure qu'Empédocle dicta à Pausanias ce qu'il a écrit touchant une femme que l'on réputoit pour morte. Selon Aristippe & Satyrus, il avoit pour Pausanias une amitié si particulière, qu'il lui dédia son ouvrage sur la Nature, en employant ces termes: *Ecoutes-moi, Pausanias, fils du sage Anchite*. Il lui fit encore l'Épigramme suivante.

*Cela est la Patrie du célèbre disciple d'Esculape ;
de Pausanias, surnommé fils d'Anchite, de celui
qui a sauvé du pouvoir de Proserpine plusieurs ma-
lades, attaqués de langueurs mortelles.*

Héraclide définit cet empêchement de la respiration, un état dans lequel le corps peut se conserver trente jours sans respiration & sans battement de poux. De là vient qu'il appelle Empédocle *Médecin & Devin*; ce qui infère encore de ces vers :

*Je vous salue, chers Amis, qui habitez la fa-
meuse & grande Cité près des rives dorées du fleu-
ve Acragas; vous ne vous attachez qu'à des choses
utiles, & je vous paroiss un Dieu, plutôt (1) qu'un*

(1) La version Latine, Fongerolles & Boileau font dire à

mortel, lorsque je viens, honoré convenablement de tout le monde, me rendre auprès de vous. Quand, orné de couronnes ou de guirlandes, j'approche de ces florissantes villes, les hommes & les femmes viennent en foule me rendre leurs hommages. Je suis accompagné de ce grand nombre de gens qu'attire la recherche du gain, de ceux qui s'appliquent à la Divination, de ceux enfin qui souhaitent d'acquérir la science, de connoître les maladies & de procurer la santé.

Empédocle apelloit Agrigente une ville considérable, parce que, dit Potamilla, elle contenoit huit cens (1) mille habitans. De là ce mot d'Empédocle sur la mollesse de cette ville: *Les Agrigentins jouissent des plaisirs avec autant d'ardeur que s'ils devoient mourir demain, & bâtissent des maisons comme s'ils avoient toujours à vivre.* Cléomène, chantre de vers héroïques, recita à Olympie ceux qu'Empédocle fit pour l'usage des expiations, comme le raporte Phavorin dans ses *Commentaires*. Aristote dit qu'Empédocle avoit de généreux sentimens, & qu'il étoit si éloigné de tout esprit de domination, qu'au rapport de Xanthus qui vante ses qualités, la Royau-

à Empédocle qu'il est un Dieu; mais outre que le Grec ne dit pas absolument cela, je ne pense pas que jamais personne le soit sérieusement dit immortel. *Ménage* explique cela des progrès d'Empédocle dans la sagesse.

(1) *Ménage* corrige d'après Bochart & Diodore; de huit cens mille.

té lui ayant été offerte, il la refusa par prédilection pour une condition médiocre. Timée ajoute à ce trait le recit d'une occasion où il fit voir qu'il avoit le cœur populaire. Il fut invité à un repas par un des principaux de la ville; & comme on se mit à boire avant que de servir sur table, Empédocle, témoin du silence des autres conviés, s'impatenta & ordonna qu'on apportât de quoi manger. Le maître du logis s'excusa sur ce qu'il attendoit un Officier du Conseil. Il arriva enfin, & ayant été établi Roi de la fête par les soins de celui qui donnoit le régal, il fit entrevoir assez clairement des dispositions à la tyrannie, en voulant que les conviés bussent, ou qu'on leur répandît le vin sur la tête. Empédocle se tut; mais le lendemain il convoqua le Conseil, fit condamner à mort cet Officier & celui qui avoit fait les frais du repas. Tel fut le commencement de la part qu'il prit aux affaires publiques. Une autre fois le Médecin Acron prioit le Conseil de lui assigner une place où il pût élever un monument à son pere, comme ayant surpassé tous les Médecins en sçavoir. Empédocle empêcha qu'on ne lui octroyât sa demande, tant par des raisons prises de l'égalité, que par le discours qu'il lui tint: *Quelle inscription voulez-vous, lui demanda-t'il, qu'on mette sur le monument? sera-ce cette Epitaphe: Le grand Médecin Acron d'Agrigente, fils d'un*

pere célèbre, repose ici sous le précipice de sa glorieuse patrie (1). D'autres traduisent ainsi le second vers, *ce grand tombeau contient une grande tête*. Il y a des Auteurs qui attribuent cela à Simonide.

Enfin Empédocle abolit le conseil des Mille ; & lui substitua une Magistrature de trois ans, dans laquelle il admettoit non-seulement les riches, mais aussi des personnes qui soutinssent les droits du peuple. Timée, qui parle souvent de lui, dit pourtant qu'il ne paroïssoit pas avoir un systéme utile au bien de sa Patrie, parce qu'il témoignoît beaucoup de présomption & d'amour-propre, témoin de ce qu'il dit dans ces vers :

Je vous salue, ma personne vous paroît celle d'un Dieu, plutôt que d'un mortel, quand je viens vers vous, & le reste.

On raconte que lorsqu'il assista aux Jeux Olympiques, il attira sur lui l'attention de tout le monde ; de sorte que dans les conversations on ne s'entretenoit de personne autant que d'Empédocle. Néanmoins dans le tems qu'on rétablit la ville d'Agrigente, les parens de ses ennemis s'oposèrent à son retour ; ce qui l'engagea à se retirer dans le Péloponèse, où il finit sa vie. Timon ne l'a pas épargné, au contraire, il l'invective dans ces vers :

(1) Il y a ici un jeu de mots, qui perd son sel dans la traduction ; il consiste en ce que le mot de *grand* est répété plusieurs fois.

Empédocle, hérissé de termes du Barreau, & en ceci supérieur aux autres, créa des Magistrats qui avoient besoin qu'on leur donnât des seconds.

Il y a différentes opinions sur le sujet de sa mort. Héraclède, qui détaille l'histoire de la femme sensée n'être plus en vie, dit qu'Empédocle l'ayant ranimée & mérité beaucoup de gloire par ce prodige, fit un sacrifice dans le champ de Pysianaëte, auquel il invita ses amis; du nombre desquels fut Pausanias; qu'après le repas, quelques-uns se retirèrent pour se reposer, quelques autres se mirent sous les arbres d'un champ voisin, d'autres s'en allèrent où ils voulurent; qu'Empédocle se tint dans la place qu'il avoit occupée pendant le repas; que le lendemain chacun s'étant levé, il n'y eut qu'Empédocle qui ne parut point; qu'on le chercha & questionna les Domestiques pour sçavoir ce qu'il étoit devenu; qu'un d'entr'eux déclara qu'à minuit il avoit entendu une voix forte, qui apelloit Empédocle par son nom; que là-dessus il s'étoit levé, mais qu'il n'avoit aperçu rien d'autre qu'une lumière céleste, & la lueur de flambeaux; que ce discours causa une surprise extrême; que Pausanias descendit de la chambre & envoya des gens à la découverte d'Empédocle; qu'enfin il cessa de se donner des peines inutiles, en disant qu'Empédocle avoit reçu un bonheur digne de la dévotion qu'il avoit fait paroître, & qu'il fal-

loit lui immoler des victimes comme à un homme élevé au rang des Dieux. Hermippe contredit Héraclide en ce que le sacrifice fut offert à l'occasion d'une femme d'Agrigente nommée *Panthée*, qu'Empédocle avoit guérie, quoiqu'abandonnée des Médecins : à quoi il ajoute que le nombre de ceux qu'il avoit invité, se montoit à près de quatre-vingt personnes. Hippobote raconte qu'à son réveil Empédocle prit le chemin du mont Ethna, qu'il se précipita dans les ouvertures de cette montagne, & disparut ainsi dans le dessein de confirmer par-là le bruit de son apo-théose ; mais que la chose se découvrit par un sandale, travaillé avec de l'airain, que le volcan rejetta en vomissant des flammes, & que l'on reconnut être un des siens, tels qu'il avoit coutume d'en porter. Néanmoins ce fait fut toujours démenti par Pausanias.

Diodore d'Ephèse, en parlant d'Anaximandre, dit qu'Empédocle le prenoit pour modèle, qu'il l'imitoit dans ses expressions ampoulées, & affectoit la gravité de son habillement. On ajoute à cela que les habitans de Selinunte, étant affligés de la peste, causée par l'infection d'une rivière voisine qui exhaloit de si mauvaises odeurs, qu'elles produisoient des maladies & faisoient avorter les femmes, Empédocle imagina de conduire à ses propres dépens deux autres rivières dans celle-là pour en adoucir les eaux par

ce mélange ; qu'effectivement il fit cesser le fléau ; qu'ensuite il se presenta aux Sélinuntiens pendant qu'ils assistoient à un festin auprès de ce fleuve ; qu'à son aspect ils se levèrent & lui rendirent les honneurs divins ; que ce fut pour les confirmer dans l'opinion qu'il étoit un Dieu , qu'il prit la résolution de se jeter dans le feu. Mais ce recit est contesté par Timée , qui dit formellement qu'il se retira dans le Péloponnèse , d'où il ne revint jamais ; de sorte qu'on ne sçait de quelle manière il finit ses jours. Dans son quatrième livre il prend à tâche de décréditer le recit d'Héraclide , en disant que Pysianacte étoit de Syracuse , qu'il n'avoit point de champ à Agrigente , & qu'au reste ce bruit s'étant répandu touchant Empédocle , Pausanias , qui étoit riche , érigea à sa mémoire un monument , soit statue ou chapelle. » Et comment poursuit-il , Empédocle se seroit-il jetté dans les ouvertures du mont Ethna , lui qui n'en fit jamais mention , quoiqu'il ne demeurât pas loin de là ? Il mourut donc dans le Péloponnèse , & on ne doit pas être surpris si on ne rencontre pas son sépulchre , puisqu'on ignore la sépulture de plusieurs autres. Timée conclut , en reprochant à Héraclide la coutume d'avancer des paradoxes , jusqu'à parler d'un homme , tombé de la lune en terre. Hippobote dit qu'Empédocle eut d'abord à Agrigente une statue couverte , dressée à son honneur ; mais qu'ensuite elle fut placée décou-

verte vis-à-vis le Sénat des Romains, qui la transportèrent dans cet endroit. Il est aussi représenté dans quelques tableaux, qui existent encore. Néanthe de Cyzique, qui a écrit sur les Pythagoriciens, rapporte qu'après la mort de Méton, la Tyrannie commença à s'établir, & qu'Empédocle persuada aux Agrigentins de calmer leurs séditions & de conserver l'égalité dans leur gouvernement. Comme il possédoit de gros biens, il dota plusieurs filles qui n'en avoient pas; & Phavorin, dans le premier livre de ses *Commentaires*, dit qu'il étoit dans une si grande opulence, qu'il portoit la pourpre, un ornement d'or autour de la tête, des sandales d'airain, & une couronne Delphienne. Il avoit la chevelure longue, l'air imposant, se faisoit suivre par des Domestiques, & ne changeoit jamais de manière & d'arrangement. C'est ainsi qu'il paroissoit en public, & l'on remarquoit dans son maintien une sorte d'apparence royale qui le rendoit respectable. Enfin un jour qu'il se transportoit en chariot à Messine pour y assister à une fête solennelle, il tomba & se cassa la cuisse; accident dont il mourut à l'âge de soixante & dit-sept ans. Il a son tombeau à Mégare. Aristote est d'un autre avis touchant son âge. Il ne lui donne que soixante ans de vie; d'autres cent & neuf. Il fleurissoit vers la LXXXIV. Olympiade. Démétrius de Trœzene, dans son livre contre les *Sophistes*

tes, nous apprend, en se servant des expressions d'Homère, qu'ayant pris un licou, il se pendit à un cornouiller fort haut, afin que son ame descendit de là aux Enfers. Mais dans la lettre de Télaugé, dont nous avons parlé, il est dit qu'il tomba dans la mer par un effet de vieillesse, & qu'il s'y noya. Telles sont les opinions qu'on a sur sa mort. Voici des vers satyriques qui se trouvent sur son sujet dans notre Recueil de vers de toutes sortes de mesures.

Empédocle, tu as purifié ton corps par le moyen des flammes dévorantes qui s'élancent continuellement à travers les ouvertures de l'Etna. Je ne dirai pas que tu t'y es plongé de propos délibéré. Qu'on ignorât ton sort, c'étoit-là ton dessein; mais qu'il t'en coutât la vie, n'étoit pas ta volonté.

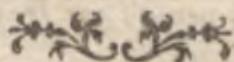
En voici encore d'autres.

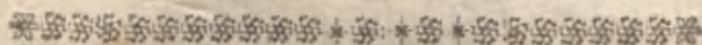
Empédocle, dit-on, mourut d'une chute de charriot, qui lui cassa la cuisse droite. S'il fut assez mal-avisé pour s'être jetté dans les ouvertures du mont Etna, comment se peut-il que ses os reposent dans son sépulchre à Mégare?

Au reste Empédocle croyoit qu'il y a quatre élémens, le feu, l'eau, la terre & l'air, accompagnés d'un accord qui les unit, & d'une antipathie qui les sépare. Il les nomme, *le prompt Jupiter, Junon qui donne la vie, Pluton, & Nestis qui remplit de larmes les yeux des humains.* Jupiter est le feu, Junon la terre, Pluton l'air,

& Nestis l'eau. Il ajoute que ces élémens , sujets à de continuels changemens , ne périssent jamais , & que cet ordre de l'Univers est éternel. Il conclut enfin que tantôt une correspondance unit ces parties , & que tantôt une contrariété les fait agir séparément. Il estimoit que le soleil est un amas de feu , & un astre plus grand que la lune ; que celle-ci ressemble à un disque pour la figure ; que le ciel est semblable à du cristal , & que l'ame revêt toutes sortes de formes de plantes & d'animaux. Il assuroit qu'il se souvenoit d'avoir été autrefois jeune garçon & jeune fille , plante , poisson & oiseau.

On a en cinq cens vers ce qu'il a composé sur la Nature & sur les Expiations , & en six cens ce qu'il a écrit de la Médecine. Nous avons parlé plus haut de ses tragédies.





E P I C H A R M E.

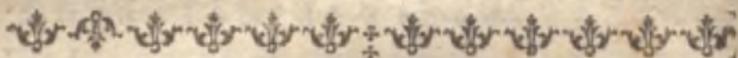
E Picharme, natif de Co & fils d'Elothale ; étudia sous Pythagore. Il n'avoit que trois mois lorsqu'on le porta à Mégare de Sicile, & de là à Syracuse, comme il le dit lui-même dans ses œuvres. Voici l'inscription qui se trouve au bas de sa statue :

Autant le Soleil surpasse en éclat les autres astres, & autant la force des vagues de la mer l'emporte sur la rapidité des fleuves ; autant Epicharme, couronné par Syracuse sa patrie, excelle en sagesse par-dessus les autres hommes.

Il a laissé des Commentaires, qui contiennent des sentences, & dans lesquels il traite de la Nature & de la Médecine. A la plûpart de ces Commentaires sont joints des vers acrostiches, qui prouvent indubitablement qu'il en est l'Auteur.

Il mourut âgé de quatre-vingt-dix ans.





A R C H Y T A S.

Archytas de Tarente, issu de Mnesagore ; ou d'Hestiée selon Aristoxene, embrassa la secte de Pythagore. Ce fut lui qui , par une lettre qu'il écrivit à Denys , sauva la vie à Platon , dont le Tyran avoit résolu la mort. Il réunissoit en sa personne tant de vertus, qu'admiré des uns & des autres pour son mérite , on lui confia jusqu'à sept fois la Régence , malgré la Loi qui défendoit qu'on l'exerçât plus d'un an.

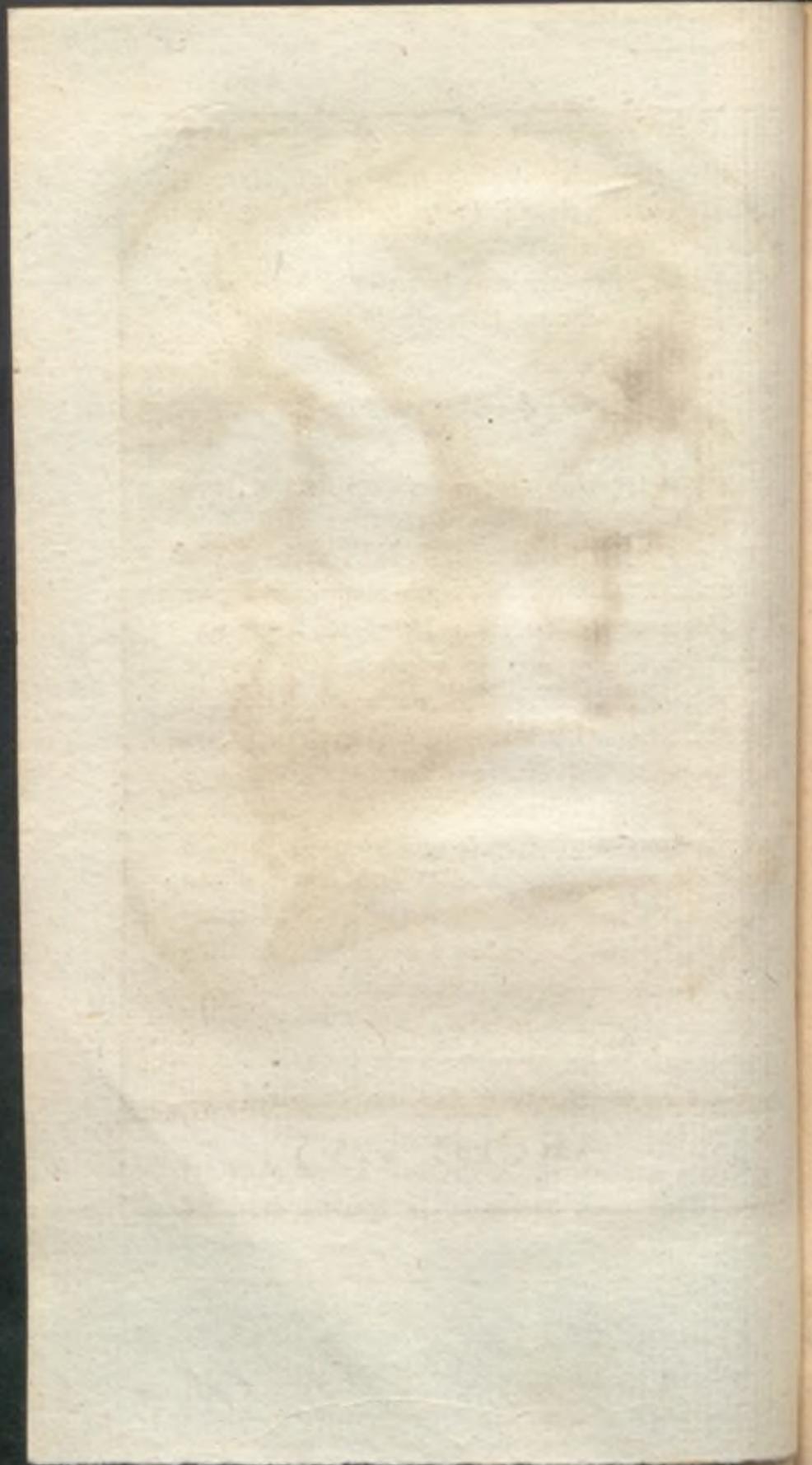
Platon lui écrivit deux fois en réponse à une lettre qu'il en avoit reçue , & qui étoit conçue en ces termes :

Archytas à Platon, santé.

» Je vous félicite de votre rétablissement ;
 » suivant ce que vous m'en dites , & comme je
 » l'ai appris de Damiscus. Quant aux écrits
 » dont vous m'avez parlé , j'en ai eu soin , &
 » me suis rendu en Lucanie auprès des parens
 » d'Ocellus. Les Commentaires sur la Loi , la
 » Royauté, la Piété & la Génération de toutes
 » choses sont entre mes mains. Je vous en ai
 » même fait tenir une partie ; mais jusqu'ici on n'a



ARCHYTAS



» encore pû recouvrer les autres. S'ils se retrou-
 » vent, foyez persuadé que je ne manquerai pas
 » de vous les envoyer. »

Tel étoit le contenu de la lettre d'Archytas ;
 tel celui de la réponse suivante de Platon.

Platon à Archytas, sagesse.

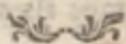
» Je ne sçauois assez vous exprimer la satisf-
 » faction avec laquelle j'ai reçu les écrits que
 » vous m'avez envoyés. Je fais de l'Auteur un cas
 » infini, je l'admire en ce qu'il se montre digne
 » de ses ancêtres du vieux tems, & si estima-
 » bles pour leurs bonnes qualités. On les dit
 » originaires de Myra, & du nombre de ces
 » Troyens que Laomédon amena avec lui ; tous
 » gens pleins de vertus, selon le témoignage
 » qu'en rend l'histoire. Les Commentaires,
 » dont vous me parlez & que vous souhaitez,
 » ne sont pas encore en assez bon état ; n'im-
 » porte, je vous les envoie tels qu'ils se trou-
 » vent. Nous pensons de même l'un & l'autre
 » sur le soin avec lequel ils méritent d'être con-
 » servés : aussi n'ai-je rien à vous recommander
 » là-dessus. Je finis, portez-vous bien. »

Voilà en quels termes ils s'écrivoient de part
 & d'autre.

Il y a eu quatre Archytas. Le premier est
 celui dont nous parlons ; le second étoit de

Mitylene, & Musicien de profession; le troisiéme a écrit de l'Agriculture; le quatriéme a composé des Epigrammes. Quelques Auteurs en comptent un cinquiéme, qu'ils disent avoir été Architecte, & dont on a un ouvrage sur la Mécanique, qui commence par ces mots: *J'ai appris ceci de Teucer de Carthage.* On raporte aussi du Musicien Archytas, que quelqu'un lui disant qu'on ne l'écoutoit pas lorsqu'il discouroit, il répondit que son instrument de Musique parloit pour lui. Aristoxéne raconte d'Archytas le Pithagorien que pendant qu'il fut Général, il ne perdit jamais de combat; mais qu'ayant été démis de cet emploi par envie, l'armée succomba & tomba au pouvoir des ennemis.

Celui-ci est le premier qui ait traité des Mécaniques par des principes qui leur sont propres, & qui ait communiqué un mouvement organique à une figure faite géométriquement, en cherchant, par le moyen de la section d'un demi cylindre, deux lignes proportionnelles pour trouver la duplication du cube. Platon dans sa *République*, atteste qu'on lui est aussi redevable de la découverte de la duplication du cube par la Géométrie.



ALCMEON.

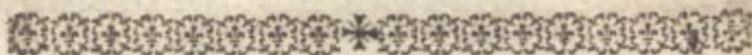


A L C M É O N.

Alcméon de Crotone, autre Disciple de Pythagore, a principalement traité de la Médecine, quoiqu'il ait aussi parlé de la nature; comme quand il dit, que la plûpart des choses humaines sont doubles. (1) Phavorin, dans son *Histoire diverse*, présume qu'il fut le premier qui enfanta le systême de Physique, & qui crut que la lune conserve éternellement la même nature. Il étoit fils de Pirithus, suivant son propre aveu dans l'exorde d'un ouvrage, en ces termes: *Alcméon, Crotoniate, fils de Pirithus; à Brontin, Leonte & Bathyllus touchant les Etres invisibles. Les Dieux ont une parfaite connoissance de ce qui regarde les choses mortelles; mais les hommes n'en peuvent juger que par conjecture, & le reste. Il disoit aussi que l'ame est immortelle, & qu'elle se meut continuellement, comme le soleil.*

(1) Cela désigne les contraires, comme blanc & noir, doux & amer, &c. Ménage.





H I P P A S U S.

Hippasus de Métapont étoit Pythagoricien. Il croyoit que le monde est sujet à des vicissitudes dont le tems est déterminé , que l'Univers est fini, & qu'il se meut continuellement.

Démétrius, dans son *Traité des Auteurs de même nom*, veut qu'il n'ait laissé aucun ouvrage. Il y a eu deux Hippasus ; celui-ci, & un autre qui a traité en cinq livres de la République de Lacédémone, sa patrie.





P H I L O L A U S.

Philolaus de Crotone fut un autre Philosophe de la secte de Pythagore. Ses ouvrages, sur la Philosophie Pythagoricienne sont ceux que Platon pria Dion de lui acheter. Ce Philosophe mourut, soupçonné d'aspirer à la Tyrannie. Voici une de mes Epigrammes à son occasion.

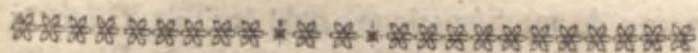
*Les soupçons eurent toujours de mauvaises suites:
Ne fîssiez-vous aucun mal, on vous tiendra pour coupable si vous paroissiez en faire. Ainsi périt autrefois Philolaus, par un soupçon qu'il vouloit imposer un rude joug à Crotone sa patrie.*

Il étoit dans l'opinion que tout se fait par le moyen de la nécessité & de l'harmonie. Il enseigna le premier que la terre se meut circulairement; doctrine que d'autres attribuent à Icétas de Syracuse. Il composa un livre que Platon, dit Hermippe d'après quelque Ecrivain, lorsqu'il vint trouver Denys en Sicile, acheta des parens de Philolaus pour la somme de quarante mines d'Alexandrie, & qu'il tira de ce livre les matériaux dont il se servit pour bâtir son *Timée*.

D'autres prétendent que Platon reçut ce livre de Denys, qu'il engagea à accorder la grace à un jeune homme, Disciple de Philolaus, lequel il

avoit condamné à mort. Démétrius, dans ses *Auteurs de même nom*, assure qu'il fut le premier qui publia les dogmes des Pythagoriciens sur la Nature, & qui commencent par cette opinion: que *la Nature, le Monde & tout ce qu'il contient, renferment une harmonie des choses finies avec les choses infinies.*





E U D O X E.

EUdoxe, fils d'Æschine, nâquit à Gnide, & devint tout à la fois Astrologue, Géomètre, Médecin & Législateur. Il aprit d'Archytas la Géométrie, & étudia la Médecine sous Philistion de Sicile, dit Callimaque dans ses *Tables*. Sotion, dans ses *Successions*, nous informe qu'il eut Platon pour Maître. Dans sa vingt-troisième année, Eudoxe, pauvre & nécessaire, mais aussi pressé de s'instruire que touché de la réputation des disciples de Socrate, s'en fut à Athènes avec le Médecin Théomédon, qui le nourrissoit, & qui, selon quelques-uns, avoit pour lui une tendresse toute particulière. Étant arrivé au Pyrée, il alloit régulièrement tous les jours à Athènes, d'où après avoir entendu les Orateurs, il revenoit au logis. Son séjour dans ce lieu dura deux mois, au bout desquels il s'en retourna chez lui. Ses amis ayant contribué à lui amasser quelque argent, il partit pour l'Égypte, accompagné du Médecin Chryssippe, & muni d'une lettre de recommandation qu'Agéfilas lui donna pour Néctanabe, qui parla en sa faveur aux Prêtres d'Égypte. Il s'arrêta dans ce pays pendant un an & quatre mois, se faisant raser la barbe & les sourcils. Si on en croit quelques-uns, il s'y occupa à composer un ou-

vrage de mathématique, qu'il intitula *Oſtaètre*. Il se rendit ensuite à Cyzique & dans la Propontide, où il exerça la Philosophie. Enfin, après avoir vû Mausole, il reprit la route d'Athènes, & y parut avec un grand nombre de disciples, dans le dessein, à ce qu'on croit, de mortifier Platon, qui n'avoit pas d'abord voulu le recevoir. Il y en a qui disent qu'étant avec plusieurs autres à un repas que donnoit celui-ci, il introduisit l'usage de se placer à table en demi-cercle. Nicomache, fils d'Aristote, lui attribue d'avoir dit que la volupté est un bien.

Eudoxe fut extraordinairement estimé dans sa patrie, témoin le decret qu'on y fit à son honneur. La Grèce n'eut pas moins de respect pour lui, tant à cause des Loix qu'il donna à ses concitoyens, comme le rapporte Hermippe dans son quatrième livre des *Sept Sages*, que par rapport à ses excellens ouvrages sur l'Astrologie, la Géométrie & d'autres Sciences.

Ce Philosophe eut trois filles, nommées *Acis*, *Philtis* & *Delphis*. Eratosthène, dans ses livres adressés à Baton, (1) dit qu'il écrivit aussi des Dialogues Ciniques. D'autres au contraire prétendent qu'ils furent l'ouvrage d'Auteurs Egyptiens, qui les composèrent en leur langue, & qu'Eudoxe les traduisit en Grec. Il prit de Chrysip-

(1) D'autres traduisent *Hécaton*, Voyez *Ménage*.

pe de Gnide, fils d'Erinée, les notions des choses qui regardent les Dieux, le Monde & les Météores. Quant à la Médecine, il fut dressé à cette science par Philistion de Sicile. Au reste il a laissé de fort beaux Commentaires.

Outre ses trois filles, Eudoxe eut un fils appelé *Aristagore*, qui éleva Chryssippe, fils d'Æthlius. Ce Chryssippe est Auteur d'un Traité de Médecine sur les maladies des yeux, auquel il travailla par occasion, en faisant des recherches Physiques.

Il y a eu trois Eudoxes ; celui-ci ; un autre ; Rhodien de naissance & Historien ; un troisième de Sicile, fils d'Agathocle, Poète Comique, trois fois vainqueur dans les fêtes de Bacchus qui se célébroient en ville, & cinq fois dans celles de la campagne, selon Apollodore dans ses *Chroniques*. Nous trouvons encore un Médecin de même nom, natif de Gnide, & de qui notre Eudoxe, dans son livre de la *Circonférence de la Terre*, dit qu'il avoit pour maxime d'avertir qu'il falloit tenir son corps & ses sens dans un mouvement continuel par toutes sortes d'exercices.

Le même raporte que cet Eudoxe de Gnide étoit en vogue vers la CIII. Olympiade, & qu'il découvrit les règles des lignes-courbes. Il mourut dans la cinquante-troisième année de son âge. Pendant qu'il étoit en Egypte auprès d'Isouphis Héliopolitain, il arriva que le bœuf

Apis lui lécha l'habit, d'où les Prêtres conclurent qu'il seroit fort célèbre, mais qu'il ne vivroit pas long-tems. Ce recit de Phavorin, dans ses *Commentaires*, nous a donné matière à ces vers sur son sujet.

On dit qu'Eudoxe, étant à Memphis, s'informa de son sort en s'adressant au bœuf célèbre de ces lieux. L'animal ne répondit rien. Eh ! qu'auroit pu dire un bœuf ? Apis manque de voix, la nature ne lui en a pas donné l'usage ; mais se tenant de côté, il lécha l'habit d'Eudoxe. Qu'annonçoit-il par-là ? qu'Eudoxe ne vivroit pas long-tems. En effet, il mourut bien-tôt, n'ayant vécu que cinquante-trois ans.

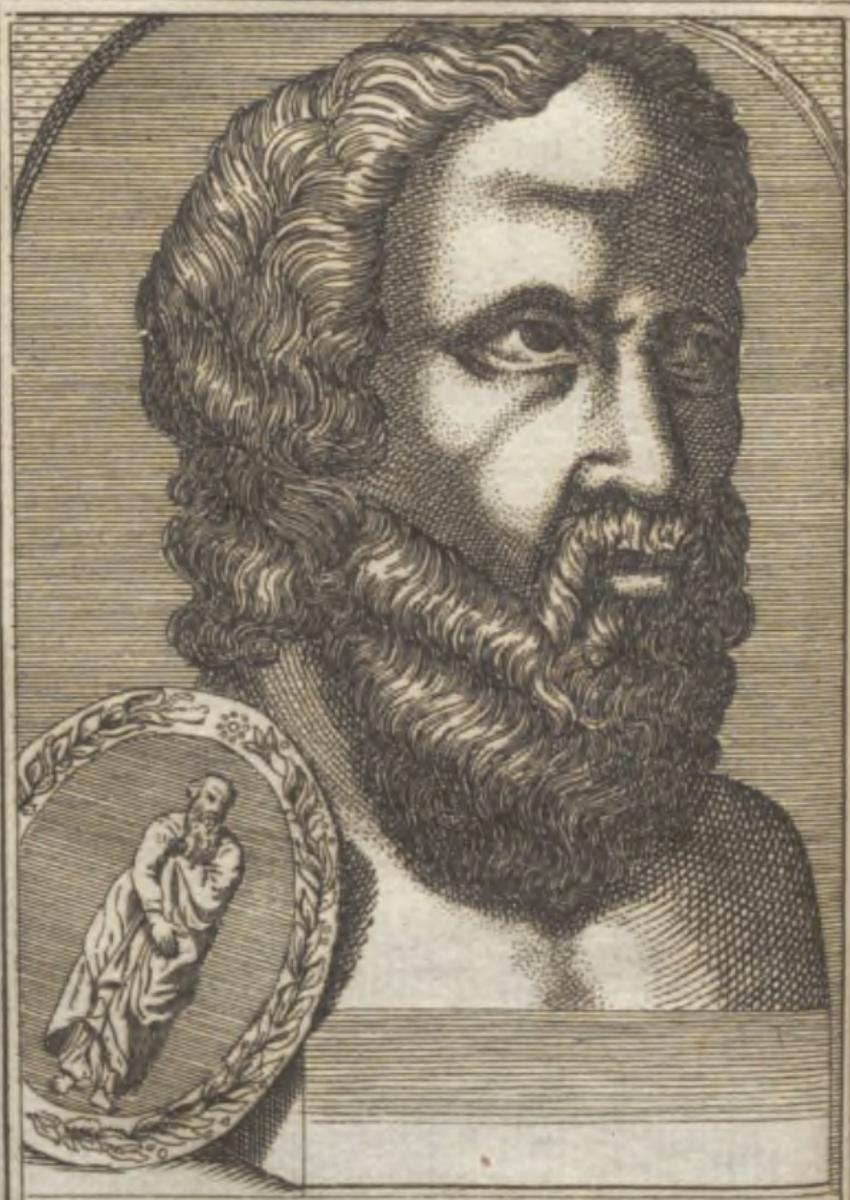
La grande réputation, qu'il avoit dans le monde, fit que par le changement de la seconde lettre de son nom, on l'apella d'un autre qui signifioit *Homme célèbre*.

Mais après avoir fait mention des Philosophes Pythagoriciens les plus distingués, venons - en à divers autres qui se sont rendus illustres, & commençons par Héraclite.

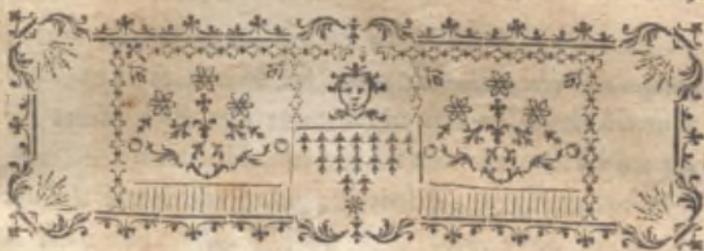




THE ACTUAL



HERACLITUS.



L I V R E I X.



H É R A C L I T E.


 ÉRACLITE, fils de Blyson, ou d'Héraclionte, selon quelques-uns, nâquit à Ephèse & fleurit vers la LXIX. Olympiade. Il étoit haut & décisif dans ses idées comme on en peut juger par un de ses ouvrages, où il dit que *ce n'est pas une grande science qui forme l'esprit*. Il enseignoit à Héliode, à Pythagore, à Xénophane & à Hécatée que la seule sagesse consiste à connoître la volonté, suivant laquelle toutes choses se gouvernent dans l'Univers, ajoutant qu'Homère & Archilochus méritoient d'être chassés des Colléges à coups de poing.

Il avoit pour maxime, *qu'il faut étouffer les in-*

Tome II,

Z

jures avec plus de soin qu'un incendie, & qu'un peuple doit combattre pour ses loix comme pour ses murailles. Il reprit aigrement les Ephésiens sur ce qu'ils avoient chassé son ami Hermodore.

Ils sont dignes, disoit-il, qu'on les mette à mort dès l'âge de puberté, & qu'on laisse leur ville à des enfans, eux qui ont été assez lâches pour en chasser Hermodore leur bienfaiteur, en se servant de ces expressions : Que personne ne mérite notre reconnaissance, & si quelqu'un nous rend jusques-là redevables envers lui, qu'il aille vivre ailleurs & avec d'autres.

On dit même que requis par les concitoyens de leur donner des Loix, Héraclite rejetta leur demande avec mépris, parce qu'une mauvaise police avoit déjà corrompu la ville. S'en étant allé du côté du Temple de Diane, il s'y mit à jouer avec des enfans. *De quoi vous étonnez-vous, gens perdus de mœurs ?* dit-il à ceux qui l'examinèrent. *Ne vaut-il pas mieux s'amuser de cette façon, que partager avec vous l'administration des affaires publiques ?* A la fin il devint si misantrope, qu'il se retira dans les montagnes, où il passoit sa vie, ne se nourrissant que d'herbes & de racines. Il en contracta une hydropisie, qui l'obligea de revenir en ville, où il demanda énygmaticquement aux Médecins, *s'ils pourroient bien changer la pluye en sécheresse ?* Ils ne le comprirent point; de sorte qu'il entra dans un

étable & s'y enfonça dans du fumier de vache, espérant que la chaleur évaporerait par les pores les eaux dont il étoit surchargé. Il éprouva l'inutilité de ce remède, & mourut âgé de soixante ans. Telle est notre Epigramme à son sujet.

Je me suis souvent étonné qu'Héraclite se soit attiré une dure mort par une vie si dure. Une funeste hydropisie inonda son corps, glaça ses membres, éteignit la lumière de ses yeux & les couvrit de ténèbres.

Hermippe rapporte qu'il consulta les Médecins, pour sçavoir s'il n'y avoit pas moyen de pomper l'eau des intestins; qu'ils répondirent qu'ils n'en connoissoient aucun; que là-dessus il alla se mettre au soleil; qu'il ordonna à des enfans de le couvrir de fumier; que ce remède dont il s'étoit avisé, l'exténua à un tel point, qu'il en mourut deux jours après, & qu'on l'enterra dans la place publique. Néanthe de Cyzique dit au contraire, que n'ayant pû se tirer de dessous le fumier, il resta dans cet état, & fut mangé des chiens.

Il se fit admirer dès l'enfance. Lorsqu'il étoit jeune, il avouoit qu'il ne sçavoit rien, & quand il eut atteint l'âge viril, il se vantoit de sçavoir tout. Il n'eut point de Maître, aussi disoit-il qu'il ne devoit sa Philosophie & toute sa science qu'à ses propres soins. Néanmoins Sotion assure avoir trouvé des Auteurs qui attestent qu'il fut disciple de

Xénophane. Il cite même Ariston, lequel dans son livre sur Héraclite veut que ce Philosophe, ayant été guéri de son hydropisie, mourut d'une autre maladie, en quoi Hippobote est de même sentiment.

A la vérité l'ouvrage qui porte son nom, a en général la Nature pour objet; aussi il roule sur trois sortes de matières, sur l'Univers, sur la Politique, & la Théologie. Selon quelques-uns, il déposa cet ouvrage dans le Temple de Diane & l'écrivit exprès d'une manière obscure, tant afin qu'il ne fût entendu que par ceux qui en pourroient profiter, qu'afin qu'il ne lui arrivât pas d'être exposé au mépris du vulgaire. De là cette critique de Timon :

*Entre ceux-là est Héraclite, ce criard mal bâti,
cet injurieux discourreur & ce diseur d'énigmes.*

Théophraste attribue à son humeur mélancolique les choses qu'il a écrites imparfaitement & celles qu'il a traitées différemment de ce qu'elles sont. Antisthène, dans ses *Successions*, allégué pour preuve de sa grandeur d'ame, qu'il céda à son frere la présidence des affaires de Prêtrise. Au reste, son livre lui acquit tant d'honneur, qu'il eut des sectateurs qui portèrent le nom d'*Héraclitiens*.

Voici en général quelles furent ses opinions. Il croyoit que toutes choses sont composées du feu, & se résolvent dans cet élément; que tout se

fait par un destin , & que tout s'arrange & s'unit par les changemens des contraires ; que toutes les parties du monde sont pleines d'esprits & de Démons. Il a parlé aussi des divers changemens qui se remarquent dans les mouvemens de la nature. Il croyoit de plus que la grandeur du soleil est telle qu'elle paroît ; que la nature de l'ame est une chose si profonde , qu'on n'en peut rien définir , quelle route qu'on suive pour parvenir à la connoître. Il disoit que l'opinion de soi-même est une maladie sacrée , & la vûe une chose trompeuse. Quelquefois il s'énonce d'une manière claire & intelligible ; de sorte que les esprits les plus lents peuvent l'entendre , & que ce qu'il dit pénètre jusques dans le fond de l'ame. Il est incomparable pour la brièveté & pour la force avec laquelle il s'explique ; mais exposons ses sentimens plus en détail.

Suivant ce Philosophe , le feu est un élément , & c'est de ses divers changemens que naissent toutes choses , selon qu'il est plus rarefié , ou plus dense. Il s'en tient-là , & n'explique rien ouvertement. Il croit que tout se fait par l'opposition qu'une chose a avec l'autre , & compare le cours de la nature à celui d'un fleuve. Il suppose l'Univers fini , & n'admet qu'un seul monde , qui , comme il est produit par le feu , se dissout aussi par cet élément au bout de certains périodes ; & cela en vertu d'une destinée. Il

appelle l'action des contraires , qui produit la génération , une guerre & une discorde ; il nomme celle qui produit l'embrasement du monde , une paix & une union. Il qualifie aussi cette vicissitude un mouvement de haut en bas , & de bas en haut , suivant lequel le monde se fait. Le feu condensé se change en humidité , qui ayant acquis sa consistance , devient eau. L'eau épaisie se change en terre , & c'est-là le mouvement de haut en bas. Réciproquement la terre liquesfiée se change en eau , de laquelle naît ensuite tout le reste par l'évaporation qui s'éleve de la mer , & voilà le mouvement de bas en haut. Il est d'avis qu'il s'éleve des évaporations de la terre & de la mer , les unes claires & pures , les autres ténébreuses ; que les premières fervent de nourriture au feu , & les secondes à l'eau.

Il n'explique pas de quelle nature est le ciel qui nous environne. Il y suppose des espèces de bassins , dont la partie concave est tournée de notre côté , & les évaporations pures , qui s'y rassemblent , forment des flammes que nous prenons pour des astres. Les flammes qui forment le soleil , sont extrêmement pures & vives ; celles des autres astres , plus éloignées de la terre , ont moins de pureté & de chaleur. La lune , comme plus voisine de la terre , ne passe pas par des espaces purs , au lieu que le soleil

est placé dans un lieu pur, clair, & éloigné de nous à une distance proportionnée; ce qui fait qu'il éclaire & échauffe davantage. Les éclipses du soleil & de la lune viennent de ce que les bassins qui forment ces astres, sont tournés à rebours de notre côté, & les phases, que la lune présente chaque mois, viennent de ce que le bassin qui la forme, tourne peu à peu. Les jours & les nuits, les mois, les saisons, les années, les pluyes, les vents & autres phénomènes semblables ont leur cause dans les différences des évaporations. L'évaporation pure, enflammée dans le cercle du soleil, produit le jour; l'évaporation contraire à celle-là cause la nuit. Pareillement la chaleur augmentée par les évaporations pures, occasionne l'été, & au contraire l'augmentation de l'humidité par les évaporations obscures amène l'hiver. Ainsi raisonne Héraclite sur les autres causes naturelles. Au reste, il ne s'explique ni sur la forme de la terre, ni sur les bassins des astres. Voilà ce qu'on fait de ses opinions.

Nous avons eu occasion de parler dans la vie de Socrate de ce que ce Philosophe pensoit d'Héraclite après en avoir lû le livre que lui remit Euripide, comme le rapporte Ariston. Néanmoins Séleucus le Grammairien, dit qu'un nommé Croton, dans un ouvrage intitulé *le verseur d'eau*, ra-

conte que ce fut un certain Cratès qui le premier fit connoître ce livre en Grèce, & qui en avoit cette idée, qu'il faudroit être nageur de Délos pour ne pas y suffoquer. Ce livre d'Héraclite est différemment intitulé. *Les Muses* par les uns, *De la nature* par les autres. Diodote le désigne sous ce titre : *Le moyen de bien conduire sa Vie* ; d'autres le distinguent sous celui-ci : *La science des Mœurs, renfermant une règle de conduite universelle.*

Héraclite, interrogé pourquoi il ne répondoit pas à ce qu'on lui demandoit, repliqua : *C'est afin que vous parliez.* Il fut recherché de Darius, & ce Prince avoit tant d'envie de jouir de sa compagnie, qu'il lui écrivit cette lettre.

Le Roi Darius, fils d'Hystaspe, au sage Héraclite d'Ephèse, salut.

» Vous avez composé un livre sur la Nature ;
 » mais en termes si obscurs & si couverts, qu'il
 » a besoin d'explication. En quelques endroits
 » si on prend vos expressions à la lettre, il sem-
 » ble que l'on ait une théorie de l'Univers, des
 » choses qui s'y font, & qui cependant dépendent
 » d'un mouvement de la puissance divine. On est
 » arrêté à la lecture de la plûpart des passages ;
 » de sorte que ceux mêmes, qui ont manié le
 » plus de volumes, ignorent ce que vous avez

» précisément voulu dire. Ainsi le Roi Darius,
 » fils d'Hystaspe, souhaite de vous entendre &
 » de s'instruire par votre bouche de la doctrine
 » des Grecs. Venez donc au plutôt, & que je
 » vous voye dans mon Palais. C'est assez la cou-
 » tume en Grèce d'être peu attentif au mérite
 » des grands hommes, & de ne pas faire beau-
 » coup de cas des fruits de leurs veilles, quoi-
 » qu'ils soient dignes qu'on y prête une sérieuse
 » attention, & que l'on s'empresse à en profiter.
 » Il n'en fera pas de même chez moi. Je vous
 » recevrai avec toutes les marques d'honneur
 » possibles; j'aurai journellement avec vous des
 » entretiens d'estime & de politesse, en un mot,
 » vous serez témoin du bon usage que je ferai
 » de vos préceptes.

*Héraclite d'Ephèse au Roi Darius, fils d'Hystaspe,
 salut.*

» Tous les hommes, quels qu'ils soient, s'é-
 » cartent de la vérité & de la justice. Ils n'ont
 » d'attachement que pour l'avarice, ils ne res-
 » pirent que la vaine gloire par un entêtement
 » qui est le comble de la folie. Pour moi, qui
 » ne connois point la malice, qui évite tout su-
 » jet d'ennui, qui ne m'attire l'envie de person-
 » ne; moi, dis-je, qui méprise souverainement

» la vanité qui régné dans les Cours, jamais il
 » ne m'arrivera de mettre le pied sur les terres
 » de Perse. Content de peu de chose, je jouis
 » agréablement de mon sort & vis à mon gré ».

Telles furent les dispositions de ce Philosophe à l'égard du Roi Darius.

Démétrius, dans son livre des *Auteurs de même nom*, raporte qu'il eut du mépris pour les Athéniens, malgré la grande opinion qu'ils avoient de son mérite, & que quoiqu'il ne fût pas fort estimé des Ephésiens, il préféra de demeurer chez eux. Démétrius de Phalère a aussi parlé de lui dans sa *Défense de Socrate*.

Son Livre a eu plusieurs Commentateurs; Antisthène, Héraclite & Cléanthe, natifs du Pont; Sphærus le Stoïcien; Pausanias, surnommé l'*Héraclitique*; Nicomède, Denys, & Diodote entre les Grammairiens. Celui-ci prétend que cet ouvrage ne roule pas sur la Nature, mais sur la Politique, ce qui s'y trouve sur la première de ces matières, n'y étant proposé que sous l'idée d'exemple. Jérôme nous instruit qu'un nommé *Scythinus*, Poëte en vers Iambes, avoit entrepris de versifier cet ouvrage.

On lit diverses Epigrammes à l'occasion d'Héraclite, entr'autres celle-ci :

*Je suis Héraclite ; à quel propos , gens sans
 lettres , voulez-vous me connoître de plus près ? Un
 travail aussi important que le mien , n'est pas fait*

pour vous ; il ne s'adresse qu'aux Savans. Un seul me suffit autant que trois mille. Que dis-je ? Une infinité de lecteurs me vaut à peine un seul qui m'entend. J'en avertis, j'en instruis les Mânes & les Ombres.

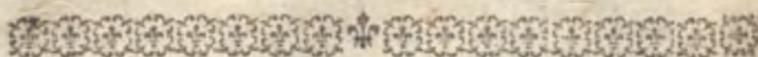
En voici d'autres semblables.

Lecteur, ne parcourez par Héraclite avec trop de vitesse. Les routes qu'il trace, sont difficiles à trouver. Vous avez besoin d'un guide qui vous conduise à travers des ténèbres qu'il répand sur ses Ecrits, & à moins qu'un fameux Devin ne vous déchiffre le sens de ses expressions, vous n'y verrez jamais clair.

Il y a eu cinq Héraclites. Le premier est celui-ci ; le second, Poète Lyrique, qui a fait l'éloge des douze Dieux ; le troisième natif d'Halicarnasse & Poète Elégiaque, au sujet duquel Callimaque composa ces vers.

Héraclite, la nouvelle de ta mort m'a arraché les larmes des yeux, en me souvenant combien de jours nous avons passés ensemble à mêler le sérieux avec le badin. Hélas ! où es-tu maintenant, cher Hôte d'Halicarnasse ? Tu n'existes plus qu'en poussière ; mais les fruits de ta verve subsistent encore, & ne sont point soumis au pouvoir de la mort.

Le quatrième Héraclite de nom, né à Lesbos, a écrit l'Histoire de Macédoine ; le cinquième n'a produit que des sottises, auxquelles il s'est amusé, au lieu de suivre sa profession de joueur de cithre.



XENOPHANE.

Xenophane, fils de Dexius, ou d'Orthoméne au raport d'Apollodore, nâquit à Colophon. Timon parle de lui avec éloge.

Xenophane moins vain, & le fléau d'Homère; par ses critiques. Chassé de sa patrie, il se réfugia à Zancle en Sicile, & de là à Catane. Selon les uns, il n'eut point de Maître; selon les autres, il fut disciple de Boton d'Athènes, ou d'Archelaus selon quelques-uns. Sotion le croit contemporain d'Anaximandre.

Il composa des Poësies élégiaques & des vers Iambes contre Hésiode & Homère, qu'il critique sur les choses qu'ils ont dites des Dieux. Il déclamoit lui-même ses vers. On veut aussi qu'il ait combattu les sentimens de Thalès, de Pythagore & d'Epiménide. Au reste, il mourut fort âgé; témoignage qu'il rend de lui-même dans ces vers :

*Il y a déjà soixante-sept ans que la Grèce vante
ses lumières, & dès avant ce tems-là j'en comptois
vingt-cinq depuis ma naissance, si tant est que
je puisse suputer mon âge avec certitude.*

Il suposoit quatre élémens, dont toutes choses sont composées, & n'admettoit des mondes infinis, qu'il disoit n'être sujets à aucun change-

ment. Il croyoit que les nuées sont formées de vapeurs, que le soleil élève & soutient dans l'air ; que la substance divine est sphérique & ne ressemble point à l'homme ; qu'elle voit & entend tout , mais ne respire point ; qu'elle réunit tout en elle-même , l'entendement, la sagesse & l'éternité. Il est le premier qui ait dit que tout être créé est corruptible. Il définissoit l'ame un *Esprit*, & mettoit les biens au-dessous de l'entendement. Il étoit dans l'opinion qu'on ne doit aprocher des Tyrans, ou en aucune façon, ou avec beaucoup de douceur. Empédocte lui ayant dit , qu'il étoit difficile de rencontrer un homme sage : *Vous avez raison*, répondit-il ; *car pour en trouver un, il faut être sage soi-même.* Sotion prétend qu'avant lui personne n'avança que toutes choses sont incompréhensibles ; mais il se trompe. Xénophane a écrit deux mille vers sur la fondation de Colophon, & sur une colonie Italienne, envoyée à Elée. Il étoit en réputation vers la LX. Olympiade.

Démétrius de Phalère, dans son livre de la *Vieillesse*, & Pancætius le *Stoicien*, dans son ouvrage de la *Tranquillité*, racontent qu'il enterra ses fils de ses propres mains, comme Anaxagore. Il paroît, suivant ce que dit Phavorin, livre premier de ses *Commentaires*, que les Philosophes Pythagoriciens, Parméniscus & Orestade

pratiquèrent la même chose à l'égard de leurs enfans.

Il y a eu un autre Xénophane de Lesbos ; Poète en vers Iambes. Voilà ceux qu'on appelle *Philosophes divers*.





P A R M E N I D E.

Parménide, fils de Pyrithus & natif d'Elée, fut disciple de Xénophane, quoique Théophraste dans son *Abregé*, le fasse disciple d'Anaximandre. Cependant, bien qu'il ait eu Xénophane pour Maître, au lieu de l'avoir suivi, il se lia avec Aminias, ensuite avec Diochete, lequel, dit Sotion, étoit Pythagoricien & pauvre; mais fort honnête homme. Aussi fut-ce pour ces raisons que Parménide s'attacha plus à lui qu'à tout autre; jusques-là qu'il lui éleva une Chapelle après sa mort. Parménide également noble & riche, dut aux soins d'Aminias, & non aux instructions de Xénophane, le bonheur d'avoir acquis la tranquillité d'esprit.

On tient de lui ce systême, que la terre est ronde, & située au centre du monde. Il croyoit qu'il y a deux élémens, le feu & la terre, dont le premier a la qualité d'ouvrier, & le second lui sert de matière; que l'homme a été premièrement formé par le soleil, qui est lui-même composé de froid & de chaud; qualités dont l'assemblage constitue l'essence de tous les êtres. Selon ce Philosophe, l'ame & l'esprit ne sont qu'une même chose, comme le rapporte Théophraste dans ses livres de *Physique*, où il détaille les sen-

timens de presque tous les Philosophes. Enfin, il distingue une double Philosophie, l'une fondée sur la vérité, l'autre sur l'opinion. De là ce qu'il dit : *Il faut que vous connoissiez toutes choses; la simple vérité qui parle toujours sincèrement, & les opinions des hommes, sur lesquelles il n'y a point de fond à faire.*

Il a expliqué en vers ses idées philosophiques à la manière d'Hésiode, de Xénophane & d'Empédocle. Il établissoit la raison dans le jugement, & ne trouvoit pas que les sens pussent suffire pour juger sainement des choses.

Que les apparences diverses, disoit-il, ne t'entraînent jamais à juger, sans examen, sur le faux rapport des yeux, des oreilles, ou de la langue. Mais discernes toutes choses par la raison.

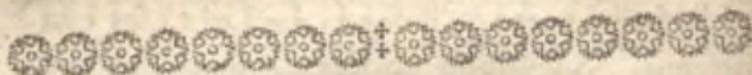
C'est ce qui donna à Timon occasion de dire, en parlant de Parménide, que son grand sens lui fit rejeter les erreurs qui s'insinuent dans l'imagination.

Platon composa à la louange de ce Philosophe, un Dialogue qu'il intitula *Parménide*, ou *des Idées*. Il fleurissoit vers la LXIX. Olympiade, & paroît avoir observé le premier que l'étoile du matin & celle du soir sont le même astre, écrit Phavorin dans le cinquième livre de ses *Commentaires*. D'autres attribuent cette observation à Pythagore. Callimaque contesta au Philosophe le Poëme qu'on lui attribue.

L'histoire porte qu'il donna des Loix à ses concitoyens. Speusippe en fait foi dans son premier livre des *Philosophes*, & Phavorin, dans son *Histoire Diverse*, le répute pour le premier qui s'est servi du syllogisme, apelé *Achille*.

Il y a eu un autre Parmenide, Auteur d'un traité de l'art oratoire.





M E L I S S E.

Mélisse de Samos & fils d'Ithagène, fut auditeur de Parménide. Il eut aussi des entretiens sur la Philosophie avec Héraclite, qui le recommanda aux Ephésiens dont il étoit connu, de même qu'Hippocrate recommanda Démocrite aux Abdéritains. Ce fut un homme orné de vertus civiles, par conséquent fort chéri & estimé de ses concitoyens. Devenu Amiral, il se conduisit dans cet emploi de manière à faire paroître encore plus la vertu qui lui étoit naturelle.

Il suposoit l'Univers infini, immuable, immobile, unique, semblable à lui-même, & dont tous les espaces sont remplis. Il n'admettoit point de mouvement réel, n'y en ayant d'autre qu'un aparent & imaginaire. Par raport aux Dieux, il étoit d'avis qu'il n'en faut rien définir, parce qu'on ne les connoît point assez pour expliquer leur essence.

Apollodore dit qu'il florissoit vers la LXXXIV. Olympiade.





Z E N O N.

Zénon nâquit à Elée. Apollodore , dans ses *Chroniques*, le dit issu de Pyrithus. Quelques-uns lui donnent Parménide pour pere , d'autres le font fils de Teleutagore par nature , & celui de Parménide par adoption. Timon parle de lui & de Mélisse en ces termes :

Celui qui possède les forces d'une double éloquence, (1) est à l'abri des atteintes de Zénon, dont la critique n'épargne rien, & à couvert des contentions de Mélissus, qui ayant peu de fausses idées, en a corrigé beaucoup.

Zénon étudia sous Parménide , qui le prit en amitié. Il étoit de haute taille , suivant la remarque de Platon dans le *Dialogue de Parménide* , lequel dans celui des *Sophistes* lui donne le nom de *Palamède d'Elée*. Aristote lui fait gloire d'avoir inventé la Dialectique , & attribue l'invention de la Rhétorique à Empedocle. Au reste, Zénon s'est fort distingué , tant par sa capacité dans la Philosophie , que par son habileté dans la Politique. En effet, on a de lui des ouvrages pleins de jugement & d'érudition.

(1) Il s'agit, je le crois, du talent de disputer pour & contre. Voyez *Ménage*.

Héraclide, dans l'*Abregé de Satyrus*, raconte que Zénon, résolu d'attenter à la vie du Tyran Néarque, apelé par d'autres *Diomédon*, fut pris & mis en lieu de sûreté; qu'interrogé sur ses complices & sur les armes qu'il avoit assemblées à Lipara, il répondit, exprès pour montrer qu'il étoit abandonné & sans apui, que tous les amis du Tyran étoient ses complices; qu'ensuite ayant nommé quelques-uns, il déclara qu'il avoit des choses à dire à l'oreille de Néarque, laquelle il faisoit avec les dents, & ne lâcha que par les coups dont il fut percé; de sorte qu'il eut le même sort qu'Aristogiton, l'homicide d'un autre Tyran.

Démétrius, dans ses *Auteurs de même nom*; prétend que Zénon arracha le nez à Néarque, & Antisthène, dans ses *Successions*, assure qu'après qu'il eut nommé ses complices, le Tyran l'interrogea s'il y avoit encore quelque coupable; qu'à cette demande il répondit: *Oui, c'est toi-même, qui es la peste de la ville*; qu'ensuite il adressa ces paroles à ceux qui étoient présens: *Je m'étonne de votre peu de courage, si après ce qui m'arrive, vous continuez encore de porter le joug de la Tyrannie*; qu'enfin s'étant mordu la langue en deux, il la cracha au visage du Tyran; que ce spectacle anima tellement le peuple, qu'il se souleva contre Néarque, & l'assomma à coups de pierres. La plupart des Auteurs s'accordent dans les circonstances de cet événement; mais Hermippe dit que

Zénon fut jetté & mis en pièces dans un mortier.
 Cette opinion est celle que nous avons suivie dans
 ces vers sur le sort du Philosophe.

*Affligé de la déplorable oppression d'Elée ta patrie;
 tu veux, courageux Zénon, en être le libérateur:
 Mais le Tyran, qui échape à ta main, te saisit
 de la sienne, & t'écrases, par un cruel genre de
 supplice, dans un mortier à coups de pilon.*

Zénon étoit encore illustre à d'autres égards
 Semblable à Héraclite, il avoit l'ame si élevée;
 qu'il méprisoit les Grands. Il en donna des preuves
 en ce qu'il préféra à la magnificence des
 Athéniens Elée sa patrie, chétive ville, autrefois
 apelée *Hyelé*, & colonie des Phocéens; mais re-
 commandable pour la probité de ses habitans.
 Aussi alloit-il peu à Athènes, se tenant chez lui
 la plûpart du tems.

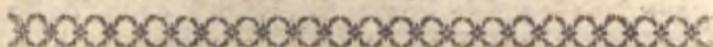
Il est le premier qui dans la dispute ait fait
 usage de l'argument, connu sous le nom d'*Achil-
 le*, quoi qu'en puisse dire Phavorin, qui cite
 avant lui Parménide & plusieurs autres.

Il pensoit qu'il y a plusieurs mondes, & point
 de vuide; que l'essence de toutes choses est com-
 posée des changemens réciproques, du chaud, du
 froid, du sec & de l'humide; que les hommes
 sont engendrés de la terre, & que l'ame est un
 mélange des élémens dont nous avons parlé; mais
 en telle proportion, qu'elle ne tient pas plus de
 l'un que de l'autre.

On raconte que piqué au vif à l'occasion de quelques injures que l'on vomissoit contre lui, quelqu'un l'ayant repris de sa colère, il répondit : *Si je ne suis pas sensible aux invectives, le serai-je aux louanges ?*

En parlant de Zénon Cittien, nous avons fait mention de huit personnes de même nom. Celui-ci fleurissoit vers la LXXIX. Olympiade.





LEUCIPPE.

Leuclide étoit d'Elée , ou d'Abdère , selon quelques-uns , ou de Milet selon d'autres.

Ce disciple de Zénon croyoit que le monde est infini ; que ses parties se changent l'une dans l'autre ; que l'Univers est vuide & rempli de corps ; que les mondes se forment par les corps qui tombent dans le vuide & s'accrochent l'un à l'autre ; que le mouvement, qui résulte de l'accroissement de ces corps , produit les astres ; que le soleil parcourt le plus grand cercle autour de la lune ; que la terre est portée comme dans un chariot, qu'elle tourne autour du centre , & que sa figure est pareille à celle d'un tambour. Ce Philosophe est le premier qui ait établi les atômes pour principes. Tels sont ses sentimens en général, les voici plus en détail.

Il croyoit, comme on vient de dire, que l'Univers est infini ; que par rapport à quelques-unes de ses parties il est vuide, & plein par rapport à quelques autres. Il admettoit des élémens, qui servent à produire des mondes à l'infini, & dans lesquels ils se dissolvent. Les mondes, suivant ce Philosophe, se font de cette manière : un grand nombre de corpuscules, détachés de l'infini, & différens en toutes sortes de figures, volti-

gent dans le vuide immense, jusqu'à ce qu'ils se rassemblent & forment un tourbillon, qui se meut en rond de toutes les manières possibles; mais de telle sorte que les parties, qui sont semblables, se séparent pour s'unir les unes aux autres. Celles qui sont agitées par un mouvement équivalent, ne pouvant être également transportées circulairement à cause de leur trop grand nombre, il arrive de là que les moindres passent nécessairement dans le vuide extérieur, pendant que les autres restent, & que jointes ensemble, elles forment un premier assemblage de corpuscules qui est sphérique. De cet amas conjoint se fait une espèce de membrane, qui contient en elle-même toutes sortes de corps, lesquels étant agités en tourbillon à cause de la résistance qui vient du centre, il se fait encore une petite membrane, suivant le cours du tourbillon, par le moyen des corpuscules qui s'assemblent continuellement. Ainsi se forme la terre, lorsque les corps, qui avoient été poussés dans le milieu, demeurent unis les uns aux autres. Réciproquement l'air, comme une membrane, augmente selon l'accroissement des corps qui viennent de dehors, & étant agité en tourbillon, il s'approprie tout ce qu'il touche. Quelques-uns de ces corpuscules, desséchés & entraînés par le tourbillon qui agite le tout, forment par leur entrelassement un assemblage, lequel, d'abord humide

&

& bourbeux, s'enflamme ensuite & se transforme en autant d'astres différens. Le cercle du soleil est le plus éloigné, celui de la lune le plus voisin de la terre, ceux des autres astres tiennent le milieu entre ceux-là. Les astres s'enflamment par la rapidité de leur mouvement. Le soleil tire son feu des astres, la lune n'en reçoit que très-peu. Tous les deux s'éclipsent, parce que la terre est entraînée par son mouvement vers le Midi; ce qui fait que les pays septentrionaux sont pleins de neige, de brouillards & de glace. Le soleil s'éclipse rarement; mais la lune est continuellement sujette à ce phénomène, à cause de l'inégalité de leurs orbites. Au reste, de même que la génération du monde, de même aussi ses accroissemens, ses diminutions & ses dissolutions dépendent d'une certaine nécessité, dont le Philosophe ne rend point raison.

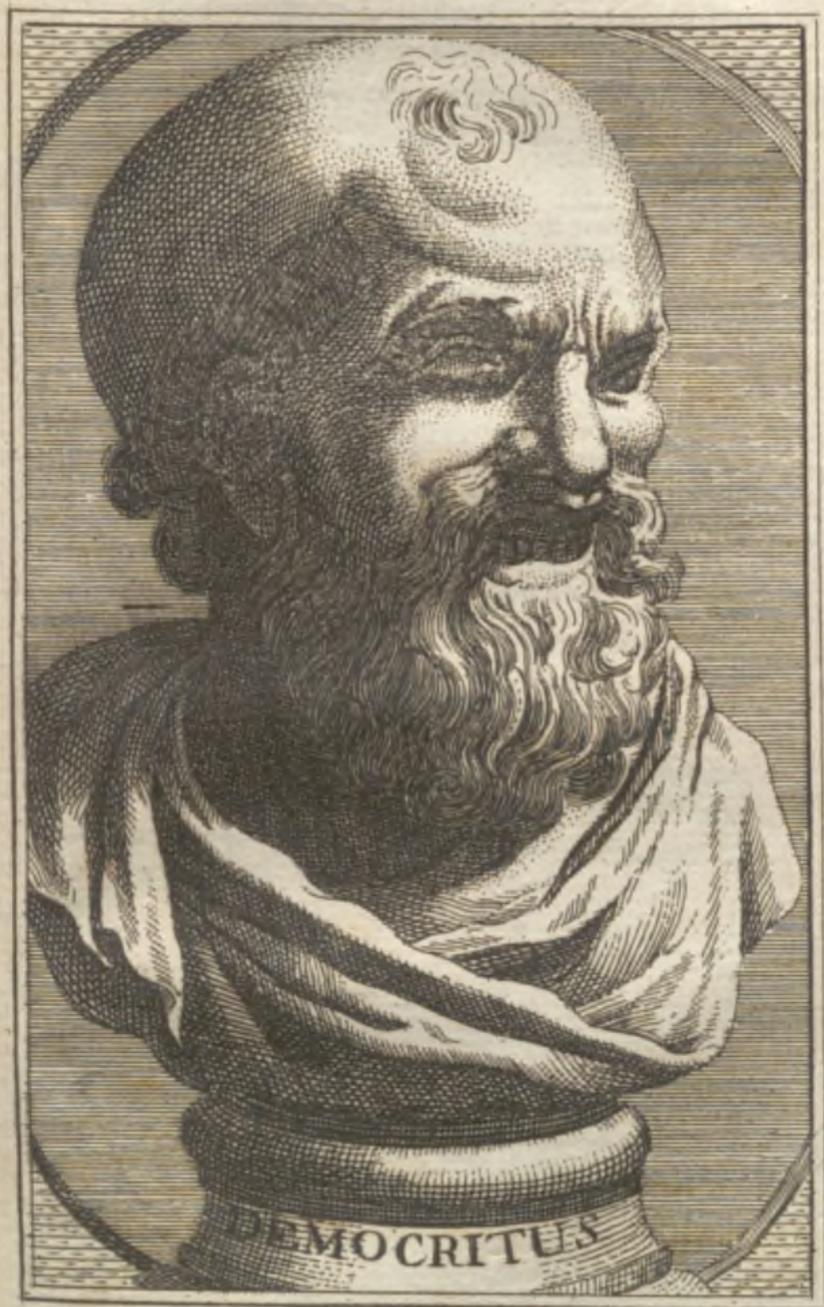




D É M O C R I T È.

Démocrite, fils d'Hégésistrate, ou d'Athénocrite selon les uns, ou même de Damasippe selon d'autres, nâquit à Abdère, sinon à Millet suivant une troisième opinion.

Il fut disciple de quelques Mages & de Philosophes Chaldéens, que le Roi Xerxès raporte Hérodote, laissa pour précepteurs à son pere lorsqu'il le reçut chez lui. Ce fut d'eux qu'il aprit la Théologie & l'Astrologie dès son bas âge. Ensuite il s'attacha à Leucippe, & fréquenta, disent quelques-uns, Anaxagore, quoiqu'il eût quarante ans moins que lui. Phavorin, dans son *Histoire Diverse*, raconte que Démocrite accusoit celui-ci de s'être approprié ce qu'il avoit écrit touchant le soleil & la lune, d'avoir traité ses opinions de Surannées, & soutenu qu'elles n'étoient pas de lui, jusques-là même qu'il avoit défiguré son système sur la formation du monde & sur l'entendement, par dépit de ce qu'Anaxagore avoit refusé de l'admettre dans son commerce. Cela étant, comment a-t'il pû être son disciple? Démétrius, dans son livre des *Auteurs de même nom*, & Antisthène dans ses *Successions*, disent qu'il fut trouver en Egypte les Prêtres de ce Pays, qu'il aprit d'eux la Géométrie, qu'il se rendit en Perse au:



E.
o-
pe
li-
fo-
rte
ere
rit
en-
ent
nte
ire
ui-
ant
de
de
yl-
de-
ulé
nt,
us,
An-
ou-
prit
au:



près des Philosophes Chaldéens, & pénétra jusqu'à la Mer Rouge. Il y en a qui assurent qu'il passa dans les Indes, qu'il conversa avec des Gymnosophistes, & fit un voyage en Ethiopie.

Il étoit le troisième fils de son pere, dont le bien ayant été partagé, il prit, disent la plupart des Auteurs, la moindre portion qui consistoit en argent, dont il avoit besoin pour voyager; ce qui donna lieu à ses freres de soupçonner qu'il avoit dessein de les frauder. Démétrius ajoute que sa portion se montoit à près de cent talens, & qu'il dépensa toute la somme.

Il avoit tant de passion pour l'étude, qu'il se choisit dans le jardin de la maison un cabinet, où il se renferma. Un jour son pere ayant attaché à l'endroit un bœuf qu'il vouloit immoler, il y fut long-tems avant que Démocrite s'en aperçut, tant il étoit concentré en lui-même; encore ne sçut-il qu'il s'agissoit d'un sacrifice que lorsque son pere le lui aprit, & lui ordonna de prendre garde au bœuf.

Démétrius raconte qu'il vint à Athènes; qu'à cause du mépris qu'il avoit pour la gloire, il ne chercha point à s'y faire connoître; & que quoi qu'il eût occasion de voir Socrate, il ne fut pas connu de ce Philosophe; aussi dit-il: *Je suis venu à Athènes, & en suis sorti inconnu.*

Thrasillus dit que si le Dialogue , intitulé *Les Rivaux* , est de Platon , Démocrite pourroit bien être le personnage anonyme qui se rencontre avec Cœnopide & Anaxagorè , & dans une conversation sur la Philosophie avec Socrate , qui compare le Philosophe à un Athlète qui fait cinq sortes d'exercices. En effet , il étoit quelque chose de pareil en Philosophie , car il entendoit la Physique , la Morale , les Humanités , les Mathématiques , & avoit beaucoup d'expérience dans les Arts. On a de lui cette maxime : *la parole est l'ombre des actions*. Démétrius de Phalère , dans l'*Apologie de Socrate* , nie que Démocrite soit jamais venu à Athènes ; en quoi il paroît encore plus grand , puisque s'il méprisa une ville si célèbre , il fit voir qu'il ne cherchoit pas à tirer sa renommée de la réputation du lieu , mais que par sa présence il pouvoit lui communiquer un surcroit de gloire.

Au reste , ses écrits le donnent à connoître. Selon Thrasillus , il paroît avoir suivi les opinions des Philosophes Pythagoriciens , d'autant plus qu'il parle de Pythagore même avec de grands éloges dans un ouvrage qui en porte le nom. D'ailleurs il semble qu'il ait tellement adhéré aux dogmes de ce Philosophe , qu'on seroit porté à croire qu'il en fut le disciple , si on n'étoit convaincu du contraire par la différence des tems. Glaucus de Rheggio , son contemporain , at-

reste qu'il eut quelque Pythagoricien pour Maître, & Apollodore de Cyzique prétend qu'il fut lié d'amitié avec Philolaus. Au raport d'Antisthène, il s'exerçoit l'esprit de différentes manières, tantôt dans la retraite, tantôt parmi les sépulchres.

Démétrius raconte qu'après avoir fini ses voyages & dépensé tout son bien, il vécut pauvrement ; de sorte que son frere Damaste, pour soulager son indigence, fut obligé de le nourrir. L'événement ayant répondu à quelques-unes de ses prédictions, plusieurs le crurent inspiré, & le jugèrent déjà digne qu'on lui rendit les honneurs divins. Il y avoit une Loi, qui interdisoit la sépulture dans sa patrie à quiconque avoit dépensé son patrimoine. Démocrite, dit Antisthène, informé de la chose, & ne voulant point donner prise à ces envieux & à ses calomniateurs, leur lut son ouvrage intitulé *Du Grand Monde* ; ouvrage qui surpasse tous ses autres écrits. Il ajoute que cela lui valut cinq cens talens, qu'on lui dressa des statues d'airain, & que lorsqu'il mourut, il fut enterré aux dépens du public, après avoir vécu cent ans & au-delà. Démétrius au contraire, veut que ses parens lurent son ouvrage *du Monde*, & qu'il ne fut estimé qu'à cent talens. Hippobote en fait le même recit.

Aristoxène, dans ses *Commentaires Historiques*;

raporte que Platon voulut bruler tout ce qu'il avoit pû recueillir des œuvres de Démocrite ; mais qu'Amyclas & Clinias, Philosophes Pythagoriciens, l'en détournèrent, en lui représentant qu'il n'y gagneroit rien, parce que ces ouvrages étoient déjà trop répandus. Cela est si vrai, que quoique Platon fasse mention de presque tous les anciens Sages, il garde absolument le silence sur Démocrite, même à l'égard de certains passages susceptibles de critique, sçachant aparemment qu'avec les mauvaises dispositions qu'on lui connoissoit à son égard, il passeroit autrement pour s'être déchainé contre le meilleur des Philosophes, à qui Timon n'a pû refuser ces louanges : *Tel qu'étoit Démocrite, plein de prudence, & agréable dans ses discours.*

Démocrite, dans son traité intitulé *le petit Monde*, dit qu'il étoit jeune homme lorsqu'Anaxagore avançoit déjà en âge, lequel avoit alors quarante ans de plus que lui. Il nous apprend qu'il composa ce traité sept cens trente ans après la ruine de Troye. Il étoit donc né, comme le remarque Apollodore dans ses *Chroniques*, vers la LXXX. Olympiade, ou selon le calcul de Thrasyllus dans son ouvrage *des choses qu'il faut sçavoir avant de lire Démocrite*, la troisième année de la LXXVII. Olympiade, par conséquent un an plus âgé que Socrate, par conséquent encore contemporain d'Archélaus disciple d'Anaxagore, & d'É-

nopide de qui il a parlé. Il fait aussi mention de l'opinion de Parménide & de Zénon, Philosophes célèbres de son tems, au sujet de l'Unité, ainsi que de Protagoras d'Abdère, que l'on convient avoir été contemporain de Socrate.

Apollodore, dans le septième livre de ses *Promenades*, raconte qu'Hippocrate étant allé voir Démocrite, celui-ci envoya querir du lait, & qu'après l'avoir regardé, il dit que c'étoit du lait d'une chèvre noire, qui avoit porté pour la première fois; ce qui donna de lui une grande idée à Hippocrate, qui s'étoit fait accompagner par une jeune fille. Démocrite la remarqua. *Bonjour, ma fille*, lui dit-il; mais l'ayant revue le lendemain, il la salua par ces mots: *Bonjour, femme*. Effectivement elle l'étoit devenue dès la nuit dernière.

Voici de quelle manière il mourut, selon Hermippe. Il étoit épuisé de vieillesse, & paroïsoit approcher de sa fin; ce qui affigeoit fort sa sœur. Elle craignoit que s'il venoit à mourir bien-tôt, elle ne pourroit pas assister à la prochaine fête de Cérés. Démocrite l'encouragea, se fit apporter tous les jours des pains chauds qu'il approchoit de ses narines, & se conserva par ce moyen la vie aussi long-tems que dura la fête. Les trois jours de solemnité étant expirés, il rendit l'esprit avec beaucoup de tranquillité, dans la quatre-vingt-dix-neuvième année de son

Age, dit Hipparque. Ces vers sont les nôtres à son occasion.

Quel est le Sage, dont le sçavoir aprocha jamais de celui de Démocrite, à qui rien ne fut caché? La mort s'avance, il l'arrête, il la retarde de trois jours, en respirant la vapeur de pains chauds.

Passons de la vie de ce grand homme à ses sentimens. Il admettoit pour principes de l'Univers les atômes & le vuide, rejetant tout le reste comme fondé sur des conjectures. Il croyoit qu'il y a des mondes à l'infini, qu'ils ont un commencement, & qu'ils sont sujets à corruption; que rien ne se fait de rien, ni ne s'anéantit; que les atômes sont infinis par raport à la grandeur & au nombre; qu'ils se meuvent en tourbillon, & que de là proviennent toutes les concrétions, le feu, l'eau, l'air, & la terre; que ces matières sont des assemblages d'atômes; que leur solidité les rend impénétrables, & fait qu'ils ne peuvent être détruits, que le soleil & la lune sont formés par les mouvemens & les circuits grossis de ces masses agitées en tourbillon; que l'ame, qu'il dit être la même chose que l'esprit, est un composé de même nature; que l'intuition se fait par des objets qui tombent sous son action; que tout s'opère absolument par la raison du mouvement de tourbillon qui est le principe de la génération, & qu'il appelle *Nécessité*; que la fin de nos actions est la tranquillité d'esprit, non

celle qu'on peut confondre avec la volupté, comme quelques-uns l'ont mal compris ; mais celle qui met l'ame dans un état de parfait repos ; de manière que constamment satisfaite , elle n'est troublée, ni par la crainte , ni par la superstition , ou par quelque autre passion que ce soit. Cet état il le nomme la vraie situation de l'ame , & le distingue sous d'autres différens noms. Il disoit encore que les choses faites sont des sujets d'opinion , mais que leurs principes, c'est-à-dire les atômes & le vuide , sont tels par la nature (1). Voilà sa doctrine.

Thrasillus a dressé le catalogue de ses ouvrages , qu'il partage en quatre classes , suivant l'ordre dans lequel on range ceux de Platon.

Ses ouvrages moraux sont intitulés : *Pythagore : le caractère du Sage : des Enfers : la Triple Génération , ou la Génération produisant trois choses qui comprennent toutes les Choses humaines : de l'Humanité , ou de la Vertu : la Corne d'Abondance : de la tranquillité d'esprit : des Commentaires Moraux.* Celui qui porte le titre , *du bon état de l'Ame* , ne se trouve point. Voilà ses ouvrages de Morale. Ses Livres de Physique sont intitulés : *la grande Description du Monde ; ouvrage que Théophraste dit être de Leu-*

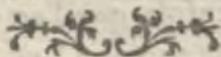
(1) Voyez *Ménage*.

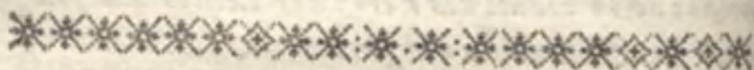
*cippe. La Petite Description du monde. De la
 Cosmographie. Des Plantes. Un sur la Nature.
 Deux sur la Nature de l'Homme, ou de la chair :
 de l'Esprit : Des Sens. Quelques-uns ajoutent
 ici des traités intitulés : de l'Ame : des choses Li-
 quides : des Couleurs : des différentes Rides : des
 changemens des Rides : (1) des Préservatifs, ou
 des Remèdes contre ces accidens : de la vision, ou de
 la Providence : trois Traités des maladies pestilen-
 tielles : un livre des choses ambiguës. Tels sont ses
 ouvrages sur la Nature. Suivent ceux qu'on ne
 range pas parmi les autres : des causes Célestes :
 des causes de l'Air : des causes Terrestres : des cau-
 ses du Feu & de celles qui y sont : des causes de la
 Voix : des causes des Semences, des Plantes & des
 Fruits : des causes des Animaux : des causes mêlées :
 de l'Aiman. Ses ouvrages de Mathématiques sont
 intitulés : de la différence de l'Opinion, ou de l'at-
 touchement du Cercle & de la Sphère : de la Géomé-
 trie : un Ouvrage Géométrique : des nombres : deux
 livres des Lignes innombrables & des Solides : des
 Explications : la grande Année, ou Astronomie :
 Instrument pour remarquer le Lever ou le Coucher
 des Astres : examen de l'Horloge : description du
 Ciel : description de la Terre : description du Pôle :
 description des Rayons. Ce sont-là ses ouvrages
 de Mathématique. Ses livres de Musique ont
 pour titres : des Rythmes & de l'Harmonie : de la*

(1) Voyez Ménage.

Poëſie : de la beauté des Vers : des Lettres qui ſonnent bien , & de celles qui ſonnent mal : d'Homère ou de la Juſteſſe des Vers , & des Dialectes : du Chant : des Mots : des Noms. Voici ce qu'il a écrit ſur les Arts : des Pronoſtics : de la Diëtte , ou la Science de la Médecine : des cauſes par raport aux Chofes qui ſont de ſaiſon , & à celles qui ne le ſont point : de l'Agriculture , ou Traité Géométrique : de la Peinture : de la Taëtique , & de la Science des Armes : Quelques-uns ajoutent à ſes Commentaires les ouvrages ſuivans : des Ecrits Sacrés qui ſont à Meroë : de l'Hiſtoire : diſcours Chaldaïque & diſcours Phrygien : de la Fièvre : de la Toux : des Cauſes d'inſtitution : le Livre de l'Anneau ou des Problèmes. Les autres ouvrages , qu'on lui attribue , ou ſont pris de ſes livres , ou ne ſont pas de lui. Voilà ce que comprennent ſes œuvres.

Il y a eu fix Démocrites. Le premier eſt celui-ci. Le ſecond , ſon contemporain , étoit un Muſicien de Chio ; le troiſième un Statuaire , de qui Antigone a parlé ; le quatrième a traité du Temple d'Ephèſe & de la ville de Samothrace ; le cinquième , célèbre Poëte , a compoſé de belles Epigrammes ; le fixième étoit un fameux Orateur de Pergame.





P R O T A G O R E.

Protagore étoit fils d'Artemon, ou de Mœandre, disent Apollodore, & Dion dans son *Histoire de Perse*. Il nâquit à Abdère selon Héraclide du Pont, qui dans son traité des *Loix*, avance qu'il donna des statuts aux Thuriens ; mais Eupolis, dans sa pièce intitulée, *les Flateurs*, veut qu'il prit naissance à Tejum : *Protagoras de Tejum*, dit-il, *est là-dedans*. Lui & Prodicus de Cée gaignoient leur vie à lire leurs ouvrages. De là vient que Platon dans son *Protagoras*, assure que Prodicus avoit la voix forte.

Protagore fut disciple de Démocrite. Phavorin, dans son *Histoire Diverse*, remarque qu'on lui donna le surnom de *Sage*. Il est le premier qui ait soutenu qu'en toutes choses on pouvoit disputer le pour & le contre ; méthode dont il fit usage. Il commence quelque part un discours, où il dit que *l'homme est la manière & la mesure de toutes choses de celles qui sont comme telles en elles-mêmes, & de celles qui ne sont point, comme différentes de ce qu'elles sont*. Il disoit que tout est vrai, & Platon, dans son *Théatete*, observe qu'il pensoit que l'ame & les sens ne sont qu'une même chose. Dans un autre endroit il raisonne en ces termes : *Je n'ai rien à dire des*

Dieux. Quant à la question s'il y en a ou s'il n'y en a point, plusieurs raisons empêchent qu'on ne puisse le sçavoir, entr'autres l'obscurité de la question, & la courte durée de la vie. Cette proposition lui attira la disgrâce des Athéniens, qui le chassèrent de leur ville, condamnèrent ses œuvres à être brulées en plein Marché, & ceux qui en avoient des copies, à les produire en Justice sur la sommation qui leur en fut faite par le Crieur public.

Il est le premier qui ait exigé cent mines de salaire, qui ait traité des parties du tems & des propriétés des saisons, qui ait introduit la dispute & inventé l'art des Sophismes. Il est encore auteur de ce genre léger de dispute qui a encore lieu aujourd'hui, & qui consiste à laisser le sens, & à disputer du mot. De là les épithètes d'*embrouillé, d'habile disputeur* que lui donne Timon. Il est aussi le premier qui ait touché à la manière de raisonner de Socrate & au principe d'Antisthène, qui a prétendu, dit Platon dans son *Euthydème*, prouver qu'on ne peut disputer contre ce qui est établi. Artemidore le *Dialecticien*, dans son traité contre *Chrysispe*, veut même qu'il ait été le premier qui enseigna à former des argumens sur les choses mises en question. Aristote à son tour lui attribue, dans son traité de l'*Education*, l'invention de l'engin, qui sert à porter les fardeaux, étant lui-même porte-faix, selon Epicure dans quelque endroit

de ses ouvrages, & n'ayant fait la connoissance de Démocrite, sous lequel il s'est rendu si célèbre, qu'à l'occasion d'un fagot dont ce Philosophe lui vit lier & arranger les bâtons. Protagore divisa, avant tout autre, le discours en prière, demande, réponse & ordre. D'autre augmentent sa division jusqu'à sept parties, la narration, la demande, la réponse, l'ordre, la déclaration, la prière, l'appellation, qu'il nommoit les fondemens du discours. Au reste Alcidamas ne le divise qu'en affirmation, négation, interrogation & appellation.

Le premier de ses ouvrages qu'il lut, fut le traité des *Dieux*, dont nous venons de parler. La lecture s'en fit par Archagoras son disciple, & fils de Théodote, à Athènes chez Euripide, ou dans la maison de Mégaclide, selon quelques-uns, ou dans le Lycée, selon d'autres. Pythodore, fils de Polyzele, un des quatre cens, le déféra à la Justice; mais Aristote reconnoît Euathle pour accusateur de Protagore.

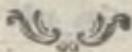
Ceux de ses ouvrages qui existent encore, sont intitulés : *de l'art de disputer : de la lutte : des sciences : de la République : de l'ambition : des vertus : de l'état des choses considérées dans leurs principes : des enfers : des choses dont abusent les hommes : des Préceptes : Jugement sur le Gain ; Deux livres d'Objections*. On a de Platon un Dialogue, qu'il composa contre ce Philosophe.

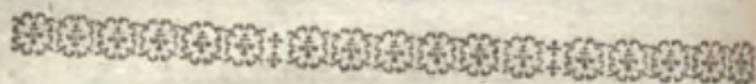
Philochore dit qu'il périt à bord d'un vaisseau, qui fit naufrage en allant en Sicile. Il se fonde sur ce qu'Euripide le donne à entendre dans sa pièce, intitulée, *Ixion*. Quelques-uns rapportent que pendant un voyage il mourut en chemin à l'âge de quatre-vingt-dix ans, ou de soixante & dix, selon Apollodore. Au reste, il en passa quarante à exercer la Philosophie, & fleurissoit vers la LXXIV. Olympiade. Nous lui avons fait cette Epigramme :

Tu vieillissois déjà, Protagore, lorsque la mort te surprit, dit-on, à moitié chemin dans ton retour à Athènes. La ville de Cécrops a pu te chasser; tu as pu toi-même quitter ce lieu chéri de Minerve; mais non te soustraire au cruel empire de Pluton.

On raconte qu'un jour il demanda à Euathle son disciple le salaire de ses leçons, & que celui-ci lui ayant répondu qu'il n'avoit point encore vaincu, il répliqua : *J'ai vaincu, moi. Il est juste que j'en reçoive le prix. Quand tu vaincras à ton tour, fais-toi payer de même.*

Il y a eu deux autres Protagores; l'un Astrologue, dont Euphorion a fait l'oraison funébre; l'autre, Philosophe Stoïcien.

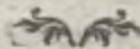




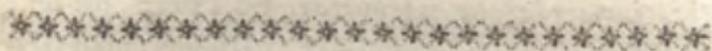
DIOGENE APOLLONIATE.

Dlogène, fils d'Apollothemide, nâquit à Apollonie. Il fut grand Phisicien & fort célèbre pour son éloquence. Antisthène le dit disciple d'Anaximéne. Il étoit contemporain d'Anaxagore; & Démétrius de Phalere, dans l'*Apologie de Socrate*, raconte qu'il faillit périr à Athènes par l'envie que lui portoient les habitans.

Voici ses opinions. Il regardoit l'air comme l'élément général. Il croyoit qu'il y a des mondes sans nombre & un vuide infini; que l'air produit les mondes, en se condensant & se raréfiant; que rien ne se fait de rien, & que le rien ne scauroit se corrompre; que la terre est oblongue en rondeur, & située au milieu du monde; qu'elle a reçu sa consistance de la chaleur, & du froid la solidité de sa circonférence. Il entre en matière dans son ouvrage par ces mots: *Quiconque veut établir un système, doit, à mon avis, poser un principe certain, & l'expliquer d'une manière simple & sérieuse.*



ANAXARQUE.



A N A X A R Q U E.

A Naxarque, natif d'Abdère, fut disciple de Diomène de Smyrne, ou selon d'autres, de Métrodore de Chio, qui disoit qu'il *ne sçavoit pas même qu'il ne sçavoit rien*. Au reste on veut que Métrodore étudia sous Nessus de Chio, pendant que d'un autre côté on prétend qu'il fréquenta l'école de Démocrite.

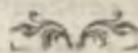
Anaxarque eut quelque habitude avec Alexandre, & fleurissoit vers la CX. Olympiade. Il se fit un ennemi dans la personne de Nicocréon, Tyran de Cypre. Un jour qu'il soupoit à la table d'Alexandre, ce Prince lui demanda comment il trouvoit le repas : *Sire, répondit-il, tout y est réglé avec magnificence. Il n'y manque qu'une chose ; c'est la tête d'un de vos Satrapes qu'il faudroit y servir*. Il prononça ces paroles en jettant les yeux sur Nicocréon, qui en fut irrité & s'en souvint. En effet, lorsqu'après la mort du Roi, Anaxarque aborda malgré lui en Cypre par la route qu'avoit pris le vaisseau à bord duquel il étoit, Nicocréon le fit saisir, & ayant ordonné qu'on le mit dans un mortier, il y fut pilé à coups de marteaux de fer. Il supporta ce supplice sans s'en embarrasser, & lâcha ces mots remarquables : *Broyes, tant que tu voudras, le sac qui contient Anaxarque ; ce ne*

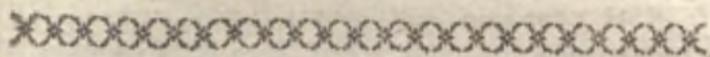
sera jamais lui que tu broyeras. Le Tyran, dit-on, commanda qu'on lui coupât la langue ; mais il se la coupa lui-même avec les dents & la lui cracha au visage. Voici de notre poësie à son occasion.

Écrasez, Bourreaux, écrasez ; redoublez vos efforts. Vous ne mettrez en pièces que le sac qui renferme Anaxarque. Pour lui, 'il est déjà en retraite auprès de Jupiter. Bientôt il en instruira les Puissances infernales, qui s'écrieront à haute voix : Vas, barbare Exécuteur.

On apelloit ce Philosophe *Fortuné*, tant à cause de sa fermeté d'ame, que par raport à sa tempérance. Ses répréhensions étoient d'un grand poids ; jusques-là qu'il fit revenir Alexandre de la présomption qu'il avoit de se croire un Dieu. Ce Prince saignoit d'un coup qu'il s'étoit donné. Il lui montra du doigt la blessure & lui dit : *Ce sang est du sang humain, & non celui qui anime les Dieux.*

Néanmoins Plutarque assure qu'Alexandre lui-même tint ce propos à ses courtisans. Dans un autre tems Anaxarque but avant le Roi, & lui montra la coupe, en disant : *Bientôt un des Dieux sera frappé d'une main mortelle.*





P Y R R H O N.

PYrrhon, Elien de naissance, eut Plistarque pour pere, au raport de Dioclès. Apollodore, dans ses *Chroniques*, dit qu'il fut d'abord peintre. Il devint disciple de Dryson, fils de Stilpon, selon le témoignage qu'en rend Alexandre dans ses *Successions*. Il s'attacha ensuite à Anaxarque, qu'il suivit par-tout; de sorte qu'il eut occasion de connoître les Gymnosophistes dans les Indes & de converser avec les Mages: c'est de-là qu'il paroît avoir tiré une Philosophie hardie, ayant introduit l'Incertitude, comme remarque Ascanius d'Abdere. Il soutenoit que rien n'est honnête ou honteux, juste ou injuste; qu'il en est de même de tout le reste; que rien n'est tel qu'il paroît; que les hommes n'agissent comme ils font que par institution & par coutume; & qu'une chose n'est dans le fond pas plus celle-ci que celle-là. Sa manière de vivre s'accordoit avec ses discours; car il ne se détournoit pour rien, ne pensoit à éviter quoique ce fût, & s'exposoit à tout ce qui se rencontroit dans son chemin. Chariots, précipices, chiens & autres choses semblables, tout lui étoit égal, & n'accordoit rien aux sens. Ses amis le suivoient, & avoient soin de le garder, dit Antigone de Caryste; mais Æne-

fydeme veut que quoiqu'il établit le systême de l'Incertitude dans ses discours, il ne laissoit pas que d'agir avec précaution. Il vécut près de quatre-vingt-dix ans.

Antigone de Caryste, dans son livre sur ce Philosophe, en raporte les particularités suivantes.

» Il mena d'abord, dit-il, une vie obscure, » n'ayant dans sa pauvreté d'autre ressource que » ce qu'il gaignoit à peindre. On conserve en- » core dans le lieu des Exercices à Elis quelques- » uns de ses tableaux assez bien travaillés, & » qui représentent des torches. Il avoit coutu- » me de se promener, aimoit la solitude, & se » montroit rarement aux personnes de sa maison.

» En cela il se régloit sur ce qu'il avoit oui dire à » un Indien, qui reprochoit à Anaxarque qu'on » le voyoit toujours assidu à la Cour & disposé à » captiver les bonnes graces du Prince, au lieu » de songer à réformer les mœurs. Il ne chan- » geoit jamais de mine & de contenance, & » s'il arrivoit qu'on le quittât pendant qu'il » parloit encore, il ne laissoit pas que d'a- » chever son discours; ce qui paroissoit ex- » traordinaire, eu égard à la vivacité qu'on » lui avoit connue dans sa jeunesse.

» Anti- » gone ajoute qu'il voyageoit souvent sans en rien dire à personne, & qu'il lioit conversation avec tous ceux qu'il vouloit. Un jour qu'Anaxarque étoit tombé dans une fosse, Pyrrhon passa

outré & ne l'aïda point à le tirer de là. Il en fut blâmé ; mais loué d'Anaxarque lui-même de ce qu'il portoit l'indifférence jusqu'à ne s'émouvoir d'aucun accident. On le surprit dans un moment qu'il parloit en lui-même, & comme on lui en demanda la raison, *je médite*, répliqua-t'il, *sur les moyens de devenir homme de bien*. Dans la dispute personne ne trouvoit à reprendre sur ses réponses, toujours exactement conformes aux questions proposées ; aussi se concilia-t'il par-là l'amitié de Nausiphane, lors même qu'il étoit encore bien jeune. Celui-ci disoit que dans les sentimens qu'on adoptoit, il falloit être son propre guide ; mais que dans les dispositions on devoit suivre celles de Pyrrhon, qu'Épicure admiroit souvent le genre de vie de ce Philosophe, & qu'il le questionnoit continuellement sur son sujet.

Pyrrhon remplit dans sa patrie les fonctions de grand-Prêtre. On rendit même à sa considération un décret public, par lequel les Philosophes furent déclarés exemts de tout tribut. Grand nombre de gens imitèrent son indifférence, & le mépris qu'il faisoit de toutes choses. De là le sujet de ces beaux vers de Timon dans son *Pyrrhon* & dans ses Poësies Satyriques.

Pyrrhon, j'ai peine à comprendre comment il te fut jamais possible de t'élever au-dessus des fastueu-

ses, vaines & frivoles opinions des Sophistes. Oui, je ne conçois pas que tu ayes pû, en t'affranchissant de l'esclavage des faussetés & des erreurs, te former un système d'indifférence si parfaite, que tu ne t'es soucié, ni de sçavoir sous quel climat est la Grèce, ni en quoi consiste, ni d'où provient chaque chose. Il dit de plus dans ses Images :

Aprens-moi, Pyrrhon, donnes-moi à connoître quelle est cette vie aisée, cette vie tranquille dont tu jouis avec joie, cette vie enfin qui te fait seul goûter sur la terre une félicité semblable à celle d'un Dieu entre les hommes.

Dioclès rapporte que les Athéniens accordèrent le droit de bourgeoisie de leur ville à Pyrrhon pour avoir tué Cotys, Tyran de Thrace. (1) Ce Philosophe, observe Ératosthènes dans son livre de l'Opulence & de la Pauvreté, tint ménage avec sa sœur, qui faisoit le métier de sage-femme. Il avoit pour elle tant de complaisance, qu'il portoit au Marché des poules & des cochons de lait à vendre selon les occasions. Indifférent à tous égards, il balayoit la maison, avoit coutume de laver une truie & d'en netoyer l'étable. Ayant un jour grondé sa sœur Philista, il répondit à quelqu'un, qui lui remontroit qu'il

(1) C'est Python, disciple de Platon, qui fit cette action. Ménage croit que ce passage n'est point de Laërtée; mais que com me d'autres endroits, il s'est glissé de la marge dans le texte.

oubloit son systême, que *ce n'étoit pas d'une petite femme que dépendoit la preuve de son indifférence*. Une autre fois qu'il se vit attaqué par un chien, il le repoussa ; sur quoi ayant été repris de sa vivacité, il dit : *Il est difficile à l'homme de se dépouiller tout-à-fait de l'humanité. Il faut y travailler de toutes ses forces, d'abord en réglant ses actions ; & si on ne peut réussir par cette voye, on doit employer la raison contre tout ce qui révolte nos sens.*

On raconte que lui étant venu un ulcère, il souffrit les emplâtres corrosifs, les incisions & les remèdes caustiques, sans froncer le sourcil. Timon trace son caractère dans ce qu'il écrit à *Pythou*. Philon d'Athènes son ami, dit aussi qu'il parloit souvent de Démocrite & qu'il admiroit Homère, dont il citoit fréquemment ce vers :

Les hommes ressemblent aux feuilles des arbres.

Il aprouvoit la comparaison que ce Poëte fait des hommes avec les mouches & les oiseaux, & répétoit souvent ces autres vers :

Ami, tu meurs ; mais pourquoi répandre des larmes inutiles ? Patrocles, cet homme bien au-dessus de toi, a cessé de vivre & n'est plus.

En un mot, il goûtoit tout ce que ce Poëte a avancé sur l'incertitude des choses humaines, sur la vanité des hommes & sur leur puérilité.

Posidonius rapporte que Pyrrhon , témoin de la consternation des personnes qui étoient avec lui dans un vaisseau exposé à une violente tempête , leur montra tranquillement un cochon qui mangeoit à bord du vaisseau , & leur dit , que la tranquillité de cet animal devoit être celle du Sage au milieu des dangers.

Numénius est le seul qui avance que ce Philosophe admettoit des dogmes dans sa Philosophie.

Entre autres célèbres disciples de Pyrrhon , on nomme Euryloque , qui avoit le défaut d'être si vif , qu'un jour il poursuivit son cuisinier jusqu'à la place publique avec la broche & les viandes qui y tenoient. Un autre fois étant embarrassé dans une dispute à Elis , il jeta son habit & traversa le fleuve Aphée. Il étoit , ainsi que Timon , grand ennemi des Sophistes. Pour Philon , il se donnoit plus au raisonnement ; aussi Timon dit de lui :

Qu'il évite les hommes & les affaires , qu'il parle avec lui-même , & ne s'embarrasse point de la gloire des disputes.

Outre ceux-là , Pyrrhon eut pour disciples Hécatée d'Abdere , Timon de Phlésie , auteur des Poësies Satyriques , duquel nous parlerons ci-après , & Nausiphane de Tejum , que la plupart prétendent avoir été le Maître d'Epicure.

Tous ces Philosophes s'apelloient *Pyrrhoniens* , du nom de Pyrrhon , dont ils avoient été

les

les disciples. Eu égard au principe qu'ils suivoient, on les nomme autrement *Hésitans, Incertains, Doutans & Rechercheurs*. Le titre de *Rechercheurs* portoit sur ce qu'ils cherchoient toujours la vérité; celui d'*Incertain*, parce qu'ils ne la trouvoient jamais; celui de *Doutans*, parce qu'après leurs recherches, ils persévéroient dans leurs doutes; celui d'*Hésitans*, parce qu'ils balançoient à se ranger parmi les *Dogmatistes*. J'ai dit qu'on les apelloit *Pyrrhoniens* du nom de Pyrrhon; mais Théodosius, dans ses *Chapitres Scriptiques*, trouve que le nom de *Pyrrhoniens*, ne convient point à ces Philosophes *Incertain*, parce qu'entre deux sentimens contraires, l'ame ne panche pas plus d'un côté que d'un autre. On ne peut pas même se faire une idée de la disposition de Pyrrhon, pour la préférer à d'autres, jusqu'à s'appeler de son nom; vû que Pyrrhon n'est pas le premier inventeur du principe de l'Incertitude, & qu'il n'enseigne aucun dogme. Ainsi il faut plutôt appeler ces Philosophes semblables à Pyrrhon pour les mœurs. Il y en a qui regardent Homère comme le premier auteur de ce système, parce qu'il parle plus diversément des mêmes choses que d'autres Ecrivains; & ne s'attache à porter un jugement déterminé sur rien. Les sept Sages même ont dit des choses qui s'accordent avec ce principe, comme ces maximes, *Rien de trop, Qui répond s'expose à perdre*, parce que celui qui s'engage pour un

autre, en reçoit toujours quelque dommage. Archiloque & Euripide paroissent aussi partisans de l'Incertitude ; l'un dans ces vers,

Glaucus, fils de Leptine, sçachez que les idées des hommes sont telles que Jupiter les leur envoie tous les jours ;

L'autre dans ceux-ci :

O Jupiter ! quelle sagesse peut-on attribuer aux hommes, puisque nous dépendons de toi, & que nous ne faisons que ce que tu veux que nous fassions ?

Bien plus, suivant ceux dont nous parlons, Xénophane, Zénon d'Elée, & Démocrite ont été eux-mêmes Philosophes sceptiques. Xénophane dit que personne ne sçait, & ne sçaura jamais rien clairement. Zénon anéantit le mouvement, par la raison que ce qui se meut, ne se meut ni dans l'endroit où il est, ni dans un lieu différent de celui où il est. Démocrite détruit la réalité des qualités, en disant que c'est par opinion qu'une chose passe pour froide & l'autre pour chaude, & que les seules causes réelles sont les atomes & le vuide. Il ajoute que nous ne connoissons rien des causes, parce que la vérité est profondément cachée. Platon laisse aux Dieux & aux enfans des Dieux la connoissance de la vérité, & recherche seulement ce qui est vraisemblable. Qui sçait, dit Euripide, si ce que les hommes appellent vivre n'est pas mourir, & si ce qu'ils appellent mourir n'est pas une vie ? Empédocle veut qu'il

Y aît des choses que les hommes n'ont pas vûes, qu'ils n'ont point entendues & qu'ils ne peuvent comprendre. Il avoit dit auparavant, qu'on n'est persuadé que des choses auxquelles chacun en particulier vient à faire réflexion. Héraclite prétend que nous ne devons pas risquer des conjectures sur des choses au-dessus de nous. Hippocrate s'exprime avec ambiguïté & humainement parlant. Long-tems auparavant Homère avoit soutenu que les hommes ne font que parler, & débitent des fables; que chacun trouve dans un sujet une abondante matière de parler; que ce que l'un a dit d'abord, il l'entendra ensuite dire à un autre. Par-là il entendoit le crédit qu'ont parmi les hommes les discours pour & contre.

Les Philosophes sceptiques renversent donc les opinions de toutes les Sectes de Philosophie; sans fonder eux-mêmes aucun dogme, se contentant d'alleguer les sentimens des autres & de n'en rien définir, pas même cela qu'ils ne décident rien. C'est pourquoi en avertissant qu'ils ne définissoient rien, ils enveloppoient là-dedans cette proposition même, qu'ils ne définissoient rien; car sans cela, ils auroient décidé quelque chose. Ils disoient donc qu'ils ne faisoient qu'alleguer les sentimens des autres pour en montrer le peu de solidité, comme si en indiquant cela, ils en constatoient la preuve. Ainsi ces mots, *Nous ne définissons rien*, marquent une indécision; com-

me l'expression de *Pas plus que* dont ils se servoient, de même que ce qu'ils disoient qu'il n'y a pas de raison à laquelle on ne puisse en opposer une autre.

Il faut remarquer sur l'expression de *Pas plus que*, qu'elle s'applique quelquefois dans un sens positif à certaines choses, comme si elles étoient semblables; par exemple, *Un pirate n'est pas plus méchant qu'un menteur*. Mais les Philosophes sceptiques ne prenoient pas ce mot dans un sens positif; ils le prenoient dans un sens destructif, comme quand on dit: *Il n'y a pas plus eu de Scyllé que de Chimère*. Ce mot *plus que* se prend aussi quelquefois par comparaison, comme quand on dit que *le miel est plus doux que le raisin*; & quelquefois tout ensemble affirmativement & négativement, comme dans ce raisonnement: *La vertu est plus utile que nuisible*. Car on affirme qu'elle est utile, & on nie qu'elle soit nuisible. Mais les Sceptiques ôtent toute force à cette expression *Pas plus que*, en disant que tout comme on ne peut pas plus dire qu'il y a une Providence qu'on ne peut dire qu'il n'y en a point; de même aussi cette expression *Pas plus que*, n'est pas plus qu'elle n'est pas. Elle signifie donc la même chose que ne rien définir & être indécis, comme le dit Timon dans son *Python*.

Pareillement ce qu'ils disent, qu'il n'y a point de raison à laquelle on ne puisse en opposer une con-

traire, emporte la même indécision, parce que si les raisons de choses contraires sont équivalentes, il en doit résulter l'ignorance de la vérité; & cette proposition même est, selon eux, combattue par une raison contraire, qui à son tour, après avoir détruit celles qui lui sont opposées, se détruit elle-même, à peu près comme les remèdes purgatifs passent eux-mêmes avec les matières qu'ils chassent. Quant à ce que disent les Dogmatistes, que *cette manière de raisonner n'est pas détruire la raison, mais plutôt la confirmer*, les Sceptiques répondent qu'ils ne se servent des raisons que pour un simple usage, parce qu'en effet il n'est pas possible qu'une raison soit détruite par ce qui n'est point une raison, tout comme, ajoutent-ils, lorsque nous disons qu'il n'y a point de lieu, nous sommes obligés de prononcer le mot de lieu; nous l'exprimons, non dans un sens affirmatif, mais d'une manière simplement déclarative. La même chose a lieu, lorsqu'en disant que rien ne se fait par nécessité, nous sommes obligés de prononcer le mot de *nécessité*. Ainsi expliquoient ces Philosophes leurs sentimens; car ils prétendoient que tout ce que nous voyons n'est pas tel dans sa nature, mais une apparence. Ils disoient qu'ils recherchoient, non ce qui se peut comprendre, car la compréhension emporte évidence, mais seulement ce que les sens nous découvrent des objets; de sorte que la raison,

selon Pyrrhon, n'est qu'un simple souvenir des apparences, ou des choses qu'on conçoit tellement quellement: souvenir par lequel on compare les choses les unes aux autres, dont on fait un assemblage inutile & qui ne sert qu'à troubler l'esprit, comme s'exprime *Ænesidème* dans son *Tableau du Pyrrhonisme*. Quant à la manière contraire dont ils envisagent les objets, après avoir montré par quels moyens on se persuade une chose, ils employent les mêmes moyens pour en détruire la croyance. Les choses qu'on se persuade, sont, ou des choses qui selon le rapport des sens sont toujours telles, ou qui n'arrivent jamais, ou rarement; des choses ordinaires, ou différenciées par les Loix; enfin des choses agréables ou surprenantes: & ils faisoient voir par des raisons, contraires à celles qui fondent la croyance à ces divers égards, qu'il y avoit égalité dans les persuasions opposées.

Les Pyrrhoniens rangent sous dix classes, suivant la différence des objets, leurs raisons d'incertitude sur les apparences qui tombent sous la vûe, ou sous l'entendement. Premièrement, ils allèguent la différence qui se remarque entre les animaux par rapport au plaisir & à la douleur, & à ce qui est utile ou nuisible. De là ils concluent que les mêmes objets ne produisent pas les mêmes idées; différence qui doit entraîner l'incertitude. Car, disent-ils, il y a des animaux

qui s'engendrent sans union de sexes, comme ceux qui vivent dans le feu, le phénix d'Arabie & les tignes; d'autres par l'union des sexes, comme les hommes & plusieurs autres. Pareillement leur constitution n'est pas la même; ce qui fait aussi qu'il y a de la différence dans les sens dont ils sont doués. Le faucon a la vûe perçante, le chien l'odorat fin. Or, il faut nécessairement qu'y ayant diversité dans la manière dont ils voyent les objets, il y en ait aussi dans les idées qu'ils s'en forment. Les chèvres broutent des branches d'arbrisseaux, les hommes les trouvent amères; la caille mange de la ciguë, c'est un poison pour les hommes; le porc se nourrit de fiente; ce qui répugne au cheval.

En second lieu, ils allèguent la différence qui se remarque entre les hommes selon les tempéramens. Démophon, Maître-d'hôtel d'Alexandre, avoit chaud à l'ombre, & froid au soleil. Aristote dit qu'Andron d'Argos traversoit les sables de Lybie, sans boire. L'un s'applique à la Médecine, l'autre à l'Agriculture, celui-là au Négoce; & ce qui est nuisible aux uns se trouve être utile aux autres: nouveau sujet d'incertitude.

Entroisième lieu, ils se fondent sur la différence des organes des sens. Une pomme paroît pâle à la vûe, douce au goût, agréable à l'odorat. Le même objet, vû dans un miroir, change se;

lon que le miroir est disposé. D'où il s'ensuit, qu'une chose n'est pas plus telle qu'elle paroît, qu'elle n'est telle autre.

En quatrième lieu, ils citent les différences qui ont lieu dans la disposition, & en général les changemens auxquels on est sujet par rapport à la santé, à la maladie, au sommeil, au réveil, à la joye, à la tristesse, à la jeunesse, à la vieillesse, au courage, à la crainte, au besoin, à la réplétion, à la haine, à l'amitié, au chaud, au froid. Tout cela influe sur l'ouverture ou le resserrement des pores des sens; de sorte qu'il faut que les choses paroissent autrement, selon qu'on est différemment disposé. Et pourquoi décide-t'on que les gens qui ont l'esprit troublé, sont dans un dérangement de nature? Qui peut dire qu'ils sont dans ce cas, plutôt que nous n'y sommes? Ne voyons-nous pas nous-mêmes le soleil comme s'il étoit arrêté? Tithotée le Stoïcien, se promenoit en dormant, & un domestique de Périclès dormoit au haut d'un toit.

Leur cinquième raison est prise de l'éducation, des loix, des opinions fabuleuses, des conventions nationales & des opinions dogmatiques, autant de sources d'où découlent les idées de l'honnête, & de ce qui est honteux, du vrai & du faux, des biens & des maux, des Dieux, de l'origine & de la corruption, des choses qui paroissent dans le monde. De là vient que ce que

Les uns estiment juste, les autres le trouvent injuste, & que ce qui paroît un bien à ceux-ci, est un mal pour ceux-là. Les Perses croyoient le mariage d'un pere avec sa fille permis; les Grecs en ont horreur. Les Massagetes pratiquent la communauté des femmes, comme dit Eudoxe dans le premier livre de son ouvrage intitulé, *Le Tour de la Terre*; les Grecs n'ont point cette coutume. Les habitans de Cilicie aiment le larcin; les Grecs le blâment. Pareillement à l'égard des Dieux, les uns croient une Providence, les autres n'y ajoutent aucune foi. Les Egyptiens embaument leurs morts; les Romains les brûlent; les Pæoniens les jettent dans les étangs: nouveau sujet de suspendre son jugement sur la vérité.

En sixième lieu, ils se fondent sur le mélange des choses les unes avec les autres; ce qui est cause que nous n'en voyons jamais aucune simplement & en elle-même, mais selon l'union qu'elle a avec l'air, la lumière, avec des choses liquides ou solides, avec le froid, le chaud, le mouvement, les évaporations & autres qualités semblables. Ainsi le pourpre paroît de couleur différente au soleil, à la lune & à la chandelle. Notre propre teint paroît être autre le midi que le soir. Une pierre que deux hommes transportent difficilement par l'air, se transporte plus aisément par l'eau, soit que l'eau diminue sa

pesanteur, ou que l'air l'augmente.

En septième lieu, ils s'appuyent sur la différente situation de certaines choses, & sur leur relation avec les lieux où elles se trouvent. Cela fait que celles qu'on croit grandes, paroissent petites; que celles qui sont quarrées, semblent être rondes; que celles qui ont la superficie plâne, paroissent relevées; que celles qui sont droites paroissent courbes, & que celles qui sont blanches, se présentent sous une autre couleur. Ainsi le soleil nous paroît peu de chose à cause de son éloignement. Les montagnes nous paroissent de loin comme des colonnes d'air & aisées à monter, au lieu que vûes de près, nous en trouvons la pente roide & escarpée. Le soleil nous paroît autre en se levant, qu'il n'est à midi. Le même corps nous paroît différent dans un bois que dans une plaine. Il en est ainsi d'une figure selon qu'elle est différemment posée, & du coû d'un pigeon selon qu'il est diversement tourné. Comme donc on ne peut examiner aucune chose en faisant abstraction du lieu qu'elle occupe, il s'ensuit qu'on en ignore aussi la nature.

Leur huitième raison est tirée des diverses quantités, soit du froid ou du chaud, de la vitesse ou de la lenteur, de la pâleur ou d'autres couleurs. Le vin pris modérément, fortifie; bû avec excès, il trouble le cerveau. On doit en dire autant de la nourriture & d'autres choses semblables.

Leur neuvième raison consiste en ce qu'une chose paroît extraordinaire & rare, suivant qu'une autre est plus ou moins ordinaire. Les tremblemens de terre ne surprennent point dans les lieux où l'on a coutume d'en sentir, & nous n'admirons point le soleil, parce que nous le voyons tous les jours. Au reste, Phavorin compte cette neuvième raison pour la huitième. Sextus & Ænesidème en font la dixième; de sorte, que Sextus supute pour dixième raison celle que Phavorin nomme la neuvième.

Leur dixième raison est prise des relations que les choses ont les unes avec les autres, comme de ce qui est léger avec ce qui est pesant, de ce qui est fort avec ce qui est foible, de ce qui est grand avec ce qui est petit, de ce qui est haut avec ce qui est bas. Ainsi le côté droit n'est pas tel par sa nature, mais par sa relation avec le côté gauche; de sorte que si on ôte celui-ci, il n'y aura plus de côté droit. De même les qualités de pere & de frere sont des choses relatives. On dit qu'il fait jour relativement au soleil, & en général tout a un rapport si direct avec l'entendement, qu'on ne sçauroit connoître les choses relatives en elles-mêmes. Voilà les dix classes dans lesquelles ces Philosophes rangent les raisons de leur incertitude.

Agrippa y en ajoute encore cinq autres; la différence des sentimens, le progrès qu'il faut

faire à l'infini de l'une à l'autre, les relations mutuelles, les suppositions arbitraires, le rapport de la preuve avec la chose prouvée. La différence qu'il y a dans les sentimens, fait voir que toutes les questions que l'on traite ordinairement, ou qui sont proposées par les Philosophes, sont toujours pleines de disputes & de confusion. La raison prise du progrès qu'il faut faire d'une chose à l'autre, démontre qu'on ne peut rien affirmer, puisque la preuve de celle-ci dépend de celle-là, & ainsi à l'infini. Quant aux relations mutuelles, on ne sçauroit rien considérer séparément : au contraire, il faut examiner une chose conjointement avec une autre, ce qui répand de l'ignorance sur ce que l'on recherche. La raison, prise des suppositions arbitraires, porte contre ceux qui croient qu'il faut admettre certains premiers principes comme indubitables en eux-mêmes, & au-delà desquels on ne doit point aller; sentiment d'autant plus absurde, qu'il est également permis de supposer des principes contraires. Enfin, la raison prise du rapport de la preuve avec la chose prouvée, porte contre ceux qui voulant établir une hypothèse, se servent d'une raison qui a besoin d'être confirmée par la chose même qu'on veut prouver, comme si pour démontrer qu'il y a des pores, parce qu'il se fait des évaporations, on prenoit celles-ci pour preuve des autres.

Ces Philosophes nioient toute démonstration, tout jugement, tout caractère, toute cause, mouvement, science, génération, & croyoient que rien n'est par sa nature bon ou mauvais.

Toute démonstration, disoient-ils, est formée, ou de choses démontrées, ou d'autres qui ne le sont point. Si c'est de choses qui se démontrent, elles-mêmes dévront être démontrées, & ainsi jusqu'à l'infini. Si au contraire, c'est de choses qui ne se démontrent point, & que toutes, ou quelques-unes, ou une seule, soient autres qu'on ne les conçoit, tout le raisonnement cesse d'être démontré. Ils ajoutent que s'il semble qu'il y ait des choses qui n'ont pas besoin de démonstration, il est surprenant qu'on ne voie pas qu'il faut démontrer cela même que ce sont de premiers principes. Car on ne sçauroit prouver qu'il y a quatre élémens par la raison qu'il y a quatre élémens. Outre cela, si on ne peut ajouter foi aux parties d'une proposition, nécessairement on doit se refuser à la démonstration générale. Il faut donc un caractère de vérité, afin que nous sçachions que c'est une démonstration, & nous avons également besoin d'une démonstration pour connoître le caractère de vérité. Or, comme ces deux choses dépendent l'une de l'autre, elles sont un sujet qui nous oblige de suspendre notre jugement. Et comment parviendra-t'on à la certitude sur des choses qui ne sont pas évidentes, si on ignore comment

elles doivent se démontrer ? On recherche, non pas ce qu'elles paroissent être, mais ce qu'elles sont en effet. Ils traitoient les Dogmatistes d'insensés ; car, disoient-ils, des principes, qu'on suppose prouvés, ne sont point un sujet de recherche, mais des choses posées telles ; & en raisonnant de cette manière, on pourroit établir l'existence de choses impossibles. Ils disoient encore que ceux qui croyoient qu'il ne faut pas juger de la vérité par les circonstances des choses, ni fonder ses règles sur la nature, se faisoient eux-mêmes des règles sur tout, sans prendre garde que ce qui paroît, est tel par les circonstances qui l'environnent, & par la manière dont il est disposé ; de sorte, concluoiient-ils, qu'il faut dire, ou que tout est vrai, ou que tout est faux. Car si l'on avance qu'il y a seulement certaines choses vraies, comment les discernera-t'on ? Les sens ne peuvent être caractère de vérité pour ce qui regarde les choses sensibles, puisqu'ils les envisagent toutes d'une manière égale. Il en est de même de l'entendement par la même raison, & outre le sens & l'entendement, il n'y a aucune voie par laquelle on puisse discerner la vérité. Celui donc, continuent-ils, qui établit quelque chose, ou sensible, ou intelligible, doit premièrement fixer les opinions qu'on en a ; car les uns en ôtent une partie, les autres une autre. Il est donc nécessaire de juger, ou par

les sens, ou par l'entendement. Mais tous les deux sont un sujet de dispute; ainsi on ne peut discerner la vérité entre les opinions, tant à l'égard des choses sensibles que par rapport aux choses intelligibles. Or si, vû cette contrariété qui est dans les esprits, on est obligé de rendre raison à tous, on détruit la règle par laquelle toutes choses paroissent pouvoir être discernées, & il faudra regarder tout comme égal.

Ils poussent plus loin leur dispute par ce raisonnement. Une chose vous paroît probable. Si vous dites qu'elle vous paroît probable, vous n'avez rien à opposer à celui qui ne la trouve pas telle; car comme vous êtes croyable en disant que vous voyez une chose de cette manière, votre adversaire est aussi croyable que vous, en disant qu'il ne la voit pas de même. Que si la chose, dont il s'agit, n'est point probable, on n'en croira pas non plus celui qui assurera qu'il la voit clairement & distinctement. On ne doit pas prendre pour véritable ce dont on est persuadé, les hommes n'étant pas tous, ni toujours également persuadés des mêmes choses. La persuasion vient souvent d'une cause extérieure, & est quelquefois produite, ou par l'autorité de celui qui parle, ou par la manière insinuante dont il s'exprime, ou par la considération de ce qui est agréable.

Les Pyrrhoniens détruisoient encore tout ca-

caractère de vérité, en raisonnant de cette manière. Ou ce caractère de vérité est une chose examinée, ou non. Si c'est une chose qu'on n'a pas examinée, elle ne mérite aucune créance, & ne peut contribuer à discerner le vrai & le faux. Si c'est une chose dont on a fait l'examen, elle est du nombre des choses qui doivent être considérées par parties; de sorte qu'elle sera à la fois juge & matière de jugement. Ce qui sert à juger de ce caractère de vérité, devra être jugé par un autre caractère de même nature, celui-ci encore par un autre, & ainsi à l'infini.

Ajoutez à cela, disent-ils, qu'on n'est pas même d'accord sur ce caractère de vérité, les uns disant que c'est l'effet du jugement de l'homme, les autres l'attribuant aux sens, d'autres à la raison, d'autres encore à une idée évidente. L'homme ne s'accorde, ni avec lui-même, ni avec les autres, témoin la différence des loix & des mœurs. Les sens sont trompeurs, la raison n'agit pas en tous d'une manière uniforme, les idées évidentes doivent être jugées par l'entendement, & l'entendement lui-même est sujet à divers changemens de sentimens. De là ils inféroient qu'il n'y a point de caractère de vérité avec certitude, & que par conséquent on ne peut connoître la vérité.

Ces Philosophes nioient aussi qu'il y eût des signes par lesquels on pût connoître les choses, parce que s'il y a quelque signe pareil,

il doit être, ou sensible, ou intelligible. Or, disent-ils, il n'est pas sensible, parce que la qualité sensible est une chose générale, & le signe une chose particulière. La qualité sensible regarde d'ailleurs la différence d'une chose, au lieu que le signe a rapport à ses relations. Ce n'est pas non plus une chose intelligible; car ce devrait être, ou un signe aparent d'une chose aparente, ou un signe obscur d'une chose obscure, ou un signe obscur d'une chose aparente, ou un signe aparent d'une chose obscure. Or, rien de tout cela n'a lieu; par conséquent point de signes. Il n'y en a pas d'apparent d'une chose aparente, puisque pareille chose n'a pas besoin de signe. Il n'y en a point d'obscur d'une chose obscure; car une chose qui est découverte par quelqu'autre, doit être aparente. Il n'y en a point d'obscur d'une chose aparente, parce qu'une chose est aparente dès-là même qu'elle est connoissable. Enfin, il n'y a point de signe aparent d'une chose obscure, parce que le signe regardant les relations des choses, est compris dans la chose même dont il est signe; ce qui ne peut autrement avoir lieu. De ces raisonnemens ils tiroient cette conséquence, qu'on ne peut parvenir à connoître rien des choses qui ne sont pas évidentes, puisqu'on dit que c'est par leurs signes qu'on doit les connoître.

Pareillement, ils n'admettent point de cause à

la faveur de ce raisonnement. La cause est quelque chose de relatif. Elle a rapport à ce dont elle est cause : or, les relations sont des objets de l'esprit qui n'ont point d'existence réelle ; donc les causes ne sont que des idées de l'esprit. Car si elles sont effectivement causes, elles doivent être jointes à ce dont on dit qu'elles sont causes ; autrement elles n'auront point cette qualité. Et de même qu'un pere n'est point tel, à moins que celui, dont on dit qu'il est pere, n'existe ; de même aussi une cause n'est point cause sans la réalité de ce dont on dit qu'elle est cause. Cette réalité n'a point lieu, n'y ayant ni génération, ni corruption, ni autre chose semblable. De plus s'il y a des causes, ou ce sera une chose corporelle qui fera cause d'une chose corporelle, ou ce sera une chose incorporelle qui fera cause d'une chose incorporelle ; mais rien de cela n'a lieu, il n'y a donc point de cause. Une chose corporelle ne peut être cause d'une chose corporelle, puisqu'elles ont toutes deux la même nature ; & si l'on dit que l'une des deux est cause entant que corporelle, l'autre étant pareillement corporelle, fera aussi cause en même tems ; de sorte qu'on aura deux causes sans patient. Par la même raison une chose incorporelle ne peut être cause d'une chose incorporelle, non plus qu'une chose incorporelle ne peut l'être d'une chose corporelle, parce que

ce qui est incorporel ne produit pas ce qui est corporel. De même une chose corporelle ne fera point cause d'une chose incorporelle, parce que dans la formation l'agent & le patient doivent être d'une même matière, & que ce qui est incorporel ne peut être le sujet patient d'une cause corporelle, ni de quelque autre cause matérielle & efficiente. De là ils déduisent que ce qu'on dit des principes des choses ne se soutient pas, parce qu'il faut nécessairement qu'il y ait quelque chose qui agisse par lui-même, & qui opère le reste.

Ces Philosophes nient aussi le mouvement, par la raison que ce qui est mû, ou se meut dans l'endroit même où il est, ou dans celui où il n'est pas. Or, il ne se meut ni dans l'un, ni dans l'autre; donc il n'y a point de mouvement.

Ils abolissent toute science en disant, ou qu'on enseigne ce qui est entant qu'il est, ou ce qui n'est pas entant qu'il n'est pas. Le premier n'est point nécessaire, puisque chacun voit la nature des choses qui existent; le second inutile, vu que les choses qui n'existent point, n'acquiescent rien de nouveau que l'on puisse enseigner & apprendre.

Il n'y a point de génération, disent-ils; car ce qui est déjà ne se fait point, non plus que ce qui n'est pas, puisqu'il n'a point d'existence actuelle.

Ils nient encore que le bien & le mal soient tels par nature, parce que s'il y a quelque chose naturellement bonne ou mauvaise, elle doit être l'un ou l'autre pour tout le monde, comme la nége que chacun trouve froide. Or, il n'y a aucun bien, ni aucun mal qui paroisse tel à tous les hommes : donc il n'y en a point qui soit tel par nature. Car enfin, ou l'on doit regarder ce qu'on appelle *bien*, comme bien en général, ou il ne faut pas le considérer comme bien réel. Le premier ne se peut, parce que la même chose est envisagée comme un bien par l'un, & comme un mal par l'autre. Epicure tient que la volupté est un bien, Antisthène l'appelle un mal. La même chose sera donc un bien & un mal tout à la fois. Que si on ne regarde pas ce qu'un homme appelle *bien* comme étant universellement tel, il faudra distinguer les différentes opinions ; ce qui n'est pas possible à cause de la force égale des raisons contraires, d'où ils concluoient que nous ignorons s'il y a quelque bien qui soit tel par nature.

Au reste, on peut connoître tout le système de leurs raisons par les recueils qu'ils en ont laissés. Pyrrhon n'a rien écrit, mais on a des ouvrages de ses disciples, de Timon, d'Ænésidème, de Numénus, de Nauphane & d'autres.

Les Philosophes dogmatistes opposent aux

Pyrrhoniens que contre leurs principes, ils reçoivent des vérités & établissent des dogmes. Ils reçoivent des vérités par cela même qu'ils disputent, qu'ils avancent qu'on ne peut rien définir, & que toute raison est combattue par des raisons contraires. Au moins il est vrai qu'en ceci ils définissent & établissent un principe. Voici ce qu'ils répondent à ces objections. „ Nous convenons que nous participons aux sentimens de l'humanité. Nous croyons qu'il fait jour, que nous vivons, & que nous recevons bien d'autres choses pareilles qui ont lieu dans la vie ; mais nous suspendons notre jugement sur les choses que les Dogmatistes affirment être évidentes par la raison, & nous les regardons comme incertaines. En un mot nous n'admettons que les sentimens. Nous convenons que nous voyons, nous sçavons que nous pensons ; mais nous ignorons de quelle manière nous apercevons les objets, ou comment nous viennent nos pensées. Nous disons, par manière de parler, que telle chose est blanche ; mais non par voie d'affirmation pour assurer qu'elle est telle en effet. Quant aux expressions que nous ne définissons rien, & autres termes semblables dont nous faisons usage, nous ne les employons pas comme des principes. Ces expressions sont différentes en cela des principes qu'établissent les Dogmatistes, quand ils di-

» sent, par exemple, que le monde est sphéri-
 » que. L'affertion est incertaine, au lieu que
 » nos expressions font des aveux qui emportent
 » une certitude. Ainsi quand nous disons que
 » *nous ne définissons rien*, nous ne décidons pas
 » même ce que nous exprimons“. Les Dogma-
 » tistes leur reprochent encore, qu'ils détruisent
 » l'essence de la vie, dès qu'ils en ôtent tout ce
 » en quoi elle consiste. Les Pyrrhoniens leur don-
 » nent le démenti. Ils disent qu'ils n'ôtent point
 » la vûe, qu'ils ignorent seulement comment elle
 » se fait. „ Nous suposons avec vous ce qui pa-
 » roît, ajoutent-ils; nous doutons seulement qu'il
 » soit tel qu'il est vû. Nous sentons que le feu
 » brûle; mais s'il agit ainsi par une faculté qui
 » lui est naturelle, c'est ce que nous ne déter-
 » minons point. Nous voyons qu'un homme
 » se remue & se promène; mais nous ignorons
 » comment s'effectue ce mouvement. Nos rai-
 » sonnemens ne tombent donc simplement que
 » sur l'incertitude qui est jointe aux aparences
 » des choses. Quand nous disons qu'une statue
 » a des dehors relevés, nous exprimons ce qui
 » paroît; lorsqu'au contraire nous assurons qu'elle
 » n'en a point, nous ne parlons plus de l'aparence
 » ce, nous parlons d'autre chose. “ De là vient
 » ce qu'observe Timon dans trois de ses ouvrages;
 » dans ses écrits à *Python*, que *Pyrrhon n'a point*
 » *détruit l'autorité de la coutume*; dans ses *Imagis*

qu'il prenoit l'objet tel qu'il paroïssoit à la vûe ; & dans son traité des *Sens*, qu'il n'affirmoit pas qu'une chose étoit douce, mais qu'elle sembloit l'être. *Ænésidème*, dans son premier livre des *Discours de Pyrrhon*, dit aussi que ce Philosophe ne déci- doit rien dogmatiquement à cause de l'équivalen- ce des raisons contraires, mais qu'il s'en tenoit aux apparences ; ce qu'*Ænésidème* répète dans son traité *contre la Philosophie* & dans celui de la *Recherche*. *Zeunis*, ami d'*Ænésidème*, dans son livre des *Deux sortes de Raisons*, *Antiochus de Laodicée*, & *Apellas* dans son traité d'*Agrippa*, ne posent aussi d'autre systême que celui des seules apparences. Ainsi donc les Pyrrhoniens admet- tent pour caractère de vérité ce que les objets présentent à la vûe, selon ce qu'en dit *Ænési- dème*.

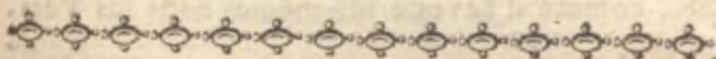
Epicure a été du même sentiment, & *Démocrite* déclare qu'il ne connoît rien aux apa- rences ; qu'elles ne sont point toutes réelles, & qu'il y en a même qui n'existent pas.

Les Dogmatistes font là-dessus une difficulté aux Pyrrhoniens, prise de ce que les mêmes apparences n'excitent pas les mêmes idées. Par exemple, une tour peut paroître ronde & quar- rée. Si donc un Pyrrhonien ne décide sur aucu- ne de ces apparences, il demeure sans agir ; & s'il se détermine pour l'une ou l'autre, il ne don-

ne pas aux apparences une force égale. Ils répondent que quand les apparences excitent des idées différentes, ils disent cela même qu'il y a diverses apparences, & que c'est pour cela qu'ils font profession de n'admettre que ce qui paroît.

Quant à la fin qu'il faut se proposer, les Pyrrhoniens veulent que ce soit la tranquillité d'esprit, qui suit la suspension du jugement, à peu près comme l'ombre accompagne un corps, s'expriment Timon & *Ænésidème*. Ils avancent que les choses qui dépendent de nous, ne sont pas un sujet de choix ou d'aversion, excepté celles qui excèdent notre pouvoir, & auxquelles nous sommes soumis par une nécessité que nous ne pouvons éviter, comme d'avoir faim & soif, ou de sentir de la douleur; choses contre lesquelles la raison ne peut rien. Sur ce que les Dogmatistes leur demandent comment un Sceptique peut vivre sans se dispenser, par exemple, d'obéir si on lui ordonnoit de tuer son pere, ils répondent qu'ils ne sçavent pas comment un Dogmatiste pourroit vivre en s'abstenant des questions qui ne regardent point la vie & la conduite ordinaire. Ils concluent enfin qu'ils choisissent & évitent certaines choses en suivant la coutume, & qu'ils reçoivent l'usage des Loix. Il y en a qui prétendent que les Pyrrhoniens établissoient pour fin l'exemption de passions; d'autres, la douceur.

TIMON.



T I M O N .

A Pollonide de Nicée, dont nous avons fait l'éloge dans nos Œuvres Poétiques, assure, livre premier de ses *Poësies Satyriques* dédiées à Tibère César, que Timon étoit fils de Timarque & originaire de Phlasié; qu'ayant perdu son pere dans sa jeunesse, il s'apliqua à la danse; qu'ensuite il changea de sentiment, & s'en alla à Mégare auprès de Stilpon; qu'après avoir passé bien du tems avec lui, il retourna dans sa patrie & s'y maria; que de là il se rendit conjointement avec sa femme à Elis chez Pyrrhon; qu'il s'arrêta dans cet endroit jusqu'à ce qu'il eût des enfans; & qu'il instruisit dans la Médecine l'ainé de ses fils, nommé *Xantus*, lequel hérita de son pere sa manière de vivre & ses préceptes. Timon, assure Sotion, livre onzième, se rendit illustre par son éloquence; mais comme il manquoit du nécessaire, il se retira dans l'Hellepont & dans la Propontide. Il y enseigna à Chalcédoine la Philosophie & l'Art Oratoire avec un succès qui lui mérita beaucoup de louange. Devenu plus riche, il partit de là pour Athènes, où il vécut jusqu'à sa mort, excepté qu'il demeura peu de tems à Thèbes. Il fut connu & estimé du Roi Antigone, ainsi que de Ptoloméé Philadelph.

phe , comme il l'avoue lui-même dans ses Vers Iambes.

Antigone dit que Timon aimoit à boire , & ne s'occupoit pas beaucoup de la Philosophie. Il composa des Poëmes, différentes sortes de Vers, des Tragédies , des Satyres , trente Comédies, soixante Tragédies , outre des Poësies libres & bouffonnes. On'a aussi de lui un livre de Poësie logadique , où sont contenus plus de vingt mille vers ; livre dont il est fait mention dans Antigone de Caryste , auteur de *la Vie de Timon*. Ses Poësies burlesques renfermant trois livres, dans lesquels , en qualité de Pyrrhonien , il satyrise tous les Philosophes Dogmatistes , en les parodiant à l'imitation des anciens Poëtes. Le premier de ces livres est un narré simple & clairement écrit ; le second & le troisiéme sont une espèce de Dialogue où les questions se proposent par Xénophane de Colophon , & auxquelles il semble répondre lui-même. Dans le second livre il parle des Anciens , dans le troisiéme des Modernes ; ce qui a donné à quelques-uns occasion de l'appeler *Epilogueur*. Le premier livre contient les mêmes matières que les deux autres , hormis qu'il n'y introduisit qu'un personnage qui parle. Il commence par ces mots :

Venez, Sophistes, venez tous ici; vous, gente vaine, & qui vous rendez si importune.

Il mourut , âgé de près de quatre-vingt-dix ans,

selon la remarque d'Antigone, & de Sotion dans son livre onzième. J'ai oui dire qu'il étoit borgne, & qu'il se traitoit lui-même de *Cyclope*.

Il y a eu un autre Timon, qui étoit misanthrope.

Timon le *Philosophe* aimoit beaucoup les jardins & la solitude, comme le raporte Antigone. On raconte que Jérôme le *Péripatéticien*, disoit de lui que comme parmi les Scythes on lançoit des flèches dans la poursuite & dans la retraite, de même entre les Philosophes il y en avoit qui gaignoient des disciples à force de les poursuivre, d'autres en les fuyant, & que Timon étoit de ce caractère.

Il avoit l'esprit subtil & piquant, aimoit à écrire, & excelloit sur-tout à inventer des contes propres à composer des fables pour les Poètes & des piéces pour le Théâtre. Il communiquoit ses tragédies à Alexandre & à Homère le *Jeune*. Il ne s'embarassoit pas d'être troublé par ses domestiques, ou par des chiens, n'ayant rien plus à cœur que la tranquillité d'esprit. On dit qu'Aratus lui demanda comment on pourroit faire pour avoir un *Homère* correct, & qu'il répondit qu'il falloit tâcher d'en trouver les plus anciens exemplaires, & non d'autres plus récents, revus & corrigés. Il laissoit traîner ses productions, qui étoient souvent à demi-rongées par négligence. On conte là-dessus que l'Orateur Zopyrus, lisant

un de ses ouvrages dont Timon lui montrait des endroits, lorsqu'ils vinrent à la moitié du livre, il s'en trouva une partie déchirée; ce que Timon avoit ignoré jusqu'alors, tant il étoit indifférent à cet égard. Il étoit d'une si heureuse complexion, qu'il n'avoit aucun tems marqué pour prendre ses repas.

On raconte que voyant Arcésilas marcher, accompagné de flatteurs à droite & à gauche, il lui dit: *Que viens-tu faire parmi nous, qui sommes libres & exemts de servitude?* Il avoit coutume de dire de ceux qui prétendoient que les sens s'accordent avec l'entendement dans le rapport qu'ils font des objets: *Attagas & Numenius sont d'accord.* Ordinairement il prenoit un ton railleur. Il dit un jour à quelqu'un qui se faisoit de tout un sujet d'admiration; *Pourquoi ne vous étonnez-vous pas de ce qu'étant trois ensemble, nous n'avons que quatre yeux?* En effet, lui & Dioscoride son disciple étoit chacun privé d'un œil, au lieu que celui, à qui il parloit, en avoit deux. Arcésilas lui demanda pour quelle raison il étoit venu de Thèbes. *Afin,* lui repliqua-t'il, *d'avoir occasion de me moquer de vous, qui vous êtes élevé à un si haut degré.* Néanmoins il a donné, dans son livre intitulé, *Repas d'Arcésilas*, des louanges à ce même Philosophe qu'il avoit dénigré dans ses *Poësies burlesques.*

Ménodote écrit que Timon n'eut point de

successeur. Sa Secte finit avec sa vie, jusqu'à
 ce qu'elle fut renouvelée par Ptolomée de Cyre-
 ne. Au reste Hippobote & Sotion disent qu'il
 est pour disciple Dioscoride de Cypre, Nico-
 loque de Rhodes, Euphranor de Séleucie, &
 Praylus de la Troade, qui fut, au raport de
 Phylarque *l'Historien*, si constant & si patient,
 que malgré toute son innocence, il se laissa con-
 damner à mort comme traître, sans avoir même
 prononcé un seul mot de supplication. Euphranor
 forma Eubule d'Aléxandrie, qui enseigna Ptolô-
 mée, lequel dressa Sarpédon & Héraclide. Ce
 dernier fut Maître d'Ænésidème de Gnosse, au-
 teur des huit livres sur les Raisons que les Pyr-
 rhoniens alleguoient en faveur de leur systême.
 Ænésidème instruisit Zeuxippe, nommé *Polites*,
 & celui-ci Zeuxis, surnommé *Goniope*. Zeuxis
 eut sous sa discipline Antiochus de Laodicée, des-
 cendu de Lycus, dont Ménodote de Nicomédie,
 Médecin Empyrique, & Théodas de Laodicée
 prirent les leçons. Ménodote à son tour devint
 Maître d'Hérodote fils d'Arieus natif de Tarse,
 qui le fut ensuite de Sextus Empiricus, duquel
 on a les dix volumes du Pyrrhonisme & autres
 beaux ouvrages. Enfin Sextus Saturnin eut pour
 disciple un nommé Cythénas aussi Empyrique.





LIVRE X.



ÉPICURE.

 Picure fut fils de Néoclès & de Cherestrate. La ville d'Athènes fut sa patrie, & le bourg de Gargette le lieu de sa naissance. Les Philaïdes, ainsi que dit Métrodore dans le livre qu'il a fait de la Noblesse, furent ses ancêtres.

Il y a des Auteurs, entre lesquels est Héraclide, selon qu'il est écrit dans l'*Abregé de Sotion*, qui rapportent que les Athéniens ayant envoyé une colonie à Samos, il y fut élevé, & qu'ayant atteint l'âge de dix ans, il vint à Athènes dans le tems que Xénocrate enseignoit la Philosophie dans l'Académie, & Aristote dans la Chalcide; mais qu'après la mort d'Alexandre le Grand,



EPICURUS .



A. B. C. D. E. F. G. H. I. J. K. L. M. N. O. P. Q. R. S. T. U. V. W. X. Y. Z.

cette capitale de la Grèce étant sous la tyrannie de Perdiccas , il revint à Colophon chez son pere , où ayant demeuré quelque - tems & assemblé quelques écoliers , il retourna une seconde fois à Athènes pendant le gouvernement d'Anaxicrate , & qu'il professa la Philosophie parmi la foule & sans être distingué , jusqu'à ce qu'enfin il se fit Chef de cette Secte , qui fut apellée de son nom.

Il écrit lui-même qu'il avoit quatorze ans lorsqu'il commença à s'attacher à l'étude de la Philosophie. Apollodore , un de ses Sectateurs , assure dans le premier livre de la *Vie d'Epicure* , qu'il s'apliqua à cette connoissance universelle des choses par le mépris que lui donna l'ignorance des Grammairiens , qui ne lui purent jamais donner aucun éclaircissement sur tout ce qu'Hésiode avoit dit du Cahos.

Hermippus écrit qu'il fut Maître d'école , & qu'étant ensuite tombé sur les livres de Démocrite , il se donna tout entier à la Philosophie ; c'est ce qui a fait dire de lui à Timon : *vient enfin de Samos le dernier des Physiciens , un Maître d'école , un effronté , & le plus misérable des hommes.*

On apprend de Philodème Epicurien , dans le dixième livre de son *Abregé des Philosophes* , qu'il eut trois freres , Néoclès , Chæredème & Aristobule , à qui il inspira le desir de s'apliquer , comme lui , à la découverte des secrets de la

nature. Myronianus, dans ses *Chapitres Historiques*, remarque que Mus, quoique son esclave, fut aussi un des compagnons de son étude.

Diotime le Stoïcien, qui haïssoit mal à propos Epicure, l'a voulu faire passer malicieusement pour un voluptueux, ayant inséré cinquante lettres, toutes remplies de lasciveté, sous le nom de ce Philosophe, à qui il imputa encore certains billets qu'on a toujours crû être de Chrysippe. Il n'a pas été traité plus favorablement de Possidonius le Stoïcien, de Nicolaus, de Sotion dans son douzième livre des *Répréhensions*, parlant de la XXIV. lettre.

Denys d'Halicarnasse a été aussi de ses envieux. Ils disent que sa mere & lui alloient purger les maisons par la force de certaines paroles; qu'il accompagnoit son pere, qui montroit à vil prix à lire aux enfans; qu'un de ses freres faisoit faire l'amour pour subsister, & que lui-même demuroit avec une courtisane qui se nommoit Léontie; qu'il s'étoit approprié tout ce que Démocrite avoit écrit des atômes, aussi-bien que les livres d'Aristippe sur *la Volupté*.

Timocrate & Hérodote, dans son livre de la *Jeunesse d'Epicure*, lui reprochent qu'il n'étoit pas bon citoyen; qu'il avoit eu une complaisance indigne & lâche pour Mythras, Lieutenant de Lyfimachus, l'appellant dans ses lettres *Apollon*, & le traitant de Roi; qu'il avoit de même fait

les éloges d'Idoménée, d'Hérodote & de Timocrate, parce qu'ils avoient mis en lumière quelques-uns de ses ouvrages qui étoient encore inconnus, & qu'il avoit eu pour eux une amitié pleine d'une flaterie excessive; qu'il se servoit ordinairement dans ses *Epîtres* de certains termes, comme à Léontie: *O! Roi Apollon, ma petite Léontie, mon Cœur, avec quel excès de plaisir ne nous sommes-nous pas récréés à la lecture de votre billet?* lorsqu'il écrit à Thémista, femme de Léonte: *Je vous aime*, lui dit-il, *à tel point, que si vous ne me venez trouver, je suis capable, avant qu'il soit trois jours, d'aller avec une ardeur incroyable où vos ordres, Thémista, m'appelleront; & à Pythoclès, jeune homme admirablement beau: Je sèche, lui mande-t'il, d'impatience, dans l'attente de jouir de votre aimable présence, & je la souhaite comme celle de quelque Divinité.*

Il ajoute encore à Thémista, si l'on en croit ces Ecrivains, qu'il ne s'imagine pas faire rien d'indigne lorsqu'il se sert de tout ce qu'il y a de plus insinuant pour la persuader. C'est ce que remarque Théodote dans son quatrième livre *contre Epicure*, qu'il eut un commerce avec plusieurs autres courtisanes, mais qu'il fut particulièrement attaché à celui qu'il conserva pour Léontie, que Métrodore, ainsi que lui, aima éperdûment.

On prétend que dans son livre *de la Fin*, il y a de lui ces paroles: *Je ne trouve plus rien qui*

puisse me persuader que cela soit un bien qui bannit les plaisirs qui flattent le goût, qui défend ceux que l'union de deux amans fait sentir, qui ne veut pas que l'ouïe soit charmée de l'harmonie, & qui interdit les délicieuses émotions que les images font naître par les yeux. Ils veulent aussi faire croire qu'il écrivit à Pytoclès: fuyez précipitamment, heureux jeune homme, toutes sortes de disciplines.

Epictète lui reproche que sa manière de parler étoit efféminée & sans pudeur, & l'accable en même-tems d'injures. Timocrate, frere de Métrodore & disciple d'Epicure, s'étant séparé de son école, a laissé dans ses livres, intitulés de *la Joye*, qu'il vomissoit deux fois par jour à cause qu'il mangeoit trop; que lui-même avoit échappé avec beaucoup de peine à sa Philosophie nocturne, & au risque d'être seul avec un tel ami; qu'Epicure ignoroit plusieurs choses sur la Philosophie, & encore plus sur la conduite de la vie; que son corps avoit été si cruellement affligé par les maladies, qu'il avoit passé plusieurs années sans pouvoir sortir du lit, ni sans pouvoir se lever de la chaise sur laquelle on le portoit; que la dépense de sa table se montoit par jour à la valeur d'une mine, monnoye Attique, comme il le marque dans la lettre qu'il écrit à Léontie, & dans celle qu'il adresse aux Philosophes de Mitylène, & que Métrodore & lui avoient toujours

fréquenté des femmes de la dernière débauche ; mais sur-tout Marmarie , Hédia , Erofie & Nicidia.

Ses envieux veulent que dans les trente - sept livres , qu'il a composés de *la Nature* , il y répète souvent la même chose ; qu'il y censure les ouvrages des autres Philosophes , & particulièrement ceux de Nausiphanes , disant de lui mot pour mot : *Jamais Sophiste n'a parlé avec tant d'orgueil & de vanité , & jamais personne n'a mandié avec tant de bassesse le suffrage du peuple.* Et dans ses *Epîtres* contre Nausiphanes , il parloit ainsi : *Ces choses lui avoient tellement fait perdre l'esprit , qu'il m'accabloit d'injures , & se vantoit d'avoir été mon Maître.* Il l'ape'lloit *Poumon* , comme pour montrer qu'il n'avoit aucun sentiment. Il soutenoit d'ailleurs qu'il étoit ignorant , imposteur & efféminé.

Il vouloit que les Sectateurs de Platon fussent nommés *les Flateurs de Denys* , & qu'on lui donnât l'épithète de *Doré* , comme à un homme plein de faste ; qu'Aristote s'étoit abîmé dans le luxe ; qu'après la dissipation de son bien , il avoit été contraint de se faire soldat pour subsister , & qu'il avoit été réduit jusqu'à distribuer des remédes pour de l'argent.

Il donnoit à Protagore le nom de *Porteur de mannequins* , celui de *Scribe & de Maître d'école de village* à Démocrite. Il traïtoit Héraclite

d'ivrogne. Au lieu de nommer Démocrite par son nom, il l'appelloit *Lémocrite*, qui veut dire *chassieux*. Il disoit qu'Antidote étoit un enjôleur; que les Cyrénaïques étoient ennemis de la Grèce; que les Dialecticiens crevoient d'envie, & qu'enfin Pyrrhon étoit un ignorant, & un homme mal élevé.

Ceux qui lui font ces reproches, n'ont agi sans doute que par un excès de folie. Ce grand homme a de fameux témoins de son équité & de sa reconnoissance. L'excellence de son bon naturel lui a toujours fait rendre justice à tout le monde. Sa patrie célébra cette vérité par les statues qu'elle dressa pour éterniser sa mémoire. Elle fut consacrée par ses amis, dont le nombre fut si grand, qu'à peine les villes pouvoient-elles les contenir, aussi-bien que par ses disciples, qui s'attachèrent à lui par le charme de sa doctrine, laquelle avoit, pour ainsi dire, la douceur des Syrènes. Il n'y eut que le seul Métrodore de Stratonice, qui, presque accablé par l'excès de ses bontés, suivit le parti de Carnéades.

La perpétuité de son école triompha de ses envieux, & parmi la décadence de tant d'autres Sectes, la sienne se conserva toujours par une foule continuelle de disciples qui se succédoient les uns aux autres.

Sa vertu fut marquée en d'illustres caractères, par la reconnoissance & la piété qu'il eut envers

ses parens, & par la douceur avec laquelle il traita ses esclaves; témoin son testament, où il donna la liberté à ceux qui avoient cultivé la Philosophie avec lui, & particulièrement au fameux Mus, dont nous avons déjà parlé.

Cette même vertu fut enfin généralement connue par la bonté de son naturel, qui lui fit donner universellement à tout le monde des marques d'honnêteté & de bienveillance? Sa piété envers les Dieux & son amour pour sa patrie ne se démentirent jamais jusqu'à la fin de ses jours. Ce Philosophe eut une modestie si extraordinaire, qu'il ne voulut jamais se mêler d'aucune charge de la République.

Il est certain néanmoins que parmi les troubles qui affligèrent la Grèce, il y passa toute sa vie, excepté deux ou trois voyages qu'il fit sur les confins de l'Ionie pour visiter ses amis, qui s'assembloient de tous côtés pour venir vivre avec lui dans ce jardin qu'il avoit acheté pour prix de quatre-vingt mines. C'est ce que rapporte Apollodore.

Ce fut-là que Dioclès raconte dans son livre de l'*Incurfion*, qu'ils gardoient une sobriété admirable, & se contentoient d'une nourriture très-médiocre. „ Un demi-septier de vin leur suffisoit, dit-il, & leur breuvage ordinaire n'étoit que de l'eau. „

Il ajoute qu'Epicure n'approuvoit pas la com-

munauté de biens entre ses Sectateurs, contre le sentiment de Pythagore, qui vouloit que toutes choses fussent communes entre amis, parce que, disoit notre Philosophe, c'étoit-là plutôt le caractère de la défiance que de l'amitié.

Il écrit lui-même dans ses *Epîtres* qu'il étoit content d'avoir de l'eau & du pain bis. *Envoyez-moi*, dit ce Philosophe à un de ses amis, *un peu de fromage Cythridien, afin que je fasse un repas plus excellent lorsque l'envie m'en prendra.* Voilà quel étoit celui qui avoit la réputation d'établir le souverain bien dans la volupté. Athenée fait son éloge dans l'Epigramme suivante.

Mortels, pourquoi courez-vous après tout ce qui fait le sujet de vos peines? Vous êtes insatiables pour l'acquisition des richesses, vous les recherchez parmi les querelles & les combats, quoique néanmoins la nature les ait bornées, & qu'elle soit contente de peu pour sa conservation; mais vos desirs n'ont point de bornes. Consultez sur cette matière le sage fils de Néoclès; il n'eut d'autre Maître que les Muses, ou le trepied d'Apollon.

Cette vérité sera beaucoup mieux éclaircie dans la suite par ses dogmes & par ses propres paroles. Il s'attachoit particulièrement, si l'on en croit Dioclès, à l'opinion d'Anaxagore entre les Anciens, quoiqu'en quelques endroits il s'éloignât de ses sentimens. Il suivoit aussi Archelaus, qui avoit été le Maître de Socrate.

Il dit qu'il exerçoit ses écoliers à apprendre par cœur ce qu'il avoit écrit. Apollodore a remarqué, dans ses *Chroniques*, qu'il écouta Lysiphanes & Praxiphanes; mais Epicure parle tout au contraire dans ses *Epîtres à Eurydicus*; car il assure qu'il n'eut d'autre Maître dans la Philosophie que sa propre spéculation, & que ni lui, ni Hermachus ne disent point qu'il y ait jamais eu de Philosophe apellé Leucippe, qu'Apollodore néanmoins, Sectateur d'Epicure, affirme avoir enseigné Démocrite. Au reste, Démétrius de Magnésie fait foi qu'il fut auditeur de Xénocrate. Sa diction est proportionnée à la matière qu'il traite; aussi Aristophane le *Grammairien* le reprend de ce qu'elle n'étoit point assez élégante; mais sa manière d'écrire a été si pure & si claire, que dans le livre qu'il a composé de la *Réthorique*, il a soutenu qu'il ne falloit exiger de cet Art que les règles de se faire entendre facilement.

Au lieu de mettre pour inscription à toutes ses *Epîtres* ces paroles: *Soyez en santé; Réjouissez-vous; Que la Fortune vous rie; Passez agréablement le tems*, il recommançoit toujours de vivre honnêtement.

Il y en a, qui dans la *Vie d'Epicure*, soutiennent qu'il a pris le livre, intitulé *Canon* ou *Règle*, dans le traité du *Trepied*, qu'on attribuoit à Naüsiphanes, lequel, selon ces mêmes Auteurs, fut son Maître, aussi-bien que Pamphile le *Platoni-*

ciens, qui enseignoit dans l'Isle de Samos. Ils ajoutent qu'il commença d'étudier en Philosophie à l'âge de douze ans, & qu'à trente-deux il l'enseigna publiquement.

Apollodore dit qu'il nâquit la troisième année de la CIX. Olympiade, le septième jour du mois de Gaméléon, sous le gouvernement de Sosigene, & sept ans depuis la mort de Platon.

Il dressa son école dans Mitylene à trente-deux ans, & en passa ensuite cinq à Lampsaque. Etant retourné à Athènes, il y mourut à l'âge de soixante & douze ans, la seconde année de la CXXVII. Olympiade, sous l'Archontat de Pytharatus, & laissa la conduite de son école à Hermachus de Mitylene, fils d'Argemaque.

Le même Hermachus rapporte dans ses *Epîtres*, qu'après avoir été tourmenté par de cruelles douleurs pendant quatorze jours, une rétention d'urine, causée par la gravelle, lui donna la mort. „ C'est dans ce tems, ajouta-t'il, que „ s'étant fait mettre dans une cuve d'airain, „ pleine d'eau chaude, pour donner quelque „ intervalle à son mal, & qu'ayant bû un peu „ de vin, il exhorta ses amis à se souvenir de „ ses préceptes, & finit sa vie dans cet entre- „ tien. „ Voici des vers que nous avons faits sur lui.

Réjouissez-vous, dit Epicure en mourant à ses amis ; gardez mes préceptes. Puis étant entré dans
une

une cuve pleine d'eau chaude, il prit du vin, & partit aussi-tôt après pour aller boire des eaux froides de Pluton.

Telle fut la vie & la mort de ce Philosophe ; voici son testament.

„ Ma dernière volonté est que tous mes biens
 „ appartiennent à Amynomaque, fils de Philo-
 „ crate, à Batithe & à Timocrate, fils de Dé-
 „ métrius, ainsi qu'il paroît par la donation que
 „ je lui ai faite, dont l'acte est inféré dans les
 „ Registres qui se gardent dans le Temple de la
 „ Mere des Dieux ; à condition néanmoins que
 „ le jardin sera donné avec toutes ses commodi-
 „ tés à Hermachus Mitylénien, fils d'Agemar-
 „ que, à ceux qui enseigneront avec lui, &
 „ même à ceux qu'il nommera pour tenir cette
 „ école, afin qu'ils y puissent plus agréablement
 „ continuer l'exercice, & que les noms de ceux,
 „ qui seront appellés Philosophes de notre Sec-
 „ te, soient consacrés à l'éternité.

„ Je recommande à Amynomaque, & à Ti-
 „ mocrate de s'appliquer, autant qu'il leur sera
 „ possible, à la réparation & à la conservation
 „ de l'école qui est dans le jardin. Je les char-
 „ ge d'obliger leurs héritiers d'avoir autant de
 „ soin, qu'eux-mêmes en auront eu, pour la
 „ conservation du jardin & de tout ce qui en dé-
 „ pend, & d'en laisser pareillement la jouissance

» à tous les autres Philosophes, successeurs de
 » notre opinion.

» Amynomaque & Timocrate laisseront à Her-
 » machus pendant sa vie, & à ceux qui s'atta-
 » cheront avec lui à l'étude de la Philosophie,
 » la maison que j'ai au bourg de Mélite.

» On prendra sur le revenu des biens que
 » j'ai donnés à Amynomaque & à Timocrate,
 » selon qu'on en conviendra avec Hermachus, ce
 » qui sera nécessaire pour célébrer dans les dix
 » premiers jours du mois de Gaméléon celui
 » de notre naissance, & ceux de mon pere, de
 » ma mere & de mes freres; & le vingtième de
 » la lune de chaque mois on traitera tous ceux
 » qui nous ont suivis dans la connoissance de la
 » Philosophie, afin qu'ils se souviennent de
 » moi & de Métrodore, & qu'ils fassent aussi la
 » même chose au mois de Possidéon en mémoire
 » de nos freres, ainsi qu'ils nous l'ont vû ob-
 » server. Il faudra qu'ils s'acquittent de ce de-
 » voir dans le mois de Métagitnion en faveur
 » de Polyene.

» Amynomaque & Timocrate prendront soin
 » de l'éducation d'Epicure, fils de Métrodore,
 » & du fils de Polyene, tandis qu'ils demeurent
 » ensemble chez Hermachus, & qu'ils prennent
 » ses leçons.

» Je veux que la fille de Métrodore soit aussi
 » sous leur conduite, & que lorsqu'elle sera en

» âge d'être mariée , elle épouse celui d'entre les
» Philosophes qu'Hermachus lui aura choisi. Je
» lui recommande d'être modeste , & d'obéir en-
» tièrement à Hermachus.

» Amynomaque & Timocrate , après avoir
» pris l'avis d'Hermachus , prendront du revenu
» de mes biens ce qu'il faudra pour leur nourri-
» ture & pour leur entretien. Il jouira , com-
» me eux , de la part & portion que je lui donne
» dans ma succession , parce qu'il a vieilli avec
» nous dans la recherche des découvertes que
» nous avons faites sur la nature , & que nous
» l'avons laissé pour notre successeur à l'école
» que nous avons établie ; ainsi il ne sera rien
» fait sans son conseil. La fille , lors de son
» mariage , sera dotée selon les biens que je laisse.
» Amynomaque & Timocrate en délibéreront
» avec Hermachus.

» On aura soin de Nicanor , ainsi que nous
» avons fait. Il est juste que tous ceux qui
» ont été les compagnons de nos études , qui y
» ont contribué de tout ce qu'ils ont pû , & qui
» se sont fait un honneur de vieillir avec nous
» dans la spéculation des sciences , ne manquent
» point , autant que nous pourrons , des cho-
» ses qui leur sont nécessaires pour le succès de
» leurs découvertes. Je veux qu'Hermachus ait
» tous mes livres.

» S'il arrive qu'Hermachus meure avant que

„ les enfans de Métrodore soient en âge, j'or-
 „ donne qu'Amynomaque & Timocrate se char-
 „ gent de leur conduite, afin que tout se passe
 „ avec honneur, & qu'ils proportionnent la dé-
 „ pense, qu'il faudra faire pour eux, à la valeur
 „ de mes biens.

„ Au reste, je souhaite qu'autant qu'il sera pos-
 „ sible, toutes ces dispositions soient exécutées de
 „ point en point, conformément à ma volonté.

„ Entre mes esclaves, j'affranchis Mus, Nicias,
 „ & Lycon; je donne aussi la liberté à Phédrión.

Voici une lettre qu'il écrivit à Idoménee, étant
 prêt de mourir.

„ Je vous écrivois au plus heureux jour de
 „ ma vie, puisque c'étoit le dernier. Je souffrois
 „ tant de douleurs dans la vessie & dans les in-
 „ testins, que rien n'en pouvoit égaler la vio-
 „ lence; néanmoins le souvenir de mes raisonne-
 „ mens sur la Philosophie & de mes découvertes
 „ sur la nature charmoit tellement mon esprit,
 „ que ce m'étoit une grande consolation contre
 „ les maux du corps. Je vous recommande
 „ donc, au nom de cette amitié que vous avez
 „ toujours eue pour moi, & de ce noble pen-
 „ chant que dès votre jeunesse vous avez eu
 „ pour la Philosophie, de soutenir les enfans de
 „ Métrodore. „ Ce fut ainsi qu'il fit son tes-
 „ tament.

Il eut plusieurs disciples, tous fort sages &

célèbres , entr'autres Métrodore , Athénée , Timocrate & Sandes de Lampsaque ; mais dont le premier fut Métrodore , qui ne l'eut pas plutôt connu , qu'il ne s'en sépara jamais , hormis un séjour de six mois qu'il fit chez lui , & d'où il revint trouver le Philosophe.

Ce Métrodore fut un parfait honnête homme , selon ce qu'en écrit Epicure dans son livres *des Choses importantes*. Il lui rend le même témoignage dans le troisième livre qu'il intitule *Timocrate*. Il donna en mariage sa sœur Batithe à Idomenée & prit pour maîtresse une courtisane d'Athènes , apellée *Léontie*. Toujours ferme contre tout ce qui peut troubler l'ame , il fut intrépide contre les atteintes de la mort. C'est ce que rapporte de lui Epicure dans son premier livre , intitulé *Métrodore*. Il mourut en la cinquantième année de son âge , sept ans avant Epicure , qui parle souvent dans son testament du soin qu'il veut qu'on ait des enfans de ce Philosophe , comme étant déjà mort.

Métrodore eut un frere , apellé *Timocrate* ; mais d'un esprit brouillon , & dont on a dit quelque chose ci-devant. Voici le catalogue des livres qu'il composa : *Trois contre les Médecins. Un des Sens à Timocrate. De la Magnanimité. De la Maladie d'Epicure. Contre les Dialecticiens. Neuf livres contre les Sophistes. Du Chemin qu'il faut tenir pour arriver à la Sagesse. De la Viciss*

situde des Choses. Des richesses. Contre Démocrite. De la Noblesse.

Polyene de Lampsaque, fils d'Athénodore, fut encore un des disciples d'Epicure. Philodème dit que ses mœurs avoient tant de douceur & d'agrément, qu'il étoit universellement aimé.

Il y eut aussi Hermaque, fils d'Agemarque Mitylénien, qui succéda à l'école d'Epicure. Il avoit beaucoup de mérite; mais quoique né d'un pere pauvre, cela n'empêcha pas qu'il ne s'appliquât à la Rhétorique. Voici quelques-uns de ses livres dont on fait beaucoup de cas, outre vingt-deux Epîtres qu'il écrivit contre Empédocles. Il fit un traité *des Sciences* contre Platon, contre Aristote, & mourut chez Lysias avec la grande réputation qu'il s'étoit acquise.

Léonte de Lampsaque & sa femme Themista assistèrent aussi aux leçons d'Epicure dans la Philosophie. Cette femme est la même à qui il écrivoit, comme on l'a dit plus haut. Colotes, & Idomenée, natif de la même ville, furent aussi du nombre de ses principaux disciples, auxquels on peut joindre Polystrate, qui remplaça Hermaque dans l'école fondée par Epicure, ainsi que Denys, qui la tint après lui, & auquel succéda Basilide.

Apollodore, qu'on apelloit *le Gouverneur des jardins*, & qui a écrit plus de quatre cens volumes, s'est fort distingué parmi les sectateurs du

Philosophe, sans oublier deux Ptolomées, Mélas, Leucus, Zénon Sydonien, qui laissa quantité d'écrits & fut auditeur d'Apollodore; Démétrius, surnommé *Lacon*; Diogène de Tarse, dont on a une description *des Ecoles Choïstes*; Orion & beaucoup d'autres, que les véritables Epicuriens n'apelloient que des *Sophistes*.

Il y a eu trois autres Epicures, dont l'un fut fils de Léonte & de Themista; l'autre natif de Magnésie; & le quatrième, Gladiateur de profession.

Au reste, Epicure a plus écrit lui seul qu'aucun autre des Philosophes. On compte jusqu'à trois cens livres de sa composition, sans autre titre que celui-ci; *Ces ouvrages renferment les sentimens d'Epicure*. En effet, ils sont tous remplis de ses propres idées. Chrysispe a voulu l'imiter dans la multitude de ses écrits, remarque Carnéades, qui à cette occasion l'apelloit *le Parasite des Livres d'Epicure*, parce qu'il affectoit de l'égalier en ce qui regardoit le nombre des productions; aussi ses œuvres sont-elles pleines de redites, de choses mal digérées & avancées avec tant de précipitation, qu'il n'avoit pas de tems de reste pour les relire & les corriger. D'ailleurs il a tellement farci ses livres de citations, qu'il y a beaucoup plus de travail d'autrui que du sien propre; défaut qu'il a en commun avec Zénon & Aristote.

Les volumes d'Epicure se montent donc à la

quantité que nous venons de dire ; mais ceux, qui par l'excellence des matières l'emportent sur les autres, sont les trente-sept qu'il a composés sur la *Nature* ; ce qu'il nous a laissé des *Atômes*, du *Vuide*, de l'*Amour* ; un *Abregé contre les Physiciens* ; des *Doutes contre ceux de Mégare* ; des *Opinions certaines des Sectes* ; des *Plantes* ; de la *Fin* ; de la *Manière qu'il faut juger* ; *Cheredeme*, ou des *Dieux* ; *Hegesinax*, ou de la *Sainteté* ; quatre livres des *Vies* ; des *Actions justes* ; son *Néocle* dédié à *Thémistia* ; son *Banquet* ; *Euryloque* à *Métrodore* ; de la *Vue* ; de l'*Angle*, ou de l'*Extrémité de l'Atôme* ; de l'*Impalpabilité du Vuide* ; du *Destin* ; des *Opinions sur les Passions* à *Timocrate* ; des *Présages* ; de l'*Exhortation* ; des *Simulachres* ; de la *Faculté d'imaginer* ; son *Aristobule* ; de la *Musique* ; de la *Justice & des autres Vertus* ; des *Dons & de la Grace* ; *Polymede* ; trois livres intitulés *Timocrate* ; cinq qu'il apelle *Métrodore*, & deux qu'il nomme *Antidore* ; *Sentimens sur les Maladies* à *Mitras* ; *Callistolas* ; de la *Royauté* ; *Anaximene* ; des *Epîtres*.

Je vais tâcher de donner un abregé de ces ouvrages & de ce qu'il y enseigne, en raportant trois lettres de ce Philosophe dans lesquelles il a compris sommairement toute sa Philosophie. Je marquerai quelles ont été ses principales opinions, & s'il y a d'autres choses essentielles dans ce qu'il a écrit, j'en ferai mention, afin que
vous

vous puissiez vous former à tous égards une idée de ce Philosophe, si tant est que je puisse en juger. Sa première lettre s'adresse à Hérodote & roule sur la Physique ; la seconde à Pythoclès, & dans laquelle il parle des Corps célestes ; la troisième, adressée à Ménœcée, concerne la Morale. Nous commencerons par la première, après avoir touché quelque chose de la manière dont ce Philosophe partage la Philosophie.

Il la divise en trois parties, dont la première donne des règles pour bien juger, la seconde traite de la Physique, & la troisième de la Morale. Celle qui donne des règles, sert d'introduction à la Philosophie & est contenue dans un ouvrage intitulé, *Canon*. La partie Physique renferme la Théorie de la Nature, & est rédigée en trente-sept livres & Epîtres sur les *Choses naturelles*. La Morale roule sur le *Choix de la Volonté par rapport aux Biens & aux Maux*, & est traitée dans son livre de *la Conduite de la Vie*, dans ses *Epîtres* & dans son livre des *Fins*. On joint ordinairement la partie qui contient les règles, avec la partie Physique ; combinaison qu'on appelle *Caractère de vérité, Principes & premiers Elémens de la Philosophie*. La partie Physique est intitulée, *De la Génération, De la Corruption, & De la Nature*. La partie Morale est connue sous ces noms. *Des Choses qu'il faut choisir & éviter, Des Vies & De la Fin*.

Au reste, les Epicuriens rejettent la Dialectique comme superflue, & en donnent pour raison que ce que les Physiciens disent sur les noms des choses suffit.

Epicure dit donc, dans son livre intitulé, *Canon*, que *les Moyens de connoître la vérité, sont les sens, les notions antécédentes & les passions.* (1) Les sectateurs de ce Philosophe y ajoutent *les idées* qui se présentent à l'esprit; & voici ce qu'Epicure lui-même dit dans son *Abregé à Hérodote*, & dans ses opinions principales. Les sens, dit-il, ne renferment point de raison, ils ne conservent aucun souvenir des choses; car ils ne se meuvent point eux-mêmes & ne peuvent, ni rien ajouter au mouvement qu'ils reçoivent, ni en rien diminuer. Ils ne sont aussi soumis à aucune direction; car une sensation homogène ne peut en rectifier une autre de même espèce, parce qu'elles ont une force égale; non plus qu'une sensation hétérogène n'en peut rectifier une semblable, parce que les objets dont elles jugent, ne sont pas les mêmes. Pareillement différentes sensations ne peuvent se rectifier l'une l'autre, vû que dans ce que nous disons, nous avons égard à toutes. On ne peut pas même dire que la raison conduise les sens, puisqu'elle dépend

(1) Le mot de *passions* se prend ici pour *sentimens de l'ame.*

d'eux. Ainsi la réalité des sensations établit la certitude des sens. En effet, il est aussi certain que nous voyons & que nous entendons, qu'il est certain que nous sentons de la douleur; de sorte, qu'il faut juger des choses que nous n'apercevons point par les signes que nous en donnent celles que nous découvrons. On doit encore convenir que toutes nos idées viennent des sens, & se forment par incidence, par analogie, ressemblance & composition, à l'aide du raisonnement, qui y contribue en quelque sorte. Les idées même des gens qui ont l'esprit troublé, & celles qui nous naissent dans les songes sont réelles, puisqu'elles se trouvent accompagnées de mouvement, & que ce qui n'existe pas, n'en peut produire aucun.

Par ce que les Epicuriens appellent *notions antécédentes*, ils entendent une espèce de compréhension, soit opinion vraie, soit pensée, ou acte inné & universel de l'entendement, c'est-à-dire, le souvenir d'une chose qui s'est souvent représentée à nous extérieurement, comme dans cette proposition: *L'homme est disposé de cette manière*. En même-tems que le mot d'*homme* se prononce, l'idée de la figure de l'homme se représente à l'esprit en vertu des notions antécédentes, dans lesquelles les sens nous servent de guide. Ainsi l'évidence d'une chose est liée avec le nom qu'elle porte originairement. En effet, nous ne sçau-

rions rechercher une chose, sans nous avoir formé auparavant l'idée de l'objet qui fait le sujet de notre recherche. Par exemple, pour juger si une chose qu'on voit de loin, est un cheval ou un bœuf, il faut avoir premièrement l'idée de ces deux animaux; & nous ne pourrions nommer aucune chose, sans en avoir auparavant acquis l'idée par les notions antécédentes, d'où s'ensuit que ces notions sont évidentes.

Il faut encore remarquer que toute opinion que l'on conçoit, dépend d'une chose antécédente déjà connue comme évidente, & à laquelle nous la rapportons, comme dans cette question: *D'où sçavons-nous, que c'est-là un homme ou non?* Les Epicuriens donnent aussi à ces opinions le nom de *croyance*, qu'ils distinguent en vraie & en fautive. La vraie est celle que quelque témoignage, ou apuye, ou ne combat; la fautive n'a aucun témoignage en sa faveur, ou n'en a d'autre que contr'elle. C'est ce qui leur a fait introduire sur ce sujet l'expression d'*attendre*, comme, par exemple, d'*attendre* qu'on soit proche d'une tour pour juger de près de ce qu'elle est.

Ils reconnoissent deux passions, auxquelles tous les animaux sont sujets, le plaisir & la douleur. Ils disent que l'une de ces passions nous est naturelle, l'autre étrangère, & qu'elles nous servent à nous déterminer dans ce que nous avons à choisir & à éviter par rapport aux biens & aux maux.

Ils distinguent aussi les questions en celles qui regardent les choses mêmes, & en d'autres qui concernent leurs noms. Voilà ce qu'il falloit dire sur la manière dont ces Philosophes partagent la Philosophie & sur ce qu'ils envisagent comme caractère de vérité.

Revenons à présent à la lettre dont nous avons fait mention.

Epicure à Hérodote. Joye.

Comme il y a des gens, sçavant Hérodote, qui ne peuvent absolument se résoudre à examiner toutes les questions que nous avons traitées sur la Nature, ni à donner leur attention aux grands ouvrages que nous avons publiés sur ce sujet, j'ai réduit toute la matière en un Abregé, afin que pour autant qu'il m'a paru suffire à aider leur mémoire, il leur serve de moyen à se rappeler facilement mes opinions en général, & que par ce secours ils retiennent en tout tems ce qu'il y a de plus essentiel, selon le degré auquel ils auront porté l'étude de la Nature. Ceux même qui ont fait quelques progrès dans la contemplation de l'Univers, doivent avoir présente à l'esprit toute cette matière, qui consiste dans ses premiers élémens, puisque nous avons plus souvent besoin d'idées générales que d'idées particulières. Nous nous attacherons donc à cette matière

& à ces élémens, afin que traitant les questions principales, on se rapelle les particulières, & qu'on s'en fasse de justes idées par le moyen d'idées générales dont on aura conservé le souvenir. D'ailleurs, l'essentiel dans ce genre d'étude est de pouvoir se servir promptement de ses idées, lorsqu'il faut se rappelles les élémens simples & les termes, parce qu'il est impossible que l'on traite abondamment les choses générales, si on ne sçait pas réduire le tout en peu de mots, & comprendre en raccourci ce qu'on a auparavant soigneusement examiné par parties. Ainsi cette méthode sera utile à tous ceux qui se feront appliqués à l'étude de la Nature; & comme cette étude contribue à divers égards à la tranquillité de la vie, il est nécessaire que je fasse un pareil Abregé, dans lequel je traite de tous les dogmes par leurs premiers élémens.

Pour cela, il faut premièrement, Hérodote, acquérir la connoissance des choses qui dépendent de la signification des mots, afin de pouvoir juger de celles dont nous concevons quelque opinion, ou quelque doute, ou que nous cherchons à connoître, & afin qu'on ne nous mène pas jusqu'à l'infini, ou que nous-mêmes ne nous bornions point à des mots vuides de sens. Car il est nécessaire que nous soyons au fait de tous les termes qui entrent dans une notion antécédente, & que nous n'ayons besoin de la dé-

montrer à aucun égard. Par ce moyen nous pourrions l'appliquer, ou à la question que nous agissons, ou au doute que nous avons, ou à l'opinion que nous concevons. La même méthode est nécessaire par rapport aux jugemens qui se font par les sens, & par les idées qui viennent, tant de l'esprit que de tel autre caractère de vérité que ce soit. Enfin, il faut agir de la même manière touchant les passions de l'ame, afin que l'on puisse distinguer les choses sur lesquelles il faut suspendre son jugement, & celles qui ne sont pas évidentes. Cela étant distinctement compris, voyons ce qui regarde les choses qui ne sont pas connues.

Premièrement, il faut croire que rien ne se fait de rien; car si cela étoit, tout se feroit de tout, & rien ne manqueroit de semence. De plus, si les choses qui disparoissent, se réduisoient à rien, il y a long-tems que toutes choses seroient détruites, puisqu'elles n'auroient pû se résoudre dans celles que l'on suppose n'avoir pas eu d'existence. Or, l'Univers fut toujours tel qu'il est, & sera toujours dans le même état, n'y ayant rien en quoi il puisse se changer. En effet, outre l'Univers il n'existe rien en quoi il puisse se convertir & subir un changement. Epicure soutient aussi cette opinion dès le commencement de son grand *Abregé*, & voici ce qu'il dit

dans le premier livre de son ouvrage sur la *Nature*;

L'Univers est corporel. Qu'il y ait des corps : c'est ce qui tombe sous les sens , selon lesquels nous formons des conjectures , en raisonnant sur les choses qui nous sont cachées , comme on l'a dit plus haut. S'il n'y avoit point de vuide , ni de lieu , ce qu'autrement nous désignons par le nom de *Nature impalpable* , les corps n'auroient point d'endroit où ils pourroient être , ni où ils pourroient se mouvoir , quoiqu'il soit évident qu'ils se meuvent. Mais hors de là , il n'y a rien qu'on puisse concevoir ; ni par pensée , ni par voye de compréhension , ni par analogie tirée de choses qu'on a comprises ; rien , non de ce qui concerne les qualités ou les accidens des choses , mais de ce qui concerne la nature des choses en général. Epicure propose à peu près les mêmes principes dans le premier livre de son ouvrage sur la *Nature* , & dans le quatorzième & le quinzième , ainsi que dans son grand *Abregé*. Quant aux corps , les uns sont des assemblages , les autres des corps dont ces assemblages sont formés. Ceux-ci sont indivisibles & immuables , à moins que toutes choses ne s'anéantissent en ce qui n'est point ; mais ces corps subsisteront constamment dans les dissolutions des assemblages , existeront par leur nature , & ne peuvent être dissous , n'y ayant rien en quoi & de quelle manière ils puissent se

réfoudre. Aussi il faut de toute nécessité que les principes des corps soient naturellement indivisibles.

L'Univers est infini ; car ce qui est fini a une extrémité, & ce qui a une extrémité est conçu & borné par quelque chose. Donc ce qui n'a point d'extrémité n'a point de bornes, & ce qui n'a nulles bornes est infini & sans terme. Or, l'Univers est infini à deux égards, par rapport au nombre des corps qu'il renferme, & par rapport à la grandeur du vuide. Car si le vuide étoit infini, & que le nombre des corps ne le fût pas, les corps n'auroient nulle part de lieu où ils pussent se fixer ; ils erreroient dispersés dans le vuide, parce qu'ils ne rencontreroient rien qui les arrêtât, & ne recevroient point de répercussion. D'un autre côté, si le vuide étoit fini & que les corps fussent infinis en nombre, cette infinité de corps empêcheroit qu'ils n'eussent d'endroit à se placer.

Ces corps solides & indivisibles, dont se forment & dans lesquels se résolvent les assemblages, sont distingués par tant de sortes de figures, qu'on n'en peut concevoir la variété. En effet, il est impossible de se représenter qu'il y ait tant de conformations différentes de corps indivisibles. Au reste, chaque espèce de figure d'atômes renferme des atômes à l'infini ; mais ces espèces mêmes ne sont point infinies, elles sont seulement incompréhensibles en nombre : car, comme Epicure l'enseigne plus bas, il n'y

a point de divisibilité à l'infini ; ce qu'il dit relativement au changement de qualités que subissent les atômes , afin qu'on ne les suppose pas infinis , uniquement par rapport à leur grandeur.

Les atômes sont dans un mouvement continu ; & Epicure dit plus bas qu'ils se meuvent avec la même vitesse , parce que le vuide laisse sans cesse le même passage au plus léger , comme au plus pesant. Les uns s'éloignent des autres à une grande distance , les autres tournent ensemble lorsqu'ils sont inclinés à s'entrelasser, ou qu'ils sont arrêtés par ceux qui les entrelassent. Cela se fait par le moyen du vuide , qui sépare les atômes les uns des autres , ne pouvant lui-même rien soutenir. Leur solidité est cause qu'ils s'élancent par leur collision , jusqu'à ce que leur entrelassement les remette de cette collision. Les atômes n'ont point de principe , parce qu'avec le vuide ils sont la cause de toutes choses. Epicure dit aussi plus bas qu'ils n'ont point de qualité , excepté la figure , la grandeur & la pesanteur , & dans le douzième livre de ses *Elémens* , que leur couleur change selon leur position. Ils n'ont pas non plus toutes sortes de grandeurs , puisqu'il n'y en a point dont la grandeur soit visible. L'atôme ainsi conçu , donne une idée suffisante de la Nature.

Il y a des mondes à l'infini , soit qu'ils ressemblent à celui-ci , ou non ; car les atômes étant

infinis, comme on l'a montré, sont transportés dans le plus grand éloignement; & comme ils ne sont pas épuisés par le monde qu'ils servent à former, n'étant tous employés ni à un seul, ni à plusieurs mondes bornés, soit qu'ils soient semblables, soit qu'ils ne le soient pas, rien n'empêche qu'il ne puisse y avoir à l'infini des mondes conçus de cette manière.

Il y a encore des formes, qui par la figure ressemblent aux corps solides, & surpassent de beaucoup par leur ténuité les choses sensibles. Car rien n'empêche qu'il ne se forme dans l'air de ces sortes de séparations, ou qu'il y ait des propriétés formées par le moyen des cavités & des ténuités; ou qu'il se fasse des émanations de parties qui conservent la même position & le même ordre qu'elles avoient dans les solides. Ces formes sont ce que nous apellons des *images*, dont le mouvement qui se fait dans le vuide, ne rencontrant rien qui l'arrête, a une telle vélocité, qu'il parcourt le plus grand espace imaginable en moins de tems qu'il soit possible, parce qu'il ne reçoit ni plus ni moins de vitesse, ou de lenteur par la répulsion & la non répulsion (1). Il ne faut pourtant pas croire qu'un corps, qui est porté en bas dans un tems mesurable, par-

(1) *Kuhnins* remarque que les idées de cette lettre sont fort courtes.

vienne en plusieurs endroits à la fois, car c'est de quoi on ne peut se former d'idée, & pouvant venir également de quelqu'endroit du vuide que ce soit dans un tems sensible; il ne sera point parti de l'endroit que nous croyons, parce que sans suposer même que la vitesse de son mouvement ne rencontre point de répulsion, celle-ci ne le retarde pas. Il est important de retenir ce principe, parce que les images que nous voyons, tirent leur usage de celles qui sont de cette ténuité. Elle fait aussi que ces images ne peuvent être sujettes à des difficultés, prises de choses qu'on voit. C'est encore là ce qui produit leur vitesse incomparable, qui les rend propres à toutes sortes de mouvemens, afin qu'elles ne causent que peu ou point de résistance dans le vuide; au lieu qu'étant en grand nombre, ou plutôt innombrable, elles en rencontrent d'abord quelqu'un. Il faut encore remarquer que ces images se forment en même-tems que naît la pensée, parce qu'il se fait continuellement des écoulemens de la superficie des corps, lesquels ne sont pas sensibles aux sens, trop grossiers pour s'en apercevoir. Ces écoulemens conservent long-tems la position & l'ordre des atômes dont ils sont formés, quoiqu'il y arrive quelquefois de la confusion. D'ailleurs, ces assemblages se font promptement dans l'air, parce qu'il n'est pas nécessaire qu'ils ayent de profondeur. Outre

ces manières, il y en a encore d'autres dont se forment ces fortes de natures. Rien de tout cela ne contredit les sens, si on considère la manière dont les images produisent leurs effets, & comment elles nous donnent un sentiment des objets extérieurs. Il faut supposer aussi que c'est par le moyen de quelque chose d'extérieur que nous voyons les formes, & que nous en avons une idée distincte; car un objet qui est hors de nous, ne peut nous imprimer l'idée de sa nature, de sa couleur & de sa figure autrement que par l'air qui est entre lui & nous, & par les rayons ou espèces d'écoulemens qui parviennent de nous jusqu'à l'objet. Nous voyons donc par le moyen des formes, qui se détachent des objets mêmes, de leur couleur, de leur ressemblance, & qui pénètrent à proportion de leur grandeur, & avec un mouvement extrêmement prompt, dans la vûe ou dans la pensée. Ensuite ces formes nous ayant donné de la même manière l'idée d'un objet unique & inconnu, & conservant toujours leur conformité avec l'objet dont elles sont séparées, nourries d'ailleurs par les atômes qui les produisent, l'idée que nous avons reçûe dans la pensée, ou dans les sens, soit d'une forme, soit d'un accident, nous représente la forme même du solide par le moyen des espèces qui se succèdent (1).

(1) Voyez *Kylsius*.

Il y a erreur dans ce que nous concevons, s'il n'est confirmé par un témoignage, ou s'il est contredit par quelqu'autre; c'est-à-dire, si ce que nous concevons n'est pas confirmé par le mouvement qui s'excite en nous-mêmes, conjointement avec l'idée qui nous vient, qui est suspendu dans les cas où il y a erreur. Car la ressemblance des choses que nous voyons dans leurs images, ou en songe, ou par les pensées qui tombent dans l'esprit, ou par le moyen de quelque autre caractère de vérité, ne seroit pas conforme aux choses qu'on appelle existantes & véritables, s'il n'y en avoit pas d'autres auxquelles nous rapportons celles-là, & sur lesquelles nous jettons les yeux. Pareillement, il n'y auroit point d'erreur dans ce que nous concevons, si nous ne recevions en nous-mêmes un autre mouvement, qui est bien conjoint avec ce que nous concevons; mais qui est suspendu. C'est de ce mélange d'une idée étrangère avec ce que nous concevons, & d'une idée suspendue que provient l'erreur dans ce que nous concevons, & qui fait qu'il doit, ou être confirmé, ou n'être pas contredit. Au contraire, nos conceptions sont vraies, lorsqu'elles sont confirmées, ou qu'elles ne sont pas contredites. Il importe de bien retenir ce principe, afin qu'on ne détruise pas les caractères de vérité en tant qu'ils concernent les actions, ou que l'erreur, ayant un égal degré d'évidence,

n'occasionne une confusion générale.

L'ouïe se fait pareillement par le moyen d'un souffle qui vient d'un objet parlant, ou résonnant, ou qui cause quelque bruit, ou en un mot de tout ce qui peut exciter le sens de l'ouïe. Cet écoulement se répand dans des parties similaires, qui conservent un certain rapport des unes avec les autres, & étendent leur faculté, comme une unité, jusqu'à ce qui reçoit le son, d'où naît la plupart du tems une sensation de la chose, qui a envoyé le son, telle qu'elle est; ou si cela n'a pas lieu, on connoît seulement qu'il y a quelque chose au dehors. Car sans une certaine sympathie transportée de l'objet qui résonne, il ne se feroit point de semblable sensation. On ne doit donc pas s'imaginer que l'air reçoit une certaine figure par la voix, ou par les choses semblables qui frappent l'ouïe; car il faudroit beaucoup d'effort pour que cela arrivât. C'est la percussion que nous éprouvons à l'ouïe, d'une voix, laquelle se fait par le moyen d'un écoulement de corpuscules, accompagné d'un souffle léger, & propre à nous donner la sensation de l'ouïe.

Il en est de l'odorat comme de cet autre sens; puisque nous n'éprouverions aucune sensation, s'il n'y avoit des corpuscules, qui, se détachant des objets qui nous les communiquent, remuent les sens par la proportion qu'ils ont avec eux; ce que les uns font d'une manière confuse &

contraire, les autres avec ordre & d'une façon plus naturelle.

Outre cela, il faut croire que les atômes ne contribuent aux qualités des choses que nous voyons, que la figure, la pesanteur, la grandeur & ce qui fait nécessairement partie de la figure; parce que toute qualité est sujette au changement; au lieu que les atômes sont immuables. En effet, il faut que dans toutes les dissolutions des assemblages de matière il reste quelque chose de solide qui ne puisse se dissoudre, & qui produise les changemens, non pas en anéantissant quelque chose, ou en faisant quelque chose de rien; mais par des transpositions dans la plupart, & par des additions & des retranchemens dans quelques autres. Il est donc nécessaire que les parties des corps, qui ne sont point sujettes à transposition, soient incorruptibles, aussi-bien que celles dont la nature n'est point sujette à changement, mais qui ont une masse & une figure qui leur sont propres. Il faut donc que tout cela soit permanent, puisque, par exemple, dans les choses que nous changeons nous-mêmes de propos délibéré, on voit qu'elles conservent une certaine forme; mais que les qualités, qui ne résident point dans le sujet même que l'on change, n'y subsistent pas, & qu'au contraire elles sont séparées de la totalité du corps. Les parties qui se maintiennent
dans

dans le fujet ainſi changé, ſuffiſent pour former les différences des compositions, & il doit reſter quelque choſe, afin que tout ne ſe corrompe pas juſqu'à ſ'anéantir.

Il ne faut pas croire que les atômes renferment toutes ſortes de grandeurs, car cela ſeroit contredit par les choſes qui tombent ſous les ſens ; mais ils renferment des changemens de grandeur, ce qui rend auſſi mieux raiſon de ce qui ſe paſſe par rapport aux ſentimens & aux ſenſations. Il n'eſt pas néceſſaire encore, pour la différence des qualités, que les atômes ayent toutes ſortes de grandeurs. Si cela étoit, il y auroit auſſi des atômes que nous devrions apercevoir ; ce qu'on ne voit pas qui ait lieu, & on ne comprend pas non plus comment on pourroit voir un atôme. Il ne faut pas auſſi penſer que dans un corps terminé il y ait une infinité d'atômes & de toute grandeur. Ainſi non ſeulement on doit rejeter cette diviſibilité à l'infini, qui s'étend juſqu'aux plus petites parties des corps ; ce qui va à tout exténuer, & en comprenant tous les aſſemblages de matière, à réduire à rien les choſes qui exiſtent. Il ne faut pas non plus ſuſoſer dans les corps terminés de tranſpoſition à l'infini, & qui s'étende juſqu'aux plus petites parties, d'autant plus qu'on ne peut guères comprendre comment un corps, qu'on ſuſoſeroit renfermer des atômes à l'infini ou de toute gran-

deur, peut être ensuite supposé avoir une dimension terminée. De plus, soit qu'on suppose (1) certains atômes infinis dans leur quantité, soit qu'on mette cette infinité dans leurs quantités diverses, cela devra toujours produire une grandeur infinie. Cependant elle a une extrémité dans un corps terminé, & si on ne peut la considérer à part, on ne peut de même imaginer ce qui suit; de sorte qu'en allant toujours à rebours, il faudra passer par la pensée jusqu'à l'infini.

Quant à ce qu'il y a de moindre dans l'atôme, il faut considérer qu'il n'est ni entièrement semblable aux parties qui reçoivent des changemens, ni entièrement différent d'elles, ayant ensemble une certaine convenance, excepté qu'il n'a point de parties distantes; mais comme, à cause de cette convenance, nous croyons en séparer quelque chose, tantôt à un égard, tantôt à l'autre, il agit sur nous comme s'il ne différoit point du tout du sujet. Et de même que quand nous considérons les objets de suite, en commençant par le premier, nous n'en mesurons pas la grandeur en le considérant en

(1) Voyez une note de Ménage. Nous devons avertir que Gassendus & d'autres sçavans font diverses corrections sur cette lettre; mais nous ne les adoptons pas toutes pour ne pas nous faire juges d'un sujet obscur, d'autant plus que les corrections ne s'accordent pas.

lui-même, ou par l'addition d'une partie à l'autre, mais par ce que chaque chose est en particulier, nous servant d'une plus grande mesure pour les grandes, & d'une plus petite pour les moindres, il faut penser que la même analogie a lieu par rapport à ce qu'il y a de moindre dans l'atôme. Il diffère par sa petitesse de ce qui tombe sous les sens; mais il est soumis à la même analogie; & quand nous disons que l'atôme a une grandeur suivant cette analogie, nous ne parlons que de celle qui est petite, & nous excluons celle qui s'étend en longueur. Il faut concevoir aussi les extrémités des longueurs comme étant petites & sans mélange, par où elles peuvent également servir de mesure pour ce qui est grand & petit, selon la manière dont l'esprit considère les choses invisibles, la convenance qu'elles ont avec les choses qui ne sont pas sujettes au changement, les rendant propres à les former jusques-là. Il ne peut se faire de mouvement des atômes tout d'un côté, & lorsqu'on parle du haut & du bas par rapport à l'infini, il ne faut pas proprement l'appeler haut & bas, puisque ce qui est au-dessus de notre tête, si on le suppose aller jusqu'à l'infini, ne peut plus être aperçu, & que ce qui est supposé au-dessous se trouve être en même-tems supérieur & inférieur par rapport au même sujet, & cela à l'infini. Or, c'est de quoi il est impossible de se former d'idées;

il vaut donc mieux suposer un mouvement à l'infini qui aille vers le bas, quand même ce qui, par rapport à nous est supérieur, toucheroit une infinité de fois les pieds de ceux qui sont au-dessus de nous, & que ce qui, par rapport à nous est inférieur, toucheroit la tête de ceux qui sont au-dessous de nous; car cela n'empêche pas que le mouvement entier des atômes ne soit conçu en des sens oposés l'un à l'autre à l'infini.

Les atômes ont tous une égale vitesse dans le vuide, où ils ne rencontrent aucun obstacle. Les legers ne vont pas plus lentement que ceux qui ont plus de poids, ni les petits moins vite que les grands, parce que n'y ayant rien qui en arrête le cours, leur vitesse est également proportionnée, soit que leur direction les porte vers le haut, ou qu'elle devienne oblique par collision, ou qu'elle tende vers le bas en conséquence de leur propre poids. Car autant qu'un atôme retient l'autre, autant celui-ci employe de mouvement contre lui avec une action plus prompte que la pensée, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien qui lui résiste, soit au-dehors, soit dans son propre poids. D'ailleurs un atôme n'a pas plus de vélocité que l'autre dans les compositions, parce qu'ils ont encore une vitesse égale, relativement aux assemblages qu'ils forment, & dans le moindre tems continué. Que s'ils ne sont pas portés dans un même lieu, & qu'ils

soient souvent repoussés, ils seront transportés par des tems mesurables, jusqu'à ce que la continuité de leur transport tombe sous les sens. Car l'opinion où l'on est touchant ce qui est invisible, que les espaces de tems qu'on peut mesurer, emportent un transport continu, n'est pas véritable dans le sujet dont il s'agit, puisque tout ce que l'on considère, ou que l'esprit peut concevoir, n'est point exactement vrai. Après tout ceci, il est à propos d'examiner ce qui concerne l'ame (1), relativement aux sens & aux passions. Par-là on achèvera de s'assurer que l'ame est un corps, composé de parties fort menues, & dispersées dans tout l'assemblage de matière qui forme le corps. Elle ressemble à un mélange d'air & de chaleur, tempéré de manière, qu'à quelques égards elle tient plus de la nature de l'air, & qu'à d'autres elle participe plus de la nature de la chaleur. En particulier elle est sujette à beaucoup de changemens, à cause de la petitesse de ces parties dont elle est composée, & qui rendent aussi d'autant plus étroite l'union qu'elle a avec le corps. Les usages de l'ame pa-

(1) Il semble que de ce début & de ce qui suit, on pourroit conclure qu'Epicure n'a pas eu dessein de faire dans cette lettre un Système suivi de ses idées, & qu'elle ne contient que des principes détachés, entre lesquels il ne faut peut-être pas chercher une aussi grande liaison grammaticale que l'ont fait les Interprètes que nous suivons. Les plaintes qu'ils font sur la confusion qui régné dans ce Système, doivent nous servir de justification sur l'obscurité de ce morceau.

roissent dans ses passions, dans la facilité de ses mouvemens, dans ses pensées & autres fonctions, dont le corps ne peut être privé sans mourir. La même chose paroît encore en ce que c'est l'ame qui est la principale cause de la sensation. Il est bien vrai qu'elle ne la recevroit pas, si elle n'étoit revêtuë du corps. Cet assemblage de matière est nécessaire pour la lui faire éprouver; il la reçoit d'elle; mais il ne la possède pas de même, puisque lorsque l'ame quitte le corps, il est privé de sentiment. La raison en est qu'il ne le possède pas en lui-même, mais en commun avec cette autre partie que la Nature a préparée pour lui être unie, & qui, en conséquence de la vertu qu'elle en a reçue, formant par son mouvement le sentiment en elle-même, le communique au corps par l'union qu'elle a avec lui, comme je l'ai dit. Aussi, tant que l'ame est dans le corps, ou qu'il n'arrive pas de changement considérable dans les parties de celui-ci, il jouit de tous les sens; au contraire, elle périt avec le corps, dont elle est revêtuë, lorsqu'il vient à être dissous, ou en tout, ou dans quelque partie essentielle à l'usage des sens. Ce qui reste alors de cet assemblage, soit le tout, soit quelque partie, est privé du sentiment qui se forme dans l'ame par un concours d'atômes. Pareillement, cette dissolution de l'ame & du corps est cause que l'ame se disperse, perd les forces

qu'elle avoit, aussi-bien que le mouvement & le sentiment. Car il n'est pas concevable qu'elle conserve le sentiment, n'étant plus dans la même situation qui lui donnoit les mouvemens qu'elle a à présent, parce que les choses, dont elle est environnée & revêtue, ne sont pas semblables à celles par le moyen desquelles elle a maintenant ses mouvemens.

Epicure enseigne encore la même doctrine dans d'autres endroits, & ajoute que l'ame est composée d'atomes ronds & légers, fort différens de ceux du feu; que la partie irraisonnable de l'ame est dispersée dans tout le corps; & que la partie raisonnable réside dans la poitrine, ce qui est d'autant plus évident, que c'est là où la crainte & la joie se font sentir.

Le sommeil est l'effet de la lassitude qu'éprouvent les parties de l'ame qui sont dispersées dans le corps, ou de celles qui y sont retenues, ou y errent & tombent avec celles parmi lesquelles elles sont répandues. La vertu générative provient de toutes les parties du corps, & il faut prendre garde à ce que dit Epicure, qu'elle n'est point incorporelle. Car il prend seulement le mot d'*incorporel*, comme un terme en usage, & non comme voulant dire qu'il y ait quelque chose d'*incorporel* considéré en lui-même, vû que rien n'est par lui-même incorporel, hormis le vuide, lequel aussi ne peut ni agir, ni recevoir

d'action ; il ne fait que laisser un libre cours aux corps qui s'y meuvent. De là il suit que ceux qui disent que l'ame est incorporelle, s'écartent du bon sens, puisque si cela étoit, elle ne pourroit ni avoir d'action, ni recevoir de sentiment. Or, nous voyons clairement que l'un & l'autre de ces accidens ont lieu par rapport à l'ame. Si on applique tous ces raisonnemens à la nature de l'ame, aux passions & aux sensations, en se souvenant de ce qui a été dit dans le commencement ; on connoîtra assez les idées qui sont comprises sous cette description, pour pouvoir se conduire sûrement dans l'examen de chaque partie de ce sujet.

On ne doit pas croire que les figures, les couleurs, les grandeurs, la pesanteur & les autres qualités qu'on donne à tous les corps visibles & connus par les sens, ayent une existence par eux-mêmes, puisque cela ne peut se concevoir. On ne doit point les considérer comme un Tout, en quel sens ils n'existent pas, ni comme des choses incorporelles résidantes dans le corps, ni comme des parties du corps. Il ne faut les envisager que comme des choses, en vertu desquelles le corps a une essence constante, & non pas comme si elles y étoient nécessairement comprises. On ne doit pas les regarder sur le même pied que s'il en résul-
toit un plus grand assemblage d'atômes, ou
qu'elles

qu'elles fussent les principes de la grandeur du Tout, ou de la petitesse d'une partie. Elles ne font, comme je dis, que contribuer à ce que le corps ait par leur moyen une essence constante. Il faut remarquer qu'il arrive en tout cela des additions & des interruptions, mais en supposant que l'assemblage suive ensemble & ne soit pas divisé, parce que c'est en conséquence de la réunion de ce qui compose le corps, qu'il reçoit sa dénomination (1); il arrive souvent aux corps d'être accompagnés de quelque chose qui n'est pas constant, qui n'a point lieu tant qu'il ne tombe pas sous la vûe, & qui n'est point incorporel. En prenant donc ce mot suivant le sens qui y est le plus généralement attaché, nous donnons à entendre que les accidens n'ont point la nature du Tout que nous apellons *Corps*, en réunissant tout ce qui entre dans son essence, non plus que celle des qualités qui l'accompagnent toujours, & sans lesquelles on ne peut avoir aucune idée du corps. On ne doit les considérer que comme des choses qui accompagnent l'assemblage du corps par une espé-

(1) *Fougerolles* a sauté ici une douzaine de périodes, & y a substitué un discours de sa façon. *Bulleau* en a omis une partie, en abrégant & paraphrasant le reste. Les *Interprètes Latins* ne disent rien sur le sens de ce morceau, qui est d'une obscurité sans pareille. Ainsi on ne doit pas se plaindre de celle de notre version; heureusement ce sont des idées assez vaines.

ce d'addition. Quelquefois même on envisage les qualités séparément, d'autant que les accidens ne les suivent pas toujours. On ne sçauroit même nier que ce qui est ainsi, n'est ni de la nature du Tout, à qui il survient quelque chose, & que nous nommons Corps, ni de la nature des choses qui l'accompagnent constamment, ni qu'il ne doive point être regardé comme subsistant par lui-même. Car il ne faut penser cela ni des accidens, ni des attributs constans; au contraire, ainsi qu'il paroît, tous les corps sont des accidens qui n'ont point de suite nécessaire, ni d'ordre naturel, & qui doivent être considérés tels que les sens se les représentent. Il faut avoir attention à ce principe, parce que nous ne devons pas rechercher la nature du tems de la manière dont nous recherchons les autres choses qui sont dans quelque sujet, en les rapportant aux notions antécédentes que nous en avons en nous-mêmes. On en doit parler selon l'effet même qui nous le fait appeler court ou long, sans chercher là-dessus d'autres manières de nous exprimer, comme si elles étoient meilleures. Il faut se servir de celles qui sont en usage, & ne point dire d'autres choses sur ce sujet, comme si elles étoient signifiées par le langage ordinaire, ainsi que font quelques-uns. Il n'y a seulement qu'à prendre garde que dans ces expressions nous joignons ensemble l'idée propre du tems, &

que nous le mesurons. En effet, ce n'est pas ici un sujet où il s'agisse de démonstration; il ne demande que de l'attention. Par les jours, les nuits, & leurs parties nous joignons le tems ensemble. Et comme les passions, la tranquillité, le mouvement & le repos que nous éprouvons, nous font joindre quelque chose d'accidentel avec ces sentimens, de même aussi lorsque nous pensons de nouveau à ces parties de la durée, nous leur donnons le nom de tems. Epicure enseigne la même chose dans son second livre *de la Nature*, & dans son grand *Abregé*.

Il ajoute à ce que nous avons dit ci-devant, qu'il faut croire que les mondes ont été produits de tout tems, suivant toutes les sortes de compositions, semblables à celles que nous voyons, & différentes les unes des autres par des changemens qui leur sont propres, soit grands ou moindres, & que pareillement toutes choses se dissolvent, les unes promptement, les autres plus lentement, les unes & les autres par diverses causes de différente manière. Il paroît de là qu'Epicure faisoit consister la corruptibilité des mondes dans le changement de leurs parties.

En d'autres endroits, il dit que la terre est portée par l'air comme dans un char. Il ajoute qu'on ne doit pas croire que les mondes ayent nécessairement la même configuration. Au contraire, dans son douzième livre *de la Nature*,

il affirme qu'ils sont différens, les uns étant sphériques, les autres ovales & d'autres autrement figurés; quoiqu'il ne faille pas supposer qu'il y en ait de toutes sortes de formes. Epicure ne croit pas que l'infini soit la cause des diverses espèces d'animaux, parce qu'on ne sçauroit dire dans cette supposition pourquoi telles semences d'animaux, de plantes & d'autres choses se trouvent dans tel autre, puisqu'ils reçoivent tous la même nourriture. Il avance les mêmes principes sur ce qui concerne la terre. Il croit aussi que les hommes se sont beaucoup instruits par les circonstances des choses qui les environnent & par la nécessité, & que le raisonnement s'étant joint ensuite à cette instruction, a examiné les choses plus soigneusement, faisant des découvertes plus promptes sur certaines choses, & plus tardives sur d'autres, de sorte qu'il y en a qu'il faut placer dans des tems fort éloignés de l'infini, & d'autres dans des tems moins éloignés. De là vient, dit-il, que les noms ne furent pas d'abord imposés aux choses à dessein comme ils le sont, mais que les hommes ayant dans chaque pays leurs propres idées, les exprimèrent par un son articulé, convenablement à ces sentimens & à ces idées; que cette articulation se trouva même différente selon les lieux; qu'ensuite on convint dans chaque pays d'imposer certains noms aux choses, afin de les faire

connoître aux autres d'une manière moins équivoque, & de les exprimer d'une façon plus abrégée ; que ces expressions servent à montrer des choses qu'on ne voyoit point, à ceux qui sçavoient les y appliquer, & dont les unes doivent leur origine à la nécessité, & les autres à ce qu'on a dû employer dans le discours les mots qui étoient le plus en usage.

Quant aux corps célestes, à leurs mouvemens, leurs changemens, les éclipses, le lever & le coucher du soleil, & autres phénomènes compris dans cette classe, on ne doit point s'imaginer qu'ils se fassent par le ministère de quelque Être qui les ordonne, les arrange, & qui réunit en lui-même la béatitude & l'immortalité. Car les occupations, les soucis, les colères & la joye ne sympathisent point avec la félicité ; tout cela ne peut venir que d'infirmité, de crainte & du besoin des choses nécessaires. On ne doit pas croire non plus que ce soient des Natures de feu, qui jouissant de la félicité, se soient accordées à recevoir volontairement ces mouvemens. Il faut observer tout cet arrangement de manière que ces sortes d'idées ne renferment rien qui paroisse contraire à la beauté de l'arrangement, cette contrariété ne pouvant que produire beaucoup de trouble dans nos esprits. Ainsi, il faut penser que ces mouvemens s'exécutent suivant des Loix établies dès l'origine du monde, & que

ce font des mouvemens périodiques qui se font nécessairement. L'étude de la Nature doit être regardée comme destinée à nous développer les causes des principaux phénomènes, & à nous faire envisager les choses célestes sous une face qui contribue à notre bonheur, nous portant à considérer, pour en acquérir une meilleure connoissance, l'affinité qu'elles ont avec d'autres choses, & nous faisant observer que la manière diverse dont se font ces mouvemens, ou dont ils peuvent se faire, pourroit encore renfermer d'autres différences; mais qu'il nous suffit de sçavoir que la cause de ces mouvemens ne doit point être cherchée dans une Nature bienheureuse & incorruptible, qui ne sçauroit renfermer aucun sujet de trouble. Il ne s'agit que de penser pour concevoir que cela est ainsi. Il faut dire de plus, que la connoissance des causes du lever & du coucher du soleil, des solstices, des éclipses & d'autres phénomènes semblables à ceux-là, ne produit point une science heureuse, puisque ceux qui les connoissent, ne laissent pas d'être également craintifs, quoique les uns ignorent de quelle nature sont ces phénomènes, & que les autres n'en sçavent point les véritables causes, outre que quand même ils les connoitroient, ils n'en auroient pas moins de crainte, la simple connoissance à cet égard ne suffisant pas pour bannir la terreur par rapport à

l'arrangement de ces choses principales. De là vient que nous trouvons plusieurs causes des solstices, du coucher & du lever du soleil, des éclipses, & d'autres mouvemens pareils, tout comme nous en trouvons plusieurs dans les choses particulières, quoique nous ne supposions pas que nous ne les avons point examinées avec l'attention qu'elles demandent, entant qu'elles concernent notre tranquillité & notre bonheur. Ainsi, toutes les fois que nous remarquons quelque chose de pareil parmi nous, il faut considérer qu'il en est de même des choses célestes & de tout ce que nous ignorons, & mépriser ceux qui prétendent sçavoir qu'elles ne peuvent se faire que d'une seule manière, qui ne parlent point des divers accidens qui nous paroissent y arriver, à cause de l'éloignement où nous en sommes, & qui ne sçavent pas même dire dans quel aspect les phénomènes célestes ne doivent pas nous effrayer. En effet, si nous croyons que ces phénomènes, se faisant d'une certaine manière, ne doivent pas nous troubler, ils ne devront pas non plus nous causer de l'inquiétude dans la supposition qu'ils peuvent se faire de plusieurs autres manières.

Après cela, il faut absolument attribuer la principale cause des agitations de l'esprit des hommes, à ce qu'ils croient qu'il y a des choses heureuses & incorruptibles, & qu'en même-tems ils ont des volontés contraires à cette croyance,

qu'ils suposent des causes oposées à ces biens & agissent directement contre ces principes, fut-tout en ce qu'ils croyent des peines éternelles sur la foi des fables, soit qu'ils s'assurent qu'ils ont quelque chose à craindre dans la mort, comme si l'ame continuoit à exister après la destruction du corps, soit que n'admettant point ces idées, ils s'imaginent qu'ils souffriront quelque'autre chose par une persuasion déraisonnable de l'ame, qui fait que ceux qui ne définissent point ce sujet de crainte, sont aussi troublés que d'autres qui le croyent vainement. L'exemption de trouble consiste à se préserver de ces opinions, & à conserver l'idée des choses principales & universellement reconnues. Aussi il faut en tout avoir égard à ce qui est actuellement & aux sens, à tous en commun pour des choses communes, à chacun en particulier pour des choses particulières, & en général à l'usage de quelque caractère de vérité que ce soit. Si on prend garde à tout cela, on s'apercevra d'où viennent le trouble & la crainte qu'on ressent, & on s'en délivrera, soit qu'il s'agisse des choses célestes, ou des autres sujets qui épouvantent les hommes, & dont on sçaura rendre raison. Voilà, Hérodote, ce que nous avons réduit en abrégé sur la nature de l'Univers. Si ces considérations sont efficaces & qu'on ait soin de les retenir, je crois que quand même on ne s'apliqueroit pas à

toutes les parties de cette étude , on ne laissera pas de surpasser le reste des hommes en force d'esprit ; car tel parviendra lui-même à plusieurs vérités particulières , en suivant cette route générale que nous traçons , & s'il se les imprime dans l'esprit , elles l'aideront toujours dans l'occasion. Ces considérations sont aussi telles , que ceux qui ont déjà fait des progrès dans l'étude particulière de la Nature , pourront en porter plus loin la connoissance générale , & que ceux qui ne sont pas consommés dans cette science , ou qui s'y sont adonnés sans l'aide d'un Maître , ne laisseront pas , en repassant ce cours de vérités principales , travailler efficacement à la tranquillité de leur esprit.

Telle est la lettre d'Epicure sur la Physique ; voici l'autre qui roule sur les phénomènes célestes.

Epicure à Pythoclès. Joye.

Cléon m'a apporté votre lettre , dans laquelle vous continuez à me témoigner une amitié qui répond à celle que j'ai pour vous. Vous y raisonnez aussi fort bien des idées qui contribuent à rendre la vie heureuse , & vous me demandez sur les phénomènes célestes un système abrégé que vous puissiez retenir facilement , parce que ce que j'ai écrit là-dessus dans d'autres ouvrages

est difficile à retenir, quand même, dites-vous, on les porteroit toujours sur soi. Je consens à votre demande avec plaisir, & fonde sur vous de grandes espérances. Ayant donc achevé mes autres ouvrages, j'ai composé le traité que vous souhaitez, & qui pourra être utile à beaucoup d'autres, principalement à ceux qui sont novices dans l'étude de la Nature, & à ceux qui sont embarrassés dans les soins que leur donnent d'autres occupations. Recevez-le, aprenez-le & étudiez-le conjointement avec les choses que j'ai écrites en abrégé à Hérodote.

Premièrement, il faut sçavoir que la fin qu'on doit se proposer dans l'étude des phénomènes célestes, considérés dans leur connexion, ou séparément, est de conserver notre esprit exempt de trouble, & d'avoir de fermes persuasions; ce qui est aussi la fin qu'on doit se proposer dans les autres études. Il ne faut pas vouloir forcer l'impossible, ni appliquer à tout les mêmes principes, soit dans les choses que nous avons traitées en parlant de la conduite de la vie, soit dans celles qui concernent l'explication de la Nature, comme, par exemple, ces principes que l'Univers est composé de corps & d'une nature impalpable, que les élémens sont des atômes & autres pareilles, qui sont les seules qu'on puisse lier avec les choses qui tombent sous les sens. Il n'en est pas de même des phénomé-

nes célestes, qui naissent de plusieurs causes qui s'accordent également avec le jugement des sens. Car il ne s'agit point de faire de nouvelles propositions, ni ne poser des règles pour l'étude de la Nature; il faut l'étudier en suivant les phénomènes, & ce n'est pas de doctrines particulières & de vaine gloire que nous avons besoin dans la vie, mais de ce qui peut nous la faire passer sans trouble. Tout s'opère constamment dans les phénomènes célestes de plusieurs manières, dont on peut également accorder l'explication avec ce qui nous en paroît par le jugement des sens, pourvû qu'on renonce, comme on le doit, à des principes qui ne sont fondés que sur des vraisemblances. Et si quelqu'un, en rejetant une chose, en exclut une autre qui s'accorde également avec les phénomènes, il est évident qu'il s'écarte de la vraie étude de la Nature, & qu'il donne dans les fables. Il faut recevoir aussi, pour signes des choses célestes, quelques-unes de celles que nous voyons, & dont nous pouvons examiner la nature; ce que nous ne pouvons faire par rapport aux choses célestes, que nous voyons, ne peuvent pas se faire de plusieurs manières différentes. Il faut prendre garde à chaque phénomène, & diviser les idées qu'il réunit, les choses que nous voyons ne pouvant servir de preuve qu'ils ne s'opèrent pas de plusieurs manières différentes.

On comprend dans la notion du monde tout ce qu'embrasse le contour du Ciel, sçavoir les astres, la terre & toutes les choses visibles. C'est une partie détachée de l'infini, & terminée par une extrémité, dont l'essence est ou rare ou dense, & qui venant à se dissoudre, entraînera la dissolution de tout ce qu'elle contient, soit que cette matière qui limite le monde, soit en mouvement ou en repos, & que sa figure soit ronde, triangulaire ou telle autre. Car cette configuration peut être fort différente, n'y ayant rien dans les choses visibles qui forme de difficulté à ce qu'il y ait un monde borné d'une manière qui ne nous soit pas compréhensible. Et on peut concevoir par la pensée que le nombre de ces mondes est infini, & qu'il s'en peut faire un tel que je dis, soit dans le monde même soit dans l'espace qui est entre les mondes, par où il faut entendre un lieu parfaitement vuide, & non comme le veulent quelques Auteurs, un grand espace fort pur, où il n'y a point de vuide. Ils prétendent qu'il y a des semences qui se séparent d'un ou de plusieurs mondes, ou des espaces qui sont entre deux, lesquelles s'augmentent peu à peu, se forment, changent de place selon que cela se rencontre, & reçoivent une nourriture convenable qui les perfectionne & leur donne une consistance, proportionnée à la force des fondemens qui les re-

çoivent. Mais ce n'est point assez qu'il se fasse un assemblage, & que cet amas soit accompagné d'un mouvement de tourbillon dans le vuide, où l'on pense qu'un tel monde se forme nécessairement, ni qu'il prenne des accroissemens jusqu'à ce qu'il vienne à rencontrer un autre monde, comme dit un de ces Philosophes qui passent pour Physiciens; car cela répugne aux phénomènes.

Le soleil, la lune & les autres astres, n'ayant point été faits pour exister séparément (1), ont été ensuite compris dans l'assemblage du monde entier. Pareillement la terre, la mer & toutes les espèces d'animaux, après avoir d'abord reçu leur forme, se sont augmentés par des accroissemens à l'aide des mouvemens circulaires d'autres choses composées de parties, soit menues, soit d'air, soit de feu, ou de tous les deux ensemble; du moins les sens nous le persuadent ainsi.

Quant à la grandeur du soleil & à celle de tous les astres en général; elle est telle qu'elle nous paroît, enseigne Epicure dans son livre onzième sur *la Nature*, où il dit que si l'éloignement ôte quelque chose à la grandeur du soleil, il doit encore perdre beaucoup plus de sa couleur. Nulle distance ne lui convenoit

(1) Voyez *Ménage*.

mieux que celle où il est , & relativement à sa grandeur naturelle , soit qu'on le conçoive plus grand , ou un peu plus petit qu'il ne semble être , ou tel qu'il nous paroît. D'ailleurs , on peut apliquer à cela que la grandeur apparente des feux que nous voyons dans l'éloignement , ne diffère pas beaucoup de leur grandeur réelle. On se tirera aisément des difficultés qu'il peut y avoir sur ce sujet , si on n'admet que ce qui est évident par les sens , comme je l'ai montré dans mes ouvrages sur *la Nature*.

Le lever & le coucher du soleil , de la lune & des autres astres peuvent venir de ce qu'ils s'allument & s'éteignent selon la position où ils sont. Ces phénomènes peuvent aussi avoir d'autres causes , conformément à ce qui a été dit ci-dessus , & il n'y a rien dans les apparences qui empêche cette supposition d'avoir lieu. Peut-être ne font-ils qu'aparoître sur la terre , & qu'ensuite ils sont couverts de manière qu'on ne peut plus les apercevoir. Cette raison n'est pas non plus contredite par les apparences.

Les mouvemens des astres peuvent venir , ou de ce que le ciel , en tournant , les entraîne avec lui , ou bien on peut suposer que le ciel étant en repos , les astres tournent par une nécessité à laquelle ils ont été soumis dès la naissance du monde , & qui les fait partir de l'Orient. Il se peut aussi que la chaleur du feu , qui leur sert de

nourriture, les attire toujours en avant, comme dans une espèce de pâturage. On peut croire que le soleil & la lune changent de route par l'obliquité que le ciel contracte nécessairement en certain tems, ou par la résistance de l'air, ou par l'effet d'une matière qui les accompagne toujours, & dont une partie s'enflamme, & l'autre point; ou même on peut supposer que ce mouvement a été donné dès le commencement à ces astres, afin qu'ils pussent se mouvoir circulairement. Toutes ces suppositions & celles qui y sont conformes, peuvent également avoir lieu, & dans ce que nous voyons clairement il n'y a rien qui y soit contraire. Il faut seulement avoir égard à ce qui est possible, pour pouvoir l'appliquer aux choses qu'on aperçoit d'une manière qui y soit conforme, & ne point craindre les bas systèmes des Astrologues.

Le déclin & le renouvellement de la lune peuvent arriver par le changement de sa situation, ou par des formes que prend l'air, ou par quelque chose qui la couvre, ou de toute autre manière que nous pourrions nous imaginer, en comparant avec ce phénomène les choses qui se font à notre vûe, & qui ont quelque rapport avec lui, à moins que quelqu'un ne soit là-dessus si content d'un seul principe, qu'il rejette tous les autres, sans faire attention à ce que l'homme peut parvenir à connoître & à ce qui surpasse sa connois-

fance, non plus qu'à la raison qui lui fait rechercher des choses qu'il ne sçauroit approfondir. Il se peut aussi que la lune tire sa lumière d'elle-même, il se peut encore qu'elle l'emprunte du soleil, tout comme parmi nous il y a des choses qui (1) ont leurs propriétés d'elles-mêmes, & d'autres qui ne les ont que par communication. Rien n'empêche qu'on ne suppose cela dans les phénomènes célestes, si on se souvient qu'ils peuvent se faire de plusieurs manières différentes, si on réfléchit aux hypothèses & aux diverses causes qu'appuie ce principe, & si on a soin d'éviter les fausses conséquences & les faux systèmes qui peuvent conduire à expliquer ces phénomènes d'une seule manière.

L'apparence de visage qu'on voit dans la lune, peut venir, ou des changemens qui arrivent dans ses parties, ou de quelque chose qui les couvre, & en général cela peut provenir de toutes les manières dont se font des phénomènes semblables qui ont lieu parmi nous. Il n'est pas besoin d'ajouter qu'il faut suivre la même méthode dans ce qui regarde tous les phénomènes célestes; car si on établit, par rapport à quelques-uns, des principes qui combattent ceux que nous voyons être vrais, jamais on ne jouira d'une connoissance

(1) D'autres traduisent : Des choses qui tirent leur lumière d'elles-mêmes, & des choses qui n'en ont qu'une empruntée.

noissance propre à tranquilliser l'esprit.

Quant aux éclipses de soleil & de lune, on peut croire que des astres s'éteignent d'une manière pareille à ce qui se voit parmi nous, ou parce qu'il se rencontre quelque chose qui les couvre, soit la terre, soit le ciel, ou quelque autre corps pareil. Il faut ainsi comparer entr'elles les manières dont une chose peut naturellement se faire, & avoir égard à ce qu'il n'est pas impossible qu'il se fasse des compositions de certains corps. Epicure, dans son douzième livre sur *la Nature*, dit que le soleil s'éclipse par l'ombre que lui fait la lune, & la lune par celle que lui fait la terre; état dont ces astres se retirent ensuite. Tel est aussi le sentiment de Diogène *l'Epicurien*, dans le premier livre de ses *Opinions Choiesies*. Il faut ajouter à cela que ces phénomènes arrivent dans des tems marqués & réguliers, tout comme certaines choses qui se font communément parmi nous, & ne point admettre en ceci le concours d'une Nature divine, qu'il faut suposer exempte de cette occupation, & jouissant de toute sorte de bonheur. Si on ne s'en tient à ces règles, toute la science des choses célestes dégénérera en vaine dispute, comme il est arrivé à quelques-uns, qui, n'ayant pas saisi le principe de la possibilité, sont tombés dans la vaine opinion que ces phénomènes ne peuvent se faire que par une

seule voïe , & ont rejetté toutes les autres manières dont ils peuvent s'exécuter , adoptant des idées qu'ils ne peuvent concevoir clairement , & ne faisant pas attention aux choses que l'on voit , afin de s'en servir comme de signes pour connoître les autres (1).

La différente longueur des jours & des nuits doit s'attribuer à ce que le soleil passe plus promptement ou plus lentement sur la terre , ou à ce qu'il y a des lieux plus ou moins éloignés du soleil , ou des endroits plus bornés que d'autres , tout comme nous voyons parmi nous des choses qui s'exécutent avec plus de vitesse , & d'autres avec plus de lenteur ; raisonnement qu'on peut apliquer par conformité à ce qui se fait dans les phénomènes célestes. Ceux dont l'opinion est que cela ne peut se faire que d'une seule manière , contredisent les phénomènes & perdent de vûe les choses que les hommes peuvent connoître.

Les pronostics qu'annoncent les astres , naissent ou des accidens des saisons , comme ceux que nous voyons arriver aux animaux , ou d'autres causes , comme peuvent être les changemens

(1) Nous devons avertir ceux qui trouveront une grande différence entre cette traduction & celle de *Boileau* , que cet Auteur paroît avoir suivi les idées de *Gassendus* , qui est violemment critiqué par les autres Interprètes.

de l'air. Ni l'une, ni l'autre de ces suppositions n'est contraire aux phénomènes ; mais à quelle cause précise il faut s'arrêter, c'est ce que nous ne sçavons point.

Les nuées peuvent se former, ou par des assemblages d'air, pressés les uns contre les autres, ou par les secousses des vents, ou par des atômes qui s'accrochent & sont propres à produire cet effet, ou par des amas d'exhalaisons qui partent de la terre & de la mer, ou enfin de plusieurs autres manières semblables que la raison nous dicte. Ces nuées, soit par la pression qu'elles souffrent, soit par les changemens qu'elles éprouvent, peuvent se tourner en eau, ou en vents, selon qu'il y a pour cela des matières amenées de lieux convenables, agitées dans l'air, & entretenues par des assemblages propres à produire de semblables effets.

Les tonnerres peuvent être occasionnés, ou par des vents renfermés dans les cavités des nuées, comme il en est de nos vases pleins d'eau bouillante, ou par le bruit du feu spiritueux qu'elles contiennent, ou par les ruptures & les séparations qui leur arrivent, ou par leur choc & l'éclat avec lequel elles se rompent, après avoir acquis une consistance cristalline. Et en général les phénomènes que nous pouvons observer, nous conduisent à penser que celui-là peut s'opérer de plusieurs manières différentes.

Les éclairs se font aussi diversément par le choc, ou par la collision des nuées, qui produit cette disposition, laquelle engendre le feu, ou par l'ouverture des nuées faite par des corps spiritueux qui forment l'éclair, ou parce que les nuages poussent au-dehors le feu qu'ils contiennent, soit par leur pression réciproque, soit par celle des vents, ou par la lumière qui sort des astres, & qui ensuite renvoyée par le mouvement des nuées & des vents, tombe au travers des nues, ou par la lumière exténuée qui s'élance des nuées, ou parce que c'est le feu qui les assemble & cause les tonnerres. Il peut de même produire les éclairs par son mouvement, ou par l'inflammation des vents, faite suivant leur direction & la violence avec laquelle ils envelopent tout. Les éclairs peuvent aussi se faire lorsque les vents viennent à rompre les nuées & détachent des atômes, dont la chute excite le feu & forme l'éclair. On pourra facilement trouver plusieurs autres explications de ce phénomène, si on prend garde aux choses semblables qui arrivent sous nos yeux.

Au reste, l'éclair précède le tonnerre, parce qu'il sort de la nue si-tôt que le vent s'y introduit, lequel se trouvant ensuite renfermé, cause le bruit que nous entendons, outre que quand tous les deux viennent à s'enflammer, l'éclair parvient plutôt jusqu'à nous, & est suivi du tonnerre, comme il arrive dans certaines choses que

nous voyons de loin, & qui rendent un son.

La foudre peut résulter d'un grand assemblage de vents, de leurs chocs, de leur inflammation & de leur violente chute sur la terre, principalement sur les montagnes, où les foudres se remarquent le plus, ou par les ruptures qui se font successivement dans des lieux épais & remplis de nuées, & qui se trouvent envelopées par ce feu qui s'échape. C'est ainsi que le tonnerre peut encore se former par un grand amas de feu, mêlé d'un vent violent qui rompt les nuées, dont la réciproque empêche qu'il ne continue son cours. Les foudres peuvent aussi se faire de plusieurs autres manières, pourvû qu'on ne s'attache point aux fables. On les évitera, si on examine les choses que l'on voit, pour en tirer des conclusions par rapport à celles qu'on ne voit pas. (1).

Les tourbillons de feu peuvent être probablement produits, ou par des nuées qu'un grand vent chasse diversement sur la terre, ou par plusieurs vents joints à une nuée qu'une autre vent extérieur pousse de côté, ou par un mouvement circulaire du vent qui se trouve pressé par l'air qui est au-dessus de lui, & qui l'empêche de trouver l'issue qu'il lui faut. Ce tourbillon, tombant sur la terre, y occasionne un mouve-

(1) Cette manière de parler signifie toujours dans ce livre, si des choses qui se font sur la terre on tire des conséquences par rapport aux phénomènes célestes.

ment en rond , l'effet étant pareil au mouvement du vent qui en est la cause , & lorsqu'il se jette sur la mer il y produit des tournemens.

Les tremblemens de Terre peuvent être causés , ou par un vent renfermé dans la terre , qui en agite (2) continuellement les moindres parties , par où il la dispose à un ébranlement , à quoi se joint l'air extérieur qui s'insinue dans la Terre ; ou bien ils viennent de l'air que les vents comprimés poussent dans les cavités de la terre , comme dans des espèces de cavernes. Suivant le cours que prend ce mouvement , les tremblemens de terre peuvent aussi arriver par la chute de certaines parties de la terre , qui , quelquefois renvoyées , rencontrent des endroits trop condensés. Ces mouvemens peuvent aussi se faire de plusieurs autres manières.

Les vents se forment dans des tems réguliers par un assemblage insensible de matières qui viennent à se réunir d'ailleurs , comme quand il se fait un grand amas d'eau. Au reste , les vents sont foibles lorsqu'ils tombent en petit nombre dans plusieurs cavités où ils se distribuent.

La grêle se fait lorsque les parties qui la composent , viennent à se fixer fortement , quelquefois de tous côtés par les vents qui les environnent & les partagent , quelquefois moins fortement , à cause de quelques parties d'eau

(1) Voyez *Kālmīni*.

qui les séparent & les éloignent en même-tems l'une de l'autre. Elle peut se former aussi par un brisement qui la rompt en diverses parties, qui viennent à se fixer par leur assemblage. La rondeur de sa circonférence vient de ce que ses extrémités se fondent de toutes parts pendant qu'elle se fixe, & de ce que ses parties sont également pressées par l'eau, ou par l'air qui les environne.

On peut supposer que la neige se forme par le moyen d'une eau subtile qui découle des nuées par des ouvertures qui lui sont proportionnées, jointe à une pression des nuées qui sont disposées à produire cette eau, & au vent qui la disperse. Ensuite coulant de cette manière, elle se fixe par le grand froid qu'elle rencontre au bas des nues; ou bien cette congélation se fait dans des nuées qui sont également peu condensées, & qui par leur collision froissent ces parties les unes contre les autres, aussi-bien qu'avec celles d'eau qui s'y trouvent jointes, & qui, en les éloignant, produisent la grêle; effet qui arrive principalement dans l'air. Cet assemblage de parties qui forment la neige, peut aussi provenir du froissement de quelques nuées qui ont acquis un certain degré de congélation, quoique d'ailleurs la neige puisse se faire de plus d'une autre manière.

La rosée vient d'un concours de parties de

l'air , propres à produire cette humidité ; ou bien ces parties viennent des lieux humides & arrosés d'eaux , qui sont effectivement les endroits les plus abondans en rosée. Ensuite ces parties , après avoir acquis un parfait degré d'humidité , retombent vers le bas , comme il arrive en plusieurs autres choses semblables qui se passent à notre portée.

La gelée blanche est un effet de la rosée qui s'est fixée par un air froid , dont elle s'est trouvée environnée.

La glace se forme par le moyen de particules rondes qui sortent de l'eau , & qui sont chassées par des particules angulaires , dont les unes sont obtuses , les autres aiguës ; ou bien par des particules qui viennent de dehors , augmentent le volume de l'eau , & donnent en même-tems une autre forme aux parties rondes.

L'Arc-en-ciel naît des rayons du soleil , qui réfléchissent sur un air humide ; ou bien il se fait par une propriété particulière de la lumière & de l'air qui produit les couleurs qu'on aperçoit dans ce phénomène , soit qu'elle les produise toutes , soit qu'elle n'en produise qu'une , qui , en réfléchissant sur les parties voisines de l'air , leur fait prendre les couleurs particulières que nous apercevons dans ce phénomène. La circonférence qu'a l'Arc-en-ciel , vient de ce qu'il est vû à une distance égale de tous côtés , ou de ce que les atômes

dans l'air, sont obligés de prendre cette forme; ou bien de ce que ceux qui sont emportés par les nuées que l'air pousse vers la lune, forment cette circonférence dans ce phénomène.

Le cercle qui paroît autour de la lune, procède du feu qui s'assemble de tous côtés autour de cet astre, & retient en équilibre les parties qui s'en détachent, jusqu'à en faire un cercle, au lieu de les séparer toutes l'une de l'autre; ou bien ce feu retient également de tous côtés l'air qui environne la lune, & produit par là ce cercle épais qu'on aperçoit autour d'elle; ce qui se fait par reprises, soit par le moyen d'une matière extérieure qui y est conduite, soit par la chaleur augmentée au point nécessaire pour cet effet.

Les comètes deviennent des astres, soit par un assemblage de feu qui se réunit au bout d'un certain tems en certains lieux parmi les corps célestes, ou parce qu'en vertu d'une position du ciel requise pour cela, il acquiert après un certain tems un mouvement au-dessus de nous, qui fait paroître ces astres, ou parce que les comètes elles-mêmes, se trouvant dans une certaine position, s'aprochent de nous & deviennent visibles.

Quant à ce qu'elles ne nous aparoissent pas toujours, cela dépend de certaines causes qui s'y

oposent, & de ce que quelques-uns de ces astres prennent un détour. Non-seulement ceci vient de ce que cette partie du monde est en repos; tandis que les autres tournent autour d'elle, selon l'idée de quelques Philosophes; mais aussi de ce que le mouvement de l'air qui l'environne, empêche ces corps de passer autour d'elle comme les autres astres. Ajoutez à cela que les comètes ne trouveroient pas dans la suite de matière qui leur convienne; ce qui les fait rester dans les lieux où on les aperçoit. On peut encore attribuer à cela d'autres causes, si on fait bien raisonner sur ce qui s'accorde avec les choses qui tombent sous nos sens.

Il y a des étoiles errantes, entant que c'est-là l'ordre de leur mouvement; & il y en a de fixes. Il se peut qu'outre celles qui se meuvent circulairement, il y en ait qui dès le commencement ont été destinées à faire leur révolution également, tandis que d'autres font la leur d'une manière inégale. Il se peut aussi que l'air s'étende plus également dans certains lieux par où passent les astres, ce qui leur donne un mouvement plus suivi & une lumière plus régulière, & que dans d'autres lieux il y ait des inégalités à cet égard, qui produisent celles qu'on voit dans certains astres. Vouloir expliquer tout cela par une seule cause, pendant que les phénomènes conduisent à en supposer plusieurs, est une pensée déraisonna-

ble & mal entendue de la part de ceux qui s'appliquent à une vaine Astrologie , & rendent inutilement raison de plusieurs choses , tandis qu'ils continuent à embarrasser la Divinité de cette administration.

On voit des astres qui ne vont pas si vite que d'autres , soit parce qu'ils parcourent plus lentement le même cercle , ou parce que dans le même tourbillon , qui les entraîne , ils ont un mouvement contraire , ou parce qu'en faisant la même révolution , les uns parcourent plus de lieux que les autres. Décider sur tout cela , est une chose qui ne convient qu'à ceux qui cherchent à se faire admirer par le peuple.

Pour ce qui regarde les étoiles qu'on dit tomber du Ciel , cela peut se faire , ou par des parties qui se détachent de ces astres , ou par leur choc , ou bien par la chute de certaines matières d'où il sort des exhalaisons , comme nous l'avons dit sur les éclairs ; cela peut aussi venir d'un assemblage des atômes qui engendrent le feu , ou d'un mouvement qui se fait dans l'endroit où se forme d'abord leur concours , ou des vents qui s'assemblent & forment des vapeurs , lesquelles s'enflamment dans les lieux où elles sont resserrées ; ou bien ce sont des matières qui se franchissent un passage à travers de ce qui les environne & continuent à se mouvoir dans les lieux où elles se portent. Enfin cela se peut en-

core exécuter de plus de manières qu'on ne peut dire.

Les pronostics qu'on tire de certains animaux sont fondés sur les accidens des saisons; car il n'y a point de liaison nécessaire entre des animaux & l'hyver, pour qu'ils puissent le produire, & on ne doit pas se mettre dans l'esprit que le départ des animaux d'un certain lieu soit réglé par une Divinité, qui s'applique ensuite à remplir ces pronostics; en effet, il n'y a point d'animal, pour peu qu'il mérite qu'on en fasse cas, qui voulût s'assujettir à ce sot destin: à plus forte raison ne faut-il pas avoir cette idée de la Nature Divine, qui jouit d'une félicité parfaite.

Je vous exhorte donc Pythoclès, à vous imprimer ces idées, afin de vous préserver des opinions fabuleuses, & de vous mettre en état de bien juger de toutes les vérités qui sont du genre de celles que je vous ai expliquées. Etudiez bien sur-tout ce qui regarde les principes de l'Univers, l'infini & les autres vérités liées avec celle-là, en particulier ce qui regarde les caractères de vérité, les passions de l'ame, & la raison pourquoi nous devons nous appliquer à ces connoissances. Si vous saisissez bien ces idées principales, vous vous appliquerez avec succès à la recherche des vérités particulières. Quant à ceux qui ne sont que peu ou point du tout

contens de ces principes, ils ne les ont pas bien considérés, non plus qu'ils ont eu de justes idées de la raison pour quoi nous devons nous appliquer à ces connoissances.

Tels sont les sentimens d'Epicure, sur ce qui regarde les choses célestes. Passons à ce qu'il enseigne sur la conduite de la vie, & sur le choix de la volonté par rapport aux biens & aux maux. Commençons d'abord par dire quelle opinion lui & ses disciples ont du Sage.

Le Sage peut être outragé par la haine, par l'envie, ou par le mépris des hommes; mais il croit qu'il dépend de lui de se mettre au-dessus de tout préjudice par la force de sa raison. La sagesse est un bien si solide, qu'elle a ôté à celui qui l'a en partage, toute disposition à changer d'état, & l'empêche de sortir de son caractère, quand même il en auroit la volonté. A la vérité le Sage est sujet aux passions; mais leur impétuosité ne peut rien contre sa sagesse. Il n'est point de toutes les complexions, ni de toutes les sortes de tempéramens. Qu'il se sente affligé par les maladies, mis à la torture par les douleurs, il n'en est pas moins heureux. Egalemeut officieux envers ses amis, lui seul sçait les obliger véritablement, soit qu'ils soient presens sous ses yeux, ou qu'il les perde de vûe dans l'absence. Jamais on ne l'entendra pousser des cris, se lamenter & se desespérer dans le fort de la

douleur. Il évitera d'avoir commerce avec toutes femmes, dont l'usage est prohibé par les Loix, selon ce qu'en dit Diogène dans son *Abregé des Préceptes Moraux d'Epicure*.

Il ne sera point assez cruel pour accabler ses esclaves de grands tourmens ; loin de là , il aura pitié de leur condition , & pardonnera volontiers à quiconque mérite de l'indulgence en considération de sa probité. Il sera insensible aux aiguillons de l'amour , lequel , dit Diogène , Liv. XII. n'est point envoyé du Ciel sur la Terre. Les plaisirs de cette passion ne furent jamais utiles ; au contraire , on est trop heureux lorsqu'ils n'entraînent point après eux des suites qu'on auroit sujet de déplorer. Le Sage ne s'embarrassera nullement de sa sépulture , & ne s'appliquera point à l'Art de bien dire. Il pourra , au sentiment d'Epicure dans ses *Doutes* & dans ses livres de *la Nature* , se marier & procréer des enfans par consolation de se voir renaître dans sa postérité. Néanmoins , il arrive dans la vie des circonstances qui peuvent dispenser le Sage d'un pareil engagement , & lui en inspirer le dégoût. Epicure dans son *Banquet* , lui défend de conserver la rancune dans l'excès du vin , & dans son premier livre de *la Conduite de la Vie* , il lui donne l'exclusion en ce qui regarde le maniment des affaires de la République. Il n'aspirera point à la Tyrannie , il n'imitera pas les Cyni-

ques dans leur façon de vivre, ni ne s'abaissera jusqu'à mandier ses besoins, dit encore Epicure dans son deuxième livre de *la Conduite de la Vie*. Quoiqu'il perde la vûe, ajoute-t'il dans cet Ouvrage, il continuera de vivre sans regret. Il convient pourtant avec Diogène dans le Livre V. de *ses opinions choisies*, que le Sage peut s'attrister en certaines occasions. Il peut aussi arriver qu'il soit apelé en jugement. Il laissera à la postérité des productions de son génie; mais il s'abstiendra de composer des panégyriques. Il amassera du bien sans attachement, pourvoira à l'avenir sans avarice, & se préparera à repousser courageusement les assauts de la fortune. Il ne contractera aucune liaison d'amitié avec l'avare, & aura soin de maintenir sa réputation, de crainte de tomber dans le mépris. Son plus grand plaisir consistera dans les spectacles publics. Tous les vices sont inégaux. La santé, selon quelques-uns, est une chose précieuse, d'autres prétendent qu'elle doit être indifférente. La Nature ne donne point une magnanimité achevée, elle ne s'acquiert que par la force du raisonnement. L'amitié doit être contractée par l'utilité qu'on en espère, de la même manière que l'on cultive la Terre, pour recueillir l'effet de sa fertilité; cette belle habitude se soutient par les plaisirs réciproques du commerce qu'on a lié. Il y a deux sortes de félicités, l'une est suprême,

& n'appartient qu'à Dieu, elle est toujours égale sans augmentation, ni diminution; l'autre lui est inférieure, ainsi que celles des hommes, le plus & le moins s'y trouvent toujours. Le Sage pourra avoir des Statuës dans les places publiques; mais il ne recherchera point ces fortes d'honneurs. Il n'y a que le Sage qui puisse parler avec justesse de la Musique & de la Poësie. Il ne lira point de fictions poëtiques, & n'en fera point. Il n'est point jaloux de la sagesse d'un autre. Le gain est permis au Sage dans le besoin, pourvû qu'il l'acquiere par la Science. Le Sage obéira à son Prince quand l'occasion s'en présentera. Il se réjouira avec celui qui sera rentré dans le chemin de la vertu. Il pourra tenir une Ecole, pourvû que le vulgaire n'y soit point reçu. Il pourra lire quelques-uns de ses écrits devant le peuple; que ce ne soit pourtant pas de son propre mouvement. Il sera fixe en ses opinions, & ne mettra point tout en doute. Il sera aussi tranquille dans le sommeil, que lorsqu'il sera éveillé. Si l'occasion se presente, le Sage mourra pour son ami. Voilà les sentimens qu'ils ont du Sage. Maintenant passons à la Lettre qu'il écrivit à Ménécée.



E P I C U R E

à *Ménécée*, *Salut.*

La jeunesse n'est point un obstacle à l'étude de le Philosophie. On ne doit point différer d'acquérir ses connoissances, de même qu'on ne doit point avoir de honte de consacrer ses dernières années au travail de la spéculation. L'Homme n'a point de tems limité, & ne doit jamais manquer de force pour guérir son esprit de tous les maux qui l'affligent.

Ainsi celui qui excuse sa négligence sur ce qu'il n'a pas encore assez de vigueur pour cette laborieuse application, ou parce qu'il a laissé échapper les momens précieux qui pouvoient le conduire à cette découverte, ne parle pas mieux que l'autre qui ne veut pas se tirer de l'orage des passions, ni des malheurs de la vie, pour en mener une plus tranquille & plus heureuse, parce qu'il prétend que le tems de cette occupation nécessaire n'est pas encore arrivé, ou qu'il s'est écoulé d'une manière irréparable.

Il faut donc que les jeunes gens devancent la force de leur esprit, & que les vieux rapellent toute celle dont ils sont capables pour s'attacher à la Philosophie; l'un doit faire cet effort, afin qu'arrivant insensiblement au terme

prescrit à ses jours , il persévère dans l'habitude de la vertu qu'il s'est acquise ; & l'autre afin qu'étant chargé d'années, il connoisse que son esprit a toute la fermeté de la jeunesse pour le mettre au-dessus de tous les événemens de la fortune , & pour lui faire regarder avec intrépidité tout ce qui peut l'allarmer dans la spéculation de l'avenir, dont il est si proche.

Méditez donc , mon cher Ménécée , & ne négligez rien de tout ce qui peut vous mener à la félicité ; heureux celui qui s'est fixé dans cette situation tranquille, il n'a plus de souhaits à faire , puisqu'il est satisfait de ce qu'il possède , & s'il n'a pû encore s'élever à ce degré d'excellence, il doit faire tous ses efforts pour y atteindre.

Suivez donc les préceptes que je vous ai donnés si souvent , mettez-les en pratique , qu'ils soient les sujets continuels de vos réflexions , parce que je suis convaincu que vous y trouverez pour la règle de vos mœurs une morale très-régulière.

La base sur laquelle vous devez appuyer toutes vos maximes , c'est la pensée de l'immortalité , & de l'état bienheureux des Dieux : ce sentiment est conforme à l'opinion qui s'en est répandue parmi les hommes ; mais aussi prenez garde qu'en définissant la Divinité , vous lui donniez aucun attribut qui profane la grandeur de son

essence, en diminuant son éternité, ou sa félicité suprême; donnez à votre esprit sur cet Etre divin tel effort qu'il vous plaira, pourvû que son immortalité & sa béatitude n'en reçoivent aucune atteinte.

Il y a des Dieux, c'est une connoissance consacrée à la postérité; mais leur existence est tout-à-fait différente de celle qu'ils trouvent dans l'imagination des hommes. Celui-là donc n'est point un impie téméraire qui bannit cette foule de Divinités à qui le simple peuple rend des hommages; c'est plutôt cet autre qui veut donner à ces Etres divins les sentimens ridicules du vulgaire.

Tout ce que la plûpart de ces foibles esprits avancent, sur la connoissance qu'ils en ont, n'est point par aucune notion intérieure qui puisse servir de preuve invincible, c'est seulement par de simples préjugés. Quelle aparence que les Dieux, selon l'opinion commune, s'embarrassent de punir les coupables, & de récompenser les bons, qui pratiquant sans cesse toutes les vertus qui font le propre d'un excellent naturel, veulent que ces Divinités leur ressemblent, & estiment que tout ce qui n'est point conforme à leurs habitudes mortelles, est fort éloigné de la Nature divine.

Faites-vous une habitude de penser que la mort n'est rien à notre égard, puisque la douleur ou

le plaisir dépend du sentiment, & qu'elle n'est rien que la privation de ce même sentiment.

C'est une belle découverte que celle qui peut convaincre l'esprit, que la mort ne nous concerne en aucune manière; c'est un heureux moyen de passer avec tranquillité cette vie mortelle, sans nous fatiguer de l'incertitude des tems, qui la doivent suivre, & sans nous repaître de l'espérance de l'immortalité.

En effet, ce n'est point un malheur de vivre, à celui qui est une fois persuadé que le moment de sa dissolution n'est accompagné d'aucun mal, & c'est être ridicule de marquer la crainte que l'on a de la mort, non pas que sa vûe, dans l'instant qu'elle nous frappe, donne aucune inquiétude; mais parce que dans l'attente de ses coups, l'esprit se laisse accabler par les tristes vapeurs du chagrin. Est-il possible que la présence d'une chose étant incapable d'exciter aucun trouble en nous, nous puissions nous affliger avec tant d'excès par la seule pensée de son approche?

La Mort, encore un coup, qui paroît le plus redoutable de tous les maux, n'est qu'une chimère, parce qu'elle n'est rien tant que la Vie subsiste, & lorsqu'elle arrive, la vie n'est plus: ainsi elle n'a point d'empire ni sur les vivans ni sur les morts; les uns ne sentent pas encore sa fureur, & les autres qui n'existent plus, sont à l'abri de ses atteintes.

Les ames vulgaires évitent quelquefois la mort; parce qu'elles l'envisagent comme le plus grand de tous les maux; elles tremblent aussi très-souvent par le chagrin qu'elles ont de perdre tous les plaisirs qu'elle leur arrache, & de l'éternelle inaction où elle les jette; c'est sans raison que la pensée de ne plus vivre leur donne de l'horreur, puisque la perte de la vie ôte le discernement que l'on pourroit avoir que la cessation d'être enfermât en soi quelque chose de mauvais; & de même qu'on ne choisit pas l'aliment par sa quantité, mais par sa délicatesse, ainsi le nombre des années ne fait pas la félicité de notre vie; c'est la manière dont on la passe qui contribue à son agrément.

Qu'il est ridicule d'exhorter un jeune homme à bien vivre, & de faire comprendre à celui que la vieillesse approche du tombeau, qu'il doit mourir avec fermeté; ce n'est pas que ces deux choses ne soient infiniment estimables d'elles-mêmes; mais c'est que les spéculations qui nous font trouver des charmes dans une vie réglée, nous mènent avec intrépidité jusqu'à l'heure de la mort.

C'est une folie beaucoup plus grande d'appeler le non-être un bien, ou de dire que dès l'instant qu'on a vû la lumière, il faut s'arracher à la vie. Si celui qui s'exprime de cette sorte est véritablement persuadé de ce qu'il dit, d'où

vient que dans le même moment il ne quitte pas la vie ? S'il a réfléchi sérieusement sur les malheurs dont elle est remplie, il est le maître d'en sortir pour n'être plus exposé à ses disgrâces ; & si c'est par manière de parler, & comme par raillerie, c'est faire le personnage d'un insensé. La plaisanterie sur cette matière est ridicule.

Il faut se remplir l'esprit de la pensée de l'avenir, avec cette circonstance, qu'il ne nous concerne point tout-à-fait, & qu'il n'est pas entièrement hors d'état de nous concerner, afin que nous ne soyons point inquiétés de la certitude, ou de l'incertitude de son arrivée.

Considérez aussi que des choses différentes sont l'objet de nos souhaits & de nos desirs ; les unes sont naturelles, & les autres sont superflues ; il y en a de naturelles absolument nécessaires, & d'autres dont on peut se passer, quoiqu'inspirées par la nature.

Les nécessaires sont de deux sortes, les unes sont notre bonheur par l'indolence du corps, & quelques autres soutiennent la vie, comme le breuvage & l'aliment. Si vous spéculez ces choses sans vous éloigner de la vérité, l'esprit & le corps y trouveront ce qu'il faut chercher & ce qu'il faut éviter ; l'un y aura le calme & la bonace, & l'autre une santé parfaite, qui sont le centre d'une vie bienheureuse.

N'est-il pas vrai que le but de toutes nos ac-

tions, c'est de fuir la douleur & l'inquiétude, & que lorsque nous sommes arrivés à ce terme, l'esprit est tellement délivré de tout ce qui le pouvoit tenir dans l'agitation, que l'homme croit être au dernier période de sa félicité, qu'il n'y a plus rien qui puisse satisfaire son esprit, & contribuer à sa santé.

La fuite du plaisir fait naître la douleur, & la douleur fait naître le plaisir; c'est pourquoi nous apelons ce même plaisir la source & la fin d'une vie bienheureuse, parce qu'il est le premier bien que la nature nous inspire dès le moment de notre naissance, que c'est par lui que nous évitons des choses, que nous en choisissons d'autres, & qu'enfin tous nos mouvemens se terminent en lui; c'est donc à son secours que nous sommes redevables de sçavoir discerner toutes sortes de biens.

La frugalité est un bien que l'on ne peut trop estimer; ce n'est pas qu'il faille la garder toujours régulièrement, mais son habitude est excellente, afin que n'ayant plus les choses dans la même abondance, nous nous passions de peu; sans que cette médiocrité nous paroisse étrange; aussi faut-il graver fortement dans son esprit, que c'est jouir d'une magnificence pleine d'agrément, que de se satisfaire sans aucune profusion.

La Nature, pour sa subsistance, n'exige que des choses très-faciles à trouver; celles qui sont

rare & extraordinaires lui font inutiles, & ne peuvent servir qu'à la vanité, ou à l'excès. Une nourriture commune donne autant de plaisir qu'un festin somptueux, & c'est un ragoût admirable que l'eau & le pain lorsque l'on en trouve dans le tems de sa faim & de sa soif.

Il faut donc s'habituer à manger sobrement & simplement, sans rechercher toutes ces viandes délicatement préparées; la santé trouve dans cette frugalité sa conservation, & l'homme par ce moyen devient plus robuste, & beaucoup plus propre à toutes les actions de la vie. Cela est cause que s'il se trouve par intervalles à un meilleur repas, il y mange avec plus de plaisir: mais le principal, c'est que par ce secours nous ne craignons point les vicissitudes de la fortune, parce qu'étant accoutumés à nous passer de peu, quelque abondance qu'elle nous ôte, elle ne fait que nous remettre dans un état qu'elle ne nous peut ravir, par la louable habitude que nous avons prise.

Ainsi lorsque nous assurons que la volupté est la fin d'une vie bienheureuse, il ne faut pas s'imaginer que nous entendions parler de ces sortes de plaisirs qui se trouvent dans la jouissance de l'amour, ou dans le luxe & l'excès des bonnes tables, comme quelques ignorans l'ont voulu insinuer, aussi-bien que les ennemis de notre secte, qui nous en ont imposé sur cette matière,

par

par l'interprétation maligne qu'ils ont donné à notre opinion.

Cette volupté qui est le centre de notre bonheur, n'est autre chose que d'avoir l'esprit sans aucune agitation, & que le corps soit exempt de douleur; l'yvrognerie, l'excès des viandes, le commerce criminel des femmes, la délicatesse des boissons & tout ce qui assaisonne les bonnes tables, n'ont rien qui conduise à une agréable vie, il n'y a que la frugalité & la tranquillité de l'esprit qui puisse faire cet effet heureux; c'est ce calme qui nous facilite l'éclaircissement des choses qui doivent fixer notre choix, ou de celles que nous devons fuir; & c'est par lui qu'on se défait des opinions qui troublent la disposition de ce mobile de notre vie.

Le principe de toutes ces choses ne se trouve que dans la prudence, qui par conséquent est un bien très-excellent; aussi mérite-t'elle sur la Philosophie l'honneur de la préférence, parce qu'elle est sa règle dans la conduite de ses recherches; qu'elle fait voir l'utilité qu'il y a de sortir de cette ignorance, qui fait toutes nos allarmes; & que d'ailleurs elle est la source de toutes les vertus, qui nous enseignent que la vie est sans agrémens, si la prudence, l'honnêteté & la justice ne dirige tous ses mouvemens, & que suivant toujours la route que ces choses nous tracent, nos jours s'écoulent avec cette satisfaction, dont le

bonheur est inséparable ; car ses vertus sont le propre d'une vie pleine de félicité & d'agrément, qui ne peut jamais être sans leur excellente pratique.

Cela supposé, quel est l'homme que vous pourriez préférer à celui qui pense des Dieux tout ce qui est conforme à la grandeur de leur être, qui vit insensiblement avec intrépidité l'aproche de la mort, qui raisonne avec tant de justesse sur la fortune que nous devons tendre naturellement, & sur le bien du Souverain bien, dont il croit la possession facile, & capable de nous remplir entièrement ? Si s'est imprimé dans l'esprit, que la douleur trouve dans les maux doit finir, si la douleur elle-même est violente, ou que si elle dure long-tems, on s'en fait une habitude insupportable ; & qui enfin se peut vaincre même, que la nécessité du destin, que l'on crût quelques Philosophes, n'a point d'empire absolu sur nous, ou que tout ce qui nous arrive n'est point tout-à-fait la maîtresse de nous-mêmes, qui relévent en partie du caprice de la fortune même, & qui en partie sont dépendantes de sa volonté, parce que cette même nécessité est nécessaire & sans remède, & que l'inconstance de la fortune peut nous laisser toujours quelques rayons d'espérance.

D'ailleurs, la liberté que nous avons d'agir comme il nous plaît, n'admet aucune tyrannie

qui la violente, aussi sommes-nous coupables des choses criminelles ; de même que ce n'est qu'à nous qu'appartiennent les louanges que mérite la prudence de notre conduite.

Il est donc beaucoup plus avantageux de se rendre à l'opinion fabuleuse que le peuple a des Dieux, que d'agir selon quelques Physiciens, par la nécessité du Destin ; cette pensée ne laisse pas d'imprimer du respect, & l'on espère toujours du succès à ses prières ; mais lorsque l'on s'imagine une certaine nécessité dans l'action, c'est vouloir se jeter dans le desespoir.

Gardez-vous donc bien d'imiter le vulgaire, qui met la Fortune au nombre des Dieux ; la bizarrerie de sa conduite l'éloigne entièrement du caractère de la divinité, qui ne peut rien faire qu'avec ordre & justice. Ne croyez pas non plus que cette volage contribue en aucune manière aux événemens ; le simple peuple s'est bien laissé séduire en faveur de sa puissance ; il ne croit pas néanmoins qu'elle donne directement aux hommes ni les biens, ni les maux, qui font le malheur ou la félicité de leur vie ; mais qu'elle fait naître seulement les occasions de tout ce qui peut produire les effets.

Arrachez donc autant qu'il vous sera possible cette pensée de votre esprit, & soyez persuadé qu'il vaut mieux être malheureux sans avoir manqué de prudence, que d'être au comble de ses

souhaités par une conduite déréglée , à qui néanmoins la fortune a donné du succès ; il est beaucoup plus glorieux d'être redevable à cette même prudence de la grandeur & du bonheur de ses actions , puisque c'est une marque qu'elles sont l'effet de ses réflexions & de ses conseils.

Ne cessez donc jamais de méditer sur ces choses ; soyez jour & nuit dans la spéculation de tout ce qui les regarde, soit que vous soyez seul , ou avec quelqu'un qui ait du rapport avec vous , c'est le moyen d'avoir un sommeil tranquille , d'exercer dans le calme toutes vos facultés , & de vivre comme un Dieu parmi les mortels. Celui-là est plus qu'un homme , qui jouit pendant la vie des mêmes biens qui font le bonheur de la divinité.

Je ne dis point ici qu'Epicure , dans beaucoup de lieux de ses écrits , & particulièrement dans son grand Epitôme , rejette entièrement l'art de deviner ; il assure que c'est une pure chimère , & que si cet art étoit véritable , l'homme n'auroit point la faculté d'agir librement. Voilà ce qu'il avance , quoiqu'il y ait encore dans le corps de ses ouvrages beaucoup d'autres choses où il parle de la conduite qu'il faut tenir pour la règle & le bonheur de la vie.

Il est fort différent des Cyrenaiques sur la nature de la volupté , parce que ces Philosophes ne veulent pas qu'elle consiste dans cette indo-

lence tranquille, mais qu'elles prennent sa naissance selon que les sens sont affectés.

Epicure, au contraire, veut que l'esprit & le corps participent au plaisir qu'elle inspire. Il explique son opinion dans le livre du *Choix* ou de la *Fuite des choses*; dans celui de la *Vie*, des *Mœurs*; dans l'*Épître* qu'il écrit aux Philosophes de Mitilène. Diogène dans ses *Opinions choisies*, & Métrodore dans son *Timocrate*, s'accordent sur ce sentiment.

La volupté, disent-ils, que nous recevons est de deux manières, il y en a une dans le repos, & l'autre est dans le mouvement: & même Epicure dans ce qu'il a écrit des choses qu'il faut choisir, marque précisément que les plaisirs qui se trouvent dans le premier état, sont le calme & l'indolence de l'esprit, & que la joie & la gaieté sont du caractère de ceux qui se trouvent dans l'action.

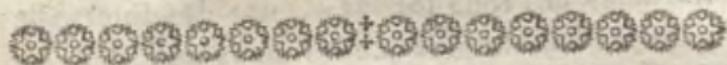
Il ne s'accorde pas non plus avec les Cyrenaïques, qui soutiennent que les douleurs du corps sont beaucoup plus sensibles que celles de l'esprit; la raison qu'ils en donnent, est qu'on punit les criminels par les tourmens du corps, parce qu'il n'y a rien de plus rigoureux; mais Epicure, au contraire, prouve que les maux de l'esprit sont plus cruels; le corps ne souffre que dans le tems qu'il est affligé, mais l'esprit n'endure pas seulement dans le moment de l'atteinte.

il est encore persécuté par le souvenir du passé, & par la crainte de l'avenir; aussi ce Philosophe préfère les plaisirs de la partie intelligente à toutes les voluptés du corps.

Il prouve que la volupté est la fin de tout, parce que les bêtes ne voyent pas plutôt la lumière, que sans aucun raisonnement, & par le seul instinct de la nature, elles cherchent le plaisir & fuyent la douleur; c'est une chose tellement propre aux hommes dès le moment de leur naissance, d'éviter le mal, qu'Hercules même sentant les ardeurs de la chemise qui le brûloit, ne put refuser des larmes à sa douleur, & fit retentir de ses plaintes les cimes élevées des montagnes d'Eubée.

Il croit que les vertus n'ont rien qui les fasse souhaiter, par raport à elles-mêmes, & que c'est par le plaisir qui revient de leur acquisition; ainsi la médecine n'est utile que par la santé qu'elle procure: c'est ce que dit Diogène dans son second livre des Epictètes. Epicure ajoute aussi qu'il n'y a que la vertu qui soit inséparable du plaisir, que toutes les autres choses qui y sont attachées, ne sont que des accidens qui s'évanouissent.

Mettons la dernière main à cet ouvrage, & à la vie de ce Philosophe, joignons-y les opinions qu'il tenoit certaines, & que la fin de notre travail soit le commencement de la béatitude.



M A X I M E S

D'ÉPICURÉ.

I.

C E qui est bienheureux & immortel ne s'embarasse de rien, il ne fatigue point les autres, la colére est indigne de sa grandeur, & les bienfaits ne sont point du caractère de sa majesté, parce que toutes ces choses ne sont que le propre de la foiblesse.

I I.

La Mort n'est rien à notre égard ; ce qui est une fois dissolu n'a point de sentiment, & cette privation de sentiment fait que nous ne sommes plus rien.

I I I.

Tout ce que le plaisir a de plus charmant, n'est autre chose que la privation de la douleur, par-tout où il se trouve il n'y a jamais de mal ni de tristesse.

I V.

Si le corps est attaqué d'une douleur violente, le mal cesse bien-tôt, si au contraire elle devient languissante par le tems de sa durée, il en reçoit sans doute quelque plaisir ; aussi la plûpart des

maladies qui sont longues , ont des intervalles qui nous flattent plus que les maux que nous endurons , ne nous inquiètent.

V.

Il est impossible de vivre agréablement sans la prudence, sans l'honnêteté & sans la justice. La vie de celui qui pratique l'excellence de ces vertus se passe toujours dans le plaisir ; de sorte que l'homme , qui est assez malheureux pour n'être ni prudent, ni honnête , ni juste , est privé de tout ce qui pouvoit faire la félicité de ses jours.

V I.

Entant que le Commandement & la Royauté mettent à l'abri des mauvais desseins des hommes, c'est un bien selon la Nature, de quelque manière qu'on y parvienne.

V I I.

Plusieurs se sont imaginés que la Royauté & le Commandement pouvoient leur assurer des amis ; s'ils ont trouvé par cette route le calme & la sûreté de leur vie , ils sont sans doute parvenus à ce véritable bien , que la nature nous enseigne ; mais si au contraire ils ont toujours été dans l'agitation & dans la peine , ils ont été déchus de ce même bien , qui lui est si conforme , & qu'ils s'imaginoient trouver dans la suprême autorité.

V I I I.

Toute sorte de volupté n'est point un mal en soi, celle-là seulement est un mal qui est suivi de douleurs beaucoup plus violentes que ses plaisirs n'ont d'agrémens.

I X.

Si elle pouvoit se rassembler toute en elle, & qu'elle renfermât dans sa durée la perfection des délices, elle seroit toujours sans inquiétude, & il n'y auroit pour lors point de différence entre les voluptés.

X.

Si tout ce qui flatte les hommes dans la lasciveté de leurs plaisirs, arrachoit en même-tems de leur esprit la terreur qu'ils conçoivent des choses qui sont au-dessus d'eux, la crainte des Dieux, & les allarmes que donne la pensée de la mort, & qu'ils y trouvassent le secret de sçavoir desirer ce qui leur est nécessaire pour bien vivre; j'aurois tort de les reprendre, puisqu'ils seroient au comble de tous les plaisirs, & que rien ne troubleroit en aucune manière la tranquillité de leur situation.

X I.

Si tout ce que nous regardons dans les Cieux comme des miracles ne nous épouvantoit point, si nous pouvions assez réfléchir pour ne point craindre la mort, parce qu'elle ne nous concerne point, si enfin nos connoissances alloient jusqu'à

ſçavoir quelle eſt la véritable fin des maux & des biens, l'étude & la ſpéculation de la Phyſique nous ſeroient inutiles.

X I I.

C'eſt une choſe impoſſible que celui qui tremble à la vue des prodiges de la Nature, & qui s'allarme de tous les événemens de la vie, puiſſe être jamais exempt de peur; il faut qu'il pénètre la vaſte étendue des choſes & qu'il guériſſe ſon eſprit des impreſſions ridicules des fables; on ne peut ſans les découvertes de la Phyſique, goûter de véritables plaiſirs?

X I I I.

Que ſert-il de ne point craindre les hommes, ſi l'on doute de la manière dont tout ſe fait dans les cieus, ſur la terre & dans l'imménſité de ce grand Tout.

X I V.

Les hommes ne pouvant nous procurer qu'une certaine tranquillité, c'en eſt une conſidérable que celle qui naît de la force d'eſprit & du renoncement aux ſoucis.

X V.

Les biens qui ſont tels par la nature, ſont en petit nombre & aiſés à acquérir; mais les vains deſirs ſont inſatiables.

X V I.

Le Sage ne peut jamais avoir qu'une fortune très-médiocre; mais ſ'il n'eſt pas conſidérable

par les biens qui dépendent d'elle, l'élévation de son esprit, & l'excellence de ses conseils le mettent au-dessus des autres; ce sont eux qui sont les mobiles des plus fameux événemens de la vie.

X V I I.

Le Juste est celui de tous les hommes qui vit sans trouble & sans desordre; l'injuste au contraire est toujours dans l'agitation.

X V I I I.

La volupté du corps, qui n'est rien autre chose que la suite de cette douleur, qui arrive parce qu'il manque quelque chose à la nature, ne peut jamais être augmentée; elle est seulement diversifiée selon les circonstances différentes.

X I X.

Cette volupté que l'esprit se propose pour la fin de sa félicité, dépend entièrement de la manière dont on se défait de ces sortes d'opinions chimériques, & de tout ce qui peut avoir quelque affinité avec elles, parce qu'elles font le trouble de l'esprit.

X X.

S'il étoit possible que l'homme pût toujours vivre, le plaisir qu'il auroit ne seroit pas plus grand que celui qu'il goûte dans l'espace limité de sa vie, s'il pouvoit assez élever sa raison pour en bien considérer les bornes.

X X I.

Si le plaisir du corps devoit être sans bornes ;
le tems qu'on en jouit le seroit aussi.

X X I I.

Celui qui considère la fin du corps & les bornes de sa durée , & qui se délivre des craintes de l'avenir , rend par ce moyen la vie parfaitement heureuse ; de sorte que l'homme satisfait de sa manière de vivre , n'a point besoin pour sa félicité , de l'infinité des tems , il n'est pas même privé de plaisir , quoi qu'il s'aperçoive que sa condition mortelle le conduit insensiblement au tombeau , puisqu'il y trouve ce qui termine heureusement sa course.

X X I I I.

Celui qui a découvert de quelle manière la nature a tout borné pour vivre , a connu , sans doute , le moyen de bannir la douleur qui se fait sentir au corps quand il lui manque quelque chose , & sçait l'heureux secret de bien régler le cours de sa vie ; de sorte qu'il n'a que faire de chercher sa félicité dans toutes les choses dont l'acquisition est pleine d'incertitudes & de dangers.

X X I V.

Il faut avoir un principe d'évidence auquel on rapporte ses jugemens , sans quoi il s'y mêlera toujours de la confusion.

X X V.

Si vous rejettez tous les sens vous n'aurez aucun moyen de discerner la vérité d'avec le mensonge.

X X V I.

Si vous en rejettez quelqu'un, & que vous ne distinguez pas entre ce que vous croyez avec quelque doute, & ce qui est effectivement selon les sens, les mouvemens de l'ame & les idées, vous n'aurez aucun caractère de vérité, & ne pourrez vous fier aux autres sens.

X X V I I.

Si vous admettez comme certain ce qui est douteux, & que vous ne rejettiez pas ce qui est faux, vous serez dans une perpétuelle incertitude.

X X V I I I.

Si vous ne raportez pas tout à la fin de la Nature, vos actions contrediront vos raisonnemens.

X X I X.

Entre toutes les choses que la sagesse nous donne pour vivre heureusement, il n'y en a point de si considérable que celle d'un véritable ami. C'est un des biens qui nous procure le plus de tranquillité dans la médiocrité.

X X X.

Celui qui est fortement persuadé qu'il n'y a rien dans la vie de plus solide que l'amitié,

ſçu l'art d'affermir ſon eſprit contre la crainte que donne la durée, ou l'éternité de la douleur.

X X X I.

Il y a deux ſortes de voluptés, celles que la Nature inſpire, & celles qui ſont ſuperflues; il y en a d'autres qui pour être naturelles, ne ſont néanmoins d'aucune utilité; & il y en a qui ne ſont point conformes au penchant naturel que nous avons, & que la nature n'exige en aucune manière; elles ſatisfont ſeulement les chimères que l'opinion ſe forme.

X X X I I.

Lorsque nous n'obtenons point les voluptés naturelles qui n'ôtent pas la douleur on doit penſer qu'elles ne ſont pas néceſſaires, & corrigez l'envie qu'on en peut avoir en conſidérant la peine qu'elles coûtent à acquérir.

X X X I I I.

Si là-deſſus on ſe livre à des deſirs violens, cela ne vient pas de la nature de ſes plaiſirs, mais de la vaine opinion qu'on ſ'en fait.

X X X I V.

Le droit n'eſt autre choſe que cette utilité qu'on a reconnue d'un conſentement univerſel, pour la cauſe de la Juſtice que les hommes ont gardée entr'eux; c'eſt par elle que ſans offenſer, & ſans être offenſés, ils ont vécu à l'abri de l'inſulte.

X X X V.

On n'est ni juste envers les hommes , ni injuste envers les animaux , qui par leur férocité n'ont pû vivre avec l'homme sans l'attaquer , & sans en être attaqués à leur tour. Il en est de même de ces Nations avec qui on n'a pû contracter d'alliance pour empêcher les offenses réciproques.

X X X V I.

La justice n'est rien en soi , la société des hommes en a fait naître l'utilité dans les pays où les peuples sont convenus de certaines conditions , pour vivre sans offenser , & sans être offensés.

X X X V I I.

L'Injustice n'est point un mal en soi , elle est seulement un mal en cela , qu'elle nous tient dans une crainte continuelle , par le remords dont la conscience est inquiétée , & qu'elle nous fait appréhender que nos crimes ne viennent à la connoissance de ceux qui ont droit de les punir.

X X X V I I I.

Il est impossible que celui qui a violé , à l'insçu des hommes , les conventions qui ont été faites , pour empêcher qu'on ne fasse du mal , ou qu'on n'en reçoive , puisse assurer que son crime sera toujours caché ; car quoi qu'il n'ait point été découvert en mille occasions , il peut toujours douter que cela puisse durer jusqu'à la mort.

X X X I X.

Tous les hommes ont le même droit général ; parce que par-tout il est fondé sur l'utilité ; mais il y a des pays où la même chose particulière ne passe pas pour juste.

X L.

Tout ce que l'expérience montre d'utile à la République pour l'usage réciproque des choses de la vie , doit être censé juste , pourvû que chacun y trouve son avantage ; de sorte que si quelqu'un fait une loi , qui par la suite n'apporte aucune utilité , elle n'est point juste de sa nature.

X L I.

Si la loi qui a été établie est quelquefois sans utilité , pourvû que dans d'autres occasions elle soit avantageuse à la République , elle ne laissera pas d'être estimée juste , & particulièrement par ceux qui considèrent les choses en général , & qui ne se plaisent point à ne rien confondre par un vain discours.

X L I I.

Lorsque les circonstances demeurant les mêmes , une chose qu'on a crue juste ne répond point à l'idée qu'on s'en étoit faite , elle n'étoit point juste ; mais si par quelque changement de circonstance elle cesse d'être utile , il faut dire qu'elle n'est plus juste quoiqu'elle l'ait été tant qu'elle fut utile.

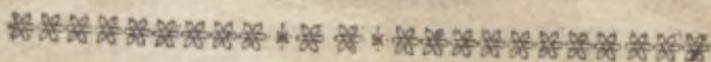
X L I I I.

Celui qui par le conseil de la prudence a entrepris de chercher de l'apui dans les choses qui nous sont étrangères, s'est borné à celles qui sont possibles, mais il ne s'est point arrêté à la recherche des impossibles, il a même négligé beaucoup de celles qu'on peut avoir, & a rejeté toutes les autres dont la jouissance n'étoit point nécessaire.

X L I V.

Ceux qui ont été assez heureux pour vivre avec des hommes de même tempérament, & de même opinion, ont trouvé de la sûreté dans leur société; cette disposition réciproque d'humeurs & des esprits a été le gage solide de leur union; elle a fait la félicité de leur vie, ils ont eu les uns pour les autres une étroite amitié, & n'ont point regardé leur séparation comme un sort déplorable.





P O S I D O N I U S .

Posidonius étoit né à Apamée en Syrie, il demeuroit à Rhodes où il fit commerce & enseigna la Philosophie ; il avoit eu pour maître Pannétius, homme fort versé dans les Lettres, comme le rapporte Strabon, livre XIV.

Posidonius fit un Voyage à Rome, ce fut là où Cicéron prit ses Leçons. C'étoit un homme universel, il professoit la Philosophie, il sçavoit les Mathématiques, la Musique, la Géographie, la Rhétorique, & possédoit l'Histoire.

Cicéron avoit beaucoup d'estime & d'amitié pour son maître ; entr'autres rapports qu'il fait de lui, il nous a conservé un trait, qui prouve qu'il étoit Stoïcien, & dont il dit *dans ses Pensées*, que Pompée le lui avoit souvent raconté qu'à son retour de Syrie passant par Rhodes, où étoit Posidonius, il eut le dessein d'aller entendre un Philosophe de cette réputation, étant venu à la porte de la maison on lui défendit, contre la coutume ordinaire, de fraper ; le portier jeune homme, lui aprit que Posidonius étoit incommodé de la Goutte ; mais cela ne put empêcher Pompée de rendre visite au Philosophe. Après avoir été introduit, il lui fit toutes sortes de civilités & lui témoigna quelle



POSIDONIUS.



POBONNUS

peine il ressentoit de ne pouvoir l'entendre. *Vous le pouvez*, reprit Posidonius : & il ne sera pas dit qu'une douleur corporelle soit cause qu'un aussi grand homme ait inutilement pris la peine de se rendre chez moi.

Ensuite ce Philosophe dans son lit, commença à discourir avec gravité & éloquence, sur ce principe, *Qu'il n'y a de bon que ce qui est honnête* : & qu'à diverses reprises, dans le moment où la douleur s'élançoit avec plus de force : *Douleur*, s'écrioit-il, *tu as beau faire ; quelque importune que tu sois, je n'avouerai jamais que tu sois un mal.*

Cicéron nous apprend encore dans ses *Entretiens sur la nature des Dieux*, livre II. que Posidonius étoit l'inventeur d'une Sphère artificielle, qui montrait tous les mouvemens nocturnes & diurnes que le Soleil, la Lune & les cinq autres Planètes font au Ciel.

Il nous instruit aussi de ce que son maître avoit écrit, sçavoir, cinq livres *Des Prédications*, cinq livres *De la nature des Dieux*.

Fin du Tome second.

MUSEO NACIONAL
DEL **PRADO**

**Les vies des plus
illustres**

Mad/743



1073700





